



HISTOIRE UNIVERSELLE

DE

L'ANTIQUITÉ.

STRASBOURG, de l'imprimerie de F. G. LEVRAULT, imprimeur du Roi.

HISTOIRE UNIVERSELLE

DE

L'ANTIQUITÉ,

PAR

FRÉD. CHRÉT. SCHLOSSER,

CONSEILLER INTIME ET PROFESSEUR A L'UNIVERSITÉ DE HEIDELBERG.

TRADUIT DE L'ALLEMAND,

PAR

M. P. A. DE GOLBÉRY,

Conseiller à la Cour royale de Colmar, Chevalier de la Légion d'honneur; Correspondant de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), de l'Académie des sciences, inscriptions et belles-lettres de Toulouse, de la Société des antiquaires de Normandie, Membre de plusieurs Sociétés savantes françaises et étrangères.

TOME SECOND.



PARIS,
Chez F. G. Levrault, rue de la Harpe, n.° 81,
et rue des Juifs, n.° 33, à Strasbourg.
Bruxelles, Librairie parisienne, rue de la Magdeleine, n.° 348.
1828.

HISTOIRE UNIVERSELLE
DE L'ANTIQUITÉ.

QUATRIÈME SECTION.
(*Suite.*)
Temps de la domination des Grecs sur le sud-est de l'Europe.

CHAPITRE III.
Domination d'Athènes jusqu'à la fin de la guerre du Péloponèse.

§. 1.er
Coup d'œil sur l'histoire politique jusqu'au commencement de la guerre des Perses.

PENDANT long-temps on a regardé comme incontestable, le fait de l'établissement de Cécrops dans l'Attique, à la tête d'une colonie égyptienne; aujourd'hui tous les auteurs de recherches sur l'histoire mythologique, n'y voient plus qu'une invention ou une figure, que chacun interprète à sa façon. Nous rejetterons aussi cette supposition d'un établissement sur un aride promontoire de rochers dans un pays peu fait pour attirer les

étrangers, et nous rapporterons à des immigrations venues de l'intérieur ce qu'en disent les fables qu'on débite à ce sujet. Cependant ne donnons point à Cécrops un nouveau rôle, outre tous ceux que les mythologues lui ont attribués. Avec de la sagacité on peut faire ce qu'on veut des renseignemens qui nous sont restés de lui. Que des Phéniciens ou des Égyptiens soient venus dans l'Attique, cela n'a rien d'invraisemblable : les premiers, dans les anciens temps, visitaient beaucoup les îles de la Grèce. Une chose certaine, c'est que dans l'Attique des bourgs et des petites villes formaient des états isolés et gouvernés par des princes indépendans les uns des autres; mais ce n'est que sur des indications partielles qu'on parviendrait à deviner leurs rapports avec la noblesse et le sacerdoce. Il n'est aucun savant qui ne soit à même d'en tracer un tableau conforme à ses idées sur l'antiquité. Meursius pourra satisfaire ceux qui aiment les traditions; il a traité historiquement tout ce qui concerne les rois depuis Cécrops. Il y a dans Strabon un passage propre à faire apprécier ce que Meursius cite de Pausanias et d'autres auteurs encore[1]. On verra par là combien cet illustre savant a tiré parti de la masse énorme de matériaux qu'il avait à sa disposition. L'histoire d'un petit pays de quarante lieues carrées n'a pu

---

1 Strabon, liv. IX, pag. 576, édit. Falcon.

acquérir d'importance pour celle de l'univers que par des circonstances extraordinaires, et au jugement d'Hérodote, ce fut nécessairement l'effet d'une constitution démocratique et favorable à l'industrie, aux développemens des facultés intellectuelles et aux arts. Toutefois on ne saurait nier qu'Athènes, encore aristocratique, n'eût déjà reçu de causes fortuites une attitude fort imposante. Homère rattache à Érechtée les rois du temps des *Pélasges* : la terre l'avait enfanté; Minerve l'avait élevé dans son temple[1]. Les rois de l'époque achéenne sont Xuthus, Ion, Égée, Thésée; ce dernier appartient aux héros dont le nom est lié aux institutions de la Grèce, ennoblie déjà par l'immigration d'une souche nouvelle. Les chantres et les narrateurs des premiers temps d'Athènes n'ont pas manqué de mettre l'organisation de cette ville en rapport de mythes et de fables avec le premier royaume de Crète, et avec les changemens arrivés en Thessalie et dans le Péloponèse. Homère est d'accord avec eux, car il connaît Ariane; et quand même le vers de l'Iliade, où il est fait mention de Thésée et de Périthoüs, ainsi que du combat contre le centaure Phérès, serait le résultat d'une interpolation, il est un autre vers encore où ils sont cités ensemble, et dont l'authenticité est certaine[2]. L'empire

1 Il. II, v. 549.

2 Voyez, sur Ariane, Odyss., liv. XI, v. 320 à 325. Le



de Thésée n'était point brillant; car Menesthée, son second successeur, ne conduit à Troie que quarante vaisseaux, et en général il paraît un homme bien moins important qu'Ajax, le dominateur de la petite île de Salamine. La dynastie qui se faisait descendre de Thésée, perdit le trône quand les Doriens pénétrèrent dans le Péloponèse, et que Mélanthe, chassé de la Messénie et roi de race achéenne, vint à Athènes où il rendit des services. Il paraît résulter d'un passage d'Aristote, ou qu'il ne reconnaissait pas l'histoire de Mélanthe pour vraie, ou bien que, dans son opinion, le gouvernement d'Athènes était aristocratique, même avant Codrus, fils de ce Mélanthe. Aristote affirme, en effet, que Codrus fut fait roi à cause de ses services; ses expressions semblent indiquer que ce titre lui fut conféré comme un honneur extraordinaire[1]. Il se

---

vers suspect d'interpolation se trouve dans l'Iliade, liv. II, v. 265; l'autre, où Thésée et Périthoüs figurent ensemble, dans l'Odyss., liv. XI, v. 360.

1 Aristote, *Polit.*, liv. V, ch. 8, pag. 178, édit. de Gœttl. La monarchie, dit-il, est aussi une sorte d'aristocratie; car on la donne, soit à celui dont la famille est le plus considérée, soit à celui qui s'est le plus distingué par des services personnels, soit à celui qui est de la plus ancienne noblesse, soit enfin à celui qui a fait du bien à l'état, qui réunit ces deux genres de mérite, et qui de plus est au-dessus des autres par sa puissance. C'est pourquoi tous ceux qui se signalèrent par de grands bienfaits envers les peuples et les états, furent

pourrait néanmoins qu'Aristote eût appliqué au fils de Melanthus ce qu'on dit de lui-même, à raison de ce que Codrus avait en effet repoussé les Doriens de l'Attique, et les avait contraints de se contenter de la petite ville de Mégare. Sa mort et les changemens qui la suivirent, sont encore obscurcis par des fables et par des inventions poétiques. On veut que Codrus se soit dévoué pour la patrie, et beaucoup d'écrivains, voyant à ses successeurs le titre d'archonte, en conclurent qu'il s'était dès-lors opéré une révolution dans le gouvernement. Cependant cela est fort douteux; ce qui ne l'est pas, c'est que des dissentions de famille donnèrent naissance à des colonies qui réagirent nécessairement sur la métropole. Nous savons avec quelle rapidité fleurirent les colonies ioniennes, et surtout Milet, et combien à son tour cette ville fonda d'établissemens. Leurs rapports avec les rois de Phrygie et de Lydie amenèrent les relations de ceux-ci avec les temples et les oracles de la mère patrie. Ainsi, dès les premiers temps, Athènes, quoique sans puissance, acquit une haute importance en sa

---

créés rois par eux : ou bien ils avaient empêché que le peuple ne fût subjugué par les armes, comme Codrus; ou bien ils l'avaient affranchi du joug étranger, comme Cyrus, en fondant un nouvel état; ou bien encore, comme les rois des Macédoniens et des Molosses, et comme ceux des Lacédémoniens, ils avaient conquis des provinces pour leur pays.

qualité de métropole des villes ioniennes, et de boulevard de la race achéenne contre les Doriens. Étroitement unie à des républiques, plus riche de l'industrie de ses citoyens que puissante par ses forces militaires, Athènes, même sous les rois, se rapprochait de plus en plus du gouvernement républicain. Ses petits rois, qui ne pouvaient espérer d'appui ni de leur garde, ni des Doriens leurs voisins, se trouvaient comprimés par l'aristocratie et par les dignités sacerdotales, introduites partout après le siècle d'Homère, et même devenues héréditaires dans quelques familles; enfin, vers la fin de la sixième olympiade on institua une aristocratie formelle. Le titre d'archonte demeura cependant au magistrat investi du pouvoir exécutif, qui fut réélu chaque année. Toutefois il y eut bientôt de nouveaux changemens : au lieu d'un seul, on mit à la tête des affaires neuf *eupatrides* (nobles), désignés par le sort : trois d'entre eux avaient un rang distingué et des titres particuliers, les six autres présidaient les tribunaux et composaient une cour. C'était créér une aristocratie rigoureuse; mais heureusement, depuis les temps héroïques, le peuple avait conservé le droit de s'assembler et de faire des lois. Pour opérer des améliorations, il ne fallait donc qu'un chef, et l'ambition a toujours soin d'en présenter quelqu'un. Ces améliorations devinrent d'autant plus nécessaires, qu'à

côté des nobles et des vassaux il se formait une véritable bourgeoisie. Tant que la constitution demeura purement patricienne, tant que le gouvernement demeura entre les mains de la noblesse, et que les juges n'obéirent qu'à une législation sacrée, connue des seuls Eupatrides, le citoyen blessé dans ses droits ne pouvait s'adresser ni aux tribunaux, ni aux serviteurs de la religion, surtout à raison de ce que les grandes dignités sacerdotales étaient héréditaires. Il en résulta nécessairement des désordres de tout genre, et des actes de vengeance particulière. On oublia néanmoins que la source de ces maux était dans la législation même: peu importait, en effet, que le peuple eut le droit de faire des lois, s'il était exclu de toutes les places, et s'il n'avait le pouvoir de soutenir son ouvrage. Il est vrai que dans la première année de la 39.e olympiade Dracon promulga une espèce de droit divin, que les Athéniens laissèrent subsister, même pendant la démocratie, à côté des lois de Solon; mais l'application en fut si dure, que bientôt ses institutions devinrent plus odieuses que toutes les législations au moyen desquelles l'aristocratie avait coutume d'enchaîner les peuples[1]. Les dissentions

---

1 La législation de Solon n'abrogea pas entièrement les *θεσμοὶ* de Dracon. Pour s'en convaincre, on peut se reporter au discours d'Eschine contre Timarchides; on y met sur la même ligne les lois de Dracon et de Solon, pour les opposer

continuèrent donc dans Athènes, et douze ans plus tard, deux partis, aristocratiques tous deux, se disputèrent la prééminence. Cylon, chef de l'un, crut l'occasion d'autant plus favorable, qu'alors on n'avait point encore conçu de haine dominante contre le gouvernement d'un seul, et que, dans les petits états doriens, des particuliers parvenaient souvent à s'emparer de la puissance. Le tyran de la petite ville voisine de Mégare était le beau-père de Cylon, qui, de plus, avait reçu de l'oracle une réponse propre à le justifier en cas de succès[1]; il s'empara donc de la citadelle. Cependant il n'avait pas bien calculé ses forces : les nobles appelèrent leurs vassaux des campagnes, et renfermèrent les séditieux dans cette place. Cylon et son frère trouvèrent le moyen de s'échapper; mais on n'en continua pas moins le siége : les Alcméonides s'y distinguèrent particulièrement. Après que la faim eut fait mourir plusieurs de ceux qui se défendaient, les autres se réfugièrent au pied des autels : là on les laissa périr d'inanition, ou bien on les entraîna

---

à la décadence des mœurs. Andocide aussi, dans son discours sur la profanation des mystères, dit qu'après les trente tyrans les anciennes institutions furent remises en vigueur; il s'exprime ainsi : on résolut de vivre selon les lois de Solon et de Dracon, *χρῆσθαι τοῖς Σόλωνος νόμοις καὶ τοῖς Δράκοντος θεσμοῖς.*

1 Thucydide, liv. I, chap. 126.

pour les tuer en dehors des temples. Quoique les Alcméonides fussent seuls coupables de ce sacrilége, la colère des dieux, selon l'opinion des Grecs, se répandit sur tout le peuple. Le chef de cette famille était alors Mégaclès, connu pour sa fierté, et dont l'orgueil accompagna ses descendans, même à travers la démocratie, au point qu'Aristophane les livra à la risée du peuple[1]. Ce ne fut point assez de l'exil pour punir les meurtriers des partisans de Cylon; ce ne fut point assez de déterrer les os des victimes : une maladie contagieuse dévorait encore la ville; Misæa et Salamine furent occupés par les Mégariens; on reconnut la malédiction des dieux : on eut recours à l'oracle. Solon paraît ici pour la première fois dans l'histoire d'Athènes, parmi ceux qui veulent adapter aux institutions grecques les cérémonies de l'Orient, et se servir de la religion pour contenir dans de justes bornes la liberté qu'ils aiment et qu'ils apprécient. On appela dans

---

1 Il y a dans Hérodote, liv. VI, chap. 121-133, un récit particulier sur les Alcméonides. Aristophane, dans les Nuées, fait dire à Strepsiade qu'il s'est allié à une famille d'une haute noblesse, et que les dépenses que cela lui a occasionées ont dérangé ses affaires. Il y est question de Mégaclès.

Ajoutez-y la remarque de Hemsterhuys sur le Timon de Lucien, tom. I.[er], pag. 134. *Megacles non unus in Alcmæonidarum gente Athenis nobilissima : Comici hominem primarium, qui multum splendori generis arroget, aliosque præ se fastidiat, ita vocant, quemadmodum* κοιρανον *feminam potentem.*

Athènes Épiménide de Crète, ami de Solon, homme semblabe à Pythagore, qui réunissait à l'extérieur des initiés de l'Orient la profondeur, la véracité et le désintéressement des sages de la Grèce : il purifia la ville, organisa le culte, et fraya le chemin par lequel son ami marcha vers une nouvelle constitution. Des autorités fort recommandables fixent ce voyage à la quatrième année de la 45.e olympiade; c'est-à-dire qu'il précéda de trois ans la législation de Solon. Il est vrai que l'histoire de cet homme mystique et prophétique est fort incertaine; et ce même voyage est si diversement indiqué, que les chronologistes ont eu recours à leur moyen ordinaire, qui est d'admettre deux hommes du même nom [1]. Après ces expiations d'Épiménide, Solon devint dans l'état un personnage essentiel : il releva le courage de ses concitoyens, qui hésitaient à reprendre Salamine; puis il obtint du tribunal des amphictyons (qui, au nom de tous les Grecs, prononçait sur les affaires concernant les temples), une sentence contre Cirrha, pour violation des propriétés du temple de Delphes : cette sentence reçut une terrible exécution par la destruction de Cirrha. Solon fut fait archonte en la troisième

---

1 On connaît l'écrit publié à Leipzig, en 1801, sous le titre d'*Épiménide de Crète*. Voyez aussi Harles, dans la première partie. *Supplementa ad introductionem in historiam linguæ græcæ*, 1804, pag. 77, 78.

année de la 46.e olympiade, c'est-à-dire trois ans après le voyage d'Épiménide, dans un temps où les propriétaires et les citoyens, les créanciers et les débiteurs, étaient en rupture déclarée. On voulait que Solon remédiât à ces maux par le changement de toutes les institutions, et pour cela on lui conféra le pouvoir des *asymnètes*, sans toutefois lui en donner le titre; il ne fut qu'arbitre et législateur. Il introduisit, à la vérité, une démocratie, il ébranla l'aristocratie des familles; mais en distribuant les fortunes en classes, il créa de suite une autre aristocratie. Les nobles demeurèrent très-puissans, non-seulement parce qu'ils possédaient les plus grandes richesses, ou parce qu'ils étaient plus habiles à remplir les places; mais encore parce que leur qualité de juges au tribunal sacré de l'aréopage, les sacerdoces et les cérémonies qui leur étaient confiées, perpétuèrent leur influence[1]. Solon répugnait à opérer une révolution par l'abolition des dettes; il chercha à subvenir à l'inégalité des fortunes, et à l'appauvrissement des propriétaires par le changement des monnaies et du taux monstrueux de l'intérêt. Il en arriva que quelques-uns de ses amis s'enrichirent aux dépens de leurs créanciers; ce fut, par exemple, la source de l'immense

1 Voyez Tittmann, sur les constitutions grecques, p. 605-621.

fortune de Callias, beau-père d'Alcibiade. Ce fut une idée fort adroite que l'institution d'un collége de quatre cents personnes, se renouvelant annuellement; cela mit dans les intérêts du nouvel ordre de choses un tel nombre de familles, qu'il n'y avait plus à songer à le supprimer totalement. Néanmoins il paraît que Solon craignit que des changemens partiels ne vinssent miner l'édifice : il fit donc jurer aux Athéniens de ne point toucher à ses institutions pendant dix ans; car dix ans d'habitude devaient détruire tout vœu d'une autre constitution, surtout à raison de l'excellence dont était celle-là, pour le gouvernement et pour le peuple. Néanmoins les troubles nés de l'ancienne aristocratie ne s'arrêtèrent point pour cela. Solon avait divisé toute la nation en quatre classes, selon la fortune; or, la fortune consistait en terres et s'évaluait sur cette base. Il en résulta que tous les emplois furent dévolus aux trois premières classes, et même il paraît que la première, et la plus riche, jouit des plus élevés à l'exclusion des autres. Les prétentions à l'influence et aux honneurs durent, d'après cela, s'accroître, et occuper, plus encore que par le passé, l'universalité du peuple. Désormais la dernière classe, celle des *Thètes* ou des ouvriers, quoiqu'elle n'eût point droit aux places et qu'elle fût exempte d'impôt et de service, faisait partie intégrante du pouvoir souverain, de l'assemblée du peuple; elle siégait dans les tri-

bunaux que presidaient les membre de la première classe. Quiconque savait gouverner les esprits de ces ouvriers, pouvait faire naître les plus dangereuses séditions; cela était d'autant plus facile qu'il avait été impossible à Solon d'anéantir une association résultant de la position géographique des tribus, celle des habitans de la plaine et de ceux de la côte, ou des citoyens avec les nobles de la campagne. Toutefois on avait oublié le crime des Alcméonides: Mégaclès, chef de cette famille, avait épousé la fille du tyran de Sicyone; les *Paraliens* (ceux de la côte) étaient ses partisans. Lycurgue, au contraire, se montrait à la tête de la noblesse campagnarde. Quant à Solon, qui, pour la dernière fois, fit (la quatrième année de la 51.ᵉ olympiade) le voyage de Sardes et d'Égypte, il ne paraît pas qu'il ait eu assez d'influence pour empêcher la naissance de ces factions. En son absence, Pisistrate, son parent, qui descendait des anciens rois, forma un troisième parti, ou plutôt il suivit la route qui, dans les démocraties inquiètes, conduit, pour l'ordinaire, au pouvoir absolu. On le reconnut protecteur du peuple: on lui donna une garde, et il devint la terreur de ses adversaires et le chef de l'état. Pisistrate comprit alors qu'il devait sa puissance à la seule démocratie, et ménagea beaucoup les formes du pouvoir, la multitude étant aisée à gagner; néanmoins il fut chassé dès la seconde année de la

55.ᵉ olympiade, avant d'avoir pris une entière possession de sa puissance, et par la réunion des deux factions ennemies. Solon, qui ne mourut qu'un an plus tard, fut encore témoin de cet événement. Pisistrate une fois éloigné, les chefs des factions se divisèrent de nouveau, et Mégaclès, désespérant de s'emparer jamais du pouvoir pour lui-même, conçut le projet de le faire, au moins, entrer dans sa famille, en rétablissant Pisistrate, auquel il donnerait sa fille, pourvu que celui-ci promît de le transmettre au fils qu'il aurait d'elle. Pisistrate parut consentir : il épousa la fille de Mégaclès, et fut reçu dans Athènes deux ans après en avoir été chassé. Pour cette fois il demeura quatre ans à la tête des affaires, ne changeant rien aux lois, parce qu'il avait d'autres moyens d'accomplir ses volontés[1]. Mégaclès, cependant, s'aperçut bientôt que Pisistrate éluderait la condition de leur association, et qu'il n'aurait point d'enfans de sa fille, afin de laisser le gouvernement à un fils du premier lit. Les deux principales factions s'unirent donc de nouveau, et Pisistrate fut encore obligé à la retraite : il passa onze années dans ses terres de l'Eubée, où, comme un prince, il entretenait des relations avec les cités voisines

1 Voyez sur ce point Mitford, qui écrivait dans la vue de dénigrer tous les gouvernemens populaires et de louer tous les tyrans. Barthélemy partait de principes tout différens ; il a aussi traité ce sujet dans son introduction.

et les états éloignés; enfin, son fils Hippias, les Thébains, un riche et puissant habitant de Naxos et ses amis d'Athènes, le poussèrent à marcher contre sa patrie les armes à la main. Il conduisit son armée à Marathon; là ses amis se précipitèrent au devant de lui, et ses ennemis s'étant laissés surprendre, il entra en triomphe dans Athènes[1], où pendant dix ans, et jusqu'à sa mort, il demeura en paisible possession du pouvoir. Athènes lui doit sa première splendeur. Comme Cypselus de Corinthe, il compta plus sur la faveur populaire que sur sa garde; ses biens d'Eubée et ses abondantes mines du Strymon lui fournissaient des revenus considérables. Ayant pris Naxos, il la donna à son ami Lygdamus, qui l'avait secondé, et lui envoya en ôtage les enfans de ses adversaires[2]. Platon nous apprend que Pisistrate, et surtout son fils Hipparque, aimaient les sciences et les arts, et que lui-même et ses fils prirent soin de réunir les chants d'Homère ou des Homérides que récitaient les rhapsodes, afin d'en composer deux grands poëmes épiques : toute l'antiquité confirme à cet égard ce que dit Platon.[3]

1 Olymp. LX, 2.

2 Hérodote, liv. I, ch. 64.

3 Nous allons donner ici, d'après M. Cousin, la traduction du passage qui, dans le dialogue intitulé Hipparque, est relatif à notre sujet. — « Doucement, je te prie; car je ne « ferais certainement pas bien si je n'obéissais à un homme « vertueux et sage. — A qui? Où en veux-tu venir? — A

Il serait difficile de s'expliquer sur le plus ou moins de vérité de ce que rapportent Plutarque et Élien relativement à Pisistrate; mais ce que racontent Suidas et Chrysostome, lorsqu'ils ne citent pas d'autorité, demeure fort douteux. Il nous reste de la vie de cet Athénien assez de traits, conservés par des auteurs moins éloignés du temps de Solon, pour qu'on soit dispensé d'en demander à un père de l'église ou à un compilateur. Les édifices élevés par Pisistrate et par ses fils, sont regardés

---

« mon concitoyen et au tien, au fils de Pisistrate, du dème « de Philèdes, Hipparque, l'aîné et le plus sage des fils de « Pisistrate, qui, parmi beaucoup d'autres preuves qu'il a « donné de sa sagesse, a le premier porté les livres d'Homère « dans cette contrée, et obligé les rhapsodes à les réciter « alternativement et par ordre aux Panathénées, comme ils « le font encore aujourd'hui; il envoya aussi chercher Ana- « créon de Téos, avec un vaisseau à cinquante rames, pour « le conduire dans cette ville; et il retint toujours auprès de « lui Simonide de Céos, par les grands revenus qu'il lui donna « et par des présens. Son but, en cela, était de former ses « concitoyens, voulant commander à des hommes éclairés, « et trop généreux pour se réserver exclusivement la posses- « sion de la sagesse. Et quand il eut ainsi répandu quelques « lumières parmi les habitans de la ville, pénétrés d'admi- « ration pour lui, il tourna ses soins vers les gens de la « campagne, et éleva pour eux des Hermès dans toutes les « routes placées entre la ville et chaque dème; puis, choi- « sissant ce qu'il trouvait de mieux dans son génie naturel « ou dans ses connaissances, il le renferma dans des vers « élégiaques, et l'inscrivit sur les Hermès, pour enseigner la

par Aristote comme le produit de cette sagesse à laquelle on doit les pyramides. On voulait occuper le peuple et le maintenir dans la pauvreté.[1] Cet auteur nous apprend aussi que Pisistrate respecta l'élément aristocratique de la nation, et ne craignit point de paraître devant l'aréopage. Selon Idoménée (dans Athénée) Pisistrate permit à tous les Athéniens de se promener dans ses jardins et dans ses domaines, et d'y manger des fruits. On lit au même endroit qu'il était tellement distingué par sa beauté et par son aménité, qu'une tête de Bacchus,

---

« sagesse ; de sorte que bientôt les citoyens admirèrent un « peu moins ces excellens préceptes que l'on voyait inscrits « à Delphes : *Connais-toi toi-même ; Rien de trop ;* et autres « semblables, et qu'ils reconnurent plus de sagesse dans les « pensées d'Hipparque. Les passans qui lisaient ces inscrip- « tions, y puisaient le goût de sa philosophie, et accouraient « de la campagne pour en apprendre davantage. Chaque Her- « mès avait deux inscriptions : à gauche, était le nom d'Her- « mès, portant qu'il se trouvait entre la ville et tel ou tel « dème ; à droite, on lisait : *Monument d'Hipparque. Marche « dans des pensées de justice.* Il y avait d'autres inscriptions « sur d'autres Hermès, belles et en grand nombre. Celle de « la voie Steiriaque portait : *Monument d'Hipparque. Ne « trompe pas ton ami.* » Ce qu'Athénée dit des bibliothèques de Pisistrate et de Polycrate, n'a pas besoin d'être réfuté. Voyez dans Meursius, *De Athenis Atticis*, ch. 5, édit. de Grevius, vol. IV, col. 892, les témoignages plus récens au sujet des Pisistratides.

1 Aristote, *Politica*, liv. V, ch. 9, pag. 185, édit. Gœttl. Voyez aussi pag. 192.

du dieu qu'on représentait sous les traits les plus aimables, passa pour être celle de Pisistrate. A sa mort, arrivée en la deuxième année de la 63.e olympiade [1], il eut pour successeurs ses deux ou plutôt ses trois fils, quoique rarement il soit question du troisième. Hipparque joignait à l'esprit cultivé de son père un entraînement vers les plaisirs turbulens, la volupté et les débauches. Hippias avait un caractère despotique [2]. Tant que vécut Pisistrate, et dans les temps qui suivirent immédiatement sa mort, les Alcméonides et leurs partisans échouèrent dans toutes leurs entreprises contre les tyrans; mais après le meurtre d'Hipparque, ils conçurent d'autres espérances. Le hasard voulut que ce meurtre immortalisât, comme sauveurs de la liberté, deux compagnons de table des Pisistratides. Une multitude de poëmes célèbrent Harmodius et Aristogiton comme martyrs de leurs principes et de leur haine pour les tyrans, et cependant il est certain qu'ils ne cherchaient qu'à venger une injure personnelle. Ils vivaient ensemble dans des rapports que les

1 Il en est du Pisistrate de Meursius comme de tout le reste : il y a des passages utiles; mais il faut rechercher soi-même les autorités citées.

2 On sait que Thucydide, liv. I, chap. 20, repousse l'opinion selon laquelle Hipparque est l'aîné. Il dit qu'Hipparque et Thessalus, frères d'Hippias, n'eurent point de part au gouvernement : puis, liv. VI, ch. 55, il donne les raisons qui l'ont déterminé à en juger ainsi.

Grecs ou les Turcs peuvent seuls pardonner. Hipparque ayant cherché à supplanter Aristogiton, et ayant offensé Harmodius, en ce qu'il n'admit point sa sœur à une cérémonie publique, ces deux hommes résolurent de profiter, pour se venger, de l'amour de la liberté qui régnait à Athènes. Il n'y avait point de raison spéciale de mécontentement : Thucydide nous l'apprend dans le tableau remarquable qu'il fait du gouvernement des Pisistratides [1]. Il n'y avait qu'une haine innée et générale contre toute puissance usurpée; ce sentiment donna à Harmodius et Aristogiton quelques citoyens, et les convainquit qu'après l'exécution de leur projet un appel à la liberté mettrait en armes tous les Athéniens. Les trois fils de Pisistrate devaient tomber sous le poignard des conjurés à la fête des Panathénées, dans la quatrième année de la 66.e olympiade; mais, au moment de l'exécution, ceux-ci se crurent trahis : au lieu de s'adresser à Hippias, ils frappèrent Hipparque. Pendant que Harmodius et Aristogiton accomplissaient ainsi leur vengeance personnelle, et qu'ils la payaient de leur vie, Hippias étouffa le complot par sa présence d'esprit : il fit visiter tous les hoplites destinés à ac-

1 Thucydide représente aussi Hippias comme un homme aimable et d'un accès facile : ch. 57 : *ἦν δὲ πᾶσιν εὐπρόσοδος ὁ Ἱππίας*. Voyez, pour le surplus, le chapitre 54 au même livre.

compagner le cortége des Panathénées, et tous ceux qui avaient un poignard furent arrêtés. Dès ce moment il devint oppresseur et tyran. Sa famille possédant des biens en Thrace et en Asie, il rechercha l'alliance du roi de Perse. Thucydide, dans sa fierté athénienne, lui reproche amèrement d'avoir marié sa fille au prince de Lampsaque. Malgré les dédains de Thucydide, ces tyrans de Lampsaque jouissaient de toute la considération du roi Darius. Toutefois, s'il en faut croire l'épitaphe d'Archédice, fille d'Hippias, elle était faite pour être recherchée de tous les souverains[1]. Durant trois ans encore, Hippias retint le pouvoir, repoussant toutes les attaques des Alcméonides et de leurs partisans[2]. Les Alcméonides habitaient au pied du mont Parnès; ils s'étaient acquis la faveur des Grecs et des prêtres de Delphes à l'occasion de la reconstruction du temple : l'oracle circonvenu engagea donc Sparte à délivrer Athènes[3]. Hérodote, à la vérité, croit qu'en cette occasion, comme en toute autre, les Spartiates se servirent du prétexte de l'oracle, pour excuser leur conduite sur ce qu'au

---

1 Ἀνδρὸς ἀριστεύσαντος ἐν Ἑλλάδι τῶν ἐφ' ἑαυτοῦ
Ἱππίου Ἀρχεδίκην ἥδε κέκευθε κόνις·
Ἣ πατρός τε καὶ ἀνδρὸς, ἀδελφῶν τ' οὖσα τυράννων
Παίδων τ', οὐκ ἤρθη νοῦν ἐς ἀτασθαλίην.

2 Hérodote, liv. V, ch. 62.

3 Hérodote, liv. V, ch. 63.

sein de la paix ils permettaient à l'un de leurs plus considérables citoyens de venir au secours des Alcméonides contre Athènes, soumise à Hippias. Quoi qu'il en soit, les fugitifs marchèrent contre leur patrie, et Sparte leur envoya Anchimolius et une petite troupe. De leur côté les Pisistratides appelèrent Cinéas, prince de Thessalie, qui accourut avec mille chevaux. Anchimolius périt sous les coups des Thessaliens, ses Spartiates furent dispersés; il fallut donc pour leur honneur qu'une nouvelle troupe s'avançât. La première était venue par mer; maintenant ce fut Cléomène, l'un des rois, qui marcha : il vint par terre, à la tête de forces plus considérables. Hippias fut alors obligé de se renfermer dans la citadelle et dans la portion de la ville qui l'avoisine, et qui avait été anciennement entourée d'une muraille robuste, semblable aux constructions des Pélasges et des Tyrrhéniens, en raison de quoi on la nommait le fort pélasgique[1]. Les Spartiates ne purent attendre la fin du siége, et les autres, trop

1 Les Athéniens disaient qu'autrefois les Pélasges avaient habité ce lieu, et que les Achéens, frappés de la beauté de l'enceinte, les avaient engagés à le leur céder, en leur assignant, pour indemnité, un territoire près du mont Hymette. Les uns nomment les Pélasges, les autres les Tyrrhéniens, comme ayant fait la muraille qui, plus tard, fut maudite et condamnée à rester déserte. Pour ce qui est relatif à cette partie de la ville, voyez Meursius, *Cecropia*, chap. 5, dans Grævius, tom. IV, col. 915-918.

faibles, selon Hérodote, pour le continuer seuls, n'auraient jamais pu en venir à bout, si Hippias n'avait conçu la malheureuse idée de faire échapper ses enfans, qui furent pris, ce qui l'amena à consentir l'évacuation de l'Attique dans les cinq jours. D'abord il se retira sur le promontoire de Sigée, près des ruines de Troie, où il avait des possessions; de là il passa chez son gendre à Lampsaque; enfin il alla trouver Darius, qui lui conféra des terres royales en Asie. La constitution de Solon demeura en vigueur comme sous les Pisistratides; mais au lieu de leur imposante puissance, les chefs des factions, pour acquérir de leur influence, recherchaient ou la faveur du peuple, ou celle de l'aristocratie. L'Alcméonide Clisthène fut populaire; Isagoras, dont Hérodote indique la noblesse par cette circonstance que ses aïeux avaient sacrifié à Jupiter Carien, sut intéresser à sa cause Sparte et l'aristocratie : outre que les Spartiates la favorisaient toujours, Cléomène, leur roi, était l'hôte d'Isagoras. Pour se mieux assurer la bienveillance du peuple, Clisthène, pendant qu'il était archonte (en la quatrième année de la 67.e olympiade, immédiatement après qu'Hippias eut été chassé), avait pris soin d'augmenter le nombre des tribus, et par là il avait ébranlé les bases de la constitution de Solon, ouvrant aux démagogues futurs le chemin des innovations. En portant à dix les phyles ou

tribus, qui n'étaient qu'au nombre de quatre, il changea aussi l'organisation des *phratries* ou curies, celle des dèmes, de l'assemblée du peuple, du sénat, des fêtes publiques, qui furent ainsi multipliées. Le sénat eut désormais cinq cents membres, c'est-à-dire cinquante par tribu. Toutes les institutions penchèrent vers la démocratie; mais la classe pauvre demeura encore cette fois étrangère aux emplois, au service militaire et à l'impôt. Isagoras n'essaya point de violer la nouvelle organisation de la nation; il chercha seulement à éloigner Clisthène, et à cet effet il se servit de Cléomène. Un hérault de Sparte somma les Athéniens d'exiler les hommes souillés du sang des partisans de Cylon; Athènes ne pouvant résister à cet ordre, Clisthène et les siens partirent volontairement. Alors Cléomène vint, et non content d'exiler sept cents citoyens, qu'Isagoras lui signala comme démagogues, il voulut confier le gouvernement, en entier, à un conseil de trois cents membres. Mais les citoyens aigris renfermèrent Cléomène et son hôte dans la citadelle, où ils furent contraints de se rendre au bout de deux jours. Les sept cents exilés rentrèrent, ainsi que Clisthène: pour Cléomène, on le laissa libre[1];

---

1 A cette occasion Cléomène, à la faveur de ce qu'il descendait d'Hercule, qui était Achéen, voulut pénétrer dans le sanctuaire de la plus grande des divinités achéennes. Il allait franchir le seuil de la porte qui conduit vers le lieu le plus

mais la guerre avec Sparte paraissait inévitable : les Athéniens eurent donc recours aux Perses. Leurs ambassadeurs, arrivés à Sardes, n'obtinrent d'Artaphernès, qui en était le satrape, que la promesse de les seconder, s'ils se reconnaissaient vassaux de la Perse. Déjà Cléomène avait assemblé une armée, excité les Béotiens, et, par de fausses apparences, décidé les alliés, et notamment les Corinthiens, à marcher aussi. On allait livrer la bataille près d'Éleusis, quand tout à coup les Corinthiens abandonnèrent l'armée; Démarate, l'autre roi de Sparte, déclara en même temps qu'il ne prendrait point de part aux vengeances de Cléomène. On ne put donc combattre, la démocratie fut maintenue, et depuis lors ce petit état fut tous les jours plus florissant. Le plan coupable des oligarques de Sparte, qui voulaient rétablir Hippias, n'eut pas plus de succès, et échoua par la noble résistance du Corinthien Sosiclès aux cabales du misérable Cléomène.[1]

---

retiré, quand une prêtresse lui cria : Arrête, Lacédémonien, les Doriens ne doivent point entrer ici. Je ne suis point Dorien, repliqua Cléomène, je suis Achéen. — Parmi les Athéniens qui périrent en cette rencontre, on cite Timasitheos, qu'Hérodote estime digne de l'immortalité.

1 Hérodote, liv. V, ch. 90 - 93. Voyez aussi la Sparte de Manso, I, pag. 310, 311.

§. 1.[b]

Histoire politique jusqu'au moment où Périclès gouverna seul.

Le premier soin des Athéniens fut de se venger des Béotiens, et surtout des citoyens de Chalcis dans l'Eubée. Ils partagèrent, à titre de conquête, quatre mille petits domaines de cette île; et ce qui fut très-important pour leur cavalerie, c'est qu'ils y trouvèrent des pâturages, dont auparavant ils manquaient entièrement. Ils intervinrent, peu après, dans les querelles des Ioniens avec les Perses, sans cependant mettre en mer de flotte considérable. Ce fut cet outrage à sa puissance qui détermina le roi de Perse à ses grands préparatifs contre Athènes; il les fit précéder d'une sommation aux îles et aux Grecs en général. On a déjà vu que, par amour pour leur commerce, les Éginètes s'étaient soumis, et que, pour cette raison, Athènes les avait dénoncés à Sparte. Cléomène s'y conduisit avec la même ambition qu'il l'avait fait à Athènes, il y subit aussi des humiliations; mais il fut contraint de dissimuler jusqu'au moment où il se vit débarrassé de Démarate, qu'il fit chasser de Sparte. Malheureusement il était échappé un jour au père de Démarate de dire qu'il ne le regardait pas comme son fils. Ce mot, une collusion avec les éphores, puis l'oracle de Delphes, ou plutôt les prêtres gagnés, qui tra-

çaient les oracles de la Pythie, tout fut mis en œuvre par Cléomène pour destituer Démarate et lui substituer Léotychides. Il fallut bien après cela que les Éginètes subissent la colère de Cléomène; aussi tous les hommes qui lui avaient résisté furent bannis. Cléomène mourut enfin dans un état d'aliénation mentale, que les Spartiates attribuèrent à des excès de boisson. Les vices n'étaient donc pas si rares à Sparte, dans ces temps si vantés, qu'on voudrait nous le faire croire; Léotychides même se mit dans le cas d'être puni, ainsi que nous le verrons dans la suite. Démarate se réfugia en Asie, où il fut très-bien reçu par Darius; mais, comme il n'était pas courtisan, ses conseils ne profitèrent ni à ce roi, ni à Xerxès. Cependant un ancien vassal de la Perse, Miltiade, éleva les Athéniens à l'apogée de la gloire; il était le troisième des tyrans d'une petite cité de la Chersonèse de Thrace. Au temps de Pisistrate et de ses fils, Miltiade, fils de Cypselus, y avait fondé un petit état composé d'Athéniens et de Thraces. A sa mort, Stésagoras, son neveu, lui avait succédé; puis, avec le consentement des Pisistratides, ce fut Miltiade, celui qui devint le héros de Marathon. Lorsque toutes les villes et toutes les contrées qui s'étendent jusqu'au sein de la Thessalie, furent obligées de se soumettre au roi de Perse, Miltiade se rangea aussi parmi ses vassaux, et l'accompagna dans son ex-

pédition contre les Scythes. Ce fut là qu'il conseilla de rompre le pont du Danube et d'abandonner les Perses aux Scythes; parti auquel Histiæus s'opposa si fortement. Miltiade demeura en possession de sa souveraineté; mais quand Milet fut prise, il jugea prudent de se retirer à Athènes, où il apporta d'immenses trésors. Il possédait beaucoup de vaisseaux, et connaissait à merveille le système persan. Les Athéniens qui, malgré le secours de Corinthe, avaient souvent le dessous dans leur lutte contre Égine, furent tout à coup placés dans une position plus avantageuse envers les états de la Grèce. Une armée persanne, commandée par Mardonius, et une flotte portant des troupes de débarquement, avaient péri dans le voisinage du mont Athos; mais dès l'année suivante, la seconde de la 72.e olympiade, une autre flotte et une autre armée furent assemblées sous les ordres de Datis et d'Artapherne pour dévaster l'Eubée. Non-seulement cette île avait secouru les Ioniens, mais elle avait plus récemment refusé de se soumettre, comme le refusèrent la Crète et les îles plus petites de Seriphos, Siphnos et Melos. On regardait comme facile de passer de l'Eubée dans l'Attique[1]. Faut-il s'étonner si les innombrables armées des Perses furent vaincues par les Grecs au

1 Hérodote, liv. VI, ch. 94, dit que le véritable but était d'emmener captifs les habitans d'Érétrie et d'Athènes.

temps de leur splendeur, lorsqu'ils naissaient guerriers, lorsque tout dans les chants, dans la vie civile, dans la religion, leur rappelait l'amour de la patrie et de la liberté? N'avons-nous pas vu de nos jours leurs descendans, chez lesquels on croyait l'antique valeur entièrement dégénérée, illustrer ces mêmes mers et ces mêmes îles par des actions semblables? Datis et Artapherne débarquèrent dans l'Eubée; les Athéniens voulurent secourir Érétrie; mais, ayant appris qu'elle était agitée par des discordes intérieures, ils s'en retournèrent, et la ville fut livrée aux Perses. Encouragés par Hippias, qui était alors fort âgé, ceux-ci, au lieu de doubler le cap Sunium, passèrent de l'Eubée droit dans l'Attique. A Marathon, neuf mille hoplites et mille Platéens se présentèrent. Une circonstance fortuite avait empêché les Spartiates de répondre à l'appel des Athéniens; il est vrai qu'ils parcoururent ensuite, en deux jours et demi, un espace de près de soixante lieues; mais la bataille était livrée: Miltiade était déjà vainqueur, par son habileté à profiter de la disposition du terrain, par l'opportunité avec laquelle il saisit le moment favorable, enfin par l'enthousiasme de ses concitoyens [1]. Les suites de

1 Voyez, dans Mitford, 7.e section, 5.e chapitre, comme on s'y prenait alors pour échauffer dans les Athéniens l'esprit démocratique. On connaît leur jalousie contre tout ce qui s'élevait, et cela explique comment ils ne se fièrent jamais à

ce triomphe furent un immense butin, une gloire plus grande encore, et la domination des mers. Il appartenait naturellement aux vainqueurs de punir les Grecs qui avaient favorisé les Perses; cela fut d'autant plus facile aux Athéniens, que les riches fournissaient les vaisseaux, et que les pauvres étaient bien aises d'avoir une solde, du butin, et les biens des vaincus. La première expédition de ce genre fut l'attaque contre Paros, qui échoua par un événement fortuit. Néanmoins Miltiade, qui la commandait, fut condamné à en supporter les frais. Ne pouvant payer, il fut traité comme l'eût été tout autre citoyen. On a porté à cet égard des jugemens injustes, et l'on en a fait à Athènes un reproche d'ingratitude. Miltiade fut bientôt remplacé dans la direction des affaires par des hommes capables. Aristide, Xanthippe et un peu plus tard Thémistocle, firent un tel usage des ressources offertes au talent par la démocratie, que, de petite ville qu'elle était, Athènes devint promptement l'un des

---

Miltiade. Dès son retour de la Chersonèse, il avait été accusé pour avoir, à l'étranger, régné sur des Athéniens en qualité de tyran, et plus loin nous verrons quelle fut sa fin. L'esprit démocratique perce encore plus dans ce que dit Hérodote de la fin de cette bataille, et dans l'accusation qui fut répandue dans Athènes contre les Alcméonides, liv. VI, chap. 115. La perte des Perses ne fut pas considérable, elle ne dépassa point 6400 hommes.

principaux états de l'univers. Tant que la puissance des Perses s'étendait de l'Hellespont jusqu'en Thessalie et sur les îles, Athènes n'eut d'autre soin que de renforcer sa flotte. Depuis la troisième année de la 72.e olympiade, époque de la bataille de Marathon, jusqu'à la troisième de l'olympiade suivante, Aristide et Thémistocle travaillèrent de concert [1]. Le premier se montrait administrateur économe des finances, homme droit et juste; le second, grand homme d'état, capable d'employer tous les moyens qui conduisent au but. Aristide, ayant été obligé de céder la place à Thémistocle, celui-ci, pour se rendre nécessaire et pour donner à sa patrie de la célébrité, reveilla l'ancienne inimitié de ses concitoyens contre Égine. Jusqu'alors le produit des mines de Laurium était partagé entre les Athéniens : Thémistocle les détermina à l'appliquer à la construction de vaisseaux qui pussent assurer leur prépondérance sur Égine. Hérodote remarque formellement que cette flotte ne fut employée contre Égine que plus tard; mais que, dans la guerre contre les Perses, elle rendit des services importans [2]. Athènes et Égine étaient en guerre quand on apprit les immenses prépara-

---

1 Hérodote, liv. VII, chap. 143, parle de Thémistocle comme d'un homme qui, du temps de Miltiade encore, aurait eu bien peu d'importance.

2 Hérodote, liv. VII, chap. 144. Ἐς τὸ μὲν ἐποιήθησαν, οὐκ ἐχρήσθησαν.

tifs du roi de Perse. Tous les Grecs se réunirent alors pour opposer une résistance commune aux barbares. La seule Argos, blessée par l'orgueil des Spartiates, se refusa à servir sous leur commandement. Gelon, dont la puissance était presque égale à toutes les forces de la Grèce, s'abstint par la même raison[1] de prendre part à la lutte. Pendant que tous les Grecs se disposaient à défendre la patrie sous la conduite des Spartiates, pendant qu'ils envoyaient en Asie de nombreux émissaires, Thémistocle se servit d'un oracle pour augmenter encore la marine et transformer Athènes en puissance navale. On a vu déjà, dans l'histoire de Perse, comment Xerxès, en la quatrième année de la 74.e olympiade[2], fit marcher une masse de peuplades asiatiques, et comment, au printemps de l'année suivante, il franchit l'Hellespont avec deux millions d'hommes. Dans cette multitude il y avait à peine deux cent mille soldats dont on put tirer parti, et leur

1 Il y a beaucoup de choses sur ce sujet dans Hérodote, liv. VII, chap. 148-151.

2 On ne peut mieux expliquer la défaite des Perses, qu'en se reportant à un passage des Mémoires du baron de Tott, où il est question des grandes masses turques et du tort qu'elles se font à elles-mêmes. Mémoires du Baron de Tott sur les Turcs et les Tartares, tom. II, pag. 241 : « Personne ne savait, parmi les Turcs, qu'une multitude indisciplinée contribue plus efficacement à sa propre destruction que les « efforts de l'ennemi qui lui est opposé. »

noyau n'était réellement que de dix mille hommes. Quatre mille deux cents vaisseaux côtoyaient le rivage; de leur conservation dépendait l'existence de l'armée; mais c'était là un faible appui. Xerxès fit passer l'Hellespont à son armée sur un pont de bateaux à un endroit qui n'a pas plus d'une demi-lieue de large; il eut la folie de laisser subsister ce pont, que la violence de la mer détruisit bientôt. Il ne trouva nulle résistance jusqu'au défilé qui, de la Thessalie, conduit à la Grèce proprement dite : ce défilé était occupé par une petite troupe de Spartiates, de Locriens, de Phocéens et de Béotiens, tandis qu'une flotte grecque gardait le bras de mer qui sépare la Thessalie de l'Eubée. Léonidas défendit le passage avec succès, jusqu'à ce que le traître Éphialte enseigna aux Perses un sentier dans les montagnes. Léonidas crut qu'il était de l'honneur d'un Spartiate de se dévouer plutôt que de faire une retraite précipitée : il mourut avec les siens de la mort des héros, après avoir immolé une immense quantité d'ennemis. Les chants, les récits et les monumens ont encore rehaussé l'éclat de cette action[1]. Dans le même temps une tempête fit périr plusieurs centaines de vaisseaux persans, et quoique les deux combats d'Artemisium ne fussent point décisifs, leur flotte n'en fut

1 Voyez la Sparte de Manso, 1.re partie, pag. 321 - 329.

pas moins forcée de se retirer devant les Grecs. Bien que le commandement appartînt au Spartiate Eurybiade, on fut redevable de cet avantage à Thémistocle, qui rendit de plus grands services encore, après qu'Athènes eut été saccagée par Xerxès. La flotte grecque, fort endommagée dans les combats d'Artémisium, était à l'ancre dans le golfe saronique, entre Salamine et l'Attique: une ruse, imaginée par Thémistocle, attira la bataille générale dans le lieu qui lui était le plus favorable. Xerxès, par un excès d'orgueil, vint chercher les Grecs dans cet étroit bras de mer, où il ne pouvait déployer ses forces : ils remportèrent alors une victoire signalée et firent un butin considérable; la flotte persane fut entièrement détruite. Dès-lors la mer, les côtes et les îles, furent abandonnées aux Athéniens, qui avaient fourni la moitié de la flotte grecque[1]. Quoique banni, Aristide s'était exposé à la mort pour venir annoncer à Thémistocle que les Perses allaient l'attaquer; et cette indication avait ensuite été confirmée par un navire de Téos qui passait aux Grecs[2]. Ayant perdu sa flotte et beaucoup de chefs[3], Xerxès se vit obligé de faire une prompte retraite; mais, avant qu'il put gagner l'Hellespont, la faim, le froid et des

1 Thucydide, liv. I, chap. 74.

2 Gillies, vol. II, p. 93; Bas. Hérodote, liv. VIII, ch. 79-81.

3 Eschyle les nomme tous.

malheurs de tout genre firent périr ses misérables soldats. Il ne resta en Grèce que trois cent mille hommes, sous le commandement de Mardonius. Avant la bataille, les Athéniens avaient quitté leur ville avec leurs femmes et leurs enfans; ils s'étaient réfugiés à Salamine; l'année suivante, à l'approche de Mardonius (la seconde de la 75.e olympiade), ils furent contraints une seconde fois d'abandonner leurs murs. Dans cette circonstance les Spartiates se conduisirent mal : sourds aux prières des Athéniens, ils ne voulurent défendre que l'isthme. Néanmoins Pausanias, qui gouvernait alors pour le fils de Léonidas, leur enleva un décret qui mit en marche quarante mille hommes. Mardonius alors, voyant Athènes secourue, se retira vers la Béotie, et sous le commandement d'Aristide, les Athéniens se joignirent à leurs alliés, dont l'armée, forte de cent vingt mille hommes, cherchait à engager la bataille.[1] Les Perses étaient trois fois plus nombreux; mais ils avaient parmi eux beaucoup de Grecs, sur lesquels ils ne pouvaient trop compter; de plus, ils ne savaient pas employer leur cavalerie contre un ennemi qui n'en avait point. Les deux armées se rencontrèrent à Platée; les Perses vaincus apprirent alors ce que c'est qu'une défaite essuyée en pays étranger, au milieu de peuples qui n'obéissent qu'à regret. Artabaze ne parvint à l'Hellespont qu'avec quarante

---

1 Je suis les calculs de Mitford.

mille hommes; tout le reste périt. Le jour même où Pausanias remportait à Platée cette éclatante victoire, Léotychides battait à Mycale la flotte et l'armée persane, qui, forte de 60,000 hommes, avait débarqué sur le promontoire, où elle ne put se défendre contre une poignée de Grecs qu'en s'entourant de palissades. Désormais les Perses se virent menacés dans leur propre pays : l'Ionie et les îles n'attendaient pour les chasser que l'apparition de forces navales. Des trésors considérables tombèrent au pouvoir des Grecs, et surtout des Athéniens.

Il ne fallait plus à ceux-ci qu'un port vaste et fortifié, celui de Phalère étant trop étroit et peu sûr. D'un autre côté ils attendaient aussi l'occasion de substituer leurs chefs à ceux de Sparte dans le commandement contre les Perses. Thémistocle accomplit leurs vœux quant au port; la confiance inspirée par la droiture d'Aristide fit le reste; car il sut gagner l'esprit des Éginètes, qui possédaient dans la flotte le plus grand nombre des vaisseaux doriens. Thémistocle avait jeté les yeux sur le Pyrée pour en faire un port. Jusque-là c'était une baie commode, à deux lieues d'Athènes, et qui pouvait contenir une flotte assez considérable de petits bâtimens. Déjà il l'avait fait creuser antérieurement, et dès l'année qui suivit la bataille de Platée, lorsque cette ville était encore en ruines, il fit construire à la hâte ces robustes murailles de pierres de taille,

que, dix-huit ans plus tard, Cimon réunit à la ville au moyen des longs murs. Ce fut à la fois une nouvelle citadelle et le meilleur port de la Grèce. Sans l'artifice de Thémistocle, les Spartiates eussent empêché l'exécution de ces travaux. Pausanias, après avoir pris Byzance, traita les alliés en sujets.[1] Aristide et Cimon étaient alors dans Athènes à la tête des affaires; leur caractère, entièrement opposé à celui de Pausanias, se distinguait par la douceur, la bonté, la justice. Les habitans de Samos, de Lesbos, de Chio, les prièrent donc de prendre le commandement de leur flotte; cet exemple ayant été suivi par d'autres, Sparte eut la prudence de renoncer à une suprématie à laquelle il était impossible de prétendre sans déployer de grandes forces navales : elle rappela donc Pausanias. Mais, accoutumé à la domination, il ne put supporter le séjour de Sparte; il conçut le projet de supprimer l'éphorat, et, voulant faire de la puissance royale tout autre chose que ce qu'elle avait été jusqu'alors, il se ligua avec Thémistocle, qui s'était vu enfin obligé à quitter Athènes[2] : tous deux recherchèrent l'amitié des Perses; mais ce fut pour leur malheur. Thémistocle fut obligé de s'enfuir chez eux, Pausanias perdit la vie. Ainsi, dans un

---

1 Manso, Sparte, tom. I.er, pag. 365. On y trouve un tableau complet des événemens de ce temps.

2 La 2.e année de la 77.e olympiade.

espace de soixante ans, nous voyons tous les rois de Sparte condamnés pour crime : Léotychide même, le vainqueur de Mycale, fut exilé pour s'être laissé corrompre en Thessalie. Athènes, plus heureuse, put se confier sans réserve aux grands hommes que la destinée faisait naître les uns après les autres. Si elle condamna Miltiade, Aristide, Thémistocle, du moins on ne les avait convaincus d'aucun crime, et la seule jalousie naturelle aux démocraties exigea le sacrifice d'un homme pour maintenir l'ensemble de cet ordre de choses.[1]

Il paraît qu'Aristide abandonna le commandement militaire à Cimon; car, à partir de la troisième année de la 77.e olympiade (la neuvième après la bataille de Platée), nous voyons à chaque année reparaître Cimon comme stratége, et chacune aussi est marquée par une action d'éclat de sa part. Aristide fit placer sous l'autorité d'un Athénien les contingens en numéraire de tous les états désormais délivrés des Perses[2]. D'abord Cimon servit

1 Les Spartiates firent accuser Thémistocle, disant que l'information contre Pausanias avait prouvé qu'il était son complice : en conséquence ils demandèrent qu'il fût puni des mêmes peines. Thucydide, liv. I, ch. 135.

2 D'après le conseil d'Aristide, on réunit à Délos une sorte de congrès de toutes les cités, à l'effet de continuer la guerre. Ce lieu, d'après l'usage antique, était destiné aux marchés, aux solennités, et le temple devenait ainsi une espèce de bourse. Les sommes auxquelles on s'imposa, s'élevèrent annuel-

avec Aristide sous Pausanias, puis il prit le commandement suprême, occupa Éjon et Strymon, établit une colonie athénienne à Scyros, et soumit Carystus, dans l'Eubée, et Naxos. Ces conquêtes augmentèrent la puissance d'Athènes aux dépens des autres Grecs. Dans l'année même où Pausanias fut condamné, où d'Argos Thémistocle fut obligé de fuir chez le roi des Molosses, et de là chez les Perses, Cimon remporta près d'Aspendus en Pamphylie et sur les bords du fleuve Eurymédon, une éclatante victoire de terre et de mer, comme autrefois Léotychide et Xanthippe près de Mycale. Dans cette journée il prit deux cents vaisseaux aux Perses. La guerre alors parut terminée, car il n'était pas possible d'aller chercher l'ennemi sur son territoire. L'influence des Athéniens sur le congrès de Délos fut telle néanmoins qu'on résolut de la continuer, et que, pour se dispenser d'envoyer sans cesse des citoyens et des vaisseaux, la plupart des alliés convinrent de subsides pécuniaires, au moyen desquels les Athéniens seraient chargés de pourvoir à tout. C'est là principalement ce qui constitua la prépon-

---

lement à 460 talens, qui furent déposés dans le temple. Cependant nous ne voyons pas quelle fut, dans la suite, l'influence de ce congrès, ni même s'il en eut aucune. On permit aux Athéniens d'établir un trésorier général sans consulter leurs alliés, et comme s'il n'était question que de la nomination d'un de leurs magistrats : c'était déjà paralyser l'effet du congrès.



dérance maritime d'Athènes, en lui donnant une flotte exercée, entretenue aux frais d'autrui[1]. D'un autre côté, les colonies des îles et des côtes étaient comme autant de postes avancés, qui observaient tous les mouvemens des barbares et même ceux des alliés. Ces colonies devinrent entre Athènes et Sparte la première occasion de discorde. Les Athéniens s'étendirent de plus en plus vers le Strymon, où déjà les Pisistratides possédaient de grands biens; ils envoyèrent dix mille colons sur le lieu où, plus tard, fut bâtie Amphipolis. A cette occasion ils se brouillèrent avec les habitans de l'île de Thasus, qui possédaient des mines dans ces contrées. Les Thasiens furent battus dans un combat naval; mais les robustes murailles que, pour obéir aux Perses, il leur avait fallu démolir, étaient alors rétablies : ils se préparèrent donc à une vigoureuse résistance. Les Spartiates qui promettaient de faire une incursion dans l'Attique; furent arrêtés dans l'exécution de ce projet par l'insurrection des Ilotes et des Messéniens, qui les occupa dix ans entiers. Pendant trois années[2] Cimon tint l'île étroitement bloquée; il fallut à la fin que les Thasiens, désespérant d'obtenir aucun secours de la part des Doriens, subissent les dures conditions que leur imposait Athènes.

---

1 Voyez Thucydide, liv. I, chap. 99.

2 De la 4.e année de la 78.e olympiade, à la 2.e de la 79.e

Cimon était le chef du parti qui cherchait à ranimer les faibles restes de l'aristocratie. En son absence, Périclès hasarda ses premiers pas dans la carrière, et se déclara l'appui des démagogues, qui devaient lui aplanir le chemin du pouvoir. Cimon, de retour, fit pendant quelque temps prévaloir son influence, et quand les démagogues, qui avaient fait à la constitution plusieurs changemens, lui reprochèrent d'avoir négligé la conquête de la Macédoine, il daigna à peine leur répondre : même il fit décréter, pour les Spartiates, un secours de troupes de siége.[1] Un horrible tremblement de terre ayant ébranlé tous les édifices de Sparte, et porté le désordre dans tout le pays, les Ilotes et les Messéniens en avaient profité pour fortifier de nouveau Ithome, les Spartiates les y assiégeaient en vain. Les Athéniens amenés par Cimon, ne furent pas d'abord plus heureux, et les Spartiates attribuèrent à mauvaise volonté ce peu de succès. Mais les Athéniens se vengèrent de ce soupçon outrageant, et rompant l'alliance, ils en conclurent une avec les Argiens, éternels ennemis de Sparte.[2]

Athènes alors était parvenue au plus haut degré

---

1 Thucydide, liv. I, ch. 102, dit que les Spartiates eurent recours aux Athéniens, principalement à cause de l'habileté de ceux-ci dans les siéges.

2 Thucydide, l. c. Craignant que les Athéniens n'entrassent en relation avec les assiégés, les Spartiates les renvoyèrent.

de splendeur[1]. Périclès s'empara du gouvernail : il fit tomber l'ostracisme sur Cimon (en la quatrième année de la 79.ᵉ olympiade), immédiatement après son retour du Péloponèse. L'exil de Cimon dura jusqu'à la quatrième année de l'olympiade 80. Dans cet intervalle, Athènes se mêla des querelles de Mégare et de Corinthe, qui, toutes deux, faisaient partie de la ligue de Sparte; elle humilia et soumit Égine. Cependant les Spartiates demeurèrent tranquilles jusqu'à ce qu'ils fussent provoqués à une guerre formelle par les Athéniens, qui venaient de violer la terre où se trouve le berceau des Doriens. Voici à quelle occasion : les Phocidiens démocrates, comptant sur l'appui d'Athènes, avaient attaqué les Doriens et pris une petite ville dans les montagnes. Dès que les Spartiates l'apprirent, ils volèrent au secours de leurs frères; il en résulta une guerre qui commença, la quatrième année de l'olympiade 80, par la défaite des Athéniens à Tanagra. La suite

1 Elle envoyait 200 vaisseaux en Égypte; elle intervenait puissamment dans les affaires de Chypre; elle battait les Égénètes et leurs alliés, et leur prenait 70 vaisseaux; elle soutenait Mégare dans une querelle de limites contre Corinthe, et la changeait en démocratie, en même temps qu'elle aidait à élever le long mur qui enveloppe Mégare et Niséé. Plus tard, toutes les forces militaires étant à Égine, qui avait reçu un secours de trois cents hoplites du Péloponèse, la jeunesse d'Athènes se porta, avec les vieillards, vers Mégare, pour la défendre d'une attaque dont la menaçaient les Corinthiens.

immédiate de ce désastre fut le rappel de Cimon, proposé par Périclès lui-même. Tolmidas et Périclès ravagèrent ensuite les côtes et les villes maritimes du Péloponèse. Myronidas, deux mois après la défaite de Tanagra, en effaça la honte en battant les Béotiens à OEnophyta. Dans le même temps, les Athéniens donnèrent des établissemens aux Messéniens et aux Ilotes partis. Ils furent placés à Naupacte, dans le golfe de Corinthe, lieu où ils pouvaient faire le plus de mal possible aux Spartiates et à leurs alliés. Du reste, pendant cette guerre, qui dura sept ans, les Spartiates ne montrèrent pas beaucoup d'ardeur. En la deuxième année de la 82.ᵉ olympiade, Cimon conclut avec eux une trève de cinq ans, pendant laquelle on se proposait de soumettre Chypre, comme on avait précédemment soumis Égine. Cimon partit donc avec deux cents voiles, et en même temps il soutint, par des forces envoyées en Égypte, Amyrtée, qui s'était révolté contre le grand roi (peu auparavant les Athéniens, alliés du Lybien Inarus, avaient souffert de grandes pertes dans ce pays). L'année suivante, la mort prévint Cimon : elle l'empêcha d'exécuter la conquête de Chypre. On a soutenu généralement qu'avant de mourir il avait forcé le roi de Perse à la paix avec les Grecs; mais les meilleurs auteurs ignorent cette paix[1]. Bientôt après lui, la guerre

1 Olymp. 82, 4.ᵉ année, 449 avant notre ère.

se ralluma en Grèce, ou plutôt il n'y avait pas eu de véritable armistice; et même on vit, à propos d'une discussion sur les oracles, Sparte prendre le parti de Delphes, tandis qu'Athènes protégeait les Phocidiens. On menaçait de part et d'autre de se disputer par les armes l'honneur de la priorité dans la consultation de ces oracles. Les vicissitudes de la courte guerre entre Athènes et les alliés de Sparte, appartiennent à l'histoire particulière de la Grèce. En la troisième année de la 83.[e] olympiade, on conclut, pour trente ans, un nouvel armistice, et depuis lors Périclès gouverna seul la république d'Athènes.

§. 1.[er]

Coup d'œil sur l'histoire politique d'Athènes et sur l'administration de Périclès jusqu'à la fin de la guerre du Péloponèse.

De tous les Athéniens célèbres, Périclès est le seul qui ait régné en monarque au milieu d'une démocratie effrénée. Ainsi que Thucydide le remarque, il l'avait instituée lui-même, ou du moins il en avait occasioné l'établissement. Il ne sera donc pas inutile de faire précéder l'histoire de son temps de quelques observations sur sa personne. Rien n'est plus propre à faire connaître le caractère de cette époque, et la liaison intime de tous les progrès de l'esprit humain avec les jouissances de la vie. Périclès était,

par sa mère, Alcméonide et Mégaclide; il était fils de Xanthippe, vainqueur de Mycale, et il avait toute la beauté que l'on donnait aux têtes de Bacchus : aussi sa ressemblance avec Pisistrate le rendit-elle suspect aux démocrates outrés, cela le forçait à garder beaucoup de réserve. Appartenant à l'aristocratie par la naissance, Périclès ne pouvait plaire au peuple qu'autant qu'il favoriserait la démocratie ; le parti contraire avait pour chef Cimon.

Avant de se livrer aux affaires, Périclès demanda à la philosophie la connaissance des choses divines et humaines. Ses liaisons avec Anaxagore en firent un habile dialecticien. Dans sa première jeunesse il s'adonna aux arts, et se mit en relations d'amitié intime avec Phidias. Plutarque dit que, plus âgé, il rechercha beaucoup Damon, célèbre comme rhéteur et comme musicien. Tant qu'il n'eut pas encore affermi la faveur dont il jouissait, il fut assez prudent pour ne se jamais montrer chef de parti : ce ne fut qu'après la mort de Cimon qu'on parvint à diminuer l'autorité de l'aréopage par une loi qui lui enlevait la surveillance sur le trésor public. Périclès assurait sa puissance par l'emploi des deniers de l'état : quant au commandement militaire, il ne le prit que peu avant le temps où, conformément au vœu le plus ardent du peuple, Cimon fut rappelé de l'exil; enfin, Périclès ne gouverna sans rivaux que pendant la guerre sacrée.

Tolmidas venait de tomber, et Thucydide, fils de Milésias, qui était à la tête du parti aristocratique, fut obligé de céder, car Périclès le menaçait de l'ostracisme. Celui-ci soumit de nouveau les Mégariens, vainquit les habitans de l'Eubée, et leur imposa un joug plus dur; enfin, dévastant tout sur son passage, il fit le tour du Péloponèse avec cent vaisseaux. Toutefois il ne devint véritablement grand qu'après la paix : alors il envoya mille colons dans la Chersonèse de Thrace, qu'il fit fortifier; il assigna des terres à Naxos et à Andros pour cinq cents Athéniens, et il en fit partir pour Sybaris, où l'on élevait Thurium, en leur adjoignant encore d'autres Grecs qu'il favorisait. Ce n'étaient point cependant les seuls moyens que Périclès employât pour se rendre nécessaire : le peuple comprenait combien il importait que l'état eût un tel chef, et bientôt il put jeter le masque de la popularité, et jouer en quelque sorte le rôle de monarque, sans avoir rien à craindre de ses ennemis, ni des sycophantes. Cet affermissement de sa puissance était dû à ses expéditions, aux édifices publics, aux fêtes et aux objets d'art auxquels il employait l'argent des alliés [1]. Athènes devint ainsi

1 Plutarque, dans la Vie de Périclès, dit : qu'il annonça publiquement que le peuple, faisant la guerre pour les alliés, les protégeant contre les barbares, et n'en recevant ni cavalerie, ni flotte, ni hoplites, mais uniquement de l'argent, ne devait aucun compte de cet argent, qui appartenait non à

le siége de tous les arts et de tous les métiers, le séjour de tous les artistes et de tous les savans. Pour ne nous occuper maintenant que des choses qui influèrent immédiatement sur les entreprises extérieures, nous rappellerons d'abord le droit d'assistance payé à chaque citoyen comme indemnité de sa présence à l'assemblée du peuple ou aux tribunaux. C'était un appât pour le pauvre : l'administration, la justice, la législation même, tombèrent ainsi entre les mains d'hommes sans éducation, aveugles instrumens de quiconque savait les gouverner. Périclès eut soin de tenir toujours en mer une flotte de soixante vaisseaux ; ce qui donnait les moyens d'entretenir, aux frais de l'état, un grand nombre d'hommes, dont il ne pouvait se servir pour ses constructions. Nous passons sous silence ses entreprises contre le Péloponèse et contre les pays occidentaux de la Grèce ; enfin ses courses maritimes. Après l'Eubée Périclès attaqua Samos : elle fut traitée plus durement : toute l'île fut dévastée et constituée en démocratie. Ces deux succès rendirent les Athéniens maîtres de la mer et des villes de la côte liguées avec les Doriens : par exemple de Potidée sur l'isthme de Pallène, qui était étroitement unie à

---

ceux qui le donnaient, mais à ceux qui le recevaient. Nous ne disons rien de la translation de la caisse de Délos à Athènes, l'époque et les circonstances n'en étant pas bien connues.

Corinthe [1]. Leur influence s'étendit jusqu'à Sinope, d'où le tyran fut chassé; on distribua ses biens, ainsi que ceux de ses courtisans, à six cents citoyens d'Athènes. Plutarque dit que Périclès triomphait par l'argent de ce qu'il ne pouvait vaincre autrement; il ajoute qu'il avait plusieurs de ses ennemis à sa solde. Quoi qu'il en soit, il fit si bien que les chefs oligarchiques des Spartiates, recevant un tribut annuel d'Athènes, demeurèrent sourds aux remontrances des alliés, qui les pressaient d'attaquer cette puissance croissante tandis qu'il en était temps encore. [2]

Dans l'intervalle qui s'écoula de la conquête de Samos à la guerre du Péloponèse, on put voir

1 Voyez les 25.e et 26.e supplémens à la première partie de la Sparte de Manso; on y donne cependant trop de poids à la compilation de Diodore, dont la chronologie ne mérite aucun égard.

2 Nous avons déjà parlé de la corruption à laquelle plusieurs Spartiates se montrèrent accessibles. Plutarque en rapporte nombre d'exemples. — — Périclès rendant compte un jour des sommes dont il avait fait emploi, on laissa passer tout un chapitre sous le titre de dépenses nécessaires (εἰς τὸ δέον), et cela ne donna lieu à aucune observation, ni même à aucune question. Quelques auteurs, et notamment Théophraste, racontent qu'annuellement Périclès envoyait à Sparte 60 talens pour gagner les hommes les plus éminens en dignité, et pour empêcher ainsi la guerre ou plutôt pour la différer; car, en se donnant le loisir d'achever ses préparatifs, il ne voulait que la faire avec plus d'éclat.

déjà quelle était la fierté d'un peuple arrivé subitement à ce degré de splendeur; d'un peuple qui obéit à son imagination et à l'impulsion du moment : dès-lors il rêvait la soumission de la Sicile; et même il ne croyait pas impossible de vaincre Carthage et les Étrusques. L'Égypte et les provinces maritimes de la Perse attiraient aussi les désirs des Athéniens; mais Périclès, qu'ils craignaient, s'opposait avec opiniâtreté à tous les projets lointains. Bientôt naquit l'occasion de paralyser l'effet de la ligue dorienne; il ne crut pas devoir la laisser échapper.

Depuis l'établissement d'Égine, la marine de Corcyre était la seule capable de résister aux Athéniens dans la mer Égée et dans celle d'Ionie; unie à celle de Corinthe, elle pouvait même les braver. Or, cette alliance semblait devoir exister par le seul fait des relations de métropole et de colonie, qui existaient entre Corinthe et Corcyre. Toutefois la jalousie du commerce et l'organisation intérieure de ces états avaient, depuis long-temps, rompu ce lien naturel [1]; enfin ils se mirent en dissention ouverte, au sujet de la querelle qui s'éleva entre Corcyre et Épidamne. Épidamne était une colonie de Corcyre; là, comme dans tous les autres pays de la Grèce, le peuple était en querelle avec la noblesse : celle-ci avait été chassée de la

---

1 Thucydide, liv. I, chap. 25.

ville, et cherchait, par le secours des Taulantiens, à faire aux citoyens d'Épidamne tout le mal possible. Ils en furent tellement tourmentés, qu'ils implorèrent le secours de Corcyre, et ce secours leur étant refusé, ils s'adressèrent à Corinthe, tant pour obéir à l'oracle, que parce que Corinthe avait participé à fonder leur ville avec Corcyre [1]. Non-seulement les Corinthiens leur envoyèrent des colons pour augmenter la population, mais ils firent protéger Épidamne par leurs troupes et par celles des Ambraciens et des Leucadiens. Les Corcyréens, au contraire, prirent le parti des bannis. A peine la garnison et les nouveaux colons furent-ils arrivés, que ces Corcyréens, unis aux Illyriens, marchèrent contre Épidamne, demandant la retraite des Corinthiens et le rétablissement des exilés dans leurs possessions (la première année de la 86.e olympiade). On refusa d'obéir à cette injonction. L'année suivante les Corinthiens armèrent pour Épidamne soixante-quinze vaisseaux et quelques milliers d'hoplites. De leur côté, les Corcyréens avaient équipé quatre-vingts vaisseaux, et déjà ils en avaient quarante devant Épidamne. Les Corinthiens furent battus, et quinze de leurs vaisseaux coulés bas : il fallut alors qu'Épidamne se soumît; mais cela ne mit point fin à la guerre, qui n'en fut que plus acharnée de la

1 Thucydide, liv. I, chap. 24.

part de Corcyre contre les Corinthiens et leurs alliés, contre les Éléens et leurs chantiers. Les Corinthiens se déterminèrent enfin à de grands préparatifs. Alors les Corcyréens eurent peur et recherchèrent l'alliance d'Athènes. Conclure une telle alliance dans de pareilles circonstances, c'était nécessairement prendre part à la guerre; et c'est ainsi que les Corinthiens, depuis long-temps aigris contre les Athéniens interprétèrent leur conduite. Quant aux Spartiates, ils prirent la chose autrement : ils hésitèrent à regarder comme une rupture de la trève de trente ans, l'envoi d'une flotte athénienne à Corcyre et sa présence à un combat. Enfin, la guerre eût été encore différée, s'il n'était intervenu une circonstance qui força toute la ligue du Péloponèse à la déclarer à Athènes.

Potidée, ainsi que nous l'avons fait remarquer, était une colonie corinthienne en Macédoine, et, comme toutes les villes de la côte, elle était maintenant sous la puissance d'Athènes. Corinthe, dans la vue de la rendre indépendante, était entrée en négociation avec Perdiccas, roi de Macédoine, mécontent des Athéniens, qui avaient soutenu ses frères dans les troubles suscités par eux. De leur côté, les Athéniens demandèrent à cette ville des garanties de son obéissance future. A cet effet, ils voulaient qu'on démolît la moitié des murailles, et qu'on supprimât toute liaison avec la métropole,

à raison du culte public et des sacrifices [1]. Les Potidéens aimèrent mieux faire défection avec les Bottiéens et les Chalcidiens, que de se soumettre à ces conditions. Alors les Athéniens cherchèrent à prévenir, par un siége précipité, l'arrivée des forces corinthiennes. Toutefois ce siége se prolongea ; mais les Athéniens battirent près d'Olynthe les troupes qui venaient pour le faire lever, puis ils mirent tant de vigueur à leurs opérations, qu'il fallut que Potidée se rendît peu après le commencement de la guerre avec la ligue du Péloponèse. Les Athéniens, n'ayant voulu accepter la médiation de Sparte, ni pour les affaires de Potidée, ni pour leurs difficultés avec Mégare, les Spartiates furent enfin obligés, en la première année de la 87.e olympiade, de se décider à cette guerre.

Nous ferons voir ailleurs quelles étaient les ressources des deux peuples, quelles étaient surtout les richesses d'Athènes, et celles dont elle pouvait annuellement disposer [2]. Deux événemens d'abord appellent notre attention : le premier est le siége

1 Les Athéniens s'opposaient à ce qu'on reçût désormais l'*epidemiurgos* que tous les ans on envoyait de Corinthe. A en juger par analogie de ce qui se pratiquait pour Corcyre et pour Épidamne, ce personnage devait accomplir certains sacrifices solennels.

2 On trouve, dans la Sparte de Manso, des tableaux synoptiques disposés par années.

de Platée; le second, est le cruel traitement fait à Égine, la plus ancienne puissance maritime. Au mois de Mai de la première année de la 87.e olympiade, les Thébains avaient cherché à surprendre Platée; mais pour la plupart ils avaient péri sous les coups de la portion démocratique des habitans. Cet échec engagea les Spartiates à faire une irruption dans l'Attique plus tôt qu'ils ne l'auraient entreprise [1]. Les Athéniens n'en avaient pas moins continué le siége de Potidée. Les Spartiates, afin de s'en venger, résolurent d'occuper Platée; ils bloquèrent étroitement la ville depuis le mois de Mars jusqu'à la fin de l'année (la troisième de la guerre). Ce siége est à jamais mémorable par la patience et par les souffrances des assiégés, par la hardiesse avec laquelle ils firent une trouée à tra-

---

1 Ce fut en Juillet suivant, et par conséquent au commencement de la seconde année de la 87.e olympiade, 431 ans avant J. C. Depuis la bataille de Marathon, Platée était restée étroitement unie avec Athènes; il y avait une démocratie, contrariée naturellement par un parti aristocratique. Celui-ci voulait réunir Thèbes à la Béotie, à laquelle elle appartenait par sa situation. On cherchait à profiter pour cela de l'aristocratie de Thèbes. Par une nuit obscure, tous les citoyens de Thèbes marchèrent, précédés de trois cents hommes qui apparemment avaient le plus grand intérêt à cette réunion. Les aristocrates reçurent ces derniers, et tant que dura la nuit ils furent les maîtres. Ils n'employèrent point la violence envers les chefs du parti opposé; au contraire, ils se contentèrent de faire pro-

vers les ouvrages des assiégeans pour se retirer à Athènes, enfin par la constance de ceux des habitans qui étaient restés dans la place, et dont l'obstination la garda jusqu'à la cinquième année. Dans aucun des événemens de cette guerre le caractère du temps, l'esprit d'indépendance, l'amour de la liberté et de la gloire, ne se développèrent avec plus d'éclat; ces sentimens animaient jusqu'aux habitans des plus petites bourgades. Quant à la conduite des Athéniens envers Égine, elle fait la suite aux horreurs démocratiques que déjà ils avaient commises envers les habitans de Samos, et que plus tard ils poussèrent plus loin encore envers ceux de Mélos et de Lesbos.[1]

D'abord, les deux partis songèrent plus à se nuire et à commettre des dévastations, qu'à des entreprises décisives. Il est vrai que dans chacune des deux

---

clamer une autre constitution et l'alliance conclue avec Thèbes. Mais, au jour, les Platéens reconnurent combien était petit le nombre de ceux qui occupaient leur ville, et ils se précipitèrent sur eux. Malheureusement pour les Thébains, une forte pluie, tombée la nuit, rendait la fuite impossible, en même temps qu'elle avait empêché leurs concitoyens de les suivre, l'Asope s'étant considérablement enflé. Cent quatre-vingts des principaux citoyens de Thèbes furent épargnés d'abord et faits prisonniers. Athènes, qui aurait voulu les sauver, envoya une ambassade; mais elle vint trop tard. Cet acte de cruauté de la part des Platéens exaspéra toute la ligue du Péloponèse contre les alliés d'Athènes.

1 Thucydide, liv. II, chap. 27.

premières années les Spartiates entrèrent dans l'Attique; mais à peine y restèrent-ils un mois et demi. Périclès, au contraire, conseilla aux Athéniens de s'en tenir à la mer et d'abandonner leur pays au pillage; puis, afin de rendre le mal pour le mal, il leur conseilla encore de ravager les côtes de l'ennemi. Ce moyen était infaillible, les habitans du Péloponèse devant se fatiguer beaucoup plus tôt de ces incursions que les Athéniens; mais la noblesse de l'Attique souffrait de ces dégâts plus que les autres citoyens; il lui fallait, à l'approche des Spartiates, s'enfuir dans la ville avec ses fermiers et ses vassaux. Alors la place publique, où elle ne paraissait pas dans les circonstances ordinaires, retentissait de ses cris et de ses plaintes. La faveur de Périclès en fut un instant ébranlée; aussi ne voyons-nous pas son nom parmi ceux des dix chefs qui furent nommés de la troisième à la quatrième année de la 87.ᵉ olympiade. Malheureusement, dans la seconde année de la guerre, une peste avait causé les plus grands désastres parmi cette multitude ainsi refoulée dans Athènes. Périclès voyait contre lui et le sort et ses concitoyens. D'abord il fut frappé dans la personne de son ami Anaxagore, puis il fut lui-même condamné à une amende. Néanmoins les Athéniens se repentirent bientôt de cet acte de rigueur: ils revinrent à lui[1]; mais, avant qu'il put leur être

1 Thucydide, liv. II, chap. 65.

d'aucun secours, la mort l'enleva (la troisième année de la guerre). Il ne se fit rien de décisif dans les années suivantes, quelle que fut la violence des dévastations exercées par les combattans.

Le projet de Sparte, d'occuper l'île de Sphactérie dans le golfe de Pyle, et d'y mettre des troupes choisies dans les familles oligarchiques, avait pour but d'empêcher les Athéniens de fomenter des troubles en Messénie. Néanmoins ce même projet parut bientôt offrir à ceux-ci l'occasion d'obtenir de Sparte une paix avantageuse; mais les démagogues effrénés, qui, pour lors, guidaient Athènes, paralysèrent tout ce que l'on aurait pu entreprendre à cet égard. Voici le fait : les soldats de Nicias, pour employer leur temps, s'étaient occupés à construire un fort à Pyle[1] : bientôt on y travailla plus sérieusement, et ce fort devint le refuge des Ilotes et des Messéniens. Alors les Spartiates voulurent le prendre : en se postant à Sphactérie, ils espéraient mettre obstacle aux incursions des navires athéniens et les empêcher d'entraver le siége de Pyle; mais ils se trompèrent. Les Athéniens n'en furent que plus affermis dans la possession du fort; car leur flotte enferma tellement l'île et les quatre

---

1 L'ancienne et la nouvelle Navarine ont acquis une grande célébrité de nos jours. Voyez, sur les détails de localité, le 16.e supplément au 1.er volume de Manso, Sparte, pag. 258 et 259.

cents hommes d'élite, que Sparte proposa la paix à des conditions très-acceptables, dans la crainte de voir tomber au pouvoir de l'ennemi les citoyens les plus considérés. Par malheur Cléon menait alors l'assemblée du peuple athénien.

Ce démagogue sans mission se mêlait de tout; il persuada aux Athéniens que Sparte, réduite au désespoir, consentirait aux plus dures conditions; puis il accusa l'aristocratie de ce que Sphactérie n'était pas encore prise. Cléon n'avait au pouvoir ni le droit que donne le mérite, ni celui qu'on tient de connaissances acquises. Platon et Aristophane l'appellent tanneur, parce qu'il faisait exercer cette profession par ses gens. Si les anciens riaient du tanneur qui gouvernait l'état, c'est qu'alors, comme aujourd'hui, on n'appelait ordinairement au maniement des affaires que les hommes qui se vouaient à l'administration, et qui s'y préparaient par des études convenables. A la mort de Périclès, il n'y eut plus d'orateur capable par son influence de conduire à la fois le bas peuple, maître du gouvernement, et les gens sensés. Le caractère calme et réfléchi de Nicias en faisait, pour certains cas, un bon général d'armée; mais il était peu propre à diriger la nation. On en peut dire autant de Démosthène, quoiqu'il fût un général un peu plus impétueux. Quant à Lamachus, il était trop entiché de sa parure et de son panache, et en même temps trop pauvre, pour

plaire à d'autres qu'aux jeunes officiers qui s'assemblaient autour de lui[1]. Cléon profita de ces circonstances : selon lui, tous les généraux voulaient prolonger la guerre pour se perpétuer dans le commandement, ou bien ils ne songeaient à conclure la paix que pour établir une aristocratie avec le secours des Spartiates.

Ces vociférations produisirent leur effet : Cléon passa pour l'ami du peuple, ses cris pour de l'éloquence, ses invectives pour de la prévoyance. Les généraux savaient bien, dans leur sagacité, qu'il faudrait que tôt ou tard Sphactérie se rendît ; ils résolurent donc d'attendre le moment. De leur côté les Spartiates n'épargnèrent rien pour approvisionner l'île, dont la garnison, composée de quatre cent vingt hoplites, fit preuve d'une incroyable constance. Cléon profita de ces retards pour calomnier dans l'assemblée du peuple, Démosthène et les autres généraux. On finit par lui crier d'accepter le commandement; mais il déclina cette proposition, disant que ce n'était point lui, que c'était Nicias qui était général d'armée. Plus Cléon s'excusait, plus le peuple le pressait, afin de l'embarrasser ; enfin Nicias offrit de lui céder sa place. Alors il fallut

---

1 Plutarque, *Reipubl. gerend. præcept.*; édition Tauchnitz, *Moral.*, tom. V, pag. 108. *Λάμαχος ἐν τοῖς τῆς στρατηγίας ἀεὶ προσέγραφε ἀπολογισμοῖς ἀργύριον εἰς κρηπῖδας αὐτῷ καὶ ἱμάτιον.*

bien partir; mais l'impudence de Cléon ne l'abandonna pas même en cette occasion : il promit au milieu des éclats de rire du peuple, qu'en moins de vingt jours, il exterminerait les Spartiates, ou les amenerait tous captifs à Athènes. Pour cette fois le hasard le servit bien ; car Démosthène, que Cléon s'associa dans le commandement, avait déjà réduit l'île aux abois. On se disposa donc à une attaque à force ouverte ; les Spartiates se rendirent, et Cléon rentra triomphant dans Athènes avec deux cent quatre-vingt-douze prisonniers, dont cent vingt étaient Spartiates appartenant aux premières familles. Ces événemens sont de la septième année de la guerre [1]. L'année suivante le port de Mégare, qui était fortifié, et Nisée, se rendirent aux Athéniens. Ils occupèrent aussi Cythère [2]; ils poursuivirent jusque dans Thyréa les malheureux Éginètes, qui furent massacrés dans cet asyle. Mais parmi tant de prospérités les Athéniens faillirent se perdre par l'ivresse où elles les plongèrent. Cléon, se croyant désormais un guerrier consommé, engagea ce peuple léger dans une suite d'entreprises inconsidérées.

---

1 3.e et 4.e années de la 88.e olymp. ; avant J. C., 425, 424.

2 Cythère avait pour les avides Spartiates une grande importance, en ce que les vaisseaux de transport de Lybie et d'Égypte, destinés à la Laconie, y mouillaient : c'était d'ailleurs le meilleur poste pour résister aux pirates. On y envoya à cet effet un gouverneur avec une garnison.

En même temps s'élevait à Sparte un de ces hommes si rares, capables d'allier avec l'âpre vertu de cette cité un caractère doux et bienveillant : c'était Brasidas, fils de Tellis, le premier que Sparte eut loué publiquement dans la première année de la guerre[1]. Il paraissait aussi destiné à la terminer. Il arracha Mégare à l'influence athénienne en y introduisant l'oligarchie ; il cimenta son alliance avec Sparte[2]. Peu après il conçut le projet d'enlever

---

1 Thucydide, liv. II, chap. 25.

2 Voici un trait qui fera juger de la dureté de l'oligarchie spartiate. Thucydide, liv. IV, ch. 80. « Les Lacédémoniens n'étaient « pas fâchés non plus d'avoir un prétexte de faire partir un « certain nombre d'Ilotes ; ils craignaient de leur part quelque « révolution, dans la triste conjoncture de la prise de Pylos. « Toujours les premiers de leurs soins avaient eu pour objet de « se tenir en garde contre les Ilotes, et voici ce qu'on leur « avait vu faire dans la crainte que leur inspirait la jeunesse « de ce peuple nombreux. Ils leur ordonnèrent de faire entre « eux un choix de ceux qu'ils jugeraient avoir montré le plus « de valeur dans les combats, promettant de leur donner la « liberté. C'était un piége qu'ils leur tendaient, persuadés « que ceux qui croiraient mériter le plus d'être libres, de- « vaient être, par l'élévation de leur caractère, les plus ca- « pables d'agir contre eux. Il y en eut deux mille à qui fut « accordée cette funeste distinction ; ils se promenèrent autour « des temples, la tête ceinte de couronnes, comme ayant « obtenu la liberté ; mais, peu après, les Lacédémoniens les « firent disparaître, sans que personne ait su de quelle ma- « nière on les avait fait périr. Ce fut avec beaucoup d'em- « pressement qu'ils en firent partir sept cents dans le service

aux Athéniens les colonies de Thrace et de Macédoine. Il commença par Acanthos, qu'il réunit à la ligue du Péloponèse, avec quelques autres villes. Le sort même favorisait ce Brasidas, si noble, si vaillant, et dont toutes les actions répondent si bien aux discours que lui prête Thucydide : dans la même année où il occupa Acanthos, puis Amphipolis [1], les Athéniens furent complétement battus sur terre. Les petites villes de Béotie, excitées par les Phocidiens, voulaient se constituer en démocraties : à cet effet, elles s'étaient liées avec Athènes, qui, afin de soutenir cette révolution, devait occuper un temple fortifié et consacré à Apollon sur le territoire de Tanagra; mais ce projet fut déconcerté, et les gouvernemens de Béotie réunirent leurs forces avant que les démocrates fussent en mesure, et que les Athéniens eussent achevé leurs travaux. Ceux-ci se retirèrent donc à l'approche des troupes béotiennes; ils n'en furent par moins poursuivis et battus par une levée en masse. Cette défaite rendit à Nicias son ancienne influence, et l'on conclut une trève d'une année. Le mauvais état des affaires de Thrace et de Macédoine fut la principale raison pour laquelle Nicias conseilla cette trève; Brasidas

---

« d'hoplites, sous les ordres de Brasidas. Ce général leva le « reste de son armée dans le Péloponnèse. Il avait montré lui-« même une grande envie d'être chargé de cette expédition. »

[1] 4.e année de l'olymp. 88; 1.re de la 89.e : 424, 423 av. J. C.

et Perdiccas s'étaient réunis dans ces contrées. Mais Cléon s'éleva contre cette proposition, comme il l'avait fait contre les délais du blocus de Sphactérie. Il n'y avait sorte de bravade qu'il ne se permît; aussi les démocrates, comme les aristocrates, le nommèrent tous unanimement parmi les stratéges de l'année suivante; les uns comptant sur les avantages que leur procurerait sa victoire, les autres espérant qu'une défaite les en débarrasserait. On rompit donc la trève, et Cléon fut envoyé en Thrace. Il y livra bataille à Brasidas, fut vaincu et périt en fuyant : quant au héros de Sparte, il finit par une mort glorieuse sa trop courte carrière.

Les Spartiates et les Athéniens appelèrent désormais de leurs vœux une paix à laquelle s'étaient opposés Brasidas et Cléon; mais que Nicias et Plistoanax cherchaient à rétablir avec une égale ardeur.[1] Cependant Corinthe, la Béotie, l'Élide, la Mégaride, se refusèrent à participer à la trève d'un an qu'on fit en cette occasion, et que communément on appelle du nom de paix de Nicias; mais les Athéniens prétendirent que les Corinthiens y étaient compris, les Béotiens traitèrent séparément, et les autres firent comme ils purent. Cet événement se rapporte au mois d'Avril de l'année 420 avant J. C., à la fin de la troisième année de la 89.e olympiade. Peu après

---

1 Thucydide, liv. V, chap. 16.

les Athéniens tirèrent une vengeance sanglante des malheureux habitans de Scione, sur la presqu'île de Pallène; ils les détruisirent plutôt qu'ils ne les punirent. Ils chassèrent aussi de Délos hommes, femmes et enfans; mais la superstition du peuple les y rétablit.[1]

Le repos était une chose impossible, vu la diversité qui existait en Grèce entre les constitutions, les opinions, les affections et les répugnances : le mouvement même était nécessaire, autrement les forces sans action seraient devenues languissantes ou même nuisibles. Ce sont là des causes générales; mais l'ambition d'un jeune Athénien, dont les relations s'étendaient sur toute la Grèce, y en ajouta d'autres. Alcibiade, beau-frère du riche Callias, s'immisça pour la première fois dans les affaires publiques; il sut profiter admirablement de la disposition des esprits de ses concitoyens pour les grandes entreprises. Comme Périclès, il était d'une ancienne noblesse; il était fier de sa naissance autant que de sa fortune[2]. Cependant il choisit le rôle de Cléon,

---

1 Thucydide, liv. V, chap. 32.

2 Le grand-père d'Alcibiade était le compagnon de Clisthène; sa mère était fille de Mégaclès. Quant à lui, il avait déjà brigué la faveur du peuple en instituant des jeux quand il était *chorage;* et même, afin d'exciter l'attention de toute la Grèce, il avait un jour fait courir sept chars aux jeux olympiques, et remporté en même temps le premier, le second et le quatrième prix. Son grand-père était l'hôte (πρόξενος) des Spartiates; mais il avait renoncé à ce lien qu'Alcibiade

seulement il y mit plus de dignité et s'y prit différemment. Élevé sous la tutelle de Périclès, il avait, par son mariage, acquis de telles richesses, que de nos jours encore on les eût remarquées même en Angleterre. Alcibiade était recherché par tous les philosophes : il avait de l'esprit, du génie, du courage; il avait un excellent coup d'œil sur le champ de bataille; enfin, dans l'opinion de Platon, c'eût été un second Périclès, s'il eût consacré quelques années de plus à son éducation. Mais la marche ordinaire des choses ne satisfaisait point son impatience : il devint subitement homme d'état, et le peuple se réjouit de pouvoir confier sa destinée à un jeune homme aussi extraordinaire dans les méfaits d'une vie déréglée, que dans le maniement des affaires par lesquelles il commença sa carrière[1]. Sa première négociation fut un traité entre

---

essaya de renouer, en traitant bien les prisonniers faits à Sphactérie. Cependant les graves sénateurs de Sparte aimèrent mieux avoir affaire à Nicias et à Lachès. L'ambitieux jeune homme vit avec peine la paix se conclure par leur moyen.

1 On ne peut s'en rapporter en tout point à Andocide, l'adversaire d'Alcibiade, dans ce que renferme son discours sur les mystères; mais il cite deux anecdotes qui prouvent ce que, dans une pareille démocratie, peut oser un homme puissant. Andocide, édit. Bekker, pag. 150. Les voici. « Bien « qu'il eût reçu 10,000 talens pour la dot de sa femme, il « n'en réclama pas moins 10,000 autres immédiatement après « la mort d'Hipponicus qui commandait à Délium, et cela

Athènes, Mantinée, l'Élide et les Argiens : il empêcha, par la ruse, que les envoyés de Sparte n'y missent obstacle. On ne sait ce qui doit le plus étonner, ou de l'impudence et du peu de conscience d'Alcibiade, ou de la simplicité des Spartiates, ou de la patience des Athéniens[1]. Les suites

« sous prétexte qu'il les lui avait promis pour le moment « où sa femme lui donnerait un fils. Il entretenait dans sa « maison des maîtresses de toute condition, et contraignit, « par ses désordres, sa femme à l'abandonner et à le citer « en divorce devant les archontes. Alors il réunit ses amis, « enleva sa femme et l'emporta chez lui, montrant ainsi « quel mépris il professait pour les archontes, pour les lois « et pour ses concitoyens. Ce n'était point assez, il dressa « des embûches à la vie de son beau-frère Callias, pour se « mettre en possession de la maison d'Hipponicus. » L'autre anecdote est encore plus frappante. « Il avait engagé le peintre « Agatharque à l'accompagner chez lui : là il le força à peindre, mais celui-ci lui donnant pour raison d'excuse les engagemens qu'il avait pris avec d'autres, Alcibiade le menaça « des fers s'il ne continuait dès l'instant. Ce ne fut que le quatrième mois que ce malheureux parvint à s'échapper à ses « surveillans : on eût dit qu'il était prisonnier d'un roi. »

1 Dans le conseil d'Athènes, qui avait l'initiative des affaires, les envoyés de Sparte déclarèrent qu'ils avaient des pouvoirs illimités pour conclure un traité à quelque condition que ce fût. Il ne s'agissait plus que de porter l'affaire le lendemain devant le peuple ; mais Alcibiade alla trouver les ambassadeurs et leur dit que, s'ils parlaient de pouvoirs illimités, on les pousserait à des conditions intolérables. Il leur promit d'en obtenir de plus favorables pour le cas où ils se tairaient. Les ambassadeurs comparaissent ; on demande quels

de l'union d'Argos avec Athènes, furent deux révolutions dans la première de ces villes, l'inimitié des Spartiates, et le bannissement de trois cents aristocrates, que l'on emmena dans les îles sur vingt vaisseaux qu'Alcibiade fournit aux démocrates. Dans le même temps les Athéniens en usèrent envers les habitans de l'île de Mélos, comme ils avaient fait quelques années auparavant envers ceux de Scione. Il fallut que cinq cents Athéniens vinssent repeupler l'île. Tout cela se passait au sein de la paix et dans le centre de la Grèce; mais l'occasion de nouvelles hostilités naquit en Sicile. Périclès vivait encore, que déjà les démagogues avaient donné au peuple l'espoir de la soumettre : ce grand homme avait repoussé ces auteurs d'ambitieux projets. Dans la cinquième année de la guerre, les Léontins implorèrent le secours d'Athènes, et depuis lors il y eut toujours une flotte et une armée tantôt sur la côte d'Italie, tantôt sur celle de Sicile. Un patriote de Sicile fit comprendre enfin à ses concitoyens combien ils agissaient avec folie, en appelant ainsi les Athéniens dans leur pays; il fit conclure une

---

sont leurs pouvoirs : ils les tiennent cachés. Mais Alcibiade, au lieu de prendre leur parti, se tourne vers le peuple et s'écrie : Vous le voyez, ils disent au conseil ce qu'ils rétractent ensuite devant le peuple. — Le peuple, exaspéré, ne voulut plus entendre parler de traité avec Sparte, et conclut au contraire celui qu'Alcibiade proposait avec Argos.

paix générale dans l'île; ce fut la huitième année de la guerre du Péloponèse (422 avant J. C., première année de l'olympiade 89). On renvoya les Athéniens, et le peuple ne manqua pas d'en punir ses généraux.

Pendant la paix de Nicias, les Égestains implorèrent le secours d'Athènes contre Sélinonte. Alcibiade représenta que cette circonstance était favorable pour attaquer Syracuse, cité dorienne, et qu'il fallait en profiter pour établir des démocraties dans toute la Sicile, ce qui serait le premier pas vers la domination universelle. Sans égard pour les remontrances de Nicias, on fit d'immenses préparatifs[1] : tous les trésors, toutes les troupes y furent employées, et l'on nomma pour chefs Nicias, Lamachus et Alcibiade. Alcibiade seul était capable de mener à bien une entreprise où il fallait moins des connaissances de tactique militaire, que la confiance de la flotte et de l'armée, jointe à l'habileté qui lie des négociations avec les différentes factions. Soutenu par le parti démocratique, il fit occuper Catane tandis qu'elle recevait les généraux qui haranguaient le peuple. Il fit aussi recevoir l'armée athénienne à Naxos, et il allait se concilier les

1 134 trirèmes, 60 vaisseaux de guerre, 40 de transport (sans compter ce qu'y ajouta Chio), 5100 hoplites, 1500 Athéniens, appelés ἐκ καταλόγου, 700 thètes, 480 archers, dont 80 Crétois; 700 frondeurs Rhodiens, etc.

habitans de Messène, quand parut tout à coup le vaisseau qui devait le ramener à Athènes en criminel d'état. [1]

Cependant la flotte bloquait Syracuse, et quoique Lamachus eût péri, Nicias, qui avait reçu d'Athènes de la cavalerie et plus de deux millions de notre monnaie, était sur le point de contraindre les assiégés à se rendre, lorsque Gylippe, que, d'après le conseil d'Alcibiade, les Spartiates avaient envoyé à Corinthe, entra dans Syracuse avec trois mille hommes. Les mesures qu'il prit changèrent la face des choses. Pressé par terre et par mer, Nicias, dès la fin de l'année, déclara aux Athéniens qu'il serait obligé de lever le siége, si on ne le renforçait d'une flotte et d'une nouvelle armée. En effet, au lieu de rappeler leurs forces dans un moment où ils rallumaient la guerre par leurs dévastations en Laconie, les Athéniens envoyèrent, au commencement de l'année suivante, Démosthène, leur meilleur général, soixante-quinze vaisseaux et cinq mille hommes pesamment armés. De leur côté, les Syracusains, qui déjà possédaient cent quatre-vingts voiles, furent secourus encore par des bâtimens venus du Péloponèse. Une attaque tentée par les Athéniens fut complétement repous-

1 Au mois d'Août de la 1.re année de la 9.e olympiade, 415 av. J. C. Thucydide, liv. VI, chap. 15.

2 414 av. J. C.



sée, leur flotte fut anéantie dans quatre combats, et l'armée de terre se vit obligée de se retirer vers l'intérieur de l'île. Au milieu d'un pays dont l'ennemi connaissait tous les chemins, la résistance devint bientôt inutile : il fallut que les généraux se rendissent[1]. Les Athéniens, au nombre de six mille, furent réduits en servitude; il n'y avait point de ville de Sicile où l'on ne vît des esclaves; les Syracusains les plongèrent dans les carrières, où l'on ne faisait communément travailler que les criminels. Nicias et Démosthène devinrent les victimes de la fureur de ces Syracusains, qui venaient de se constituer en démocratie. Mais Athènes ressentit doublement la perte de sa jeunesse, de ses vaisseaux et de ses trésors; car les Spartiates, peu familiarisés jusqu'ici avec une politique astucieuse, furent mis par Alcibiade en rapport d'alliance avec les Perses et avec les alliés mécontens des Athéniens. D'abord ce chef s'était embarqué sans résistance, comme s'il avait dessein de paraître devant ses juges; mais ensuite il s'était enfui en Italie, et de là à Sparte, où il donna le conseil d'établir une place dans l'Attique, au lieu d'y faire des incursions annuelles. On choisit pour cela Décélie, éloignée de Thèbes et d'Athènes d'environ six lieues, et qui,

---

1 Septembre de la 4.e année de la 9.e olympiade, 412 avant J. C.

de plus, était facile à défendre. Dès que les ouvrages furent construits, on y mit forte garnison, ce qui gêna tellement toutes les communications des Athéniens, que, jusqu'au retour d'Alcibiade, ils furent obligés de faire par mer leurs processions solennelles à Éleusis. Bientôt cependant ils furent aussi serrés par mer; car l'Eubée, Lesbos, Érythrée et Chio promirent de les abandonner, dès que Sparte ferait paraître une flotte dans ces parages. Pharnabaze, satrape de l'Hellespont, et Tissapherne, satrape d'Ionie et de Carie, offrirent leurs secours. La flotte vint enfin à Chio, et avec elle Alcibiade, ce maître en fait de ruse et de négociation. Chio et Érythrée firent aussitôt leur défection, Clazomène les suivit, et peu de temps après il y eut à Rhodes un changement de gouvernement, qui ramena cette île puissante dans la ligue de ses compatriotes doriens; enfin pour pouvoir envoyer une flotte à Samos, il fallut que les Athéniens en vinssent aux mille talens qui étaient leur dernière ressource. Pendant que les deux flottes étaient en présence, les matelots de Sparte étaient payés avec l'argent des Perses. Il fut à ce sujet conclu deux traités entre Tissapherne et les Spartiates; mais leurs clauses donnèrent bientôt lieu à des discussions qu'Alcibiade souhaitait beaucoup de voir naître. Il avait eu à Sparte des relations intimes avec la femme du roi Agis (ce qui était d'autant moins extraordinaire



qu'Aristote lui-même blâme la vie libre des femmes de Sparte). Plus tard l'influence d'Alcibiade dans les affaires avait encore accru la mésintelligence qui régnait entre Agis et lui, et il en était venu au point de craindre pour ses jours. Chalcideus, l'amiral qu'il accompagnait, étant mort, les chefs de la flotte athénienne, à l'exception de Phrynichus, ne se montrèrent pas éloignés de négocier avec lui au sujet de son rappel. Alcibiade leur fit espérer que, de même qu'il avait engagé Tissapherne à diminuer la solde des Spartiates, il le déterminerait à la supprimer entièrement, ce qui ne leur permettrait plus de continuer la guerre sur mer. Alcibiade cependant déclara qu'il n'écouterait aucune proposition, tant qu'on verrait gouverner à Athènes les démagogues qui l'en avaient chassé. On ne pouvait éloigner les démagogues sans changer la constitution existante : ce fut donc en ce sens qu'on négocia, et dans cette vue on dépêcha à Athènes Pisandre[1]. D'abord le peuple ne voulut rien écouter; mais Pisandre effraya les citoyens influens et les réconcilia peu à peu avec l'idée d'une oligarchie. Il fut enfin chargé de négocier avec Alcibiade, et de sacrifier les deux chefs démocratiques, Scironide et Phrynichus[2]. Les agré-

---

1 Première année de la 92.ᵉ olympiade, 411 avant J. C.

2 Thucydide, liv. VIII, chap. 3, raconte comment tout s'opposa au projet de renverser la démocratie, et dit : « Les « Eumolpides et les Céryces attestaient les mystères profanés,

gations qui existaient déjà entre les riches citoyens, achevèrent après le départ de Pisandre ce qu'il avait commencé; ces réunions étaient le seul moyen de résistance qu'on ait pu jusqu'alors opposer aux démagogues. Néanmoins, quand Pisandre revint à la flotte, les circonstances avaient changé : on avait compris qu'Alcibiade ne menait pas entièrement l'esprit de Tissapherne; car il était intervenu un troisième traité entre les satrapes et les Spartiates. Aussi Pisandre et les siens, tout en persévérant dans leurs projets d'introduire l'oligarchie à Athènes et chez les alliés, se gardèrent bien de faire entrer Alcibiade dans l'exécution de leur plan. Athènes avait envoyé des commissaires avec Pisandre; il en laissa la moitié à l'armée, et l'autre moitié, dont il était le chef, tenta de changer les constitutions dans les îles. Ces essais firent passer beaucoup d'états dans la ligue de Sparte. Dans Athènes on était pré-

« cause de son exil, et imploraient la religion pour s'opposer « à son retour. Pisandre, sans se laisser intimider ni par les « contradictions, ni par les complaintes, s'avance au milieu « du peuple, fait approcher tous ceux qui le contredisent, « et demande séparément à chacun d'eux sur quelle espérance « ils comptent sauver la république. » — — — Comme ceux qu'il interrogeait étaient forcés de répondre qu'ils n'avaient pas d'espérance; « Et nous n'en pourrons avoir, reprit-il hau« tement, qu'en mettant dans notre politique plus de mo« destie, qu'en donnant l'autorité à un petit nombre de ci« toyens, pour inspirer au roi de la confiance. »

paré au retour de Pisandre, il s'y commettait toute sorte de violences : le rhéteur Antiphon, l'ame du parti oligarchique, fit tuer Androclès : quiconque essayait de parler contre les chefs de la faction, périssait assassiné.

Vers le même temps les Spartiates envoyèrent à Pharnabaze dans l'Hellespont des troupes sous le commandement de Dercyllidas, et plus tard ils y ajoutèrent une flotte. Abydos, Sestos, Lampsaque, furent enlevés aux Athéniens, et les villes de l'Eubée firent défection. Ce fut dans ces circonstances et aussitôt l'arrivée de Pisandre, qu'Antiphon, de concert avec Phrynichus, Alexiclès et Aristarque, crut pouvoir remettre le gouvernement entre les mains de quatre cents personnes, et cela sous prétexte de réduire la démocratie à cinq mille citoyens. L'ancien conseil fut dissous : on établit une force armée pour protéger la nouvelle oligarchie, qui signala ses commencemens par une grande dureté envers ses subordonnés. Quand la flotte devant Samos apprit cette révolution, elle s'en indigna, et l'armée déclara qu'elle ne recevrait aucun ordre de ce gouvernement : elle se donna pour chefs Thrasyllus et Thrasybule. Ces généraux, tout en faisant jurer haine à l'oligarchie, reçurent aussi le serment de bien servir la patrie et de combattre vigoureusement les Spartiates. Dans le même mois (Avril), Byzance se sépara d'Athènes ; l'opinion

qu'on avait d'Alcibiade était si grande, même chez les hommes tels que Thrasybule, que l'on ne crut pouvoir parer à la perte totale de l'état qu'en le rappelant. Alors le peuple athénien était réellement dans la flotte et dans l'armée; elles reçurent Alcibiade, le prirent pour chef, et le succès répondit à leur attente. Son premier soin fut d'empêcher l'exécution du funeste projet de faire voile vers Athènes pour y détruire et l'oligarchie et les oligarques. La nouvelle de ces événemens étant parvenue dans cette ville (en Mai), Théramène se mit à la tête des affaires. Phrynichus fut assassiné sur la place publique, et l'on donna à entendre que ce meurtre était l'effet d'une conjuration contre lui et contre les tyrans qui gouvernaient avec lui. Peu après Alexiclès fut enfermé; mais Aristocrate et Aristarque s'armèrent, et, pour éviter une guerre civile, il fallut lui rendre la liberté. A la fin de Juin le conseil des quatre cents fut formellement anéanti, et l'on révoqua la sentence d'exil portée contre Alcibiade. Pisandre, Alexiclès et d'autres membres de ce conseil, s'enfuirent chez les Spartiates à Décélie; Aristarque occupa OEnoë, petit fort sur les confins de la Béotie, qu'ensuite il livra à l'ennemi. La nouvelle constitution fut une démocratie tempérée, entièrement du goût de Thucydide[1]. Il était

---

1 Voici ses propres paroles, liv. VIII, chap. 97. « Les « Athéniens, malgré la consternation où les jetait le mal-

temps que le calme se rétablit : les Athéniens venaient d'être battus à Érétrie, et de toute l'Eubée ils ne possédaient plus qu'Oréum. Mais vers le milieu de Juillet, Thrasyllus et Thrasybule se signalèrent, entre Sestos et Abydos, par une victoire sur mer, et, dès le mois de Septembre suivant, Alcibiade en remporta une seconde à Abydos. Il pressa tellement les vaisseaux ennemis, que Pharnabaze accourut pour les faire retirer sur le rivage et les entoura de palissades, mais il ne put empêcher que trente d'entre eux ne fussent perdus. Peu de temps après, Alcibiade fut arrêté par suite des embûches de Tissapherne. Dès qu'il se fut échappé, il engagea les Athéniens à tout oser pour terminer la guerre

« heur qui leur était annoncé, ne laissèrent pas d'équiper « vingt navires, et ils formèrent une assemblée, la première « qui fut alors convoquée dans le Pnyx, où l'on avait cou- « tume de s'assembler auparavant. Là ils déposèrent les Quatre- « cents, et décrétèrent que le gouvernement serait confié aux « Cinq-mille; que tous ceux qui portaient les armes seraient « de ce nombre; que personne ne recevrait de salaire pour « aucune fonction, et que ceux qui en recevraient seraient « notés d'infamie. Il y eut dans la suite d'autres assemblées, « elles furent même fréquentes; on y établit des nomothètes, « on y fit divers réglemens touchant l'administration de l'état. « Ces premiers temps sont l'époque où, de mes jours, les « Athéniens me semblent s'être le mieux conduits en politique : « ils surent tenir un juste tempérament entre la puissance « des riches et celle du peuple : et c'est ce qui d'abord remit « la république de l'état fâcheux où elle était tombée. »

par un coup décisif; car ils ne pourraient, disait-il, lutter long-temps contre l'or des Perses. Dans le mois de Juillet de la troisième année de la 92.e olympiade, l'amiral de Sparte perdit à Cyzique et sa flotte et la vie; et Cyzique, aussi bien que Proconnèse, tombèrent au pouvoir des Athéniens. Le parti de Sparte succomba aussi à Thasos. Il s'écoula ensuite une année sans événemens importans; puis Alcibiade prit Chalcédoine, Sélymbria, Byzance [1], et vers le milieu de l'année suivante, la première de la 93.e olympiade, il rentra dans sa patrie. Comme on lui attribuait à lui seul la restauration de la puissance athénienne, son triomphe n'eut pas plus de bornes que la joie du peuple. Ce qui augmenta encore cette ivresse générale, c'est que, pour la première fois depuis que Décélie était occupée par les Spartiates, la procession d'Éleusis fut célébrée par terre, Alcibiade la faisant protéger par un corps de troupes. Cependant ces sentimens d'allégresse, causés par la présence d'un homme qu'on croyait pouvoir tout ce qu'il voulait, ne durèrent que fort peu. On le mit à la tête d'une expédition, pour laquelle on n'épargna rien, on lui donna une puissance illimitée; mais il s'aperçut bientôt que les choses étaient entièrement changées. Le jeune Cyrus, maintenant gouverneur des provinces méridionales de l'Asie mineure, désirait intéresser à

1 408 avant J. C.

sourit alors aux Athéniens pour la dernière fois. Eux-mêmes s'ôtèrent les chefs heureux, qui désormais avaient la confiance de la flotte, et cela précisément dans le moment où l'astucieux Lysandre reparaissait sur la scène. Les huits stratéges qui avaient remporté la victoire des îles Arginuses, furent condamnés à la plus dure des peines, pour une petite négligence que nous n'appellerions pas même de ce nom. Conon resta presque seul. Ces sortes de condamnations contre des généraux qui avaient bien mérité de la patrie, sont l'une des choses les plus fâcheuses de la constitution athénienne; mais quiconque a lu le Ménexénus de Platon, plaindra les chefs, sans cependant condamner le peuple.

Peu avant cette défaite, les alliés des Spartiates avaient tenu une assemblée à Éphèse; les habitans de Chio y avaient beaucoup insisté pour qu'on rendît le commandement à Lysandre; mais les lois de Sparte s'opposaient à ce que le pouvoir suprême fût deux fois conféré au même homme: on prit donc le parti de les éluder, et l'on nomma pour *Nauarque* Aracus, qui savait bien qu'il n'était là que de nom; Lysandre fut son *epistoleus* où son second. Dès le mois de Décembre (405 avant J. C.), Lysandre surprit les Athéniens à Ægos Potamos dans l'Hellespont, et il détruisit si complétement leur flotte et leur armée, que Conon lui-même,

complétement innocent de la fâcheuse issue du dernier combat, Alcibiade perdit le commandement, et se sauva par la fuite dans ses terres de Thrace, où il avait bâti un petit château fort. Heureusement pour Athènes que les Spartiates rappelèrent Lysandre presque dans le même temps, ou plutôt, le temps de son pouvoir s'était écoulé. Callicratidas, son successeur, dédaigna de faire sa cour aux satrapes persans : il ne voulait point obtenir par la flatterie ce qui ne pouvait se faire par les voies directes. Il ne fut donc que faiblement appuyé; cependant il prit Méthymne dans l'île de Lesbos, et bloqua étroitement Conon et sa flotte. Diomédon, amiral athénien, qui était venu pour dégager Conon, fut aussi battu. Les Athéniens alors armèrent à la fois, et par terre et par mer, levant tous les hommes capables de porter les armes, libres et esclaves. Ils agirent avec tant de promptitude, qu'en moins de trente jours ils purent offrir la bataille aux Spartiates entre le continent et Lesbos. Pour cette fois, leurs chefs étaient excellens : les huit stratéges se trouvaient sur la flotte; chacun commandait une division de quinze vaisseaux. L'issue du combat fut brillante : les Spartiates perdirent soixante-dix vaisseaux et dix mille hommes, et leur amiral fut tué[1]. Mais la fortune

---

1 Juillet de la 4.e année de la 93.e olympiade.

qui, avant et après l'exercice de leurs charges, étaient soumis à un examen public [1]. On a vu aussi que, pour mettre un contre-poids dans sa démocratie, il avait revêtu de plus de considération que jamais le tribunal de l'aréopage, qu'il avait entouré d'une apparence de sainteté religieuse, et que les membres de ce tribunal, n'étant point soumis à une réélection annuelle, siégeaient pendant toute leur vie. Il était surtout composé d'archontes irréprochables dans leur gestion; il surveillait les mœurs, il exerçait une partie de la juridiction criminelle [2], et même en certains cas étendait son autorité sur tout le peuple, et particulièrement sur ses résolutions précipitées et sur ses injustices [3]. Parmi les

1 Voyez Tittmann, dans ce qu'il a écrit sur les constitutions grecques, et Bœckh, Économie politique des Athéniens, en quatre livres; Berlin, 1817. Ils ont traité ce sujet à fond. Il suffit ici d'indiquer quelques points essentiels à la marche des affaires publiques.

2 Démosthène dans Aristote, éd. Bekker, p. 563. « L'aréopage doit connaître du meurtre, des blessures volontaires, « de l'empoisonnement, quand celui qui a pris le poison en « est mort. »

3 L'assertion que quelquefois, quand le peuple était sur le point de rendre une décision injuste, l'aréopage paraissait en corps dans l'assemblée, n'est fondée que sur un passage du Phocion de Plutarque. Un autre passage du discours de la couronne nous montre encore l'aréopage corrigeant les bévues du peuple. Pour comprendre ce que dit Démosthène, il faut savoir que l'aréopage n'était vraiment juge que des meurtres de certain



neuf archontes il en était trois qui avaient des fonctions déterminées, c'étaient l'*éponyme*, le *Basileus*, le *Polémarque;* les six autres étaient appelés thesmotètes, et formaient un tribunal de première instance, de commerce, et un corps chargé de la police générale. Les archontes présidaient tous les autres tribunaux, dont les juges étaient pris parmi les citoyens sans distinction de classe. Les assemblées du peuple et cette multitude de tribunaux firent bientôt de tous les Athéniens une foule d'avocats et de sophistes. On ne tarda pas à les rendre juges de toutes les contestations des alliés; le sort désignait chaque année six mille assesseurs[1], dont

---

genre, et que dans les affaires criminelles qui intéressaient l'état et la religion, il ne faisait que l'instruction de la procédure, tantôt d'office et tantôt sur la proposition du peuple. On lit dans le discours pour la couronne, pag. 314, édit. de Harles. « Antiphon voulait brûler vos chantiers : je l'appris « et je le fis détenir au Pirée, puis je l'accusai devant « l'assemblée du peuple; mais Eschine, par ses cris, fit « tant, qu'Antiphon fut remis en liberté sans que le peuple « prononçât sur lui. *Vraiment, si le conseil qui siége dans « l'aréopage n'en avait pris connaissance, s'il n'avait remarqué « votre insouciance dans un temps où vous n'auriez pas dû « être insoucians, s'il n'avait point fait reparaître devant vous « cet homme tel qu'il était*, etc. » C'est ainsi, ajoute Démosthène, qu'il fut convenablement puni. Page 316 l'orateur cite un cas semblable; le sénat répare aussi une erreur populaire.

1 Les tribunaux étaient, 1.° l'assemblée du peuple pour les crimes d'état; 2.° le conseil (βουλὴ); 3.° l'aréopage; 4.° les

chacun recevait un droit d'assistance de trois oboles (environ dix sous). C'était le principal moyen d'existence de beaucoup de gens; car il suffisait alors d'un peu plus de quatre cents francs de notre monnaie pour l'entretien annuel d'une famille. L'orgueilleux citoyen d'Athènes aimait à entendre des discours, à prononcer sur le sort d'autrui, à être sollicité : ainsi que nous le fait voir Aristophane dans ses Guèpes, il préférait ces avantages aux douceurs de la vie privée. Les frais de justice et les épices perçues à différens titres, constituaient une forte partie des revenus de l'état. On peut en juger par les amendes que l'on payait en instance d'appel, en cas de con-

---

Héliastes : au complet, c'étaient les six mille citoyens désignés par le sort; mais ils siégeaient en deux ou trois sections, dont la moindre était de 500 membres. Venaient ensuite les tribunaux pour les meurtres; c'étaient, outre l'aréopage et les *Éphètes*, 1.° l'épipalladium, pour meurtre prémédité; 2.° l'épidelphinium, pour meurtre sans préméditation; 3.° l'emphréattium, pour ceux qui avaient été exilés pour meurtre et qui n'étaient pas encore purifiés; 4.° l'épiprytanium, pour les cas où la cause de la mort était un être inanimé ou un animal; 5.° l'épithalattium ou tribunal de l'amirauté, pour les crimes commis sur mer. Ce tribunal devenait incompétent dès que le vaisseau avait mis à l'ancre. Suivent les tribunaux présidés par les archontes; 1.° celui du premier, de l'éponyme, qui avait deux assesseurs et un secrétaire : c'était un tribunal de famille et de tutelle; 2.° celui de l'archonte (*βασιλεύς*), qui connaissait des impiétés commises dans les cérémonies; 3.° celui du polémarque ou troisième archonte, pour les simples habitans

damnation. Les deux parties déposaient trois drachmes pour une valeur de cent à mille, trente pour une valeur de mille à dix mille : celle qui succombait remboursait la somme à l'autre, et le tribunal gardait les deux consignations. Que l'on considère l'esprit processif des Athéniens, et l'on se fera une idée des produits de cette taxe. On conçoit aisément que les vingt mille citoyens fussent plus en état de se gouverner que ne le seraient aujourd'hui ceux d'une ville de commerce; car le grand nombre de tribunaux, la quantité de places, et le renouvellement annuel, appelaient à peu près tous les Athéniens à la connaissance des affaires publiques et les initiaient aux principes de l'administration. L'institution des mystères n'était pas moins importante pour l'état : c'est pourquoi le deuxième des archontes

---

et pour les étrangers; 4.° les thesmothètes, cités dans le texte; 5.° les onze (y compris le greffier) : c'était un tribunal de police. Ils siégeaient dans le parabystum; ils connaissaient des vols commis le jour, jusqu'à la concurrence de 50 drachmes, et surtout de ceux commis la nuit. La surveillance des prisons et l'exécution de la peine de mort leur appartenaient. Ajoutez à tout cela les *catadèmes* (κατὰ δήμους), au nombre de 40, désignés par le sort dans chaque commune athénienne, pour juger les affaires qui ne dépassaient pas dix drachmes. Puis les *diætètes* ou arbitres, dont le nombre variable s'élevait parfois jusqu'à 1200. Il y avait au pirée des *nautodices*, tribunal devant lequel les marchands, les étrangers, les marins, pouvaient porter leurs différens en première instance.

était à la tête des hommes qui les conduisaient (ἐπιμεληταὶ τῶν μυστηρίων); ces hommes étaient au nombre de quatre, dont deux étaient choisis dans le peuple. Les mystères étaient purement religieux et appropriés aux idées populaires et générales de la Grèce; aussi l'un des deux autres chefs appartenait-il à la race sacerdotale des Eumolpides, et l'autre à celle des *Céryces* (ou hérauts).[1]

---

1 Afin de faire voir comment la démocratie était, pour ainsi dire, dans toutes les veines de l'état et comment, par de continuelles mutations, les citoyens étaient les uns à l'égard des autres tantôt supérieurs, tantôt subordonnés, tantôt égaux, nous allons énumérer les emplois. Nous avons déjà parlé, dans le texte, des archontes, des sénateurs, des proèdres. Suivent, 1.° les éphètes; ce sont 51 sénateurs désignés par le sort pour former l'épipalladium, l'épidelphinium, l'emphreattium, l'épiprytanium; 2.° les nomophylaces ou gardiens des lois et des vôtes dans l'assemblée; 3.° les nomothètes choisis parmi les Héliastes; 4.° les orateurs publics, dont Solon avait fixé le nombre à 20. Ils devaient, dans le sénat et dans l'assemblée, défendre les intérêts du peuple; 5.° les syndics, orateurs au nombre de cinq, choisis pour défendre les anciennes lois dont on proposait l'abrogation; 6.° les péristiarques, chargés de la propreté et de la pureté du lieu de l'assemblée; 7.° les lexiarques, au nombre de 36, qui tenaient note des présens et des absens à l'assemblée; 8.° les syngraphes, au nombre de trente, qui réunissaient les suffrages; 9.° les apographes, qui distribuaient les procès; 10.° les écrivains, deux par tribu; 11.° un surveillant de l'horloge aquatique, qui, d'après elle, annonçait l'heure; enfin les hérauts (κηρύκες). Les employés des finances : 1.° les antigraphes, qui revisaient les

Le conseil des quatre cents, et plus tard des cinq cents, était tenu à la vérité de traiter certaines affaires en assemblée générale; mais, dans la réalité, l'administration proprement dite n'appartenait qu'à un dixième des membres de ce conseil, renouvelé dans son sein tous les trente-cinq jours. On appelait *prytanie* cette section prépondérante, dont le président changeait tous les jours. Cette prytanie de cinquante

---

comptes soumis à l'assemblée du peuple; 2.° les apodectes, institués par Clisthène, qui remplissaient, au nombre de 10, les mêmes fonctions dans le sénat; 3.° les épigraphes, qui inscrivaient les comptes; 4.° les dix logistes qui les revoyaient; 5.° les douze *euthynes*, aussi chargés d'une révision, et jouissant de la faculté de prononcer des amendes; 6.° les mastères ou la commission du reliquat; 7.° les zétètes ou la commission des contraventions. Ces deux sortes d'employés n'étaient pas permanens; on les créait de temps à autre pour faire rentrer les deniers dus à l'état; 8.° les *crénophylaces* ou surveillans des sources; 9.° les épistates ou inspecteurs des eaux; 10.° les commissaires des chemins; 11.° les surveillans de la réparation des murailles. La charge de directeur général des finances (Ταμίας τῆς διοικήσεως), qu'Aristide et Lycurgue eurent pour cinq ans, était une commission extraordinaire. On choisissait les trésoriers dans la classe la plus riche; 12.° les *polètes* ou les douze commissaires pour vendre les choses appartenant à l'état ou qui lui étaient dévolues; 13.° les *démarques*, administrateurs et préposés des tribus; 14.° les administrateurs des spectacles; 15.° les *sitophylaces*, dont cinq en ville, cinq au pirée, veillaient au prix des grains; 16.° les practores, qui élevaient les impôts et percevaient les amendes. Il y avait dix employés du port qui dirigeaient les préparatifs d'embarquement et faisaient la police

sénateurs gouvernans mangeait aux frais du public au prytanée, et avec elle quelques citoyens qui avaient rendu des services à l'état. Tout ce qui devait être porté devant le peuple, passait d'abord sous les yeux du sénat; et lors même que le peuple accordait le titre de citoyen, celui qui était l'objet de cette faveur

---

du Pirée. Ceux-ci avaient sous leurs ordres : 1.° les apostoles, 2.° les gardiens des vaisseaux; 3.° les employés des poids et mesures : cinq au Pirée, dix à Athènes; 4.° les agoronomes ou surveillans du marché : cinq au Pirée, cinq à Athènes, 5.° les syndics pour confisquer au Pirée les marchandises prohibées ou introduites en fraude des droits. On ne fut pas long-temps avant de révoquer l'institution des *œnoptes*, qui surveillaient le luxe des tables. Les *gynæcocosmes* étaient chargés d'empêcher que les femmes ne se livrassent à des excès de luxe dans leur toilette. Les *sophronistes* s'occupaient de la conduite et de l'éducation de la jeunesse. Les *orphanistes* prenaient soin des orphelins. Les *phratores* faisaient inscrire les enfans sur les registres de leur tribu. Au Pirée, cinq *astynomes*, cinq à la ville, tenaient la police des charlatans et des musiciens, etc. Quant aux *κληρουχοὶ*, ils étaient créés à l'occasion de la fondation des colonies pour la distribution des terres. Les *episcopes* étaient de temps à autre envoyés dans les villes alliées pour rendre compte de leurs dispositions et de leur conduite. Les *pylagores* étaient des envoyés annuels à l'assemblée des amphictyons à Delphes et aux Termopyles. Les *stratéges* ou généraux étaient tous les ans créés par le peuple au nombre de dix, et parfois ils avaient le droit de le convoquer. Le peuple élisait enfin les *taxiarques* ou lieutenans-généraux, et les deux colonels de cavalerie ou *hipparques*, qui avaient sous leurs ordres dix *phylarques*, aussi nommés par le peuple.

ne parvenait que difficilement à en jouir, s'il n'y avait pas à cet égard de proposition du conseil, comme nous le voyons par l'exemple du célèbre rhéteur Lysias. Le peuple ayant seul la puissance législative, on le réunissait régulièrement quatre fois par chaque période de trente-cinq ou trente-six jours. Cette assemblée confirmait ou rejetait les nominations et les lois, et sur la proposition des *thesmothètes*, c'est-à-dire, des autres archontes, ou de l'aréopage, elle punissait les crimes d'état et prononçait les confiscations. Elle connaissait en outre des pétitions, des cérémonies religieuses, des fêtes, conférait des distinctions honorifiques, et recevait les ambassadeurs. Pendant la tenue de l'assemblée toutes les portes restaient fermées, et les citoyens trouvés dans les rues étaient, sans autre forme de procès, conduits au pnyx. La prytanie et le conseil assistaient à l'assemblée présidée par neuf *proèdres*, désignés par le sort dans la partie du conseil qui n'était point dans le moment revêtu de la prééminence. L'un d'eux, appelé *épistate*, portait la parole. Si, dans l'assemblée, on faisait une proposition qui heurtât une loi existante, il fallait que l'un des *nomophylaces* fît remarquer ce qu'elle avait de contraire à cette loi qu'il devait défendre. Le changement était-il trouvé nécessaire, on choisissait parmi les *héliastes* une commission de mille personnes, au moins, pour examiner de nouveau

le projet. Ensuite on chargeait cinq syndics de défendre, encore une fois, dans l'assemblée la loi à abroger, ce qui n'empêchait pas qu'il ne fallût encore une proposition du conseil pour absoudre de toute punition celui qui avait fait la motion.

La caisse publique d'Athènes s'alimentait au moyen de l'impôt foncier [1], puis par les impôts sur les professions et sur les consommations, par des péages considérables, par le produit des mines fort abondant dans les premiers temps, enfin, par les confiscations, et, avant tout, par les tributs des alliés, qui, au temps d'Aristide, étaient de 460 talens, lesquels furent élevés par Périclès à 600, et par Alcibiade à 1000. Tant que la guerre du Péloponèse n'engloutit pas des trésors immenses, ces revenus étaient d'autant plus satisfaisans que les plus fortes charges étaient imposées aux riches seuls. Ils ne se plaignaient pas trop de cette répartition, qui était pour eux un moyen de se faire de nombreux amis, sans exciter les soupçons, et de posséder de grands biens sans encourir la haine et sans s'exposer à des persécutions. Nous comptons parmi les charges des riches, l'impôt foncier, qui les frappait plus particuliè-

1 Sur tout cela voyez l'ouvrage de Bœckh, auquel nous renvoyons une fois pour toutes. Consultez aussi le 13.e supplément du second volume de la Sparta de Manso; on y trouve des explications sur les tributs des alliés.



rement, le soin et les dépenses des cérémonies et des spectacles. Chaque tribu confiait à l'un de ses membres, choisi parmi ceux qui possédaient plus de trois talens de fortune, la conduite des chœurs (choragie). Il devait fournir les maîtres, les ornemens, les décorations pour les pièces tragiques, comiques ou satyriques; il donnait un local pour les exercices, et, pendant leur durée, nourrissait les acteurs de ces chœurs. Ainsi l'homme riche qui avait l'honneur d'être gymnasiarque, était chargé de la surveillance et de l'enseignement des champions, et devait l'huile nécessaire aux jeux et la nourriture. Les repas dans les fêtes des tribus étaient aussi à la charge d'un de leurs membres. La *triérarchie*, qui obligeait à équiper un vaisseau construit par l'état, devint, pendant la guerre du Péloponèse, un sujet de ruine pour beaucoup de familles. On n'en était exempté que pour deux ans, après quoi il fallait de nouveau pourvoir à l'entretien d'un navire à trois rangs de rames et de ses équipages. [1]

Si l'on réunit ces principaux traits de la cons-

---

1 Il faut consulter sur les obligations imposées aux riches dans les différens temps, le discours de Démosthène sur les *symmories*, les notes de Wolf et les recherches de Bœkh, Économie politique, II.ᵉ vol., pag. 69-122. Nous reviendrons plus tard sur le *théoricon*, moyen de faire participer au plaisir des spectacles les pauvres citoyens.

titution de Solon, si l'on considère que l'aréopage et une multitude de fonctionnaires veillaient à la conservation des mœurs publiques, on comprendra que les anciens avaient raison quand ils disaient (Platon en fait la remarque dans son *Menexenus*) que la démocratie de Solon renfermait en elle-même des élémens oligarchiques et aristocratiques déguisés avec soin. Les changemens faits dans la suite détruisirent toute espèce de frein; les mœurs firent place à la corruption; du reste, le germe de ces changemens était inhérent à cette constitution, qui de sa nature voulait des factions et des chefs de parti, non-seulement afin que le faible acquît quelque importance par son suffrage, mais encore pour qu'une ambition se trouvât toujours contenue par une autre ambition. La division entre Clisthène et Isagoras fut le premier pas vers le bouleversement total des anciennes institutions de Solon; jusqu'alors elles étaient seulement cachées sous les nouvelles. Clisthène fit pencher la balance du côté de l'élément démocratique, au moyen de la multiplication des tribus, anéantissant jusque dans leurs racines les restes impuissans de l'aristocratie. Cela changea tous les rapports de clientèle, toutes les relations antérieures; le conseil devint plus nombreux, plus mélangé; son élection fut soustraite à l'influence des grandes familles. Avant cette innovation, l'homme qui tenait le premier rang dans

une famille, pouvait agir sur toute une tribu; chaque tribu avait trois *phratries* ou *trittys;* chaque *trittys* avait trente subdivisions, et même les *naucrares*, qui conduisaient toutes les affaires des dêmes, étaient pris dans les anciennes familles. Mais dès qu'au lieu de quatre tribus Clisthène en eut fait dix, dès qu'il eut substitué les *démarques*[1] aux *naucrares*, tout fut bouleversé; car tout dépendait de l'organisation des dêmes et des tribus. Les *phratries*, les dêmes, les tribus existaient par elles-mêmes; ellés avaient leurs employés, leurs assemblées, leurs fêtes : les diviser, c'était donc multiplier les associations particulières, c'était créer une démocratie. Sans nous arrêter aux détails[2], nous allons poursuivre la marche qui conduisit Athènes à la dégénération du gouvernement populaire. Ce qu'on fit ensuite, eut moins pour objet de contrarier une faction au profit d'un chef, que d'augmenter le nombre de ceux qui devaient contribuer de leurs deniers à la défense de la patrie; mais ce fut là ce qui entraîna les suites les plus fâcheuses. Aristide,

1 Harpocration, *v.* δήμαρχος-οὗτοι δὲ τὰς ἀπογραφὰς ἐποιοῦντο τῶν ἑκάστῳ δήμῳ χωρίων, ἔτι δὲ καὶ τὰ Λεξιαρχικὰ γραμματεῖα παρὰ τούτοις ἦν, καὶ συνῆγον τοὺς δήμους ὁπότε δεήσειεν, καὶ ψῆφον αὐτοῖς ἐδίδοσαν. Ici comme en beaucoup d'endroits, Harpocration nous a conservé des renseignemens puisés dans la Politique d'Aristote.

2 Tittmann, sur les constitutions grecques, pag. 270. Mais il n'y a ni clarté ni précision.

directeur général des finances, fit rendre une loi qui donnait des droits égaux et imposait des devoirs pareils aux quatre classes de citoyens. Il voulait par là récompenser la bravoure déployée dans la guerre des Perses par ceux des classes inférieures; il voulait aussi se procurer les moyens de solder ceux qui n'avaient point de revenus assurés. Cela lui donna, sans contredit, la faculté de frapper sur les professions et sur les consommations des impôts qui ne s'arrêtaient plus au riche et au propriétaire; mais aussi les classes inférieures pénétrèrent dans les emplois les plus élevés, et dictèrent la loi dans les diverses corporations. Alors il se fit une scission entre les partis; il s'établit une lutte à laquelle Athènes dut ses plus belles actions, ses premiers orateurs, ses hommes d'état les plus éminens. Cimon, qui prit le gouvernement des affaires immédiatement après Aristide, et qui se mit à la tête de la faction aristocratique, était riche par son mariage, plus riche encore par le butin fait dans ses expéditions. Il était d'un naturel doux, il était populaire par principe. Sa table, ses jardins étaient ouverts à tous; il allait jusqu'à faire distribuer des vêtemens à ceux qui paraissaient en avoir besoin [1] : le butin même lui fournissait la faculté

1 Il avait épousé une femme de Thrace, et les mines de Scapte Hyle, auxquelles l'historien Thucydide eut part dans la suite, étaient en grande partie exploitées pour son compte.

de conserver quelque considération à ce qui restait de l'aristocratie. Les fêtes à l'occasion de la solennité dans laquelle les restes de Thésée furent rapportés à Athènes, avaient été illustrées par la lutte d'Eschyle et de Sophocle, entre lesquels les juges ordinaires n'osèrent prononcer. Tolmidas et Thucydide, fils de Milésias, marchèrent sur les traces de Cimon ; mais ils étaient loin d'avoir le même mérite ; d'ailleurs ils rencontrèrent dans les démagogues Éphialte, Léocrate et Myronide des adversaires plus violens. Les partis étaient engagés dans une animosité mortelle : Périclès se fraya un chemin entre eux. La démocratie fut pour lui un moyen et non pas un but. Il fit élever les droits d'assistance des juges, ce qui lui gagna tous les ans plus de six mille individus. Il fit décréter trois oboles pour chacun des citoyens qui viendraient à l'assemblée du peuple, et par là remplit le pnyx de pauvres, pendant qu'il en éloignait les hommes aisés qui, selon la remarque d'Aristophane, ne voulaient pas, pour un si vil prix, s'engager dans cette cohue. Enfin Périclès favorisa secrètement les menées de la faction d'Éphialte, qui d'abord enleva à l'aréopage la surveillance du trésor public, puis la révision

— Comme elles avaient auparavant appartenu aux Thasiens, Cimon, qui possédait des terres dans le voisinage, pouvait les avoir achetées des Athéniens ou tenues d'eux à titre d'emphythéose.

des injustes décrets du peuple, et qui, en général, réduisit la dignité de ce corps à tel point, qu'après la guerre du Péloponèse il ne fut plus qu'une ombre de ce qu'il était auparavant.

A Athènes, le soin des fêtes publiques était aussi important que l'est dans nos grandes villes la vileté du prix du pain. Ce fut encore un moyen pour Périclès. Nous citerons aussi les dispositions qu'il fit relativement au *théoricon :* c'était une caisse destinée à fournir aux dépenses des fêtes, puis à procurer aux citoyens indigens l'entrée des spectacles et les moyens de subvenir aux sacrifices et aux devoirs de l'hospitalité; enfin, on en employait les fonds à des repas publics [1]. Cette caisse, qui reçut de Périclès une autre organisation et des revenus plus riches, avait ses surveillans particuliers : le peuple y tenait tant, que, même en cas de besoin, il était défendu d'en dépenser les deniers autrement que pour ses plaisirs. Il y avait peine de mort contre quiconque proposerait de les appliquer à la guerre.[2] Tous ces changemens qui, après la mort de Périclès

---

1 On payait deux oboles, ou, selon Philochore cité dans Harpocration, une drachme.

2 Voyez, dans Bœckh, ce qui est dit de cette institution (Économie politique des Athéniens, I.er vol., pag. 196). On y voit que les préposés de la caisse appelée théoricon, avaient beaucoup d'importance : entre l'olympiade 110, 2, et 113, 3, tout cela fut abrogé.

eurent pour l'état des suites si fâcheuses, l'avaient mis à même de faire des choses qui n'auraient point réussi aux plus puissans monarques. Aussi donna-t-il un tel caractère à l'existence des Athéniens, tant de splendeur à leurs arts, tant de noblesse à leurs sciences, que les fiers Romains eux-mêmes avouaient qu'au temps dont nous parlons, le citoyen le plus ordinaire d'Athènes égalait, pour le goût, la finesse et l'esprit des arts, les hommes les plus éclairés de tous les siècles.

Selon les remarques de Bœckh sur la population d'Athènes et de l'Attique, la ville se composait de plus de dix mille maisons, qui renfermaient une population de 180,000 habitans. D'après Démosthène il n'y avait que 20,000 citoyens. Bœckh évalue la population employée aux mines à 20,000, et le reste de l'Attique à 300,000. S'il fallait prendre cette population pour base de l'importance d'une cité, Athènes serait sans doute un très-petit état; car les esclaves, dans les nombres indiqués, sont dans la proportion de quatre à un. Mais il faut considérer les choses sous un autre point de vue : Athènes était, comme Londres, un point central de commerce, un siége de gouvernement, auquel ressortissaient près de quinze à vingt millions d'hommes libres et Grecs (je ne tiens pas même compte des Thraces). Parmi les états qui étaient soumis à la métropole, il y en avait qui la surpassaient de

beaucoup en population. Il est fort difficile, vu les variations de la puissance athénienne, de déterminer d'une manière fixe, son attitude militaire et ses revenus publics. Les particuliers eux-mêmes, possédant des domaines éloignés, étaient soumis aux mêmes vicissitudes et privés souvent d'une partie de leur fortune par la défection d'une île ou d'une province maritime. Toutefois l'évaluation qu'on peut faire des revenus d'Athènes, en tenant compte de la valeur des monnaies, fait voir combien cette cité était florissante sous le rapport des richesses.[1]

1 Quelque considération que nous ayons pour ce que nous apprennent les recherches de Bœckh, nous ne pensons pas qu'il soit parvenu à bien réfuter l'idée généralement reçue, selon laquelle la proportion de l'argent aux besoins de la vie serait dix fois moindre aujourd'hui. Nous croyons plus à la bonté de la méthode suivie par Gillies, par Hume et par les meilleurs auteurs en statistique. Ceux-ci fondent leur avis sur ce que, depuis la conquête de l'Amérique, il y a en circulation une plus grande quantité de métaux précieux. Cette quantité peut être appréciée par le calcul, et les prix progressivement élevés des denrées en fournissent un double moyen. Si l'on en retranche ensuite ce qui s'est écoulé sur l'Inde et sur la Chine, on obtiendra un résultat assez juste. C'est ce qui n'a point lieu en suivant la méthode de Bœckh. Il veut établir ses résultats par les prix comparés des maisons, des grains, des bestiaux, des terres. C'est tout au plus ce qu'on pourrait faire, si l'on avait des prix moyens décennaux, et s'il était possible de s'arrêter à un milieu dans les prix de bonnes ou de mauvaises terres, et dans les chertés commandées par des circonstances extraordinaires. Dans un petit espace, la différence des biens pour

Les recherches de Bœckh, quoique fort utiles pour établir la proportion des revenus publics aux dépenses, ne fournissent pas cependant des résultats entièrement certains. Nous pensons avec lui qu'il serait difficile de prouver que le revenu fixe d'Athènes était de trente-six millions. Mais le rapport des péages, l'impôt sur les esclaves et le tribut des alliés permettent de penser que cette indication n'est point trop exagérée. Il ne sera pas inutile de citer, en les comparant, les économies faites pendant certaines années de paix; cela fera connaître la proportion des revenus aux dépenses. Parmi les revenus nous ne choisirons cependant que des branches secondaires, parce qu'on en conclura facilement quelle pouvait être la masse de l'ensemble. Démosthène fixe à six mille talens la contribution de toute l'Attique, et selon Harpocration, Philochore, dans son Atthide, avait, par le calcul des détails, établi la même somme. Le nombre des simples habitans était fort grand : or, d'après Isée, chaque homme payait douze drachmes, et chaque femme six. C'est une base facile d'évaluation [1]. Il est encore

leur valeur est souvent décuple. Ajoutez à tout cela l'inexactitude des anciens dans toutes ces choses, leurs indications n'ayant point été émises dans la vue de servir de base à des calculs. Malgré cela nous avons, autant que possible, suivi dans notre texte les calculs de Bœckh.

1 Voyez Harpocration, *v.* μετοίκιον.

trois autres impôts, incertains de leur nature, mais qu'on peut porter à cent talens, et qu'il conviendra de multiplier par six ou huit fois leur valeur en monnaies actuelles, à raison du changement de proportion opéré par le temps entre les prix et les denrées[1]. Selon Plutarque, Alcibiade aurait porté à 1300 talens l'impôt des alliés. Il est certain que cet impôt fut successivement augmenté : prenons pour terme moyen 1000 talens, ou cinq millions cinq cent mille francs[2]; puis multipliant aussi ce nombre par six ou par huit, nous arriverons à un produit qui à lui seul s'élève à une somme égale aux revenus de plusieurs des états de la confédération germanique, et cependant nous n'avons tenu compte que de ressources secondaires[3]. La masse immense du numéraire d'Athènes sera bien mieux appréciée encore, si l'on réfléchit à ce qui entrait de superflu dans les caisses de l'état, malgré les

---

1 Nous ne nous étendrons pas plus sur les fortunes des particuliers; car il faudrait copier Bœckh, qui a dit sur ce sujet tout ce qu'on peut désirer savoir.

2 Il est fâcheux que Bœckh n'ait pas donné plus d'attention à ce que dit Manso dans ses Appendices, et surtout qu'il ne se soit point expliqué sur la pensée de ce savant, qui présume qu'il y a mésentendu, en ce qu'on appliquerait mal à propos le doublement au tribut de 650 talens payés par les alliés au temps de Périclès, et non aux 450 des temps antérieurs.

3 Ce seul article est égal à tous les revenus du grand-duché de Weimar.

dépenses occasionées par les fêtes et les jeux. En peu d'années, du temps de Périclès, on économisa 8000 talens, ou 44 millions de notre monnaie; et pour les porter à la proportion actuelle des valeurs, il convient aussi de les multiplier par six ou par huit. Néanmoins, comme il pourrait s'élever des doutes sur le nombre d'années qu'il fallut pour arriver à ces économies, nous citerons l'assertion positive d'Andocide, au sujet d'une somme à peu près pareille, que l'on avait épargnée durant l'armistice de Nicias, et par conséquent dans un espace d'environ sept ans. Les calculs qu'on peut établir au moyen de l'organisation de l'armée conduisent au même résultat. Thucydide nous aplanit le chemin de ces calculs, et nous saisissons cette occasion de faire remarquer que même dans notre siècle militaire il est peu de grands états qui puissent mettre sur pied des forces comparables à celles de cette petite république; soit qu'on l'envisage sous le rapport de l'organisation, soit que l'on songe à l'exercice et à l'aptitude de chaque soldat à remplacer sur-le-champ l'officier. Nous voyons chez les Athéniens treize mille hommes pesamment armés, capables de tenir la campagne, et treize mille autres dont on pouvait se servir pour les garnisons et la défense de la ville : tous ces hommes avaient de la fortune, et leurs facultés leur permettaient l'entretien et l'équipement d'un valet. Ils étaient donc

à peu près dans la même position envers l'ensemble de la population que le petit nombre des chevaliers du moyen âge. Il y avait douze cents cavaliers et archers à cheval, seize cents à pieds, et une flotte dont les équipages s'élevaient à soixante mille hommes. Il s'ensuit qu'Athènes pouvait mettre en campagne quatre-vingt-douze mille hommes, et nous entendons ici par Athènes, non le petit territoire appelé Attique, mais la capitale du vaste empire athénien. Nous manquons de données certaines sur la puissance de la ligue de Sparte; il faut donc se borner aux renseignemens de Plutarque, qui fixe à soixante mille hommes le noyau des forces de terre péloponésiennes. Mais on ne faisait pas marcher le tiers des Spartiates et des Lacédémoniens, et les autres états ne fournissaient guères que les deux tiers des hommes disponibles. N'ayant pas même cent vaisseaux à eux, les Spartiates comptaient sur ceux de Corinthe et sur d'autres encore; car Thucydide nous parle de leur espoir de rassembler cinq cents galères, ce qui supposerait des équipages d'environ 80,000 hommes. Jamais les forces navales de Sparte n'atteignirent entièrement à ce point; néanmoins il ne s'en fallut pas de beaucoup à l'époque où elle était soutenue par la Sicile, où les Perses lui fournissaient des matériaux de construction, enfin dans les dernières années de la guerre du Péloponèse, alors qu'elle recevait près de vingt-trois millions de



subsides. Il est facile de se convaincre que, de part ni d'autre, en nul autre temps on ne vit déployer autant de forces physiques, de moyens pécuniaires et de ressources intellectuelles. Ajoutons que Lysandre, abstraction faite de ce qu'il dépensa avec Gylippe, de ce qu'il donna d'argent à ses parens et à ses amis, versa dans le trésor public au-delà de treize millions.

Voyons maintenant quels abus suivirent à Athènes l'influence de Périclès. Plutarque nous révèle le secret de sa conduite, quand il dit qu'il avait toujours à sa disposition quelque spectacle, quelque festin, ou quelque solennité publique, et qu'il entreprit, au moyen d'amusemens nobles et élevés, l'éducation de ses concitoyens [1]. L'importation et la vente du bois, des pierres, du bronze, de l'ivoire, de l'or, des cyprès, nourrissait une partie de la population; une autre trouvait sa subsistance dans les métiers nécessaires à l'emploi de ces matériaux : il y avait des charpentiers, des sculpteurs, des tailleurs de pierre, des teinturiers, des orfèvres, des peintres et des tourneurs. Le transport entretenait encore une autre série d'individus, tels que voituriers, négocians, bateliers, charrons, cordiers, tisserands, employés des grands chemins, mineurs. Ainsi, dit Plutarque, l'aisance se répandit sur toutes les classes,

1 Voyez Périclès, ch. 12. Il engagea les Athéniens à employer en embellissemens de la ville les tributs des alliés.

sur tous les âges; chacun contribuant pour sa part à l'embellissement de la ville. Notre but n'est pas de nommer et de décrire tous les édifices construits par Périclès, on peut recourir à Plutarque, à Pausanias, ou même au Voyage du jeune Anacharsis [1]. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'Athènes ressentit bientôt après les suites de l'augmentation du numéraire; c'est que la nécessité d'entretenir un grand nombre d'étrangers devint funeste à l'état, comme le furent depuis les possessions lointaines des Hollandais, qui de marchands devinrent tyrans, enfin comme le sera tôt ou tard cette nécessité de payer des soldats pour soutenir l'empire des Anglais dans l'Inde. L'or d'Athènes fit de toute la Grèce une école militaire; le

1 Pour prouver combien d'artistes se sont formés à cette époque et combien d'ouvrages ont été exécutés par eux, nous nous bornerons à citer quelques noms contemporains. Phidias et ses élèves; Alcamène et Agoracrite, sculpteurs; plus tard, Polyclète, Phradmon, Gorgias, Callon, Myron, Parélius, Pythagore de Rhégium. Sculpteurs de l'école de Polyclète : Alexis de Sicyone, Asopodore d'Argos, Aristide, Phrynon, Dinon, Athénodore, Damias; plus tard, Lycius, fils de Myron; Antiphane d'Argos, puis Cantharus de Sicyone, Cléon, Myus et Acragas, graveurs sur pierre. Les architectes sont : Corœbe, Ménésiclès, Xénoclès, Métagènes, Callicrate, Ictinus, Carpion; puis Myrmécide, sculpteur en ivoire. Peintres : Polygnote de Thasus; plus tard, Micon d'Athènes, Démophile, Néséas, Gorgasus, Timarète, Aglaophon de Thasus, Céphisiodore, Phryllus, Événor, Pauson de Colophon; plus tard, Nicanor de Paros, Arcésilaus de Paros, Lysippe d'Égine, Briétès de Sicyone.

métier des armes devint le plus lucratif. Dès la fin de la guerre du Péloponèse, les Athéniens trouvèrent plus commode de solder des mercenaires que de servir eux-mêmes[1] : les riches se faisaient inscrire dans la cavalerie, mais ils se faisaient ensuite remplacer par un homme auquel ils donnaient un cheval. Quant à la flotte, elle était continuellement chargée de matelots étrangers; c'est pourquoi ils passèrent à Lysandre, lorsque, soutenu par les Perses, il paya, par jour, une obole de plus qu'Athènes[2]. A cette occasion, il faut faire remarquer combien l'esprit de la démocratie se montrait dans l'organisation de l'armée et jusque dans la proportion de la solde des troupes. On supposait non-seulement que chaque soldat était propre à devenir général, mais encore qu'il possédait le sentiment

1 On connaît, par Cornélius Népos, quelles étaient, peu après la guerre du Péloponèse, les troupes d'Iphicrate. Un passage de Démosthène, tout en réprouvant cette habitude de n'avoir que des étrangers à la solde de l'état, ne réclame pas cependant une composition exclusive d'Athéniens, pas même pour la cavalerie, puisqu'il en demande seulement 50 sur 200.

2 Les Athéniens payaient trois oboles, ce qui, d'après les indications qui nous sont parvenues, suffisait à entretenir à Athènes un citoyen pauvre. Les Spartiates payaient une drachme. Alcibiade fit à Lysandre le plus grand tort qu'il put lui causer, en engageant les Perses à une diminution d'une obole dans la solde. Cela finit d'un coup la désertion des Athéniens.

de dignité personnelle nécessaire au commandement. On payait en conséquence le simple cavalier comme un officier d'infanterie, et les officiers à pied ou à cheval ne recevaient que le double de la paie du soldat, et le général n'avait que le quadruple. Le cavalier touchait par jour environ quatre-vingts centimes, et tout autant pour se défrayer; le fantassin n'en avait que la moitié. Pour resaisir la proportion des valeurs dont nous avons déjà parlé, il ne faut pas oublier de multiplier ces quantités par six ou par huit. Ainsi la guerre mettait des milliers d'individus à même de subsister, à peu près aussi bien que le font aujourd'hui les employés de la classe moyenne. Ajoutez que dans beaucoup de circonstances les hoplites recevaient aussi quatre-vingts centimes, et tout autant pour leur valet[1]. La facilité avec laquelle on gagnait cette solde, et la prééminence que donnait le service, eurent bientôt

---

1 Nous n'indiquons que deux passages de Thucydide, relatifs à la guerre du Péloponèse. Le premier, liv. III, ch. 17; le second, liv. VI, ch. 31. Au liv. VIII, chap. 45, Alcibiade explique à Tissapherne pourquoi les Athéniens ne payaient que 3 oboles à leurs marins. Il dit : « Que c'était moins par pauvreté, « que pour empêcher leurs matelots de devenir insolens par « trop d'aisance, et dans la crainte que les uns ne se rendis- « sent moins propres au service, en dépensant leur argent à « des plaisirs qui énervent le corps, et que d'autres ne né- « gligeassent les vaisseaux, en laissant pour gage de leurs « personnes le décompte qui leur reviendrait. »

rempli le pays d'orgueilleux fainéans, et l'inégalité des fortunes créa en même temps le despotisme de la caste dépravée des riches sur les pauvres; tandis que ceux d'entre les riches qui étaient bons, et animés de sentimens plus nobles, demeurèrent pour la foule un objet de persécution.

L'histoire d'Alcibiade et la franche hardiesse de son orgueil, font assez connaître à quel point déjà les choses en étaient venues dans la guerre du Péloponèse. Il avait, disait-on, profané les mystères, et décapité les statues de Mercure à la suite d'une orgie. Monarchie ou république, quand la loi est observée, tout marche bien; mais quand la multitude ou le despotisme font prévaloir leurs caprices, on voit triompher la superstition, les passions et l'esprit de parti : tout alors peut être qualifié de conspiration, et l'on enveloppe dans cette accusation tous ceux qu'on veut perdre. Les affaires de ce genre étaient susceptibles d'être soumises indiféremment à plusieurs tribunaux; c'est ainsi qu'on avait perdu Anaxagore, Eschyle, Diagoras de Mélos, Prodicus de Céos. Les ennemis d'Alcibiade pouvaient donc, comme le firent ensuite les accusateurs de Socrate[1], invoquer des *précédens*. Cependant

1 L'impiété était jugée, soit immédiatement par le peuple, soit par le tribunal du 2.e archonte, appelé roi, et président des Héliastes. Quant à la violation des mystères, c'était aux Eumolpides ou au conseil à en connaître. Eschyle manqua

l'affaire fut, selon les règles, portée devant le peuple : c'est ce que voulait Alcibiade lui-même; en conséquence il demanda que l'instruction du procès se fit encore avant son départ. Il connaissait son influence : la jeunesse le divinisait, les autres craignaient que les Mantinéens et les Argiens, qui n'étaient venus qu'en sa considération, ne s'en retournassent et n'abandonnassent l'expédition de Sicile; innocent ou coupable, Alcibiade était sûr de l'absolution. Ses adversaires obtinrent que l'affaire fût remise, et lui donnèrent ensuite la plus odieuse tournure. En pesant bien toutes les turpitudes de ce procès, on serait disposé à croire que, parmi les accusateurs et les accusés, Alcibiade était l'un des meilleurs; mais on ne peut s'empêcher de frémir à la vue de ces actes tyranniques, qui, dans le sein même de l'arbitraire, conservaient cependant une apparence légale.[1]

Tandis que l'esprit de parti et la soif de la domination perdaient une partie des Athéniens, le

d'être lapidé. Anaxagore et Prodicus furent formellement condamnés : le crime de ce dernier était d'avoir dit que les hommes avaient divinisé des choses qui leur sont utiles. Diagoras de Mélos fut déclaré hors la loi comme athée, et l'on mit sa tête à prix. Protagoras fut obligé de s'enfuir pour avoir émis un doute sur l'existence des dieux. Ses livres furent brûlés.

1 Plutarque, sans doute, copie Cratippe, qui avait écrit des παραλειπόμενα de Thucydide. On peut voir aussi Sluiter dans les *Lectiones Andocid.*

luxe et les richesses influaient sur les autres; enfin, l'accroissement du nombre des esclaves bouleversa les rapports sociaux. Quelle prépondérance ne donnait point à Nicias la propriété de mille esclaves! Combien Alcibiade ne s'éleva-t-il pas au-dessus de l'Athénien des premiers temps, lui, dont les affranchis pouvaient jouer un rôle dans l'état? Au temps dont nous parlons, il fallut que le plus grand nombre des citoyens renonçât aux professions; elles demeurèrent abandonnées aux esclaves. On vivait alors de la solde militaire, et du droit de présence, et l'on attendait, pour s'enrichir, le partage d'un état étranger. Cimon avait déjà commencé à grossir le patrimoine des citoyens par le pillage et les distributions: Périclès alla beaucoup plus loin, ainsi que le prouvent les exemples de l'Eubée, de Samos et de Naxos. On se rappelle quel fut, pendant la guerre du Péloponèse, le sort de Mélos et de Lesbos. La vileté des prix, comparée aux moyens d'acquérir une existence, laissait aux Athéniens la faculté de se livrer aux arts, au théâtre, aux entretiens philosophiques, et à toute espèce de divertissement intellectuel, sans que leurs affaires domestiques en souffrissent de préjudice. Il est vrai que nous prenons pour base les prix du temps de Solon; mais quand même on admettrait avec Bœckh [1] une hausse du quintuple, notre remarque subsis-

---

1 Tom. I.er, pag. 66.

terait encore. On comptait à Athènes un *chénix* de grains par homme et par jour ; il en fallait quarante-huit au médimne : or, un médimne tout entier ne valait pas un jour de solde du cavalier; un mouton ne coûtait pas plus que le médimne de froment, un bœuf ne coûtait que cinq fois autant. Le prix des figues et de l'huile était dans la même proportion, et quant aux poissons, ils ne manquaient pas. Qu'on juge d'après cela combien était grande, pour cette époque, la dépense de plusieurs milliers de talens appliqués aux fêtes publiques. Jusque bien avant dans la guerre du Péloponèse le particulier vivait en général fort modestement; mais Périclès, pour la seule construction des Propylées, puisa dans le trésor près de vingt-trois millions, et trois à quatre millions sortirent de la bourse des citoyens pour les vases sacrés; enfin quarante talens d'or furent employés à la statue de Minerve. Sur la place publique, dans les boutiques, sous les portiques, où l'on se rassemblait comme aujourd'hui dans les cafés, on s'entretenait des arts, et sur vingt citoyens il y en avait bien trois que leur position sociale mettait dans le cas de s'en occuper. Il en était de même de la science de la parole et de celle de la poésie, de la dialectique et de la grammaire. Chacun pouvait être appelé à rendre compte des affaires les plus difficiles et les plus embrouillées; chacun en-

tendait prononcer les discours les plus éloquens: la place publique, les affaires journalières, les tribunaux, suffisaient à l'étude. Il n'était pas besoin de langue étrangère, ni d'autres connaissances que celles qui se liaient à la vie commune de l'Athénien. Il ne faut donc pas s'étonner que l'on eût la prétention de bien juger les arts, la poésie, l'éloquence.

§. 3.

État de la littérature.

Tout ce qui jusqu'alors se trouvait isolé et dispersé sur la surface de la Grèce vint se réunir dans Athènes; et de là, la vie intellectuelle de la plus ingénieuse des nations se répandit de nouveau sur toutes les contrées, à l'exception de Sparte et de la Béotie. Au temps de la guerre des Perses, les grandes créations de l'esprit avaient plus ou moins de rapport avec cette lutte gigantesque, dont le principal effort menaçait Athènes. Aussi y a-t-il lieu de croire qu'il y eut uniformité dans la marche de la littérature et dans celle des affaires publiques. Les poètes et les prosateurs opposent constamment à l'imagination délirante, à l'aveugle obéissance, à la brutale violence de l'Orient, l'amour de l'ordre et de la liberté, l'obéissance aux dieux, aux lois, aux magistrats légitimes. Peu à peu l'abus de la victoire et la décadence des mœurs se font

sentir, et si les assertions tranchées ne nous répugnaient pas, là où la démonstration historique pourrait n'être pas complète, nous oserions avancer que depuis l'inspiration et la vigueur de la belle époque jusqu'aux formes polies et gracieuses d'un temps où déjà les conceptions manquaient de nerf, on peut dans les auteurs reconnaître chacun des pas qui conduisent vers cette dégénération. Les ouvrages marqués des premiers de ces caractères, sont émanés d'hommes de génie; leurs créations suivent les lois de la raison, sans que l'imagination en soit affaiblie. Les ouvrages qui portent l'empreinte de la seconde époque, ne sont que des discours et des idées arrangées par le talent plutôt que par le génie.

Nous diviserons en cinq parties ce que nous avons à dire de la littérature, et nous nous occuperons: 1.° de la poésie dramatique, 2.° de l'histoire, 3.° de la philosophie, 4.° de l'éloquence proprement dite, 5.° des mathématiques et des sciences. Les quatre premières parties appartiennent plus spécialement aux Athéniens, la cinquième au temps d'Alexandre, des Ptolomées, des Séleucides. Deux des quatre premières se rattachent à la période qui nous occupe; les deux autres doivent être réparties sur l'époque qui s'écoula de la fin de la guerre du Péloponèse jusqu'à Philippe, et sur celle qui la suivit jusqu'à la mort d'Alexandre.



Si nous ne nous bornions pas à demander aux principales productions dramatiques ce qui concerne plus spécialement les mœurs, un vaste champ de recherche s'ouvrirait pour nous : avant qu'il nous fût permis d'aborder les tragiques, il serait naturel de parler d'abord de la danse, et de dire comment, dans les fêtes, l'art des mimes se joignit à la poésie. Nous pourrions recourir à Athénée[1] et aux interprètes; mais il suffit à notre objet de répéter avec cet auteur que, peu avant la guerre des Perses, ou au commencement de cette guerre, la tragédie reçut une nouvelle forme à Athènes, et que la danse prit dans les pièces de Sophocle un autre rapport à la tragédie que dans celle de Thespis, de Pratinas, de Carcinus, de Phrynichus.[2] Le défaut d'espace ne nous permet pas de dissertations sur ces poètes, non plus que sur Mélanippide. Dans le *Minos*, faussement attribué à Platon, il est dit que c'est à tort qu'on donne pour origine

---

1 Liv. I, chap. 38-40, édit. Schweigh.

2 Athénée, l. c., chap. 39. Il y est dit que les anciens poètes Thespis, Pratinas, Carcinus, Phrynichus, étaient appelés *ὀρχηστικοὶ*, danseurs, non-seulement parce que leurs chœurs étaient adaptés aux danses des sacrifices, mais encore parce qu'ils enseignaient cet art à ceux qui ne l'avaient point appris. Voyez, sur les anciennes tragédies, Fabricius, *Bibl. græca*, tom. II, pag. 279, sous la rubrique *Notitia Tragicorum Græcorum, quorum fabulæ perierunt, digesta ordine alphabeti, cum supplementis Harles.*

à la tragédie les chariots de Thespis, les chants et les danses de Phrynichus; on ajoute que le drame est, à proprement parler, d'institution athénienne.[1] Dans Phrynichus, et plus tard dans Eschyle, le drame se retrouve aussi comme une institution adaptée à l'organisation politique et aux mœurs. Ces deux poètes mettent en scène l'histoire récente; leurs chœurs et leurs dialogues réveillent les sentimens qu'ils jugent convenables d'exciter dans la circonstance présente. C'est ainsi que Phrynichus fit représenter la prise de Milet, afin d'humilier ceux qui avaient si peu fait pour leurs frères d'Ionie, et pour assurer un accueil amical aux fugitifs. Cette pièce fit tant d'impression, que le parti qui avait empêché de secourir Milet, en supprima les représentations, et que l'auteur fut puni d'une amende de mille drachmes[2]. Aristophane peut donc en être cru, quand il dit que les chœurs de Phrynichus sont la poésie sublime de la nature, et quand il affirme ailleurs que la plus grande difficulté qu'Eschyle

---

1 « La tragédie, enfin, est un vieil usage dans notre ville « elle ne vient point de Thespis, comme on le croit; elle ne « vient pas non plus de Phrynichus. Non, en y regardant de « près, vous reconnaîtrez que c'est une antique invention de « notre cité; c'est la branche de la poésie qui plaît le plus à « l'universalité du peuple, et qui fait sur lui le plus d'impres- « sion. »

2 Hérodote, liv. VI, ch. 21.

eut à vaincre, fut de s'élever dans ses chants sans paraître imiter Phrynichus [1]. Aristophane et les comiques en général sont d'ailleurs des témoins irrécusables, quand il leur arrive de dire du bien d'un poète tragique.

Nous n'avons à nous occuper ni des tragédies perdues d'Eschyle, ni de leur caractère particulier, ni de la liaison de ses pièces entre elles. Fabricius a réuni tout ce qui a été dit par les savans sur le premier objet; et quant au second, Welker, dans son livre sur les Trilogies d'Eschyle, a épuisé tout ce que la sagacité et la vraisemblance pouvaient nous apprendre [2]. On voit dans toutes les pièces de ce tragique l'image d'une grande époque; chacune de ses conceptions est élevée à une hauteur plus qu'humaine. Le culte secret, qui alors n'était pas établi depuis long-temps, paraît dans ses ouvrages revêtu d'une couleur antique, il semble lié étroitement aux premiers pas des Grecs vers la civilisation. Il n'est presque aucune de ses tragédies qu'on ne puisse rapporter plus ou moins aux entreprises des Perses, aux victoires des Athéniens, à l'importance du triomphe, aux sentimens qui différencient les Perses

1 Grenouilles, vers 1289.

2 Fabricius, *Bibl. græca*, tom. II, p. 176. Il y a là beaucoup de titres, dont quelques-uns pourraient bien ne se rapporter à aucune tragédie. M. Welker n'a pas seulement réuni des notions, il a raisonné, il a établi un système.

d'avec les Grecs. Lorsque le poète veut rendre sensible une idée dominante, il choisit ou cette vérité que la liberté ne succombe jamais, ou bien cette autre que la grandeur réelle l'emporte sur la force et brille sans tache même au sein du malheur; enfin, il enseigne qu'au-dessus du tyran, fût-il puissant comme Jupiter, règne un destin vengeur[1]. Quelquefois aussi Eschyle représente les liens sacrés des peuples et de la religion, et leurs effets politiques, comme il le fait dans les Suppliantes. Si nous passons à des rapprochemens particuliers, nous verrons dans Prométhée la lutte d'une raison tranquille et éclairée, d'une ame forte et vigoureuse, contre le despotisme aveugle et la puissance insensée. L'héroïsme qui s'attache aux biens intellectuels que le poète veut recommander à sa nation, contraste ici avec la bassesse de Vulcain, esclave du despote, qui, pour de l'argent, est prêt à tout exécuter, et qui, par sa naissance même et par son éducation, a voué sa haine à tout ce qui est noble et grand. L'élévation d'esprit est mise ensuite en opposition avec la mollesse d'une ame douce et compatissante, qui déteste la tyrannie, mais qui n'a point de vocation à la résistance, point d'énergie pour secourir l'infortune, et qui n'oserait enfin ni prononcer ni entendre des paroles menaçantes. On dépeint aussi ces ames vulgaires,

---

1 Prométhée.

qui ont pour tous les cas imaginables des consolations et une morale apprise, morale qui soumet chacun à sa propre mesure, et qui fléchit devant chacun, pourvu qu'elle puisse se tirer d'affaire dans ce monde. Si l'on oppose le héros Prométhée à la souffrante Io, victime d'un tyran d'autant plus méprisable qu'il est l'esclave de sa méchante femme, cette opposition produit un contraste d'un tout autre genre: Io sera guérie de ses maux dans cette vie, tandis que Prométhée, image idéale de l'indépendance et de la noblesse du caractère grec, subira des épreuves jusque dans la mort, afin de briller d'un plus bel éclat. Il fallait qu'Athènes fût brûlée par Xerxès pour renaître à Salamine. Pour être vainqueur de la mort dans la mort même, pour apprendre au tyran où sont les bornes de sa puissance, il fallait que Prométhée pérît par l'arrêt de celui qui dispose de la foudre, et dont l'ordre ensuite lui ouvre les gouffres de l'enfer.

Dans les *Sept chefs contre Thèbes*, l'action ne roule pas uniquement sur OEdipe et sur sa famille, comme cela arrive dans les pièces d'Euripide, où ce sujet est traité. La principale affaire, c'est le danger de l'état et de la religion en présence de l'étranger, de l'impie Capanée. Cette pensée domine toute la tragédie, et si dans Euripide on rencontre à chaque pas OEdipe et sa famille, dans Eschyle il ne s'agit que du danger de la ville et de sa délivrance par

le secours des dieux. Le langage des interlocuteurs, qui, dans chacun de ces deux ouvrages, parlent les derniers[1], en est la preuve la plus claire.

Nous avons dit ailleurs de la tragédie des *Perses* qu'elle était de cette époque une belle image, réfléchie dans l'ame d'un Athénien doué d'un grand génie. L'administration légale de l'état, l'ordre, l'esprit public, le sentiment de la dignité individuelle y sont opposés à cette masse obéissante, aveugle, et à l'arbitraire d'un homme dont le pouvoir est fondé sur l'anéantissement de tous ses semblables; mais la pensée principale du poète paraît placée dans la bouche du messager qui annonce à Atossa la bataille de Salamine, et le cri de liberté des Grecs.

Dans les *Suppliantes*, le poète veut faire comprendre au peuple la religion, les mystères, les sacrifices, les oracles, les traditions, le sacerdoce héréditaire; aussi cette pièce a-t-elle moins le caractère d'une création que d'un mythe.

Il y a dans *Agamemnon* plus de politique que de religion. Dès le commencement de la pièce des signaux annoncent la victoire de la Grèce sur l'Asie, victoire qui occupe toute l'action. Le poète montre aussi aux Athéniens, ivres de leurs succès, quelles

---

1 Dans Eurypide c'est Œdipe qui parle le dernier; il s'occupe de sa destinée. Dans Eschyle, c'est le peuple qui ne songe qu'à l'état et au bonheur d'être delivré de l'étranger.

sont les suites de l'orgueil, et dans la seconde partie de la pièce il leur apprend à résister à toute espèce de tyrannie.[1]

La tragédie des *Céphores* est intimement liée à celle d'Agamemnon ; c'est le triomphe de la justice sur l'injustice, de la légitimité sur l'usurpation, de la volonté divine sur l'audace humaine. Mais ce triomphe ne peut être obtenu qu'en violant les lois éternelles de la nature. C'est pourquoi les exhortations du chœur s'arrêtent au point qu'Eschyle regarde comme étant déjà du domaine de la religion. Il approuve le meurtre du tyran, il y voit la juste expiation des crimes qui pèsent sur la maison des Atrides[2]. Mais lorsque Clytemnestre tombe sous les coups de son fils, le chœur déclare qu'il ne le regarde point comme innocent ; il ajoute que ce qui s'est fait de l'ordre des dieux ne peut être expié que par leur volonté. Dans les *Euménides*, qui font la suite nécessaire de ces deux tragédies, règnent encore les idées de répartition du juste et de l'in-

---

1 Le chœur, dans toutes les autres pièces où il est composé du peuple, et dans un temps où le peuple était tenu encore à une certaine distance par les classes élevées (il en était ainsi même après les innovations de Clysthène), le chœur, disons-nous, s'exprime avec humilité ; il se soumet, il est religieux, craintif. A la fin de cette pièce c'est tout le contraire. Égysthe est tyran, le chœur lui résiste avec une fermeté que rien ne peut ébranler : il méprise ses menaces.

2 Vers 796.

juste, répartition qui appartient aux dieux, dont les vues s'étendent plus loin que celles des faibles mortels; et, par conséquent, ceux-ci doivent s'adresser à eux pour toutes les notions de droit et de distribution de la justice. Eschyle voulait montrer à ses démocrates que la vieille organisation de l'état, celle qu'ils cherchaient à renverser, était sacrée, indestructible, inséparable du bien du peuple. La déesse protectrice apparaît elle-même entourée de tout ce qui est vénérable aux yeux des Athéniens : elle dit que le but de toutes les institutions est l'ordre, le maintien des lois, des mœurs, et l'absence des violences qui caractérisent les barbares. Les dieux seuls sont les auteurs de ces biens, et malheur à l'impie qui s'attaquerait à leur existence. C'est surtout l'aréopage qu'il s'agit de protéger et d'entourer de ce prestige : toute la pompe théâtrale est mise en œuvre pour augmenter encore la terreur religieuse qu'inspirait aux Athéniens ce tribunal inexorable, incorruptible. A la représentation le cortége des Euménides effraya tellement le peuple qu'il ne voulut plus le revoir. L'apparition de Minerve et d'Apollon, principales divinités d'Athènes, et leurs débats judiciaires, jetaient sur les formalités des tribunaux une apparence de sainteté, qui rattachait tout aux dieux et à leur histoire, en consacrant les institutions légales, les usages et les fêtes. C'est ainsi que la poésie sacrée s'emparait des mythes,

et même les créait quelquefois; c'est ainsi qu'Eschyle voulait, dans des vues d'intérêt général, conserver à certaines familles le sacerdoce et le culte qui leur appartenaient.[1]

Eschyle et Sophocle se disputèrent pendant quelque temps la scène; ils étaient contemporains, et cependant on reconnaît dans leurs ouvrages une autre physionomie, d'autres principes. Dans Sophocle, c'est le siècle de Périclès et sa tendance vers les arts. Il ne conserve de vestiges ni de l'aristocratie d'Eschyle, ni de l'antique monarchie. Quand il introduit sur le théâtre un maître unique, c'est un tyran selon les idées grecques, ou bien c'est un exécuteur de la volonté du peuple ou de la noblesse patricienne. Dans Eschyle la religion est grande et terrible; dans Sophocle elle garde un caractère d'aménité et de sérénité, même là, où il est question des Euménides. Dans Eschyle les femmes sont étrangères à l'état et aux entreprises importantes; dans Sophocle elles soutiennent le rôle que leur avaient donné Aspasie et d'autres courtisanes. Si nous jetons un coup d'œil sur les deux *Œdipes*, le sujet[2] nous paraîtra conçu tout autrement que ne

---

1 Euménid., vers 676.

2 La pensée fondamentale de l'ouvrage est moins celle du temps, moins un mythe fourni par la religion et mis en œuvre par le poète, qu'une création du poète, un travail de l'art.

l'eût fait Eschyle. Que dire après cela de la forme et des développemens ? Les dieux et les institutions d'Athènes figurent dans les deux pièces; mais quelle différence d'avec ces Euménides, si terribles, si sanguinaires, si menaçantes. L'OEdipe à Colonne, de Sophocle, nous représente aussi une solennité mystérieuse : il est délivré des maux de la terre dans le bois sacré des Euménides. Nulle Furie n'apparaît : on entend gronder le tonnerre; mais on ne voit pas luire l'éclair. Les doctrines d'Eschyle sont explicites; sa Minerve parle : Sophocle, au contraire, ne fait qu'indiquer. Le peuple et la ville y paraissent sous un jour tout différent. Dans Eschyle, l'état est composé de vieillards, de patriciens, de prêtres; dans Sophocle c'est un public confus d'Athéniens, dont la vanité recherche toutes les occasions de s'applaudir lui-même. Les objets d'effroi et d'horreur s'éloignent de la scène; car ils seraient désagréables à ce peuple trop délicat : il faut donc qu'au lieu d'effrayer, Sophocle attendrisse. Pour Euripide, il a substitué les choses lamentables aux choses touchantes : chez lui les mendians produisent un effet auquel Sophocle ne songeait pas. Pour en revenir aux OEdipes, nous ferons remarquer encore qu'ici, comme dans les autres pièces de Sophocle, les femmes ont un rôle important. Si nous passons à Électre, la même observation se reproduira; non pas précisément parce qu'une femme y fait le principal personnage,

Eschyle lui-même ne craint pas de l'abandonner à des caractères comme celui d'Électre ; mais parce qu'on retrouve dans Chrysothémis la mollesse féminine et les traits d'une société raffinée. La noblesse et la délicatesse appartiennent plutôt à l'ensemble de la société qu'elles ne sont ici des qualités individuelles ; d'un autre côté on y rencontre cette grandeur qui n'apparaît que rarement ou même point du tout dans la réalité. Les allusions à la liberté dégénérée en licence, et à l'abus de la victoire, sont beaucoup plus fréquentes que dans Eschyle.[1]

Ajax renferme une leçon au sujet du sort éprouvé à Athènes par plusieurs grands hommes ; ce qui n'empêche pas que le but marqué dans les derniers vers, ne soit de montrer par l'exemple de ce héros quelle est l'incertitude et l'inconstance des choses humaines. Il y a, au surplus, deux caractères qui dans cette pièce nous ramènent aux mœurs d'Athènes ; l'un est celui de Tecmessa, l'autre celui d'Ulysse, qui est un véritable rhéteur. Les tragiques ont pris ce personnage aux siècles héroïques, et toujours ils le revêtent du caractère de leur propre époque. Euripide en a fait un méchant sycophante, un démagogue effréné. Nous le voyons aussi dans Sophocle sous ce double aspect : d'abord lorsqu'il suit à la fois les lois de la morale et les conseils

---

1 V. ce que dit Oreste au moment de tuer Égisthe, vers 1358.

de la prudence; une autre fois, lorsqu'il sacrifie la morale à la raison d'état. Dans Ajax, Ulysse est homme d'état prudent et moraliste : c'est au nom du bien public qu'il se fait médiateur entre ce guerrier et les Atrides; il étouffe la voix des passions sous l'autorité de la sagesse; mais dans Philoctète il sacrifie la morale à la raison d'état. Tecmessa est un de ces caractères délicats qui distinguent toutes les pièces de Sophocle, à l'exception de Philoctète. A la vérité, nous ne voyons ici rien de semblable à ce que l'époque romantique appelle amour. Les anciens avaient sur ce point des idées différentes des nôtres; mais la délicatesse du sentiment se montre dans Tecmessa sous un autre jour, avec non moins de charmes. Dans *Antigone* le caractère d'Hæmon a bien quelque chose de l'amour des modernes : à l'occasion de sa mort, les deux sexes paraissent être, l'un à l'égard de l'autre, dans ces mêmes rapports qui depuis sont venus ennoblir les liens de la société. Du reste, le but principal de la pièce est manifeste pour tout le monde; le poète veut avertir les Athéniens de ne point opposer aux ordres des dieux les lois humaines. [1]

Dans l'*Hercule furieux*, Déjanire a un caractère qui appartient nécessairement à une époque civilisée, où déjà les circonstances favorisent les déve-

---

1 Cela est dit formellement vers 922.

loppemens de cette délicatesse de sentimens, de cette modestie, qui ne se démentent pas même au milieu des accès de la plus violente jalousie. C'est l'ouvrage du poète; mais du moins cela suppose qu'en imaginant de la sorte, il avait la conscience de se faire comprendre, et qu'il donnait ainsi des formes idéales à des choses réelles pour le fond. En ce qui concerne les mœurs grecques, n'oublions pas de remarquer que Déjanire sacrifie sa jalousie même, et que, par amour pour son époux, elle accueille sa rivale.

Philoctète fournit moins d'occasions de faire des remarques générales sur les mœurs. Ce n'est pas, à proprement parler, une tragédie; mais il règne dans la pièce entière un sentiment noble, semblable aux idées chevaleresques des siècles modernes. Le but moral est d'enseigner aux Athéniens à mieux traiter les vaincus.[1]

Euripide et Aristophane nous montrent la société sous un autre aspect. L'un est le panégyriste, l'autre le détracteur de son temps. Bien que nous n'ayons pas à considérer les poètes sous les rapports littéraires, nous rappellerons, en parlant d'Aristophane, ce qu'en a dit un savant, dont les idées s'accordent d'ailleurs avec les nôtres[2]. En divisant par genres

---

1 Vers 1440.

2 Il s'agit du critique qui a rendu compte dans l'*Edinburgh Review* de la traduction anglaise d'Aristophane, publiée par

les comédies de cet auteur, les Grenouilles appartiennent à la critique, les Nuées à la philosophie, et tout le reste à la politique. Toutefois celui qui a établi cette division, a senti lui-même ce qui lui manquait en précision [1]. Abandonnant donc toute classification, nous reconnaîtrons que chacune des pièces d'Aristophane oppose le tableau des mœurs dégénérées du temps à la pureté des anciens, puis les arguties des sophistes au sens commun, enfin les vains bruits de mots à la véritable poésie. Il ne faut point s'attendre à trouver dans ces pièces de l'action, un nœud, ou de l'histoire; il ne s'agit nullement non plus de développer une aventure aux yeux du spectateur.

Plutus a servi de type à un poète romain et à un comique français : cette pièce est, dès le commencement, dirigée contre Euripide, qui substituait, au défaut de vigueur dans ses créations, le romanesque et le sentimental du sujet, le fini et l'art de la diction. Cela est visible surtout dans l'oracle d'Apollon, qui guide Chrémylus, et dans les vers d'Euripide, mêlés à la pièce si fréquemment, qu'ils reviennent presque dans la proportion

---

Mitschell (Novembre 1820). Voyez, pour les pièces perdues, Fabricius, *Bibl. græca*, tom. II, pag. 367 et suiv.

1 *Review*, pag. 304. — — *But these different qualities are so interwoven in the tissue of each individual piece, that it would be silly, to lay much stress upon any such arrangement.*

d'un à vingt. De plus, on jette du ridicule sur ses scènes à effet[1], et l'on va jusqu'à lui emprunter la formule de salut de ses interlocuteurs[2]. La scène entre Chrémylus et la *Pauvreté* est propre à faire bien apprécier la différence des fortunes, d'autant plus choquante à Athènes, qu'il y avait pour tous égalité de droits politiques. Chrémylus voit les choses sous leur aspect vulgaire; il regarde les plaisirs des sens et les richesses comme les récompenses de la vertu: la *Pauvreté* enseigne, au contraire, les véritables rapports entre l'homme et les choses, et comment l'inégale répartition des richesses est la première

1 Vers 161 - 190.

2 *ἀσπάζομαι* au lieu de *χαῖρε*. On ne s'attendra pas, sans doute, à trouver ici des explications sur le *Plutus prior* et sur le *Plutus posterior*, sur la première esquisse de cette pièce et sur son exécution; ces explications se trouvent dans d'autres ouvrages. Le commencement de la pièce est la parodie d'une tragédie d'Euripide que nous avons perdue. Dans Ion, l'oracle répondait à Xuthus, que son fils serait le premier qu'il rencontrerait en sortant du temple. C'est ainsi qu'Apollon répond à Chrémylus de suivre le premier homme sortant du temple, pour faire le bonheur de son fils. Quant aux vers d'Euripide, on les reconnaît aisément. Nous en transcrivons trois ici, dont les deux premiers sont entièrement du genre de ce poëte, et pour la mesure et pour la terminaison; la transition au 3.e est aussi brusque pour le sens que pour la mesure.

Τέχναι δὲ πᾶσαι διὰ σὲ καὶ σοφίσματα
Ἐν τοῖσιν ἀνθρώποισιν ἔσθ' εὑρημένα·
Ὁ μὲν γὰρ αὐτῶν σκυτοτομεῖ καθήμενος.

condition de la réunion des hommes en société.[1] Le poète en prend occasion pour opposer au faste actuel l'antique simplicité de la Grèce. Il faut, dit-il, que Jupiter soit pauvre lui-même, puisqu'il ne donne aux jeux olympiques qu'une branche d'olivier; tandis que les hommes sont aujourd'hui si prodigues de couronnes d'or. Dans la scène où le bon bourgeois Dicæopolis compare sa condition avec celle du chicaneur qui couvre ses vices d'une apparence de zèle pour le bien public[2], le but du poète est d'éclairer sur les suites fâcheuses de la démagogie, et surtout d'une mauvaise organisation judiciaire. Il démasque aussi le charlatanisme sacerdotal; enfin, à l'endroit où il est parlé du temple d'Esculape et d'une guérison miraculeuse, il fait voir comment les prêtres attribuaient aux dieux leur propre bassesse et leur avarice.[3]

Athènes, changée par les progrès de la civilisation, de l'aisance et de l'industrie, paraît dans les *Nuées* sous un autre aspect : le poète y fait surtout la critique de l'éducation; puis de cette manie d'apprendre à parler de tout, de tout intervertir au moyen de la dialectique et du sophisme.

1 Vers 652.

2 Vers 902.

3 Mercure vient annoncer la colère que ressent Jupiter de ce que la richesse clairvoyante ne sacrifie plus aux dieux. Voyez surtout le vers 1119.

Ce n'est point ici le lieu de rechercher si Aristophane eut tort ou raison de jouer Socrate, et s'il lui nuisit ou ne lui nuisit pas. Nous nous bornerons à reconnaître avec le savant Écossais que nous avons cité tantôt, qu'à juger de la méthode de Socrate par la forme qu'elle a reçue dans les écrits de Xénophon, Aristophane ne pouvait mieux choisir son principal personnage [1]. Sous le rapport de l'enseignement et de l'éducation, Socrate était pour le poète dans la même position que Cléon pour la politique; c'était le plus célèbre parmi les hommes qui cherchaient à substituer de nouvelles idées à l'ancienne religion, une nouvelle morale aux anciennes mœurs. Aristophane lui oppose un caractère rude, mais naturel, celui du campagnard Strepsiade. Ce qu'on fait dire à Socrate tend à ridiculiser ses critiques contre le culte et ses explications des mythes. On le représente adoptant pour divinité les nuages et les brouillards; enfin sa froide manie de moraliser et ses hautes idées [2] spé-

1 *It is not our purpose to linger upon this part of the subject: we have a proposition to make out, from which M. Mitchells courage has shrunk, though he has collected such ample matter for supporting it: and in despite of that halo of glory, which virtues and intellect, that form an epoch in the history of man, have thrown around the son of Sophroniscus, we can see enoug to believe that Aristophanes was as happy in selecting the central figure for his piece, as he was in the other constituent parts of this his greatest production.*

2 Vers 422.



culatives sont couvertes de railleries. D'un autre côté, Strepsiade, sans le vouloir, montre combien les croyances populaires sont favorables aux mœurs et au bien-être de l'état. On ne se borne point à l'allégorie : il y a entre le juste et l'injuste un dialogue, où l'éducation ancienne et la nouvelle sont opposées l'une à l'autre, où le vieux temps est pour la mode un sujet de dérision.[1]

Les *Grenouilles* sont à la dégénération de la poésie ce que sont les Nuées à la dégénération des mœurs ; toute la pièce est dirigée contre Euripide et contre le mauvais goût. De grands mots ; des locutions et des expressions qui peuvent indifféremment signifier tout ou rien ; tels sont les défauts qu'on commence par reprocher à ce tragique, ensuite on parodie ses vers[2]. On raconte à Xanthias comment Euripide est parvenu à prendre la place d'Eschyle dans l'esprit d'un public sans goût. Alors le poète introduit comme interlocuteurs Eschyle

---

1 Vers 978.

2 La plaisanterie commence à ce vers (ἡ γλῶσσ' ὀμώμοχ' ἡ δὲ φρὴν ἀνώμοτος). Bacchus dit qu'il cherchera Euripide aux enfers, parce qu'il n'y a plus sur la terre de poète capable de lancer de grands mots (ὅστις ῥῆμα γενναῖον λάκοι). Hercule demande quels sont ces mots ; on lui répond, l'éther, appartement de Jupiter (αἰθέρα Διὸς δωμάτιον), le pied du temps (χρόνου πόδα). L'ame, qui ne veut point dans les sacrifices prêter un serment, tandis qu'à son insçu la langue le prononce.

et Euripide, chacun dans le caractère qui lui appartient; ailleurs les prologues et les chœurs d'Euripide sont présentés comme un travail factice, étranger à l'inspiration poétique. Si l'on oppose à ces railleries l'approbation du monde et des enfers, si l'on dit qu'un insensé peut seul élever la voix contre ces conceptions, le poète répond aussitôt qu'aux enfers c'est comme à Athènes, qu'il s'y trouve peu d'esprits droits et d'un goût sûr; qu'enfin le grand nombre n'approuve que ce qui est poli et recherché.

Les *Oiseaux* s'attaquent aux sophistes, aux poètes, aux prêtres, aux interprètes des songes, aux juges. Il faudrait par conséquent de grands développemens pour établir dans quels rapports cette pièce se trouve avec les mœurs du temps. Passons de suite aux *Chevaliers;* le peuple athénien y est mis en scène lui-même : il est évident que les adversaires de Cléon se servirent d'Aristophane pour faire comprendre aux citoyens ce que sa démocratie avait de ridicule. Cléon en fut frappé. Après la première représentation, ou bien au sujet des Babyloniens, où il était aussi joué, il fit appeler le poète au conseil; là il l'accabla de reproches, et lui dit avec menaces, qu'il avait rendu le peuple ridicule aux yeux des alliés qui venaient aux fêtes de Bacchus pour apporter leur tribut. C'est le poète lui-même qui nous l'apprend dans les Acharniens. Enfin dans

qui, jointes aux exemples, ouvraient au talent un chemin qui, sans elles, n'était accessible qu'au génie. A cette époque ce n'est point l'élite du peuple qui est profondément civilisée; c'est la masse entière qui prend pour du sentiment ses faibles impressions, pour de la civilisation ses notions superficielles, et qui, trop paresseuse pour s'appliquer à penser, veut que toutes les images soient élaborées, toutes les idées délayées par la rhétorique, toutes les propositions développées par la dialectique. Euripide était l'homme qu'il fallait pour cela: rhéteur, philosophe, poète, du moins dans un sens plus moderne, il était parfaitement propre à ce que demandait de lui son temps. Jamais son talent n'est en défaut; mais trop souvent le génie lui refuse ses clartés. Combien de vers insignifians les éditeurs n'ont-ils pas rejetés comme interpolés! mais ce sont des passages où le poète, abandonné par l'art, est resté nu. Ce n'est pas ainsi que pèche Eschyle, lorsqu'il est emporté au-delà des bornes. Le défaut de naturel, le sophisme, l'ampoulé, enfin le larmoyant substitué au pathétique: tels sont les défauts qu'Aristophane signale dans Euripide.

Un coup d'œil sur quelques-unes de ses pièces démontrera que l'éloquence du sophisme, l'habitude de moraliser, enfin le scepticisme et la manie d'assister aux débats judiciaires, s'y manifestent partout. Dans *Hécube*, Polydore commence par dire

qui il est, selon l'invariable et monotone usage du poète qu'Aristophane réprimande dans les Grenouilles. Puis il y a deux sujets menés de front : l'un est la mort de Polyxène, l'autre la punition de Polymestor ; tous deux fournissent l'occasion de mettre en scène les occupations favorites des Athéniens, les longs discours, l'art des avocats et les discussions judiciaires. Ulysse est un véritable sycophante, habile à tourmenter le sens des paroles, à produire des sophismes ; enfin, dans la seconde partie de la pièce, Agamemnon écoute les plaidoyers de Polymestor et d'Hécube, ils sont pleins de sentences et de maximes faites pour une époque de rhéteurs, et pour un peuple plus gouverné par la réflexion que par le sentiment. Ces maximes, une fois apprises, pouvaient s'appliquer en beaucoup de circonstances. Dans les chœurs, on ne peut se refuser à reconnaître que la plupart des choses sont artificieusement calculées pour flatter l'oreille.[1]

Oreste n'est pas vraiment une tragédie ; c'est un drame d'un autre genre que Philoctète. Le terme de ses maux n'est pas dans la pièce même, il n'est qu'annoncé. Cette fois encore c'est un procès qui

---

1 Aristophane désigne cela par ces mots : Τί τό φλαττόθρατ ; et plus loin il s'écrie : Ὦ Ζεῦ βασιλεῦ, τὸ χρῆμα τῶν κόπων ὅσον.

occupe le théâtre, et ce procès est accompagné de tous ses accessoires. Rien n'est épargné aux spectateurs : dans le discours du messager qui annonce à Électre sa condamnation et celle de son frère, le poète a tout rapporté, depuis les plaidoyers, qu'il donne en entier et qu'il mêle de considérations politiques, jusqu'à l'audition des témoins. Tâchons de retrouver quelques vestiges de l'influence de la philosophie raisonneuse sur les croyances populaires et sur la liberté de l'ame, restreinte par le sentiment des besoins extérieurs. Nous verrons aussi comment, en rabaissant la tragédie à la vie commune, les mœurs et les caractères perdirent de leur élévation. Un seul vers suffira pour donner un exemple des doutes émis sur la divinité : *Nous servons les dieux, quels que soient ces dieux*. Ménélas est un personnage qui appartient à une époque où les professions déjà sont devenues la principale affaire de l'homme. Une chose encore plus choquante, c'est la proposition faite par Pylade à Oreste, de tuer Hélène pour se venger de Ménélas. Oreste, le héros de la pièce, au milieu des plus sérieuses délibérations, suppose qu'Hélène, sa plus proche héritière, s'occupe dès à présent de prendre possession de son héritage, et d'y mettre les scellés.

Bien que de pareils traits marquent la décadence des idées héroïques, la différence des temps et des

mœurs est encore bien plus prononcée entre les *Sept chefs contre Thèbes* d'Eschyle, et les *Phéniciennes* d'Euripide, dont le sujet est absolument le même. Nous avons déjà dit que dans Eschyle l'état et la religion sont toujours au premier rang; que les intérêts et les malheurs particuliers sont toujours secondaires. Chez Euripide c'est précisément l'inverse : l'action repose sur des intérêts privés; elle se poursuit avec une espèce de sentiment propre au sexe féminin. Voilà pourquoi ce tragique, ennemi des femmes, fait cependant rouler toutes ses pièces sur ce qui les concerne. C'est Jocaste qui prononce le prologue; après elle, les Phéniciennes parlent en chœur : le destin de Ménœcus devient bientôt l'objet principal du poète, qui retourne ensuite à Jocaste et à ses filles. La moitié de la pièce se compose de sentences, dont les plus nombreuses sont celles qui renferment une pointe, ou des allusions, ou d'autres jeux de mots significatifs. La tragédie descend ainsi aux choses les plus vulgaires. Enfin, les procès ont aussi leurs droits; car Étéocle et Polynice parlent absolument comme deux sophistes occupés à soutenir un caractère donné. Tout l'art des rhéteurs a été mis à contribution, toute la finesse, tout l'esprit des interlocuteurs ont été épuisés dans les discours et dans les dialogues des deux frères. Leurs oraisons sont entièrement conformes aux règles : il y a exorde, discussion

pathétique du sujet, et péroraison. Les réponses brèves se font par sentences, se coupent par vers ou même par demi-vers. Néanmoins, en comparant avec les Phéniciennes la tragédie de Sénèque, on reconnaît la supériorité du siècle d'Euripide; on voit combien l'art oratoire était encore au-dessus des déclamations ampoulées de cette autre époque d'exagération.

Dans les *Troyennes*, le personnage qui fait le prologue commence aussi par se nommer[1]. Sans aucune nécessité on voit paraître les deux divinités de la cité. Immédiatement après, Hécube, avec la moitié du chœur, chante la chute d'Ilion. Le talent poétique d'Euripide se montre avantageusement dans les belles scènes entre Hécube et Cassandre, Andromaque et Talthybius; mais le fond de ces scènes prouve aussi qu'il traitait le pathétique en rhéteur et non en poète. Qui reconnaîtra le poète accompli dans ces tétramètres catalectiques qui se résolvent en dactyles, dans ces terminaisons, dans ces jeux de mots[2]? Et dans les adieux d'Andromaque, qui

---

1 Neptune rappelle absolument les paroles de Polydore; il dit :

Ἥκω λιπὼν Αἰγαῖον ἁλμυρὸν βάθος
Πόντου Ποσειδῶν — — —

2 Nous prendrons le discours de Cassandre pour montrer avec quel art les vers sont faits :

Στεῖχ', ὅπως τάχιστ' ἐς ᾅδου νυμφίῳ γημώμεθα.

n'apercevra pas la tournure oratoire, la disposition artificielle des discours, et ces imitations d'Homère subitement amenées pour flatter à la fois et l'oreille et l'esprit des Grecs? Mais en même temps comment ne pas voir que le temps de la haute et véritable inspiration était écoulé, et que dans les endroits les plus élevés le travail et le sophisme percent de tous côtés. Eschyle et Sophocle, qui ne visaient point à l'effet, étaient, par l'inspiration même, à l'abri des choses puériles. Une scène absolument sans couleur[1] entre Ménélas et Hécube

---

Ἦ κακὸς κακῶς ταφήσει νυκτὸς, οὐκ ἐν ἡμέρᾳ,
Ὦ δοκῶν σεμνόν τι πράττειν, Δαναϊδῶν ἀρχηγέτα.
Κἀμέ τοι νεκρὸν φάραγγες, γυμνά δ' ἐκβεβλημένην,
Ὕδατι χειμάῤῥῳ ῥέουσαι νυμφίου πέλας τάφου,
Θηρσὶ δώσουσι δάσασθαι, τὴν Ἀπόλλωνος λάτριν.
Ὦ στέφη τοῦ φιλτάτου μοι θεῶν, ἀγάλματ' εὔϊα,
Χαίρετ'. ἐκλέλοιφ' ἑορτὰς, αἷς πάροιθ' ἠγαλλόμην.
Ἴτ' ἀπ' ἐμοῦ χρωτὸς σπαραγμοῖς· ὡς ἔτ' οὖσ' ἁγνὴ χρόα
Δῶ θοαῖς αὔραις φέρεσθαί σοι τάδ', ὦ μαντεῖ ἄναξ.
Ποῦ σκάφος τὸ τοῦ στρατηγοῦ; ποῖ ποτ' ἐμβαίνειν με χρή;
Οὐκέτ' ἂν φθάνοις ἂν αὔραν ἱστίοις καραδοκῶν,
Ὡς μίαν τριῶν Ἐριννὺν τῆσδέ μ' ἐξάξων χθονός.
Χαῖρέ μοι, μῆτερ· δακρύσῃς μηδὲν, ὦ φίλη πατρίς·
Οἵ τε γῆς ἔνερθ' ἀδελφοὶ, χὠ τεκὼν ἡμᾶς πατὴρ,
Οὐ μακρὰν δέξεσθέ μ'· ἥξω δ' εἰς νεκροὺς νικηφόρος,
Καὶ δόμους πέρσασ' Ἀτρειδῶν, ὧν ἀπωλόμεσθ' ὕπο.

1 Les plaintes d'Andromaque sur son fils sont un exemple de la faiblesse tragique du poète.

succède à un chœur sublime. Ici Ménélas se présente avec cette formule usée des prologues, et qu'en vain le nouvel éditeur a voulu défendre, en s'appuyant du commencement de la tragédie des Perses d'Eschyle. Hécube, quand elle discute, en l'invoquant, l'essence de Jupiter, joue absolument un rôle de sophiste. Dans la scène entre Hélène, Hécube et Ménélas, celui-ci est juge, Hécube accusatrice, Hélène accusée; les plaidoyers habiles ne manquent pas : le tout est suivi d'un dénouement d'opéra, tant pour la forme que pour le sujet.

Il est donc démontré que le siècle d'Euripide s'était trop éloigné du vrai et de la vigueur du génie, pour comprendre un poète qui se fût montré robuste dans ses conceptions. Un homme aussi distingué qu'Euripide ne pouvait pas rester sur l'ancienne scène tragique. Dès qu'il eut ouvert une nouvelle route, il fallut que tous les autres le suivissent; mais, comme cela arrive ordinairement, ils s'égarèrent. Le genre fut donc épuisé; la comédie cependant ne l'était pas : il lui restait d'autres voies. Nous reviendrons à l'une et à l'autre, et, passant à l'histoire, nous tâcherons aussi de signaler la transition de la simplicité, du naturel, de l'inspiration, à l'art, à la philosophie, à la perfection, puis de cet état à la manie de moraliser et à l'élégance des conversations polies.

En parlant des poètes cycliques, nous avons dit comment, au moyen des progrès de la civilisation, la géographie et l'histoire passèrent, ainsi que la philosophie, de la poésie à la prose. Si nous suivions ici les progrès de la littérature, il faudrait sans doute rechercher les traces qui, de cette transition, nous meneraient jusqu'à Hérodote; mais notre but n'est autre que de présenter la marche de la civilisation sous ses différentes faces [1]. Pour l'histoire, Hérodote est à nos yeux ce qu'est Eschyle pour la tragédie : sa pensée dominante est celle qui règne aussi dans la conception des *Perses :* non qu'Hérodote ait voulu mettre en pratique ces idées que nous lui prêtons; mais telle était en lui la tendance déterminée par l'expérience qu'il avait acquise, qu'on croirait que c'est à dessein qu'il a écrit dans ce sens. L'esprit d'ordre des Grecs est mis en opposition avec la délirante confusion des mythes, la chronologie régulière avec ces espaces sans bornes des peuples barbares, le discernement qui choisit, avec la masse indigeste des histoires

1 On trouve des notions sur les ouvrages historiques antérieurs à Hérodote, dans les Recherches de Dahlmann; puis dans ce qu'on a écrit sur l'ancienne géographie, où il a été question nécessairement d'Hécatée, de Charon, d'Hellanicus et de Damaste. Voyez surtout Voss (Journal d'Iéna, 1804) et Ukert, dans ce qu'il a publié à Weimar, en 1814, sur la Géographie d'Hécatée et de Damaste.

orientales. Dans les *Perses* d'Eschyle on voit aussi une innombrable multitude d'hommes et de peuples succomber sous l'effort d'une poignée de Grecs disciplinés. C'est le même contraste. Hérodote abandonne à l'Orient l'avantage de l'imagination et de l'antiquité, et, comme Eschyle, il s'efforce de relever la dignité des mystères et du culte que, depuis quelques siècles, on avait emprunté à la Phrygie, à la Syrie, à la Phénicie, à l'Égypte. Son principal défaut est de chercher à tout les origines les plus arbitraires et les plus éloignées. Son témoignage est donc suspect, quand il parle de prêtres, de mystères, de foi aveugle; il ne voulait pas tromper, mais il partait d'une opinion à laquelle il adaptait tout, comme l'a fait depuis, au sujet de l'Inde, sir William Jones. Hérodote se proposait de faire ressortir le triomphe de la liberté grecque, de l'ordre et de la pauvreté de sa patrie sur l'esclavage, sur les pompes et les richesses de l'Asie et de l'Afrique, enfin, sur ce chaos de nations et sur les projets phantastiques de leur imagination exaltée [1]. Doué d'un jugement exquis, il s'inquiète peu de l'histoire telle que

---

1 Voyez Gatterer dans la Bibliothèque historique. Sa Dissertation, traduite en latin, est jointe à l'édition d'Hérodote donnée par Borhek en 1781. Voyez aussi Geinoz, Défense d'Hérodote, 3.e Mémoire (Acad. des inscript., tom. XXIII, pag. 103).

nous la donnent les traditions; il ne s'engage pas dans les époques primitives des Babyloniens, des Assyriens et des Égyptiens, plus qu'il ne le faut pour l'explication des narrations qu'il doit faire. Dès le sixième chapitre il commence à parler de cette lutte, à laquelle il revient enfin dans ses derniers livres, après une multitude d'épisodes, qui tous s'y rapportent; alors il en poursuit le récit jusqu'aux batailles de Platée et de Mycale, où s'arrête son ouvrage. Il y a dans ses épisodes deux intentions essentielles : la première, c'est que le livre devienne une sorte d'épopée en prose, à l'usage de la jeunesse[1]; la seconde, c'est que, plus la prospérité des barbares paraît étonnante, plus on voit briller aussi l'excellence des institutions grecques. Cette intention est visible dans ce qui est raconté des rois de Phrygie et de Lydie. Ici les offrandes apportées dans les temples par les Phrygiens et les Lydiens, les unissent aux Grecs. Hérodote se trahit à son insçu, en ce que par là les temples grecs l'emportent sur tous ceux qui sont répandus dans le nord de l'Asie mineure, et même sur ceux des Grecs qui étaient devenus asiatiques en Asie[2]. On peut faire la même remarque

---

1 Dahlmann a traité la question relative à la lecture des ouvrages d'Hérodote aux jeux olympiques.

2 Crésus soumet facilement les Grecs d'Asie, mais il recherche l'amitié de ceux d'Europe.

au sujet de Thalès et de Solon, quand on oppose leur expérience et leur modeste sagesse à la célèbre philosophie primitive de l'Orient. L'histoire même de la Perse est présentée de manière à nous montrer comment la simplicité, la modération, la force, prospèrent sous la protection des dieux; tandis que, d'un autre côté, les masses qui doivent écraser les Grecs, sont faibles de leur immensité même. Quoi de plus naturel, pour faire comprendre la grandeur de l'empire, que d'y faire entrer la description de cette Égypte si ancienne, si puissante, si populeuse! Dans le troisième livre on y ajoute encore une partie de l'Afrique; mais, afin que le lecteur ne perde jamais de vue les Grecs, on les lui rappelle au moyen de Polycrate de Samos.[1] De là on en vient à la prépondérance militaire des Spartiates, ce qui amène naturellement l'explication de leurs lois et de celles de Corinthe. Passant ensuite aux révolutions de la Perse, l'historien fait connaître le caractère et l'esprit de son temps, et surtout par rapport aux Grecs. Il vivait à une époque où les querelles de l'oligarchie, de la démocratie, de l'aristocratie, occupaient tous les états, et quelquefois faisaient répandre beaucoup de sang. La monarchie n'était point encore oubliée; les choses nouvelles luttaient avec les anciennes.

---

1 Chap. 39-61.

Hérodote place dans la bouche des grands de Perse, qui disputent entre eux sur la meilleure forme de gouvernement, les pensées des hommes les plus sensés du temps. Les idées monarchiques l'emportent, il est vrai; mais l'auteur n'en met pas moins dans le discours d'Otane, dont il fait le défenseur de la démocratie, le principe fondamental, la base sur laquelle elle doit reposer. Immédiatement après, nous voyons par ce qui est dit de Démocède, ce que c'était que la science grecque; puis Scylax est employé par Darius dans les mers de l'Inde, et Mandroclès jette un pont sur le Bosphore. Les choses les plus simples sont parfois accompagnées de merveilles. Dans Hérodote le climat du Sud inspire ces fables, et de nos jours encore les pays méridionaux de l'Europe s'attachent plus au culte des saints et à leur légende qu'à Dieu même. L'historien hasarde souvent un doute par la tournure même de son récit: *on dit*, *j'ai entendu raconter;* jamais il n'est trompeur: sa simplicité est touchante, et son style est sans apprêt. Parmi ces fables et ces contes mythologiques, la prose seule nous rappelle que nous sommes sur le terrain de l'histoire. Les deux derniers livres sont exclusivement consacrés au dénouement; et de la sorte tout, depuis le commencement jusqu'à la fin, est calculé de manière à servir de leçon.

L'histoire de Thucydide nous fait reconnaître

une époque où la masse entière des citoyens avait cessé d'être uniforme, où l'éducation avait introduit entre eux des différences telles, que l'auteur, ami de la vérité, devait choisir le public auquel il voulait s'adresser [1]. Thucydide comprenait que le moment était venu où l'esprit, qui avait conduit la civilisation à son apogée, où la force qui l'avait entretenue, allaient peu à peu s'évanouir. Souvent, sans le vouloir, Hérodote montre dans toute leur grandeur les efforts généreux qui signalent la lutte contre les Perses; il fait ressortir surtout les effets d'une liberté sagement retenue dans les bornes de la religion, des lois, des mœurs; mais Thucydide rend palpables les causes de décadence. Nous dirions volontiers que dans Hérodote c'est le siècle qui parle et que Thucydide est au-dessus de son temps : fort de sa philosophie, de son expérience, de sa connaissance des hommes, il n'adresse qu'à un petit nombre d'individus ses récits et ses observations graves et concises sur le bien que l'on pouvait encore faire [2]. La variété

1 C'est ce que Cicéron paraît avoir senti, liv. V, *de Finib.*; il dit : *Ista studia, si ad imitandos summos viros spectant*, ingeniosorum *sunt, si tantummodo ad indicia veteris memoriæ cognoscendæ* — — curiosorum. Il ne regardait l'histoire que comme un moyen, tandis que chaque science, à nos yeux, peut être un but pour celui qui la saisit bien.

2 Platon regarde comme incurables les folies du temps et

des objets, leur mouvement, donnent à l'ouvrage d'Hérodote beaucoup d'attrait pour le goût; Thucydide parle plus à la raison. L'expérience offre partout ses richesses, et les caractères sont d'autant plus admirables, que l'art se fait moins sentir. Cela est vrai pour les discours comme pour les narrations[1]. Dans Hérodote ils sont naïfs et portent l'empreinte du temps auquel ils appartiennent : c'est l'éloquence du cœur; dans Thucydide, c'est l'expression d'une énergique philosophie, d'une philosophie dans laquelle rien jamais ne sent l'école. Xénophon est déjà plus moraliste; on reconnaît dans son livre une époque où il fallait suppléer à ce qui manquait à la religion par l'art des rhéteurs. Les discours de ce genre ont ensuite passé chez les

---

les préjugés des hommes; il ne veut point s'appliquer à les guérir; Aristote abandonne l'idéal, qui est en trop grand contraste avec la réalité, et cherche d'autres chemins pour parvenir à cette réalité; Thucydide passe entre les deux philosophes. Au surplus Thucydide, dans son penchant pour une aristocratie bien entendue, dans son éloignement pour la démocratie dégénérée en tyrannie, exprime sérieusement la pensée des meilleurs citoyens, comme Aristophane par ses plaisanteries, comme Platon par sa philosophie. Il est loin de la fausse idée de Xénophon, qui voit cette aristocratie dans l'oligarchie de Sparte.

1 L'époque de Thucydide est, sans contestation, celle qui l'emporte par l'excellence des discours sur toutes celles où les historiens ont jugé à propos d'en mêler à leurs récits.

Romains. Hérodote, semblable à Homère, ne s'en sert que pour suspendre le récit; Thucydide, à côté des actions, veut placer la vigueur de caractère et la tournure d'idée de ses personnages; il cherche à reproduire et leurs expressions et la liaison de leurs pensées. Peu nous importe que Périclès se soit énoncé comme il le fait dans Thucydide, pourvu que nous retrouvions dans ses paroles l'expression de ce caractère si distingué par son activité. Qui ne reconnaîtrait, en effet, dans sa dialectique serrée le disciple d'Anaxagore? Qui ne retrouverait, dans ce qu'il dit des arts, des édifices publics et des sciences d'Athènes, l'homme qui sut en faire des élémens essentiels de la démocratie? Et lorsqu'on le voit sans cesse tirer parti de la vanité des Athéniens, puis opposer leurs institutions à celles de Sparte, on saisit les ressorts au moyen desquels il gouvernait cette masse indomptable. Deux discours de Brasidas dépeignent à merveille le caractère que nous lui connaissons; c'est cette même valeur dans la guerre, cette même douceur et cette aménité envers les alliés qu'il s'agit de gagner ou de conserver[1]. Les interlocuteurs de

---

1 Voyez dans le IVe livre les chap. 85-87, et le 126.e Ce dernier est un des plus remarquables de toute l'antiquité, sous le rapport de la noble confiance d'un homme fort de l'excellence de la valeur innée des Spartiates. On y peut admirer le calme de la véritable énergie au moment du danger.

Thucydide ne sont point des héros de théâtre; il n'affecte pas l'imitation du dialecte, des locutions; enfin ce n'est point un Brasidas tragique, c'est Thucydide lui-même qui nous parle selon l'ame et l'esprit de Brasidas.

De Thucydide à Xénophon la transition est à peu près la même que de Sophocle à Euripide : nous nous y arrêterons un peu, parce que c'est un moyen de faire connaître le caractère du temps, pour ce qui concerne la fin de la guerre du Péloponèse et les dix années qui suivirent. Il nous faudra d'ailleurs considérer Xénophon sous tous ses rapports; car ses traités philosophiques et politiques expliquent ses ouvrages sur l'histoire. Il est naturel de commencer par les Mémoires sur Socrate. Xénophon veut expliquer cette raison d'instinct que Socrate appelait son génie, et qu'il croyait en lutte avec la dialectique. Le Socrate de Xénophon pense que l'on doit tout réduire en règles arides, et que l'on parvient à l'apogée de la civilisation, lorsqu'on a transformé en idées sensibles d'utilité pratique ce sentiment indéfinissable d'une nature plus élevée, qui de tout temps a remplacé pour le peuple une religion purement rationnelle. L'histoire et la philosophie de Xénophon se résolvent donc en préceptes de conduite qui sont plus importans, sans doute, qu'au temps d'Hérodote, à raison de l'accroissement des relations sociales.



Il part de ce point que l'homme ne doit songer aux spéculations philosophiques qu'après qu'il a pourvu aux besoins terrestres [1]. Il ne paraît pas, d'après cela, qu'Aristophane ait eu entièrement tort, quand il dit à Socrate que sa philosophie populaire, bien qu'elle combatte les sophistes, fera naître une nouvelle espèce de sophisme [2], et Critias ne paraît pas non plus mal fondé à dire à Socrate que les cordonniers et les tailleurs feraient mieux de s'en tenir à leur aiguille, que de passer leur temps à moraliser tantôt dans un sens, tantôt dans un autre, sans s'arrêter jamais à aucun principe certain [3]. La manière dont Xénophon justifie Socrate de ses liaisons avec les plus cruels des trente tyrans, conduit à l'ap-

---

1 Liv. I, chap. 1, §. 12.

2 On lit dans l'*Edinburgh Review*, Nov. 1820, pag. 298: *We find him (Socrates) spending his time not only with such ambitious and unprincipled young men as Alcibiades and Critias, who left him as soon as they had gained their objects — a power of speaking and an aptitude for action upon principles, which it is very plain, notwithstanding the example of Socrates himself, might lead to any thing but patriotism and moral excellence — but with an Eucleid, an Antisthenes, an Aristippus, men who, as Mr. Mitchell observes* (c'est ici le traducteur qui est d'accord avec le censeur), *went from him,* « *to form schools, whose names have since been synony-* « *mous with sophistry, the coarsest effrontery and the most* « *undisguised voluptuousnes.* »

3 *Memorab.*, I, chap. 2, §. 37.

probation de ces argumentations si fort à la mode dans Athènes. Dans le quatrième chapitre du premier livre on en voit les résultats : les dieux n'y sont que des espèces de machines morales, et leur existence n'est fondée que sur une mauvaise démonstration, qui conviendrait encore mieux au panthéisme. C'est surtout dans le second livre qu'on peut juger combien l'idée de la piété s'était éloignée de la sainteté et du sublime qui fait abstraction de l'utile : les liens du sang, l'amour de la patrie, l'amitié, y sont mis au-dessous des richesses, et rangées, seulement sous le rapport de l'utilité, à côté des maisons, des champs, des esclaves, des troupeaux. Les arts sont aussi renfermés dans ces misérables limites ; on les condamne à la simple imitation. Cependant Xénophon paraît grand par d'autres mérites : ses Mémoires sur Socrate nous montrent l'activité et la variété du caractère athénien bien différente de cette uniformité persanne, de cette monotonie qui règne dans la Cyropédie. Le dialogue est vif, les caractères sont naturels; la société toute entière se meut à nos yeux; nous en apprenons à la fois et le ton et les nuances. On ne se borne point à nous peindre les hommes, les mœurs d'une époque où des connaissances générales remplaçaient l'enthousiasme du grand et du beau; on nous présente cette époque du côté le plus favorable. Si nous passons de cet

ouvrage à la Cyropédie, la forme romanesque de cette histoire, plus agréable que la sèche réalité, nous révèlera l'existence de mœurs et d'idées assez semblables à celles de notre temps pour les raffinemens et pour l'excès de la politesse. Personne, au temps d'Hérodote, n'aurait imaginé de conduire l'état comme on fait mouvoir une machine, ni de créer pour des milliers d'années un empire guidé seulement par l'amour, la douceur et la raison. Chaque page de cet historien, au contraire, démontre que la meilleure constitution est celle qui retient les passions au moyen des lois, où tous sont protégés par elles et par la divinité, au lieu d'être abandonnés à la sagesse d'un seul. Quand Hérodote essaie de nous réconcilier avec la destinée, quand il veut nous consoler des désordres et des agitations de ce monde, ce n'est point à l'aide d'utopies, ce n'est point en nous présentant un roi qui tient dans sa main la loi, le droit et la paix. Il nous montre Némésis, le destin, et cette envieuse divinité qui précipite l'homme du sommet de la grandeur, et qui le punit d'une félicité qui n'appartenait qu'à elle. Xénophon, au milieu d'une turbulente démocratie, parmi des guerres perpétuelles, dans la foule des sophistes, des sycophantes, des rhéteurs, ne pouvait pas avoir les mêmes idées. L'ordre et la hiérarchie qui déterminent toutes les relations sociales, devaient lui paraître le bien su-

prême. Il y a quelque ressemblance entre la Cyropédie et le Télémaque; mais Xénophon a placé son sujet dans un pays peu connu de ses concitoyens et de la postérité; il l'a enrichi de détails sur les mœurs et les institutions qu'il avait apprises par lui-même; enfin, il a su faire aussi de l'histoire de ce pays un excellent usage. Il y a dans son style du calme et de la dignité; des images gracieuses; les caractères vertueux sont plus fréquens dans son livre que nous ne les voyons dans le monde. Une chose étrange, et qui prouve combien la philosophie de Socrate l'emportait en Xénophon même sur sa propre expérience, c'est que lui, qui a visité la Perse, qui l'a étudiée à fond, rapporte cependant à Cyrus toute l'organisation de l'état, sans même nous faire sentir que cette organisation si vantée, qui le convertit en une simple machine, est précisément ce qui a mis les Perses dans la situation fâcheuse dans laquelle il les trouva.

La Retraite des dix mille dans ses narrations simples, énergiques et serrées, agit sur nous d'une tout autre manière que la Cyropédie. Les deux ouvrages dont nous venons de parler, nous ont fait apercevoir le siècle de Xénophon de son côté défavorable; ici, au contraire, ce siècle apparaît dans tout son éclat, avec tous ses avantages : partout on voit briller l'esprit flexible des Grecs, capable de tous les progrès, de toutes les inventions, de toutes

les expériences; tandis que les Perses demeurent dans leur impassible immobilité, et ne se meuvent que comme des machines qui ne seraient susceptibles d'aucune nouvelle direction. Il n'y a rien ici de cette couleur mêlée de nuances grecques et de teintes persannes; tout est sérieux, tout est vrai. Qu'on se rappelle la mesure donnée exactement pour toutes les marches, les indications géographiques, puis les soins apportés aux campemens; enfin la tactique habile, déployée par les Grecs. Quel contraste avec la confusion des Perses, avec leurs délibérations, avec leurs négociations. Plein de son sujet, l'auteur oublie les ornemens du langage. Empruntées au journal de ce chef, les remarques d'histoire, de géographie et de statistique prennent une double valeur. Ce n'est plus l'élève de Socrate, ce n'est plus l'auteur des *Dits mémorables;* c'est l'homme de son temps, de son peuple. Les dieux sont à ses yeux ce qu'ils étaient avant Homère; ce sont des moyens que la partie sensée de la nation emploie pour retenir une multitude capricieuse. Partout on parle de la volonté des dieux et des moyens de la connaître : on consulte les intestins des animaux; jamais Xénophon ne laisse échapper le moindre doute. Le plan, l'exécution de chaque entreprise, appartiennent toujours aux dieux; les chefs ne gardent pour eux que la gloire d'avoir trouvé les moyens d'accomplir les projets qu'ils

ont ou dictés ou approuvés. Combien, après la chute de Cyrus, les Perses paraissent petits dans leurs menées contre les Grecs! Quelle dut être leur surprise, lorsqu'après avoir pris par la trahison tous leurs chefs, ils virent se former tout à coup un nouvel état-major, et sortir des rangs de l'armée des commandans pour toutes les divisions.[1] Xénophon, quand il est question de lui-même, ne se cite qu'avec une extrême modestie[2]. Jamais il

---

1 *Anabasis Cyri, lib. II, cap.* 5, §. 31. « Comme ils furent « à la tente de Tissapherne, on fit entrer les généraux : Proxène « le Béotien, Menon le Thessalien, Agias l'Arcadien, Cléarque « le Laconien, et Socrate l'Achéen; mais les capitaines demeu- « rèrent à la porte, et aussitôt le signal donné, ceux de dedans « furent arrêtés et les autres taillés en pièces. Quelques cavaliers « perses coururent ensuite par la campagne, et tuèrent tous les « Grecs qu'ils rencontrèrent, soit libres ou esclaves. On s'étonnait « de les voir courir, parce qu'on ne pouvait discerner du camp « ce que c'était, jusqu'à ce que Nicarque l'Arcadien arriva, « blessé au ventre, et tenant ses entrailles entre ses mains, « qui dit comme le tout s'était passé. Chacun courut aussitôt « aux armes tout éperdu, croyant que les barbares viendraient « de ce pas attaquer le camp. »

2 Il ne se cite lui-même qu'au 1.er chapitre du III.e livre. « Il y avait dans l'armée un certain Xénophon (τις Ξενοφον), « qui ne servait ni comme général, ni comme capitaine, ni « comme simple soldat, mais Proxène, qui était lié avec lui « par les liens de l'hospitalité, l'avait appelé auprès de lui. « Il lui avait promis, s'il voulait venir avec lui, de lui procurer « la faveur de Cyrus, qui lui serait plus utile que celle de sa « patrie. »

ne rattache l'action à sa seule personne; les exploits n'appartiennent pas tous à l'auteur, comme ceux de César; ils sont la propriété commune de sa nation et de la civilisation de son temps. Le même ton règne au troisième livre, où Xénophon engage tous les chefs à se frayer un chemin à travers les ennemis. Apollonide seul ouvre le lâche avis de traiter avec les Perses; il parle des difficultés sans nombre de la retraite. Xénophon, à son langage, le prenait pour un Béotien; mais les soupçons que fait naître sa démarche, engagent à l'examiner de plus près : il porte des boucles d'oreilles; ce n'est point un Grec : à l'instant on le repousse. La sage conduite de Xénophon envers Chérisophos est propre à faire comprendre quelle prépondérance la guerre du Péloponèse avait donnée aux Spartiates. Celui-ci n'a, pour ramener dans leur patrie les Grecs égarés au fond de ce vaste empire, ni talens militaires, ni connaissances acquises. L'adroit Athénien ne l'en propose pas moins pour le commandement, afin de ne point s'attirer la haine des Spartiates pour l'époque de son retour, puis afin de contenir par la crainte ses propres soldats. Xénophon commande donc sous le nom de Chérisophos. Cet homme est tout autre dans la vie pratique que lorsqu'il raisonne.

Dès le commencement de son Histoire de la Grèce, Xénophon nous annonce une suite du

livre de Thucydide [1]. Le style tient le milieu entre celui de la Cyropédie et celui de la Retraite des dix mille. En le comparant à la manière de Thucydide, on comprend de suite que les récits seront clairs, réflechis et suivis; mais on ne peut s'attendre à cet examen rigoureux, à ces tableaux énergiques qui distinguent si éminemment ce grand historien.

Hérodote nous semble avoir considéré l'histoire comme une révélation des secrets du destin et de son influence dans les affaires humaines; ou, si l'on veut, il la regardait comme une série d'événemens, naissant et découlant les uns des autres. Pour Thucydide, le récit des faits de l'histoire n'est qu'un moyen de dévoiler, par un examen sévère et complet, cette incompréhensible nature de l'homme, ce caractère intérieur qui tend sans cesse à se cacher, à se dérober à l'observation. Xénophon, comme tous les écrivains plus récens, n'a qu'un but moral et politique, sans aucune tendance générale; il s'agit de faire ressortir tel ou tel précepte, d'enseigner au présent la leçon du passé, enfin, d'élever tel ou tel peuple, tel ou tel mode d'administration au-dessus des autres. Le but de Xénophon est de

---

1 C'est ce qui résulte des premières paroles des Helléniques: *Μετὰ δὲ ταῦτα, οὐ πολλαῖς ἡμέραις ὕστερον, ἦλθεν ἐξ Ἀθηνῶν Θυμοχάρης, ναῦς ἔχων ὀλίγας.*

vanter Sparte; il ne s'inquiète pas de savoir quels seront ses lecteurs : sa marche est à la fois simple et facile, tandis que les récits de Thucydide, au lieu de la limpidité des ruisseaux, affectent la profondeur des fleuves. Avec quelle froide indifférence Alcibiade est, dès le commencement, écarté des récits de Xénophon, sans même qu'à l'occasion de sa rentrée triomphale dans Athènes, il soit dit en aucune façon quels furent les nouveaux rapports de ce grand homme avec sa patrie, depuis le moment où Thucydide l'a laissé. On se tait sur les ruses hypocrites de Lysandre, ou bien on glisse sur ce chapitre sans parler de sa honteuse intelligence avec Théramène, qui cependant est une chose avérée. Dans la suite, quand il n'est plus possible à l'auteur de cacher la participation des Spartiates aux cruautés des oligarques d'Athènes, on frémit à la vue de cette froide impassibilité d'un Athénien, capable de raconter ainsi les malheurs de sa patrie. On est encore bien plus choqué de ce ton, quand il est question de la conjuration de Cinadon. Un homme tel que Xénophon n'aurait pas dû laisser perdre cette occasion de nous faire connaître les rapports de l'oligarchie de Sparte avec le reste de la nation; il n'aurait pas dû nous laisser ignorer comment tous les moyens lui étaient bons pour retenir un pouvoir injuste. Que Thucydide est supérieur dans ces sortes de sujets; il n'omet rien de

ce qui peut caractériser un gouvernement. Bientôt l'histoire grecque de Xénophon devient, à la manière des modernes, une espèce de biographie d'Agésilas. Nous ignorons alors les changemens survenus à Athènes; on ne nous dit rien du joug que Lysandre et ses oligarques faisaient peser sur la Grèce entière. Nous n'irons pas jusqu'à prétendre que Xénophon, au sujet de la délivrance de Thèbes, n'a donné le rôle de Pélopidas à Mellon que pour obscurcir la gloire des deux illustres Thébains; mais il est évident qu'il couvre d'un voile favorable la part qu'eut Agésilas à la mauvaise action de Phœbidas, et qu'il se tient fortement sur ses gardes pour ne pas accorder la principale place de ses récits aux accroissemens de la puissance thébaine. Les récits de Xénophon manquent souvent de formes dramatiques; toutefois il a des endroits éminemment riches de ce genre de beauté : tel est celui où une ambassade athénienne est introduite dans l'assemblée des Spartiates. Le caractère des diverses classes du peuple athénien y est parfaitement dépeint : on y voit l'orgueil de la noblesse, la véhémence et la passion des chefs du peuple, l'habileté et l'éloquence de ceux qui avaient appris la science du gouvernement. Callias, Autoclès et Callistrate, sont les principaux ambassadeurs; ils vont parler devant les Spartiates et devant les autres députés de la Grèce. Callias est le fils du riche Hipponicus, de haute no-

blesse, et pour cela prêtre de Cérès[1]; du reste, c'est, comme nous le savons d'ailleurs, un homme vain, une tête vide et sans valeur morale[2]. Xénophon nous le dépeint à merveille, quand il dit que Callias aimait autant à entendre ses louanges de sa propre bouche que de celle d'autrui; le discours qu'il lui prête ne parle que de lui-même, et point du tout de l'affaire. Il reprend les choses de si loin, que ses auditeurs perdent patience; puis il parle de ses aïeux, de ses dieux, de leur culte mystérieux; il ne fait grâce ni d'Hercule, ni des Dioscures, ni de Cérès, ni de Triptolème, ni même de l'agriculture venue de l'Attique dans le Péloponèse. Nulle vue politique, nul acheminement à la paix désirée; l'orateur devient la risée de tous[3]. Autoclès parle après Callias : d'un seul mot[4] Xénophon le représente comme un de ces hommes habiles à exciter les passions des Athéniens. Son discours prouve combien de pareils hommes sont peu faits pour

---

1 Δᾳδοῦχος.

2 Il joue un rôle principal dans le discours d'Andocide, περὶ μυστηρίων. Reiske, tom. IV, pag. 57. Il y fait un abus scandaleux du sacerdoce. Nous n'adopterons pas tous les reproches que lui fait Andocide; mais, quoi que nous en ôtions, il en restera toujours assez pour donner une idée de la vie dissolue de cette classe d'Athéniens.

3 Hellén., liv. VI, chap. 3.

4 Ἐπιστρεφής.

mener de grandes négociations, et combien il est peu sage de céder au plaisir momentané d'humilier ses adversaires. Autoclès commence par une vérité fort dure pour les Spartiates, et il finit par leur reprocher leur manque de foi et leur cruelle ambition [1]. Enfin Callistrate prend la parole; c'est celui que Xénophon désigne comme le véritable homme d'état, comme celui qui a su s'approprier l'habileté et les connaissances de son siècle. Callistrate va droit au but : il ne cherche point à exciter les passions, il ne veut qu'apaiser celles qu'on vient d'irriter. Aussi son discours ne s'égare pas un seul instant et la paix est conclue.

Dans les autres écrits de Xénophon on distingue la même sagesse, la même expérience; mais on y retrouve toujours cette philosophie qui se borne à effleurer la vie. [2]

---

1 Hellén., l. c., §. 7.

2 Le Traité sur les constitutions de Sparte et d'Athènes est rédigé selon les principes que nous avons signalés. Xénophon est convenu lui-même que la vie d'Agésilas n'est qu'un éloge. Dans l'Économique, Socrate donne un système qu'il poursuit jusqu'aux moindres détails de la vie domestique. Le Dialogue entre Hiéron et Simonide a pour résultat la même erreur qui sert de base à la Cyropédie. D'abord on démontre fort bien que le sort d'un tyran n'est pas digne d'envie, soit qu'il s'agisse de jouissances en général, soit qu'il s'agisse de la fidélité ou de la confiance des affections. Le tyran doit avoir les justes pour ennemis, les méchans pour amis : il vit

Depuis Xénophon, l'histoire demeura irrévocablement liée aux sciences politiques.

---

dans de continuelles anxiétés. On se demande enfin pourquoi le tyran ne se démet point du pouvoir; mais cela même lui est impossible. Jusqu'ici il n'y a rien encore qui soit commun à la Cyropédie; mais la fin est destinée à prouver qu'un seul homme doit sans cesse guider la marche de l'état et l'améliorer. L'apologie de Socrate est plutôt l'hommage de l'attachement et de l'admiration qu'une défense formelle. Le Banquet de Xénophon et celui de Platon diffèrent en ce que le premier cherche dans la sphère ordinaire de la vie ce qui lui paraît constituer le bonheur, tandis que le second, à l'imagination ardente, à l'esprit profond, ne trouve point de satisfaction dans l'empire des sens, et s'élève à de plus hautes régions.

CHAPITRE IV.

De la fin de la guerre du Péloponèse jusqu'à Philippe de Macédoine.

---

§. 1.[a]

Restauration d'Athènes, grandeur de Thèbes jusqu'à la mort d'Épaminondas.[1]

Nous allons nous occuper des causes qui détruisirent en Grèce les gouvernemens républicains, et préparèrent les institutions monarchiques, qui prévalurent dans la période suivante. Les premiers objets qui frappent notre attention sont, Athènes délivrée du joug de l'oligarchie, et la garnison spartiate éloignée de ses murs avec son commandant Callibios. Il ne faut pas admettre aveuglément tout ce que Lysias rapporte des cabales de Théramène, son récit n'ayant pour but que de rendre odieux les trente tyrans, et surtout Érathosthène; mais on

1 Selon Démosthène, il faudrait accorder les 29 ans qui suivent aux Spartiates. Il dit, Philipp. III, p. 106, édit. de Bekker, que les Athéniens ont été 73 ans à la tête des affaires de la Grèce. Ἴσχυσαν δέ τι καὶ Θηβαῖοι τοὺς τελευταίους τουτουσὶ χρόνους μετὰ τὴν ἐν Λεύκτροις μάχην.

peut conclure des discours prononcés devant tout le peuple par cet orateur, que même avant la reddition d'Athènes, Théramène avait négocié avec Lysandre l'établissement d'un gouvernement semblable, pour le nombre de ses magistrats, à celui de Sparte [1]. Il s'agissait de revoir la législation, et dans les anciens temps c'étaient les *àsymnètes* qui étaient chargés de ce soin. Chez les Romains on créait cinq, trois ou dix magistrats; Athènes en nomma trente. En apparence, les choix se faisaient par le peuple; mais, dans la réalité, la plupart étaient convenus d'avance entre Théramène et Lysandre. Sur les trente il n'y en avait que dix qui ne fussent pas déjà désignés, dix autres l'étaient par Théramène, dix par les chefs de la conjuration oligarchique [2]. Les trente convoquaient le conseil, et nommaient aux charges, comme le faisait le peuple. Leurs premiers actes furent durs, mais non pas précisément injustes : ils poursuivirent les sycophantes et les ins-

1 Voyez Lysias, *κατὰ Ἀγοράτου*, édit. Bekker, pag. 264. Puis, pag. 255 des *Orat. græc.*, un autre passage dont il faut aussi se défier.

2 Ἔφοροι. Lysias, pag. 251. Après la bataille d'Ægos Potamos commencèrent les divisions et les confréries (ἑταίρων). On créa cinq éphores mis à la tête des diverses sections de ces confréries pour les réunir et diriger les complots. Dès-lors on agit contre le gouvernement démocratique. Voyez, au surplus, les trois premières additions au 3.e vol. de la Sparte de Manso.

tigateurs du peuple. Il n'eut pas été besoin pour cela d'une garnison de Spartiates; mais leurs vues ne s'arrêtaient pas là; on fit donc venir des troupes, dont le chef était Callibios, soldat grossier. Callias, formé à l'école du premier des philosophes, jouait parmi les trente le rôle principal. Il voulait établir par la violence une tyrannie systématique, et il le voulait avec un courage digne d'une meilleure cause. Ce fut dès l'origine un sujet de dissention entre Théramène et Critias, auteurs de toute cette organisation aristocratique; mais leur différend n'eut pas de suite. Le discours de Lysias contre Ératosthène nous révèle les particularités de ces faits, sur lesquels les historiens ne nous disent que des choses générales, mais il faut toujours se tenir en garde contre ses déclamations. L'avarice des Spartiates n'eut pas moins de part aux horreurs qui furent commises à Athènes, que l'esprit de vengeance et l'ambition des oligarques. Critias, aigri de ce que le peuple l'avait autrefois exilé, voulait tout anéantir. Théramène, au contraire, tenait à garder une certaine mesure. Critias craignit bientôt qu'il ne fît un pacte avec les modérés; c'est pourquoi il fit ordonner le désarmement de tous les citoyens, à l'exception des trois mille qui, après la dernière défaite navale, avaient composé une sorte de confrérie oligarchique; toutes les autres armes furent déposées dans le temple de la citadelle; cha-

cun des trente devait, après cela, dresser sa liste de proscriptions et de meurtres. Théramène, au lieu de déférer à cette demande, s'y opposa. Le conseil, composé des faibles instrumens de toute espèce de violences, fut appelé à décider la chose, mais il se rangea, contre toute attente, du côté de Théramène. Critias, alors, fut obligé de risquer le tout pour le tout. Il raya donc Théramène de la liste des trente, le fit arracher de l'autel sous la protection duquel il s'était réfugié, et le contraignit à boire le poison.[1] A partir de ce moment, les cruautés, les exils, les brigandages n'eurent plus de frein : Mégare et Thèbes se remplirent de proscrits athéniens. Thrasybule réunit à Thèbes trois cents hoplites et vint occuper Phyle, fort des frontières, où il recueillit tant de mécontens et de bannis, que, pour empêcher les progrès du mal, les trente crurent nécessaire d'attaquer ce poste. Ils échouèrent dans cette entreprise, et Thrasybule s'empara de Munychie et du Pirée. Tous les jours il y avait de nouveaux combats : le sang des citoyens coulait à grands flots. Enfin, Critias et Hippomaque tombèrent : c'étaient, dans ce parti, les deux seuls hommes de cœur et d'exécution. La conciliation devenait donc possible; Cléocrite, le héraut des mystères, tâcha

---

1 Voyez sur tout cela le discours de Lysias contre Ératosthène, édit. Bekker, pag. 258.

d'opérer un rapprochement entre les trois mille citoyens oligarchiques qui représentaient le peuple, et le reste de la nation. Les tyrans furent chassés par leurs propres partisans, excepté Phædon et Ératosthène; on créa une nouvelle oligarchie de dix hommes, un par chaque tribu : on affecta de ne nommer que des adversaires de Chariclès et de Critias, afin de se garantir des principes de l'oligarchie qui venait de tomber. Quant à la démocratie, elle ne convenait ni aux dix, ni aux trois mille, et les espérances du peuple furent trompées [1]. Les démocrates, aigris contre les dix, couraient en foule au Pirée pour se joindre à Thrasybule [2], afin d'obtenir par les armes ce qu'on ne voulait pas accorder à leurs vœux. Les dix ne tardèrent pas à comprendre qu'il leur serait impossible de se maintenir; ils sollicitèrent le secours de Sparte, demandé aussi par ceux des trente qui s'étaient réfugiés à Éleusis. La malheureuse Athènes, déchirée en trois factions, se vit de nouveau ménacée sur terre et sur mer par Lysandre et par son frère Libys. Elle n'échappa de ce péril que grâce à un heureux hasard. Sparte comprit enfin quelle haine lui attirait Lysandre : Mégare même avait osé s'en rendre l'interprète, en refusant le droit de cité demandé par Lysandre pour Her-

---

1 Lysias, l. c., pag. 253.
2 Olymp. 94 : de Janvier à Mars 403 avant J. C.

mon, qui avait le plus contribué au succès de la bataille d'Ægos Potamos [1]. Pausanias, avec quinze autres commissaires, arrêta les démarches violentes de Lysandre et ramena la paix. Toutefois il paraît qu'il y eut dans cette conduite de Pausanias plus de jalousie contre Lysandre que de désir d'épargner Athènes ou d'assurer l'influence de Sparte. Aussi cette paix devint-elle le sujet d'une accusation contre lui. Le traité qu'il fit, portait que les trente et les compagnons de leurs excès, ainsi que les personnes qui, parmi les trois mille, ne voudraient pas se soumettre à la démocratie, iraient habiter Éleusis, et que les autres Athéniens auraient la faculté de constituer l'état comme ils l'entendraient. Il était impossible, sans doute, que dans un petit espace deux états ennemis, issus de la même ville, pussent perpétuer leur existence; il y eut bientôt des dissentions nouvelles. Cependant les chefs du parti d'Éleusis se laissèrent amuser par des propositions de paix et furent tués par trahison [2]. Ce fut le dernier acte de violence de ce temps : le peuple reprit son ancienne constitution [3]. Non-seulement Thra-

---

1 *Demosth. in Arist.*, pag. 621, édit. Bekker. Les Mégariens répondirent que dès que Hermon serait fait Spartiate, ils le feraient aussi Mégarien.

2 Octobre 403, olymp. 94, 2.

3 Andocide, *περὶ τῶν μυστηρίων*, édit. Bekker, pag. 108; Reiske, tom. IV, pag. 39. — *πολιτεύεσθαι Ἀθηναίους κατὰ*

sybule fit proclamer une amnistie assurée par des sermens formidables[1], mais il fut formellement déclaré que l'on en reviendrait aux lois de Dracon, telles que Solon les avait laissées subsister, et à la constitution de Solon. On décréta que les améliorations proposées d'abord au peuple seraient ensuite examinées dans le conseil. Là tout citoyen pourrait prendre part à la délibération sur les innovations, qui, une fois adoptées, seraient confiées à la garde de l'aréopage, pour que les magistrats ne pussent plus s'en écarter. Les lois furent de nouveau écrites sous le péristyle où elles avaient été effacées[2]. En même temps on s'appliqua à répandre parmi le peuple des exemplaires des lois de Solon. Les Athéniens, n'ayant point l'avantage de la presse, furent obligés de confier toute cette opération à Nicomaque, qui s'en acquitta assez arbitrairement, sans que jamais le manuscrit décisif fut produit : le travail n'était pas achevé, que déjà les circonstances étaient changées[3]. Le rétablissement de l'indépendance d'Athènes tenait surtout à la reconstruction des longs

---

τὰ πάτρια, νόμοις δὲ χρῆσθαι τοῖς Σόλωνος, καὶ μέτροις καὶ σταθμοῖς χρῆσθαι δὲ καὶ τοῖς Δράκοντος θεσμοῖς, οἷσπερ ἐχρώμεθα ἐν τῷ πρόσθεν χρόνῳ· ὁπόσων δ'ἂν προσδέῃ, κ. τ. λ.

1 Andocide, l. c., pag. 110.

2 *Ibidem.*

3 Lysias, Κατὰ Νικομάχου, édit. Bekker, pag. 373.



murs que Sparte n'eût jamais permise pendant la paix ; mais bientôt elle fit aux Perses une guerre qui, réagissant sur toute la Grèce, laissa les Athéniens maîtres de leurs murailles, mais qui augmenta d'un autre côté l'influence persanne. Les Spartiates, désormais, occupèrent dans l'histoire la place des Athéniens, ce qui les éloigna des principes de leur constitution, qui n'était nullement faite pour un peuple conquérant. D'abord ils firent éprouver aux Éléens et aux Messéniens, établis sur une terre étrangère, les accès de leur humeur; puis ils tournèrent leurs vues vers l'Asie. Depuis long-temps ils y avaient des gouverneurs sur la côte et dans les îles : leurs généraux crurent enfin qu'ils pourraient faire des conquêtes dans l'intérieur du pays. Cependant Sparte était moins qu'Athènes encore à même de se maintenir dans la possession de contrées lointaines sans opprimer les alliés. Les généraux et les gouverneurs exercèrent, sur les villes soumises à leur commandement, des actes de dureté. Cléarque, qui figure dans la retraite des dix mille, alla jusqu'à maltraiter Byzance. L'expédition des Grecs contre Artaxerxe fut une des causes éloignées du rétablissement de la liberté d'Athènes. Tissapherne, qui avait rendu au roi des services si essentiels contre Cyrus et ses Grecs, avait autrefois gouverné l'Ionie : après la mort de Cyrus, on lui donna tous les pouvoirs, toutes les dignités de ce

prince, et il retourna de la sorte dans son gouvernement. Tout aussitôt il voulut signaler son retour par la soumission des villes grecques. La plupart implorèrent le secours de Sparte, qui d'abord envoya Thimbron avec une armée composée d'élémens divers[1]; mais bientôt les plaintes contre ce chef arrivèrent de toute part : il n'était pas capable d'ailleurs de conduire un siége. On remplaça donc Thimbron par Dercyllidas, plus façonné au genre de talent nécessaire en Asie[2]. Déjà Sparte songe à l'oppression plutôt qu'à la délivrance des Grecs : une des principales raisons qui empêchent les Perses de renoncer à leur domination sur les villes d'Asie, c'est que Sparte ne veut point retirer ses gouverneurs. Cependant on abrogeait les institutions que Lysandre avait données aux villes d'Asie et aux îles : en même temps son influence diminuait à Sparte; mais il fallait absolument qu'il jouât un rôle, et il ne pouvait y parvenir qu'en paraissant à la tête d'une armée, ce qui n'était guère possible autrement que par un changement dans les constitutions de Sparte. L'occasion parut favorable; le roi Agis était mort, et son frère Agésilas disputait le trône à Léotychide, fils de ce roi. Agis avait prétendu autre-

1 Sept., 400 av. J. C., olymp. 95, 1. Xénoph., Hélléniq., liv. III, chap. 1.

2 Ἀνὴρ δοκῶν εἶναι μάλα μηχανικός.



fois que ce Léotychide était le fils d'Alcibiade et non le sien; mais au moment de mourir il l'avait reconnu. Agésilas n'en contesta pas moins sa légitimité dans l'assemblée de la nation; il était surtout soutenu par Lysandre [1], qui pensait qu'un boiteux sans apparence, et que lui-même avait poussé au gouvernement, ne manquerait pas de rester dans sa dépendance; mais bientôt il vit son attente trompée. Dès qu'Agésilas fut roi, il ne mit pas moins d'em-

---

1 Plutarque a réuni plusieurs anecdotes pour faire connaître la fierté de Lysandre. Dans une querelle de limites avec les Argiens, il montra son glaive comme devant suppléer aux preuves qui manquaient à Sparte. Il répondit aux Mégaréens, qui s'exprimaient avec beaucoup de liberté, que de pareils discours avaient besoin de remparts. Il dit aux Béotiens qui hésitaient à accorder le passage aux Spartiates, que toute la question se réduisait à savoir s'ils passeraient en portant leurs lances droites ou renversées. Les anecdotes de Plutarque pouvant paraître suspectes, nous allons emprunter à Xénophon (*Hellenic.*, liv. III, chap. 3, au comm.) un trait qui prouve quelle était sa présence d'esprit. Il s'agissait de savoir lequel des deux, d'Agésilas ou de Léotychide, recevrait la couronne. Diopèthe, homme expert en fait d'oracles, dit en faveur de Léotychide, qu'une réponse d'Apollon ordonnait de se bien garder d'un règne boiteux. Lysandre répondit que la divinité, sans doute, n'avait point voulu par là désigner un roi devenu boiteux par accident; mais qu'il s'agissait de ne point laisser le gouvernement à des mains étrangères à la famille royale; que si le pouvoir sortait de la race d'Hercule, il ne manquerait pas d'être boiteux. Sur cela, l'assemblée conféra la royauté à Agésilas.

pressement que Lysandre à obtenir le commandement en Asie. Xénophon, qui devait le mieux connaître son journal et ses intentions, dit formellement qu'il avait secrètement la volonté de faire des conquêtes en Perse. Il ajoute que cela était dans la pensée de beaucoup de Grecs. Xénophon a peut-être mis un peu d'exagération dans les éloges qu'il nous fait d'Agésilas. Il passe rapidement sur sa violente querelle avec Lysandre; mais d'autres auteurs nous apprennent cependant que celui-ci était aigri à tel point, que sans la guerre de Corinthe il aurait opéré une révolution à Sparte et détruit la royauté. Cette guerre eut pour causes, d'abord les progrès d'Agésilas contre la puissance persanne; puis le mécontentement des Grecs, excité par la rudesse spartiate, qui se faisait sentir surtout dans les fonctions temporaires que les citoyens de Lacédémone exerçaient tantôt dans une ville, tantôt dans une autre; enfin on voulait une indépendance réelle au lieu d'une ombre de liberté. Déjà la nombreuse armée d'Agésilas, familiarisée avec la victoire, s'était enrichie du pillage des provinces persannes[1]; déjà une flotte était équipée et les dissentions des deux satrapes de l'Asie mineure, Tissapherne et Pharnabaze, avaient été habilement mises à profit, lorsque tout à coup la guerre de Béotie commanda le retour

1 De 396-394.

d'Agésilas en Europe. A peu près dans le même temps Conon, qui depuis la bataille d'Ægos Potamos vivait chez Évagoras, roi de Chypre, ami des Athéniens, fut présenté au roi de Perse par Pharnabaze, comme étant l'homme qu'il fallait opposer aux Spartiates à la tête d'une flotte[1]. D'un autre côté, Tithrauste fut fait satrape de Lydie et d'Ionie à la place de Tissapherne. Tithrauste envoya de suite le Rhodien Timocrate en Grèce avec des sommes considérables, afin d'y exciter des troubles. Conon revint alors en Cilicie avec l'ordre de le soutenir en tout. Les Phéniciens, les Cypriens et toute la côte s'empressèrent d'agir pour Conon; en peu de temps il eut une flotte considérable. Par malheur Agésilas, au lieu de laisser le commandement à un homme expérimenté, le donna à Pisandre, frère de sa femme.

Pendant que les Spartiates étaient ainsi menacés sur la mer Égée d'une tempête capable d'interrompre les communications entre la patrie et le victorieux Agésilas, les Béotiens et surtout les Thébains commencèrent à se soulever. La faction de Lysandre ne pouvait pardonner aux Thébains de n'avoir point voulu attaquer les Athéniens dans le Pirée, ni d'avoir empêché les Corinthiens de livrer leur contingent; enfin, elle leur gardait un ressen-

1 Juin 395.

timent profond de ce qu'ils avaient résolu avec force de ne se point soumettre sans restriction à la puissance dominante. Xénophon avoue que ce fut moins l'or des Perses que l'ambition des Spartiates qui fit naître cette guerre d'abord appelée béotienne, puis corinthienne [1]. Ce ne fut qu'un vain prétexte que la querelle des Locriens d'Opuntium, soutenus par les Thébains, avec les Phocidiens, qui recoururent à Sparte. Rien de plus commun alors que de pareils différends ; ils s'apaisaient le plus souvent de gré à gré. Lysandre cependant entra en Béotie avec des troupes considérables d'alliés ; mais les Thébains envoyèrent à Athènes une ambassade qui obtint la promesse d'un secours. D'un autre côté, Corinthe refusa de marcher avec les Spartiates. Pausanias fut envoyé au secours de Lysandre, mais il ne fit point diligence, et Lysandre, qui l'avait long-temps attendu sur les bords de l'Haliartus,

---

1 Xénophon, liv. III, chap. 5. « Les Spartiates se souve- « naient aussi que les Béotiens n'avaient pas voulu permettre « à Agésilas de sacrifier en Aulide, et qu'ils avaient rejeté de « l'autel les victimes immolées ; enfin, que nul d'entre eux « n'avait pris part à l'expédition d'Agésilas. Les Spartiates « considéraient que le moment était venu de conduire une « armée contre les Béotiens et de rabaisser leur orgueil : les « affaires d'Asie étaient brillantes, Agésilas remportait par- « tout la victoire ; et dans l'intérieur de la Grèce aucune guerre « n'empêchait l'exécution de cette vengeance. »

livra, sans lui, un combat dans lequel il périt. Pausanias, arrivé trop tard sur le champ de bataille, donna l'exemple, unique depuis un temps immémorial, d'un roi de Sparte et de son conseil, obtenant la délivrance des morts en pactisant par la promesse de sa retraite. De retour à Sparte, il fut jugé et condamné; il se sauva à Tégée. Les Corinthiens se déclarèrent de suite contre Sparte. Les Béotiens et les Athéniens marchèrent contre le Péloponèse: l'on se rencontra à Sicyone, et le combat, quoique avantageux aux Spartiates, n'eut rien de décisif. Alors il fallut rappeler Agésilas; il prit, pour revenir, le chemin suivi autrefois par Xerxès. En Thessalie il fut sans cesse attaqué par ceux de Larisse, de Scotos et de Pharsale; il marcha ensuite jusqu'en Béotie sans être harcelé; mais là il trouva sur son chemin des Béotiens, des Athéniens, des Argiens, des Corinthiens, des Ænianiens, des Eubéens et des Locriens des deux cités. Il y eut à Coronée [1] une sanglante bataille : selon Xénophon, la victoire d'Agésilas fut complète; d'après d'autres autorités, il demeura seulement maître du champ de bataille : ce qui est certain, c'est que la bataille de Coronée ne rétablit pas la prépondérance des Spartiates sur terre, tandis qu'elle fut anéantie sur mer.

Conon, dès qu'il eut réuni assez de vaisseaux, mit à la voile pour rechercher la flotte spartiate

commandée par Pisandre; il la rencontra au nord de Rhodes. Le choc eut lieu au commencement d'Août, non loin du promontoire de Cnide. Pisandre fut défait, et les gouverneurs de Sparte furent obligés d'abandonner les îles et les villes de la côte. Leurs vaisseaux ne pouvant plus tenir la mer, Athènes rétablit sa flotte : aussi tout l'avantage de cette guerre fut-il de son côté. Thrasybule et Chabrias se distinguèrent dans le commandement maritime, et Iphicrate introduisit dans l'armée de terre une tactique nouvelle. On nomma guerre corinthienne les hostilités contre les Spartiates, parce que les alliés partaient de Corinthe pour leurs expéditions, de même que Sicyone était la place d'armes des Spartiates. Ce fut vers cette époque que l'art de la guerre devint véritablement une science. Nous indiquerons ailleurs ses développemens jusqu'au temps d'Alexandre. Malheureusement la guerre devint aussi un métier, les citoyens libres abandonnant le service à des mercenaires et cherchant à se conserver à leurs professions et à leurs affaires [1]. Les diverses manœuvres exécutées par Iphicrate et par Agésilas, seraient intéressantes sans doute pour la science militaire; mais les grands résultats furent surtout déterminés par les affaires navales. D'abord les Athéniens se relevèrent, puis les Perses devinrent en quelque sorte arbitres

---

1 Xénophon, *Hellenic.*, liv. IV, ch. 4.

entre les Grecs. Dercyllidas cependant avait défendu contre Conon et les Perses, Sestos, Abydos et l'Hellespont; de là la flotte persanne avait fait voile pour le Péloponèse : Conon persuada à Pharnabaze que le rétablissement des longs-murs serait utile, en ce que sa patrie deviendrait contre la puissance de Sparte le boulevard le plus formidable. Grâces à l'argent des Perses, à l'activité de tous les Athéniens, et à l'assistance des Béotiens, il fallut peu de temps pour reconstruire les longs murs. Les Spartiates désespérèrent dès-lors de pouvoir ressaisir leur prépondérance sans le secours des Perses; ils s'adressèrent donc à Tiribaze. Quiconque connaît l'état actuel de l'empire turc, ne verra rien d'extraordinaire à la conduite de Tiribaze, qui osa s'opposer à Pharnabaze, quel que fût à Suze le crédit de celui-ci, et qui écouta plus favorablement l'ambassade de Sparte que les envoyés d'Athènes, Conon, Hermogènes, Dion, Callisthène et Callimédon. L'ambassadeur de Sparte, Antalcide, dit à Tiribaze que Conon trompait les Perses; qu'on leur céderait volontiers l'Asie; que les îles et les états de la Grèce seraient entièrement indépendans; qu'il était donc inutile que la Perse perdît des hommes et de l'argent à faire la guerre à Sparte. Toutefois Tiribaze n'osa point agir ouvertement contre Pharnabaze, et provisoirement il se borna à fournir secrètement des subsides pécuniaires, répondant aux Athéniens

qu'avant de rien décider il attendrait les ordres du roi; mais il partit enfin lui-même pour aller à la cour. Avant son départ, il avait fait jeter Conon dans les prisons, où il le fit ensuite tuer. A Suze, il obtint le pouvoir de traiter les affaires des Grecs sur les bases que proposaient les Spartiates. Antalcide, qui l'avait suivi à la cour, en rapporta des propositions de paix conformes à ses vœux : il fut autorisé à annoncer aux Grecs que, si les Athéniens et leurs alliés n'y souscrivaient pas, le roi se déclarerait pour Sparte. Assez forts désormais pour maintenir avec succès leur puissance maritime, les Athéniens commencèrent par s'y refuser; mais la fortune les avait abandonnés : leur ami Pharnabaze fut rappelé des provinces du Bosphore pour épouser la fille du roi. Son successeur, Ariobarzanes, ligué avec Tiribaze, soutint si vigoureusement Antalcide, qu'il put tenir la mer avec quatre-vingts vaisseaux, rendant impossible toute navigation des Athéniens vers le Pont-Euxin, et par là même empêchant l'approvisionnement de leur ville. Sparte saisit cette occasion de séparer Athènes de la ligue et d'assurer de la sorte sa prépondérance sur le continent. Elle engagea le roi de Perse, ou plutôt Tiribaze, à se relâcher de ses prétentions, en ce qui concernait Lemnos, Imbros et Scyrus, qui, depuis Cimon, étaient restées soumises à Athènes.

Les députés de tous les états de la Grèce com-

parurent devant Tiribaze pour recevoir de lui les ordres du grand roi. Tiribaze agit comme s'il avait affaire à ses subordonnés; et cependant tous, à l'exception des Thébains, accédèrent à cette paix.[1] Pour reprendre leur attitude militaire, les Spartiates se firent donc les exécuteurs des volontés du roi de Perse. Xénophon lui-même, guidé par la seule prudence politique, vante les avantages d'une paix à laquelle il fallut bien enfin que les Thébains se rangeassent, puisqu'ils étaient abandonnés de tous les alliés[2]. Au contraire, Isocrate, ce grand orateur athénien est l'éloquent interprète des sentimens qui devaient animer tout homme impartial. Après la paix d'Antalcide, les Spartiates ne furent pas moins orgueilleux qu'après la prise d'Athènes. Ils s'atta-

---

1 En Juillet 387. Xénophon donne textuellement ce traité, liv. V, ch. 1, §. 31. « Artaxerxe, le roi, tient pour juste que « les villes d'Asie et les îles de Clazomène et de Chypre lui « appartiennent; que toutes les autres villes grecques, grandes « et petites, soient déclarées indépendantes, à l'exception de « Lemnos, d'Imbros et de Scyros, qui appartiendront aux « Athéniens comme par le passé. Les états qui n'accepteront « pas cette paix, seront attaqués par terre et par mer, etc.»

2 Xénophon, *Hellen.*, liv. V, chap. 1, à la fin. Les Lacédémoniens reçurent de nouveau Corinthe dans leur ligue. Ils délivrèrent toutes les villes de Béotie de la dépendance où elles étaient de Thèbes, chose qu'elles avaient long-temps souhaitée; enfin, ils défendirent aux Argiens de recevoir Corinthe dans leur alliance, menaçant de les attaquer s'ils n'évacuaient le territoire de Corinthe.

chèrent surtout à empêcher toute liaison entre les différens états. Cet esprit de fédération se montra principalement en Arcadie et dans le pays de Chalcidie sur la côte macédonienne de Thrace. Olynthe, devenue assez puissante par son commerce pour entretenir une armée de dix mille hommes, avait conçu le projet d'une ligue entre les Grecs de ce pays : des députés de toutes les villes devaient gouverner en commun. Jusque-là les Grecs ignoraient absolument l'idée d'une confédération dans le sens moderne de ce mot; leurs alliances étaient si relâchées, qu'elles méritaient à peine ce nom; ou bien c'étaient de simples prétextes pour subjuguer les faibles. Acanthe et Apollonie ne virent pas autre chose dans la proposition d'Olynthe : elles invoquèrent la paix dictée par le roi de Perse, et demandèrent l'assistance des Spartiates chargés de la maintenir. Les Spartiates permirent à Eudamidas de réunir des troupes; cependant les véritables desseins d'un parti, soit qu'ils existassent dès-lors, soit qu'ils fussent nés de l'occasion, étaient d'humilier Thèbes et de l'enchaîner à Sparte, ses rapports avec les quatorze autres villes de Béotie la rendant toujours fort dangereuse [1]. Eudamidas prit les devants; son

1 Phœbidas avait-il, ainsi que le prétend Diodore, l'ordre d'agir comme il le fit, ou bien suivit-il son propre mouvement, c'est ce que l'on ne saurait décider après tant de siècles. Xénophon se déclare pour la dernière opinion, mais

frère Phœbidas le suivit avec des renforts[1]; il devait lever le plus de troupes possible parmi les alliés. A Thèbes, les deux premiers magistrats, Isménias et Léontiades, étaient à la tête de deux factions opposées. L'un, favorable à la démocratie, fit proclamer une défense de participer à l'expédition des Spartiates. L'autre, chef du parti oligarchique, leur promit de puissans renforts si l'on faisait triompher sa faction. Il profita d'une fête pendant laquelle l'entrée de la citadelle était permise aux femmes, y introduisit les Spartiates, puis, avec leur secours, opéra sa révolution. Isménias fut pris, on persécuta les siens, et plus de quatre cents des plus considérables citoyens furent obligés de s'enfuir la plupart à Athènes. Pour maintenir leur discipline, les Spartiates condamnèrent Phœbidas à une amende pécuniaire, comme ayant, sans mission, tenté une chose importante; mais dans le fond ils étaient loin d'improuver cette action. Une commission fut envoyée à Thèbes, et sous la direction de trois Spartiates Isménias fut condamné à mort. Xénophon,

---

cela présente deux contradictions. D'abord les Spartiates conservèrent la citadelle; ils écoutèrent favorablement Léontiades, quand il vint couvrir l'injustice d'un prétexte honnête. En second lieu, Agésilas protégea tellement Phœbidas dans la suite, qu'il est évident qu'il avait de fortes raisons de ne point laisser entièrement condamner l'entreprise.

1 Mai 382, olymp. 99, 2.

qui toujours épargne les Spartiates, donne cependant à entendre ici que les chefs d'accusation n'étaient pas bien démontrés, et que pour cette raison on se borna à lui reprocher vaguement son esprit remuant [1]. La garnison lacédémonienne occupait toujours la *Cadméa* (citadelle de Thèbes). A la fin de la guerre d'Olynthe, Sparte semblait être devenue plus puissante et plus grande que jamais, au moyen

---

1 Nous allons transcrire ici le passage de Xénophon ; on verra avec quelle adresse procédait, dans ces sortes d'affaires, le sénat de Sparte. « On voulait conserver les apparences de « la justice : le tribunal n'était donc pas composé des seuls « Spartiates, il y entrait aussi des citoyens des villes alliées, « mais ils étaient absolument sous l'influence des Spartiates, « dont les trois commissaires les observaient et les menaient « sans cesse. » On lit dans les Helléniques, liv. V, chap. 2 : « Ils envoient des juges ; savoir : trois Spartiates et un pour « chaque ville, grande ou petite, des alliés. Ceux-ci réunis « pour juger Isménias, on l'accusa d'avoir entretenu des liaisons avec les Perses, sans qu'il en fût résulté un avantage « pour la Grèce (on dit d'Antalcide, qu'étant ami par l'hospitalité avec beaucoup de grands de Perse, il parvenait « mieux à remplir ses vues à Suze, et les Spartiates eux-mêmes « trouvaient que c'était ἐπ' ἀγαθῷ τῆς Ἑλλάδος). On accusait « de plus Isménias d'avoir reçu de l'argent du roi, et d'avoir, « avec Androcléidas, occasioné la plupart des troubles de la « Grèce (il s'agit des guerres de Béotie et de Corinthe). Isménias se défendit fort bien ; mais il ne persuada point à « ses juges qu'il n'était pas un homme remuant et dangereux « (μεγαλοπράγμων τε καὶ κακοπράγμων εἶναι). Il fut donc « condamné et exécuté. »

de la paix d'Antalcide. On n'en eut que plus de sujet de s'étonner, quand on vit que c'était assez de quelques Thébains fugitifs pour mettre à découvert la faiblesse intérieure de ce colosse.

Si les Spartiates se fussent souciés de la liberté de la Grèce, au lieu d'attaquer Olynthe, ils l'eussent protégée ; car elle était à la tête d'une ligue qui s'étendait depuis la Thrace jusqu'au détroit de Pallène et à Potidée; de plus, elle avait chassé de Pella, leur capitale, les rois de Macédoine, et de la sorte l'indépendance des Grecs était assurée par les plus fermes soutiens, depuis les frontières de la Thessalie jusqu'au Bosphore, et jusqu'au fond de la Macédoine. Cependant cette ligue ne pouvait résister long-temps à Sparte. Il est vrai qu'Eudamidas était tombé devant Olynthe après des succès éphémères; que Téleutias, frère d'Agésilas, ne fut pas plus heureux ; mais Sparte résolut enfin de faire avancer contre Olynthe une armée considérable. Les deux rois marchèrent donc à la destruction de la liberté [1]. Agésipolis contre Olynthe, et Agésilas contre Phliunte. Quoique Agésipolis mourût dans l'expédition, les Olynthiens ne purent résister; Polybiades, qui remplaça le roi dans le commandement, les contraignit par la famine à capituler; alors cette cité fut placée dans le même état de

1 381-380 avant J. C.

soumission où étaient déjà toutes les autres, à l'exception d'Athènes. Les rois de Macédoine revinrent à Pella, et les petites villes liguées autrefois avec Olynthe, isolées désormais, furent abandonnées au pouvoir des Lacédémoniens. Ce fut précisément sous l'empire de ces circonstances, si défavorables à toute entreprise contre Sparte; que l'on vit éclater dans Thèbes la révolution qui changea toute la face de la Grèce. Xénophon trouve ces événemens si extraordinaires, qu'il a recours aux dieux, moyen qu'il ne met réellement en action, ni dans ses Mémoires sur Socrate, ni dans aucun autre endroit de son Histoire de la Grèce. Il prétend que la vengeance des dieux peut seule expliquer les malheurs de Sparte après la défection de Thèbes. Or, les dieux étaient irrités de ce qu'au mépris de leur serment de laisser libres toutes les villes de la Grèce, les Spartiates avaient injustement continué d'occuper la citadelle de Thèbes. On dirait que, par cette intervention des dieux, l'historien n'a d'autre but que de ternir l'éclat des actions des deux plus grands hommes de Thèbes. Il y a lieu de croire que la révolution fut d'abord entreprise, comme toutes les autres, par des hommes poussés par tout autre mobile que l'amour de la liberté. Épaminondas n'y prit part que quand il s'agit d'expulser les Spartiates, et Pélopidas n'y joua d'abord qu'un rôle

secondaire [1]. Phyllidas, greffier des polémarques, initié à tous les secrets du gouvernement oligarchique, fut celui qui conçut le plan de renverser ce gouvernement à l'aide des fugitifs qui étaient à Athènes. Il fit tourner à la perte du pouvoir la sécurité avec laquelle il se reposait sur la garnison spartiate. Il se rendit à Athènes; là il s'aboucha avec Mellon, et, dans la ferme persuasion que le peuple thébain se lèverait sur-le-champ contre l'oligarchie, ils convinrent ensemble que l'on tuerait Léontiades et les deux polémarques, Archias et Philippe, et qu'ensuite on proclamerait la liberté. Mellon n'amena que six conjurés quand il entra dans Thèbes à la nuit tombante [2]. Phyllidas les fit d'abord cacher, puis il les conduisit chez les deux polémarques, qu'on surprit à un festin, et dont on eut bon marché; après quoi, trois des conjurés pénétrèrent, à l'aide de Phyllidas, dans la maison de Léontiades. Cet homme frugal venait de terminer son repas; assise à côté de lui, sa femme filait.

---

1 Les auteurs différant beaucoup les uns des autres, il serait facile de faire une longue dissertation sur la foi due aux sources et sur leurs rapports entre elles : toutefois cela serait superflu. Manso, qui avait sous les yeux les travaux de Gillies et de Mitford, a beaucoup éclairci ce sujet, et nous sommes d'accord avec lui, quoique prenant les choses un peu diversement en ce qui concerne la manière de les saisir. Voyez la Sparte, tom. III, pag. 120.

2 Décembre 379.

Phyllidas ayant annoncé qu'il venait de la part des polémarques, la porte lui fut ouverte, et Léontiades tomba victime de sa confiance. Les rhéteurs de Béotie ne pouvant tirer aucun parti de ces récits horribles, leur donnèrent une tournure moins atroce [1]. Les anecdotes ont peu d'intérêt pour la marche de l'histoire; tous les auteurs s'accordent sur ce point, qu'immédiatement après la mort des trois principaux oligarques, on rendit la liberté aux nombreux prisonniers d'état. Dès-lors les conjurés ne furent plus les principaux personnages; on vit paraître sur le premier plan des hommes tels qu'Épaminondas, Gorgias, Pélopidas. Heureusement pour les Thébains, la citadelle manquait de vivres, et la garnison fut obligée de se rendre dès le mois suivant [2]. Après la retraite des Spartiates, trois choses occupèrent les conseillers du peuple thébain : il s'agissait de savoir comment on résisterait à l'inévitable attaque des Spartiates; comment on gagnerait les Athéniens, et comment on ressaisirait quelque prépondérance sur les villes de la Béotie. Il ne paraissait pas difficile de gagner les Athéniens :

---

1 Voyez Plutarque, Vie de Pélopidas.

2 Janvier 378. D'après une indication dont la justesse nous paraît douteuse, elle était de 1500 hommes. Xénophon, le témoin le plus digne de foi, dit qu'il n'y avait que très-peu de soldats. Manso a préféré l'autre version, et nous aimons mieux le suivre que de discuter longuement.

deux de leurs stratéges avaient secondé les exilés Thébains quand ils partirent d'Athènes pour retourner dans leur patrie; ces stratéges ne demandaient qu'un prétexte convenable pour appeler le peuple à la guerre : l'imprudence du Spartiate Sphodrias leur en fournit l'occasion. A la première nouvelle du siége que soutenait la garnison dans la citadelle de Thèbes, Cléombrote s'était avancé avec des troupes, mais il était arrivé trop tard, les Athéniens, commandés par Chabrias, lui ayant fermé le chemin d'Éleuthères [1]. Cependant il avait laissé Sphodrias pour gouverneur à Thespies. Celui-ci crut qu'il lui serait possible de s'emparer du port d'Athènes, de se venger ainsi du refus d'accorder le passage à Cléombrote, et qu'en même temps il s'assurerait des Athéniens. Cette tentative ayant échoué, ils eurent une raison apparente de faire cause commune avec les Thébains [2]. Ils équipèrent donc une flotte, et deux fois envoyèrent des secours contre les irruptions d'Agésilas en Béotie.

---

1 Chabrias avait avec lui des armés à la légère (peltastes), qui tuèrent de leur propre mouvement 150 traîneurs. Les Athéniens alors, pour ne point entrer en guerre avec Sparte, punirent les deux stratéges qui avaient favorisé l'entreprise de Mellon.

2 Dinarque rapporte ce fait tout autrement. Selon lui, un décret du peuple prit part, dès l'origine, à la conduite des fugitifs Thébains, et les Athéniens concoururent à la prise de la citadelle. V. Dinarchus *contr. Demost.*, éd. de Bekker, p. 157.

A cette époque Chabrias, à la tête des Athéniens, déployait une égale habileté sur terre et sur mer; et les Spartiates ne purent accomplir leur vengeance contre Thèbes. Épaminondas s'appliqua dès-lors à perfectionner l'ensemble du système militaire, et Pélopidas créa ce bataillon sacré qui acquit tant de gloire. Non contens de protéger Thèbes, les Athéniens équipèrent, sous Timothée, une seconde flotte, afin d'inquiéter les Lacédémoniens jusques dans le Péloponèse. Timothée en fit le tour, prit Corcyre, la fit rentrer dans la ligue, et remporta une victoire signalée sur une flotte que les Spartiates envoyèrent à sa rencontre [1]. Les deux grands hommes, dont le génie se manifeste dans toute la suite des événemens relatifs à Thèbes, profitèrent de ces circonstances pour créer une puissance militaire toute nouvelle, et pour remettre leur patrie en possession de la prééminence sur la ligue dont les députés se réunissaient dans le territoire de Coronée. La ligue se composait de quatorze villes, chacune ayant ses archontes ou polémarques : les béotarques étaient nommés par l'universalité de la ligue. Mais Thèbes reprenant la suprématie qu'elle avait avant la guerre de Corinthe, ses béotarques

---

1 Cela eut lieu en Juin 376; dès Septembre de l'année précédente, Chabrias avait remporté une grande victoire navale.

étaient ceux qui conduisaient réellement toutes les affaires. Athènes, si elle n'eût été entièrement absorbée par la guerre contre Sparte, n'aurait pas souffert probablement que les Thébains fissent rentrer les villes de Béotie dans l'ancien état de soumission ; quand elle y songea, c'est à peine s'il était temps encore d'y remédier. Aigris contre Thespies et contre Platée, les Thébains avaient étrangement abusé de leur puissance sur les citoyens de ces villes; ceux-ci s'adressèrent à Athènes, et les affaires prirent une autre direction [1], les Athéniens n'ayant jamais voulu concéder aux Thébains la possession

---

1 Isocrate, *de pace*. Nous ne pouvons nous empêcher de rapporter ici une observation fort juste de Manso (Sparte, tom. III, p. 135, note *b*), sur l'usage qu'on fait des discours des rhéteurs. « On ne veut que des renseignemens; on se « fait un système de recueillir des faits, et l'on n'y regarde « pas de si près. De nos jours on ne fait pas assez d'atten- « tion à cela, quand il s'agit de nombres, de dates ou de « faits isolés. Toutefois il en faut juger diversement quand il « s'agit de vues générales; alors les rhéteurs ont tout au moins « l'autorité que pourrait avoir aujourd'hui un journal officiel « ou une gazette de l'opposition. » Du reste, Diodore, t. II, pag. 38, liv. XV, chap. 46, à la fin, édit. de Wesseling, dit: « Que cette fois encore les Athéniens se souvinrent de leurs « anciennes liaisons avec Platée. » Les Platéens, leurs femmes et leurs enfans se réfugièrent à Athènes, où ils reçurent les droits de cité des Athéniens eux-mêmes; le peuple était plein de commisération pour eux (διὰ τὴν χρηστότητα τοῦ δήμου).

de Platée et de Thespies. De plus, les Thébains commençaient à armer une flotte; la guerre les enrichissait, tandis qu'elle appauvrissait Athènes; car les pirates d'Égine inquiétaient le commerce par leurs captures. [1]

Athènes, d'abord, songea à conclure avec Sparte une paix séparée; mais ce plan fut entravé par les affaires de Zacynthe, de Corcyre et de toute la côte occidentale de la Grèce, et l'on en revint au roi de Perse, sollicité déjà par plusieurs ambassades des Athéniens[2]. Enfin, les députés de tous les états de la Grèce réunis à Sparte, proposèrent un traité de paix sur les bases de celui d'Antalcide. Il paraît que les menaces de la Perse venaient appuyer ces propositions[3]. La liberté de toutes les cités qu'on

---

1 Xénophon, *Hellen.*, liv. VI, ch. 2, au commencement.

2 C'est à cela qu'Isocrate fait allusion dans son discours sur la paix. « Quelle ville de la Grèce n'avons-nous point appelée à notre alliance, quand on se liguait contre Sparte? « Que d'ambassades n'avons-nous pas envoyées au grand roi « pour lui faire comprendre qu'il n'était ni juste ni utile « qu'une seule ville régnât sur tant d'autres? »

3 Juillet 372, olymp. 102, 1.re année. Je n'aime pas à citer Diodore; dépourvue de critique, l'absence de toute notion est en général préférable à son autorité; mais ici ce qu'il dit est à la fois trop précis et trop vraisemblable pour être rejeté. Édit. de Wesseling, tom. II, pag. 42, §. 50 : « Artaxerxe, qui « avait appris que de grands désordres déchiraient de nouveau « la Grèce, envoya une ambassade pour sommer les Grecs « de mettre un terme à leurs guerres intestines, et de con-

réclamait en ce moment, était désormais aussi avantageuse aux Athéniens qu'aux Spartiates, dont l'influence au dehors du Péloponèse avait entièrement cessé, Thèbes seule pouvait perdre à cette condition. Les grands hommes qui la dirigeaient alors le savaient si bien, qu'ils éloignèrent la conclusion de la paix adoptée par les autres états. Ces hommes, Épaminondas et Pélopidas, deviennent, à dater de ce moment, les principaux personnages de l'histoire générale, et d'autant plus qu'Agésilas fut empêché par sa santé de tenir souvent la campagne. Les principes d'Épaminondas étaient entièrement opposés à ceux des généraux de Sparte et d'Athènes : on l'appelait disciple de Pythagore, parce qu'il l'avait été d'un de ces hommes qui pouvaient se vanter d'avoir conservé pures les doctrines de l'école de ce philosophe. Épaminondas était distingué par son éloquence, sa douceur, ses connaissances pratiques dans le maniement des affaires, dans l'art de la guerre et en mécanique. A l'occasion de la signature du traité de Sparte, son éloquence et les vives couleurs dont il peignit la tyrannie des Spartiates, firent une

« clure une paix générale sur le même pied que la précédente. « Toutes les villes y consentirent avec joie, excepté Thèbes, « qui voulait retenir toute la Béotie dans sa dépendance, « et qui fut exclue de l'alliance commune à raison de ce que « ses envoyés n'avaient pas juré le traité pour eux seuls, mais « pour tous les Béotiens. »

telle impression sur tous les ambassadeurs, qu'il causa peut-être autant de mal aux Spartiates que Pélopidas en avait fait peu auparavant à leur réputation militaire, lorsque, à la tête de 300 hommes, auprès de Tégyre, il combattit avec succès un nombre double de Lacédémoniens. Cet exploit inspira au bataillon sacré une telle confiance en lui-même, que Plutarque affirme que de ce moment jusqu'à la bataille de Chéronée, il ne fut jamais vaincu [1]. Les Spartiates, par suite de la paix, retirèrent tous leurs gouverneurs; Cléombrote se disposait à quitter la Phocide, mais il reçut l'ordre formel de vaincre d'abord les Thébains et de rendre aux villes de Béotie leur indépendance. Les Thébains refusèrent de déférer à cet ordre : leur armée vint à Leuctres se présenter

1 Plutarque paraît plus exact en ce point que, selon lui, le combat de Tégyre est l'effet du hasard, les Thébains ayant rencontré les Spartiates qui, de Locris, marchèrent contre Orchomène, au moment où ceux-ci venaient de s'en retirer, Plutarque fait battre 300 hoplites thébains contre deux *mores* spartiates; et à cette occasion il nous dit qu'Éphore comptait cinq cents hommes par chaque *more;* Callisthène 700, Polybe 900. Diodore (II, p. 31, §. 37) ne donne aux Spartiates que le double des forces thébaines, mais il raconte le fait tout autrement. Ce sont les Thébains qui attaquent Orchomène. Il ajoute : « Que jamais on n'avait rien vu de pareil; qu'autre« fois on regardait comme un grand avantage de pouvoir ré« sister à peu de Spartiates avec des forces supérieures. Aussi « les Thébains, plus célèbres désormais, aspirèrent sans dé« tour au premier rang des états de la Grèce. »

à celle de Sparte. Depuis le combat de Tégyre, le bataillon sacré des Thébains composait une division séparée, commandée par Pélopidas[1]; Épaminondas avait le commandement général. Pour la première fois les Spartiates furent vaincus en bataille rangée : quoique leurs pertes fussent peu de chose, celles qu'en souffrit leur réputation furent immenses. Le charme était rompu : Isocrate dit avec raison, que si les Thébains avaient su s'élever au-dessus de leurs intérêts[2]; que, s'ils avaient affranchi le Péloponèse, la guerre était terminée. Si l'on en excepte Orchomène, les Arcadiens désiraient fondre en un tout démocratique tous leurs petits états, dont le centre serait établi dans Mégalopolis, ville qu'on se proposait de bâtir. Toutefois les aristocrates des diverses cités étaient contraires à ce plan, et les Athéniens ne voyaient pas non plus sans inquiétudes les Thébains étendre leur puissance sur le Péloponèse. Les gouvernemens aristocratiques furent appuyés par Sparte; alors les Thébains, alliés à l'Élide et aux Argiens, qui les appelèrent, vinrent

1 Plut. *in Pelopid.* Nous passons sous silence ce qui concerne sa séparation d'avec sa femme, et ce qu'il dit dans cette circonstance; ces détails se reproduisent si souvent dans cet auteur, qu'il est impossible de distinguer le vrai de l'invention. Diodore de Sicile rapporte encore d'autres particularités au sujet de la résolution de livrer bataille.

2 Isocrate, *de pace.*

dans le Péloponèse avec une armée dans laquelle il y avait des Eubéens de toutes les villes, des Locriens, des Acarnaniens, des Héracléotes, des Maléens et des cavaliers de Thessalie. Épaminondas et Pélopidas, auxquels les autres Béotarques abandonnèrent le commandement, parurent donc avec 40,000 hoplites sur la frontière de Laconie[1]. Bientôt Épaminondas apprit que les Athéniens se déclaraient pour Sparte, et qu'Iphicrate devait lui couper la retraite. Cela ne l'empêcha point d'accomplir l'action la plus éclatante de toute la guerre[2] : il rétablit une nation anéantie par Sparte : pénétrant dans la Messénie, il fit un appel à la liberté et bâtit une ville qu'il appela Messène. De plus, il fit des distributions de terres aux alliés qui le secondaient, et mit dans la ville nouvelle une garnison thébaine. Alors les affaires changèrent de face; les Athéniens tâchèrent de ressaisir leur puissance navale, Lycomède voulut créer une république d'Arcadie, et tous, les Thébains, les Athéniens, comme les Spartiates, envoyèrent des ambassades au roi de Perse pour lui demander des secours.

Les Thébains voyaient menacer leurs frontières du côté de la Thessalie; souvent Gorgias, Pélopidas, Épaminondas combattaient chacun des en-

---

1 Fin de 369.
2 Janvier 368.

nemis différens, contre lesquels il leur fallait employer parfois les armes de la diplomatie, et parfois celles de la guerre. Dans les négociations, les Spartiates acquirent chez les Perses une telle influence, qu'Ariobarzane dépêcha Philiscus à Delphes pour rétablir la paix sur le pied de celle d'Antalcide. Mais les Thébains ne voulurent point abandonner leur nouvelle Messène; l'argent des Perses fut donc prodigué par Philiscus aux Spartiates, et les Thébains n'eurent plus d'autre ressource que de s'adresser eux-mêmes à Suze[1]. Alors le roi de Perse vit à sa cour toute une assemblée de députés grecs, implorant une paix dont ils lui laissaient le soin de dicter les conditions. Le Spartiate Euthyclès y était arrivé le premier; bientôt, pour le contredire, Pélopidas était venu avec des députés de la ligue de Thèbes. Il se montra si entendu dans l'art des négociations, qu'il y acquit presque autant de gloire

---

1 Quoique Diodore ne soit pas entièrement d'accord avec Xénophon, il n'y a point d'invraisemblance dans ce qu'il dit liv. XV, chap. 70. « Après cela Philiscus, envoyé par le roi « (dans Xénophon il y a Φίλισκος Ἀβυδηνὸς παρὰ Ἀριοβαρ- « ζάνους, χρήματα ἔχων πολλά), vint en Grèce (selon « Xénophon, à Delphes), où il invite les Grecs à faire la paix « entre eux. Tous y déférèrent, à l'exception des Thébains, « qui, fidèles à leur principe (κατὰ τὴν ἰδίαν ὑπόστασιν), « et voulant à toute force prendre sous leur protectorat toute « la Béotie, rejetèrent la proposition. La paix n'ayant point « lieu, Philiscus laissa aux Lacédémoniens deux mille hommes

que sur le champ de bataille. Pélopidas savait soutenir à côté des mœurs persannes, la dignité du caractère grec. Il est vrai qu'alors le grand empire se gouvernait à peu près comme ces hommes dont la mollesse et la lâcheté incline toujours à favoriser celui qui a le plus de puissance, ou celui dont ils ont le plus à craindre. Jusqu'alors cette politique avait profité aux Spartiates; mais peu à peu la renommée de la puissance thébaine vint à Suze. La bataille de Leuctres et la prépondérance de Thèbes déterminèrent le grand roi à se la rendre favorable. Les députés d'Athènes, Timagoras et Léon, n'étaient pas même d'accord entre eux; il ne faut donc pas s'étonner si, dans les négociations, ce fut Pélopidas qui l'emporta, lui, qui abandonnait volontiers à Timagoras tous les présens, tous les honneurs et tous les avantages offerts par les Perses.

« d'élite, dont la solde était prête, et repartit pour l'Asie. » Ainsi que nous l'apprend Démosthène dans Aristote, p. 598, éd. de Bekker, ce Philiscus était commandant de troupes grecques au service d'Ariobarzane; pour le gagner, les Athéniens lui donnèrent le droit de cité. Démosthène dit de lui, *ἐμισθοδότει μὲν τοῖς ἐν Περίνθῳ ξένοις, εἶχε δ' ὅλον Ἑλλήσποντον, μέγιστος δ' ἦν τῶν ὑπάρχων.* Cet homme poussa si loin ses cruautés contre les sujets grecs de la Perse sur l'Hellespont, que deux citoyens de Lampsaque, Thersagoras et Exéceste, le tuèrent et s'enfuirent à Lesbos, où ils furent bien reçus en leur qualité de meurtriers d'un tyran, par ces mêmes Athéniens qui avaient donné le droit de cité à Philiscus.

Ceux-ci lui laissèrent le soin de tracer les conditions qu'il dicterait aux Grecs au nom du roi : elles furent lues à tous les ambassadeurs. Messène désormais serait libre; les Athéniens n'enverraient plus leurs flottes au loin, sous peine de voir réunis contre eux tous les Grecs. Les représentations de Léon, député d'Athènes, firent modifier cette clause; mais tout l'avantage du traité resta aux Thébains, qui furent chargés de l'exécution des résolutions du monarque persan.

Quand il fut question de le ratifier, ni les Spartiates, ni les Athéniens ne voulurent y accéder, et Timagoras fut condamné à mort pour n'avoir point résisté à Pélopidas. Les membres de la ligue thébaine ne furent pas plus contens : au lieu d'un maître on leur en donnait un autre. Cependant il y eut à Thèbes une assemblée générale de députés grecs; là un Perse, venu avec Pélopidas, donna lecture publique des conditions; mais on s'excusa de jurer le traité, sous prétexte de défaut de pouvoirs. Puis, quand les Thébains envoyèrent dans les différentes villes pour demander ces pouvoirs, les Corinthiens, dont l'exemple fut suivi par tous, répondirent qu'ils ne voyaient pas pourquoi ils viendraient prêter la force du serment aux propositions du roi de Perse, avec lequel ils n'avaient rien à démêler. Ces réponses eurent pour effet d'anéantir tout ce qu'avait négocié Pélopidas. Toutefois

le but principal était atteint : car le roi, désormais, devait fournir aux Thébains les subsides que jusqu'alors il payait aux Spartiates. Nous aurons occasion de parler ailleurs d'autres négociations de Pélopidas, heureuses d'abord, mais qui le mirent bientôt dans les mains du cruel tyran de Phères : nous ne touchons ici ce point qu'en ce qu'il a de commun avec les derniers événemens de sa vie. Tandis qu'Épaminondas consacrait toute son attention aux affaires de l'Arcadie, de l'Achaïe, de l'Élide,. Pélopidas ne songeait qu'à venger sur le tyran sa captivité; qu'à réunir à la ligue thébaine une partie de la Thessalie, et lorsque les Thébains envoyèrent du secours à ceux qu'opprimait Alexandre de Phères, il saisit avec ardeur cette occasion. D'abord il voulut marcher en qualité de Béotarque; mais le peuple s'effraya d'un présage. Cependant Pélopidas ne se découragea pas. En Thessalie la gloire de son nom réunit promptement assez de soldats pour livrer bataille au tyran[1]. Déjà la

---

1 Plutarque se sert de cette circonstance pour relever son héros. Nous citons ce qu'il dit, afin de faire voir combien la passion est, pour les hommes, un mauvais guide, et comment la Grèce, méconnaissant tous les principes de la liberté, était mûre désormais pour la monarchie. On ne cessait de négocier avec la Perse, et les deux états qui jadis portaient si haut leur amour pour l'indépendance, avaient maintenant pour appuis deux cruels usurpateurs. « Ce qui excitait surtout

victoire se déclarait pour Pélopidas, quand son imprudente vivacité lui coûta la vie. Alors, la vengeance ayant exaspéré les Thébains, ils remportèrent un avantage complet. Vers ce temps, les Thessaliens furent obligés de leur fournir un contingent [1] pour une expédition dans le Péloponèse. Les Arcadiens y avaient pris tout à coup une importance extraordinaire, née de la confusion des affaires, de l'abaissement de Sparte et de la renaissance de Messène. Un homme entreprenant, Lycomède, sut profiter des circonstances ; il sut

---

« Pélopidas, c'est qu'il regardait comme une belle action, « c'est qu'il tenait à honneur, de marcher contre un tyran dans « un temps où les Spartiates envoyaient des généraux et des « gouverneurs à Denys, tyran de Sicile, où les Athéniens re- « cevaient une solde d'Alexandre de Phères, et faisaient élever « sa statue dans leur ville, comme celle d'un bienfaiteur. »

1 Plutarque, *in Pelopid.*, *vers. fin.* « Les Thébains, quand « ils apprirent la mort de Pélopidas, ne remirent pas d'un « instant leur vengeance ; ils marchèrent sur-le-champ avec « sept mille hoplites et sept cents cavaliers, sous la conduite « de Malcitus et de Diogiton. Alexandre était déjà affaibli : « on le força aisément à rendre aux Thessaliens leurs villes, « à ne plus inquiéter les Magnètes, les Pthiotes, les Achéens ; « à retirer ses garnisons. On le contraignit aussi de jurer de « marcher partout où les Thébains l'appelleraient. » On voit encore ici combien Diodore est peu exact. Il dit que depuis la délivrance de Thèbes, Pélopidas fut béotarque chaque année. Plutarque, plus sensé, dit seulement qu'il fut toujours ou béotarque, ou commandant du bataillon sacré.

arrêter quelque temps le projet conçu par Épaminondas, de substituer les Thébains aux Spartiates dans la suprématie du Péloponèse. Lycomède fit construire une nouvelle capitale de l'Arcadie; enfin il alla jusqu'à déterminer les Arcadiens à renoncer à l'alliance de Thèbes pour en conclure une avec Athènes. Quand on reçut à Athènes la nouvelle de cette résolution des dix mille citoyens qui représentaient le peuple d'Arcadie, on fut quelque temps embarrassé : il paraissait étrange d'être à la fois en relation d'alliance avec les Lacédémoniens et avec les Arcadiens, leurs ennemis. Cependant les Athéniens se décidèrent à accepter cette alliance, pensant rendre un service aux Lacédémoniens en faisant ainsi sortir les Arcadiens de la ligue de Thèbes. Lycomède, voulant conclure lui-même les différentes clauses du traité, s'embarqua pour Athènes. Par malheur il fut mis à terre précisément dans le lieu où se tenaient ceux que lui et ses démocrates avaient exilés : ceux-ci le tuèrent et tous ses projets s'évanouirent avec lui[1]. Désormais les Arcadiens se bornèrent à des incursions dans l'Élide et chez d'autres peuples : ils pillèrent les trésors du grand temple de la contrée appelée Olympie; mais les habitans de Mantinée et une grande partie de la nation virent cette action avec déplaisir. Il

---

1 366 avant J. C.

s'éleva ensuite de si violentes dissentions entre les Arcadiens, qu'une faction eut recours aux Thébains; la majorité cependant désirait la paix; elle s'opposa à l'intervention étrangère. Épaminondas était alors béotarque ; craignant que Thèbes ne perdît son influence dans le Péloponèse, il fit décréter une nouvelle expédition [1]. D'ailleurs les Tégéates, les Mégalopolitains, les Aséates, les Palantiens et d'autres petites cités d'Arcadie, désiraient aussi la continuation des troubles. Épaminondas entra dans le Péloponèse à la tête d'une armée de Béotiens, d'Eubéens et de Thessaliens, tant de ceux d'Alexandre de Phères que des ennemis de ce tyran [2]. Là il eut pour auxiliaires, outre ceux que nous venons de nommer, les Argiens et les Messéniens. Quant aux Arcadiens, ennemis des Thébains, Athènes et Lacédémone avaient résolu de les secourir les armes à la main. Épaminondas attendit en vain dans son camp de Tégée que la terreur inspirée par sa marche lui soumît encore d'autres villes. Sa tentative de surprendre Sparte en l'absence d'Agésilas, échoua complétement; la valeur extraordinaire des Spartiates qui étaient demeurés dans leurs foyers,

1 362 av. J. C.

2 Les Phocidiens, dit Xénophon, ne marchèrent point; ils prétendaient n'être obligés à autre chose qu'à secourir Thèbes, si elle était attaquée par des étrangers, sans que les traités pussent les contraindre à prendre part à une guerre offensive.

ayant répandu parmi les Thébains une terreur panique. D'un autre côté, la cavalerie athénienne paralysa l'effet d'une entreprise sur Mantinée. L'honneur d'Épaminondas ne pouvait plus être réparé que dans une bataille rangée[1]. Toutes les forces de Sparte la lui présentèrent à Mantinée, et pour la seconde fois la supériorité fut disputée dans une action décisive. La valeur et l'expérience d'Épaminondas l'emportèrent encore; mais il périt, et les deux armées étaient tellement épuisées[2] que le re-

---

1 Le 4 Juillet 362. Voyez, sur beaucoup de détails qui ne peuvent entrer dans une histoire générale, la *Sparta* de Manso, tom. III, pag. 189-195; et quant à l'attaque tentée sur Sparte et aux divergences des auteurs, voyez le 10.e supplément.

2 Le portrait que Diodore fait d'Épaminondas sent un peu le rhéteur : beaucoup de choses pourraient être considérées différemment. Toutefois ce portrait étant celui qu'on adopte généralement, nous allons le transcrire ici. Liv. XV, ch. 88 : « Si quelqu'un veut comparer les qualités éminentes des gé- « néraux d'Athènes avec celles d'Épaminondas, il verra que « ces dernières l'emportent de beaucoup. En effet, il ne trou- « vera dans chacun des autres qu'un seul genre de mérite à « lui attribuer; Épaminondas les réunissait tous. Outre la force « du corps et l'habileté du discours, il avait une ame élevée, « désintéressée, juste; et, ce qu'il y a d'essentiel, sa valeur « et sa pénétration le mettaient, dans l'art de la guerre, au- « dessus de tous les autres. C'est pourquoi, tant qu'il vécut, « sa patrie fut au premier rang; mais elle en descendit et « tomba de commotions en commotions dès qu'il eut terminé « sa carrière. Enfin, l'impéritie de ses chefs la conduisit à sa « destruction et à l'esclavage de ses citoyens. »

pos suivit cette bataille. Alors une paix générale assura l'indépendance de tous les états, et rangea les Messéniens mêmes parmi les peuples libres. Si la fierté de Sparte ne lui permit pas de souscrire à ce traité, du moins elle cessa de fomenter des désordres, et le résultat fut le même que si elle eût formellement accédé à la paix.

§. 1.[b]

Affaires de Thessalie; guerre des alliés des Athéniens; commencement de la guerre sacrée.

Le temps des républiques était passé. Dans la confusion générale, des hommes tels qu'Agésilas, Épaminondas, Pélopidas, Timothée, Iphicrate, pouvaient bien sauver momentanément la patrie, mais non pas rétablir l'ordre. Cela n'était désormais possible qu'au pouvoir dictatorial : or en Grèce il ne fallait pas y songer. Un monarque paraissait donc nécessaire à la prospérité de ce pays. Mais où prendre les élémens d'une monarchie légale, populaire à la fois et non usurpée? La Providence y pourvut, et la fit venir du seul pays qui jouit alors, et depuis un temps immémorial, d'un gouvernement que, selon nos idées actuelles, nous appellerions constitutionnel. Il est évident que dans les états libres du Sud il ne pouvait naître qu'un despotisme militaire. Un coup d'œil rapide sur l'histoire de Thessalie, où il venait de se former une monar-

chie, fera voir qu'on n'en devait pas attendre autre chose. Il y eut de tout temps dans les villes de cette contrée une sévère aristocratie, assez semblable à la chevalerie du moyen âge; le campagnard thessalien avait beaucoup de rapports avec les serfs. L'administration des affaires était, pour l'ordinaire, entre les mains de certaines familles, ou plutôt des grands propriétaires, comme dans le moyen âge elle appartenait aux possesseurs des premières baronies. Quelquefois un prince s'élevait, et réunissait sous sa domination plusieurs villes. Ainsi Polydamas à Pharsale, Jason à Phères, s'étaient emparés du pouvoir vers le temps où Thèbes secoua le joug des Spartiates. Jason, le plus puissant de ces tyrans, comprit que la réunion des deux états ferait de la Thessalie un royaume important. Il avait de grands biens, des intelligences dans Thèbes et beaucoup de mercenaires. C'était, de plus, un homme recommandable sous les rapports moraux, excepté quand son ambition était intéressée à une affaire[1]. Polydamas était juste, il aimait la patrie, il exerçait, selon l'usage de Thessalie, l'hospitalité avec splendeur; enfin il se fiait à l'attachement des familles aristocratiques de Pharsale, qui lui avaient confié leur citadelle et l'administra-

---

1 Plutarque, *Reipubl. gerendæ præcepta*, chap. 24. Jason disait que, pour être juste en grand, les petites injustices étaient nécessaires.

tion des revenus, dont il rendait compte chaque année. Souvent il suppléait de ses propres fonds à l'insuffisance des deniers publics, attendant qu'il y en eût assez pour se couvrir de ses avances. Sa puissance, sa richesse, sa splendeur, ne pouvaient se comparer à celles de Jason, qui avait déjà soumis Larisse et beaucoup d'autres villes[1]. Néanmoins, celui-ci, ne voyant aucun moyen de le perdre, rechercha son amitié. Il l'engagea à une conférence pour aviser au moyen de rendre profitable à leur patrie les querelles des Thébains et des Spartiates. C'était après la bataille de Leuctres, dans le temps où, sans nuire à ces derniers, Jason était entré en Béotie pour complaire aux Thébains. Il convainquit Polydamas de la possibilité de fonder en Thessalie une puissance capable de subjuguer toute la Grèce, et celui-ci se mit en route comme envoyé de Jason, pour offrir son alliance aux Spartiates; mais ils se souvenaient de son apparition en Béotie l'année précédente, après la bataille de Leuctres. D'ailleurs une alliance conclue avec un tyran était une chose inusitée, et ses propositions étaient trop étendues pour qu'on pût leur accorder aucun assentiment.

---

1 Jason dit à Polydamas (Xénoph., liv. VI, ch. 1) comment il a discipliné son armée, comment il se l'est attachée, et comment il l'a remplie d'amour de la gloire. « Déjà, ajoute-« t-il, j'ai soumis les Maraces, les Dolopes et Alcetas, hip-« parque d'Épire. »

Les deux souverains de la Thessalie se bornèrent donc à la réunir d'abord en un seul état. L'intervention de Polydamas fit nommer Jason chef suprême (Tagus) de là Thessalie.

Cet empire devint supérieur à toutes les puissances de la Grèce, et il aurait infailliblement pris la place que prit plus tard la Macédoine; mais plusieurs circonstances s'y opposèrent. La noblesse, au lieu d'être obéissante comme en Macédoine, était ombrageuse et jalouse. Jason n'avait que des mercenaires, que le plus léger mécontentement ou même un embarras de finances pouvait détacher de sa cause. Enfin, les deux hommes célèbres de Thèbes avaient, dans les affaires générales, une tout autre influence que lui. D'ailleurs Sparte et Athènes eussent opposé à Jason des généraux bien plus habiles que ceux qu'ils envoyèrent plus tard contre Philippe. Au surplus, Jason suivit entièrement la même marche qu'adopta dans la suite ce roi. La Phocide fut aussi le lieu qu'il choisit pour observer le moment d'entrer en Béotie. Lorsqu'il y eut pris pied, il s'unit à la Macédoine, comme Philippe à la Thessalie. Enfin il créa de même une armée formidable de troupes légères[1], d'hoplites, de cavalerie, dirigeant les manœuvres, changeant et per-

---

1 Xénophon, *Hellenic.*, liv. VI, ch. 1, à la fin. On y voit qu'il met sur pied plus de 8000 cavaliers et plus de 20,000 hoplites.

fectionnant sans cesse l'organisation militaire; et surtout, occupant toujours l'armée, même en temps de paix[1]. On rattacha à la nouvelle principauté les Dryopes, les Dolopes et les habitans des montagnes qui entourent la Thessalie. Jason soutint en Eubée le tyran Néogène. La Macédoine, alors déchirée de dissentions intestines, et réduite à ses contrées de l'intérieur, fut obligée de reconnaître la puissance de ce prince. Les Molosses, depuis appelés Épirotes, suivirent aussi ses enseignes, et pour la première fois ils s'élevèrent à la civilisation, qui les rangea parmi les états de l'antiquité[2]. Il y a sur Timothée et sur Épaminondas deux anecdotes

---

1 Xénophon, *Hellenic.*, liv. VI, chap. 1, pag. 235. Il fait dire à Polydamas, lorsqu'à Sparte il parle de son nouvel ami, qu'il ne se passe point de jour qu'il n'exerce ses soldats; il ajoute que lui-même, pesamment armé, est toujours à la tête de sa troupe, soit à la manœuvre, soit à la guerre; qu'il exclut de son armée les enrôlés (ξένους) qui ne peuvent supporter les fatigues du service. Mais, dit-il encore, quand il voit des hommes s'y soumettre avec plaisir il les récompense par une double ou même par une triple solde, y joint d'autres présens, fait traiter ses soldats dans les maladies et leur rend les derniers devoirs, enfin, tous autour de lui savent que la vie la plus agréable et les plus grands honneurs sont dus à la valeur militaire.

2 Ceci a rapport à un passage de Justin, qui n'a pas besoin d'être transcrit ici, et qui n'a pas non plus échappé à Gillies, quoiqu'il en ait fait un usage un peu différent (*the Hist. of Greece, ed. Basil.*, vol. IV, pag. 142).

qui ont éternisé la mémoire des liaisons de Jason avec les plus grands généraux de la Grèce, de son influence sur l'assemblée du peuple à Athènes, enfin de sa grandeur d'ame[1]. Il eut encore ce rapport avec Philippe, qu'il démolissait les murailles des villes qui faisaient obstacle à ses projets. Il voulait aussi gagner le peuple de la Grèce au moyen de jeux publics, et il tentait d'acheter tous les orateurs et tous les hommes d'état dont l'ame était vénale. La mort, en le prévenant, ôta à la Thessalie l'honneur de tenir dans l'histoire générale la place réservée à la Macédoine. Sept jeunes gens tramèrent un complot contre le bienfaiteur de leur patrie, et le tuèrent en public : deux d'entre eux tombèrent sous les coups des gardes de Jason[2], les autres

---

1 Voyez *Nepos, in Timotheo*, chap. IV., à la fin. *Jason tyrannus, qui illo tempore fuit omnium potentissimus. Hic cum in patria sine satellitibus se tutum non arbitraretur, Athenas sine ullo præsidio venit, tantique hospitem fecit, ut mallet se capitis periculum adire, quam Timotheo de fama dimicanti deesse. Hunc adversus tamen Timotheus postea populi jussu bellum gessit, patriæque sanctiora jura quam hospitii esse duxit.* Cette guerre eut sans doute pour motif le secours accordé par Jason à Néogène en Eubée. Voyez, quant à l'autre anecdote, Plutarque, *Reg. et imperat. apophtegmata.* Jason étant venu à Thèbes et ayant envoyé à Épaminondas, qui se trouvait dans l'embarras, 2000 pièces d'or, celui-ci n'accepta point cet or, et quand il vit Jason il s'écria : *ἀδίκων χειρῶν ἄρχεις.*

2 En 370.

furent accueillis et fêtés comme ennemis des tyrans dans les pays où ils se réfugièrent. Il ne vint dans l'idée à personne, qu'en immolant un chef, ami de l'humanité, ces hommes avaient livré leur patrie à d'éternelles discordes, à des maux infinis, et qu'ils en avaient fait la proie de sanguinaires brigands.

Polydore et Polyphron, frères de Jason, lui ressemblaient peu; tous deux commencèrent par s'emparer du gouvernement : mais Polyphron ne tarda pas à se défaire de Polydore, et fut à son tour tué par Alexandre, son neveu. Le crime seul pouvait maintenir une puissance acquise par le meurtre : aussi les villes de Thessalie firent-elles défection.[1] La famille des Aleuades à Larisse se releva. Les onze ans du règne d'Alexandre ne furent qu'une suite de guerres et de cruautés révoltantes. Les Thessaliens, et surtout ceux de Larisse, appelèrent les Macédoniens, et quand on vit que ceux-ci

1 Nous ne pouvons mieux donner une idée de la situation des choses qu'en empruntant les paroles de Diodore, liv. XV, §. 61. « Alexandre, son frère (il y a dans Wessel. ἀδελφιδοῦ), « régna onze ans. Ayant acquis le pouvoir par la violence, « il gouverna en conséquence. Avant lui les princes traitaient « le peuple avec douceur, et pour cette raison ils en étaient « aimés : quant à lui, il fut haï, parce qu'il agissait avec « cruauté. C'est pourquoi quelques habitans de Larisse, de « ceux qui sont appelés Aleuades à cause de leur noblesse, « effrayés de ses actes arbitraires, se liguèrent pour mettre un « terme à son autorité. Ils partirent pour la Macédoine.... »



cherchaient à s'établir en Thessalie, on eut recours aux Thébains, qui y envoyèrent Pélopidas. Ce fut peu avant son départ pour Suze. Les circonstances étaient favorables : Alexandre, en querelle avec son frère Ptolémée, avait besoin lui-même de secours étranger. Il renonça donc volontairement à la citadelle de Larisse, et Pélopidas devint médiateur en Thessalie, puis il le fut entre les princes de Macédoine. Il est probable qu'il emmena dès-lors en ôtage ce Philippe, qui depuis fut roi[1]. Immédiatement après son retour de Perse, Pélopidas fut de nouveau envoyé en Thessalie. Dans l'intervalle le roi de Macédoine avait été tué; Ptolémée s'était emparé du gouvernement. Les deux députés de Thèbes, Isménias et Pélopidas, eurent mission d'assurer les droits de Perdiccas et de Philippe, frères du roi assassiné (Philippe vivait alors à Thèbes). Pélopidas réussit complétement; Ptolémée promit de n'administrer l'état qu'au nom de Perdiccas.

Le législateur thébain fut moins heureux en Thessalie : se fiant trop à la splendeur de son nom et à la terreur inspirée par Thèbes, il se rendit avec Isménias auprès d'Alexandre de Phères, qui avait demandé une entrevue, mais qui les fit jeter en prison. Leurs compatriotes, ne pouvant laisser impunie une violation aussi manifeste du droit des gens,

---

1 Au commencement de 367.

mirent alors en campagne une armée commandée par le béotarque Cléomène. Cette expédition des Thébains, ou plutôt des Béotiens, contre Alexandre de Phères, fit bien connaître que ce n'était point Thèbes, mais seulement Épaminondas et Pélopidas, qui avaient arraché aux Athéniens et aux Spartiates leur prééminence sur la Grèce. Les mêmes Athéniens qui avaient fêté les meurtriers de leur ami, le juste et noble Jason, envoyèrent au secours du cruel tyran de Phères une flotte de trente vaisseaux, mille hommes de troupes et leur général Autoclès.[1] L'armée de Thèbes fut abandonnée de ses alliés de Thessalie et contrainte de s'en retourner; elle eût été irrévocablement perdue, si Épaminondas, quoique sans mission, ne s'était adjoint à sa retraite. Les béotarques lui laissèrent le commandement, et il la ramena sauve dans ses foyers. Une seconde expédition fut plus heureuse : le tyran jugea prudent de rendre la liberté à Pélopidas et à Isménias, et les Thébains, trop occupés des affaires de la

---

1 Cette inconséquence est reprochée aux Athéniens par Démosthènes avec beaucoup de finesse et d'habileté, *in Aristocrat.*, p. 592, édit. Bekker. Les Apophtegmes de Plutarque nous apprennent par quel moyen Alexandre gagna les Athéniens ; il leur promit que la viande serait à très-bas prix. Épaminondas dit à cette occasion, qu'il ferait en sorte que le bois ne leur coutât rien pour la rôtir, et qu'en conséquence il irait couper leurs arbres.

Grèce, se contentèrent de cette satisfaction. Cependant la tyrannie d'Alexandre devenant de plus en plus insupportable, le mécontentement des Thessaliens fournit bientôt l'occasion de le combattre. Nous avons vu comment périt Pélopidas [1]; la victoire des siens permit à beaucoup de villes de Thessalie de reprendre leurs anciennes constitutions. Toutefois la puissance du tyran de Phères n'était point affaiblie par cet échec : il équipa des vaisseaux, pilla les îles, et, profitant de l'embarras où étaient alors les Athéniens, il surprit un de leurs généraux, lui enleva des navires et six cents hommes [2]. Enfin il continua ses rapines sur terre et sur mer, jusqu'à ce qu'il périt victime d'une conjuration. Sa femme Thébé avait caché dans sa chambre à coucher ses frères Tisiphonus et Lycophron; elle fit donc tuer Alexandre et appela les Thessaliens à la liberté. On était dans une joie universelle : on décerna les plus grands honneurs à Thébé et à ses frères, pour avoir rétabli les anciennes aristocraties. Cependant, maîtres des trésors et des troupes du tyran, ses meurtriers étaient loin de vouloir renoncer à la souveraineté. Toutes les villes étaient en mouvement, et cela précisément

---

1 364.

2 Démosthènes, *in Polycl.*

dans le temps où Philippe de Macédoine songeait à s'attacher étroitement la Thessalie.

Les Athéniens avaient repris leur prépondérance navale ; mais ils ne comprenaient pas, ou ne voulaient pas comprendre, que les temps étaient changés : au lieu de traiter avec les plus grands égards les places de commerce, ils souffrirent que leurs généraux, et même Timothée et Iphicrate commissent toutes sortes d'exactions. Il paraît qu'Épaminondas essaya de tirer parti de l'exaspération qui en fut la suite, pour conclure sous l'autorité des Thébains une ligue de puissances maritimes. Cependant ses efforts ne furent pas très-fructueux. Mausole II, puissant prince de Carie, à l'occasion des entreprises qu'il méditait sur Cos et sur Rhodes [1], fut le premier qui parvint à réunir trois états en une ligue formelle contre Athènes : c'étaient Chio, Rhodes et Byzance, laquelle, non contente d'avoir établi un péage sur le Bosphore, avait pris déjà Chalcédoine et Sélymbrie [2]. Il fut stipulé qu'en cas de besoin on résisterait à force ouverte aux injustes prétentions des Athéniens. Ceux-ci envoyèrent contre Chio une flotte et une armée sous la conduite de Chabrias et de Charès ; mais de leur côté, Mausole, Rhodes,

---

1 Démosthènes, *Oratio de Rhodiorum libertate*, pag. 254, édit. Tauchnitz.

2 *Idem*, pag. 212.

Cos et Byzance, y firent passer des forces à l'aide desquelles les Athéniens furent repoussés avec perte : Chabrias périt dans le combat[1]. Alors commença sur mer une guerre terrible au grand plaisir de Philippe, qui en profita pour établir sa puissance ; elle dura trois ans avec une animosité toujours soutenue. Les alliés, ayant ravagé Imbros et Lemnos, les plus anciennes possessions des Athéniens dans la mer Égée, ayant attaqué Samos et toutes les îles, on équipa deux flottes, l'une sous le commandement de Charès, l'autre sous celui de Ménesthée, Iphicrate et Timothée. Charès s'unit à ses trois collègues ; on fit voile vers Byzance ; on força les alliés à lever le siége de Samos et à fuir dans l'Hellespont, où ils rencontrèrent encore les Athéniens. Malgré le vent contraire, Charès voulait livrer bataille ; Iphicrate et Timothée s'y refusèrent. Ce fut ensuite l'objet d'une accusation portée contre eux ; et s'il en faut croire Dinarque, leur condamnation ne fut pas tout-à-fait injuste. Cette circonstance amena inopi-

---

1 Démosth., *in Leptin.*, pag. 232. On y voit que les habitans de Chio conservèrent à Chabrias tous les honneurs qu'ils lui avaient décernés ; que jamais il ne perdit de bataille ; que d'une seule fois il enleva aux Spartiates quarante-neuf vaisseaux ; qu'il prit quinze villes ; qu'il ramena dans le port d'Athènes soixante et dix vaisseaux ennemis ; enfin, qu'il enrichit le trésor de cent vingt talens, et fit trois mille prisonniers.

nément la fin de la guerre[1]. En effet, Charès, par l'éloignement de ces deux chefs, devenait seul maître de l'expédition, étant le plus ancien. Il crut rendre un service important à sa patrie, en faisant entretenir l'armée et la flotte par l'étranger[2]. Le satrape Artabaze était en guerre avec le roi de Perse: il implora le secours de Charès et pourvut à l'entretien des soldats et des matelots. D'abord les Athéniens en conçurent une grande joie ; mais ils n'éprouvèrent pas moins de terreur quand ils apprirent que le roi de Perse ne se bornerait point à fournir de l'argent contre eux, mais qu'il ferait de plus armer trois cents vaisseaux. Une ambassade vint de sa part leur faire d'amers reproches, et il n'y eut plus d'autre moyen que de conclure promptement la paix avec les trois états de la ligue.

---

1 Dinarque, *in Demosth.* Timothée fut puni d'une amende de cent talens, ayant été obligé de convenir qu'il avait reçu de l'argent des habitans de Rhodes et de Chio. Il y a αὐτὸς dans l'édition de Bekker : toutefois Wesseling a proposé un changement. Ce passage reparaît dans le discours contre Philoclem, pag. 190, et là on lit : αὐτὸν Ἀριστοφῶν ἔφη, ce qui signifie : Aristophon prétendait, etc.

2 Si nous en croyons Démosthènes, il ne faut accuser ici que la mauvaise habitude des Athéniens, d'engager des mercenaires sans s'inquiéter des moyens d'assurer leur subsistance, en sorte que le général dépendait de ses soldats. Démosthènes, Philipp. I, pag. 43 et 44. Il est clair que sa pensée était occupée de cet événement.



Philippe de Macédoine devenait de jour en jour plus formidable, et la Grèce avait vu naître la guerre sacrée, qui mit toutes ses républiques sous l'influence de la Macédoine.

Pour en expliquer l'origine, il nous faudra parler de la célèbre assemblée des amphictyons, de celle qui se rattachait au temple de Delphes. La sainteté de ce temple et l'influence de l'oracle plus encore que l'antiquité de cette association, entretenaient les relations de consanguinité qui existaient entre les grands et les petits états de la Grèce. Ces relations survécurent à tous les temps, bien que les lois qui les établissaient pussent souffrir une interruption. Douze peuples avaient part à cette ligue; chacun jouissait de deux suffrages qu'il pouvait exercer par autant de députés qu'il voulait, comme autrefois les provinces des Pays-Bas aux états généraux. Il fallait bien d'ailleurs que chaque peuple multipliât beauooup ses députés; car le Dorien de Dorium ou de Clytinium avait autant de droits à être représenté que celui de Sparte, et l'Athénien n'avait pas plus de droits aux suffrages ioniens que l'habitant d'Érétrie et de Priène. On ne s'étonnera donc pas de voir à côté de toute la souche ionienne et de toute la souche dorienne, à côté de tous les Thessaliens et de tous les Béotiens, figurer aussi les Perrhèbes, les Magnètes, les Locriens, les Œtéens, les Phtiotes, les Maléens,

les Phocidiens. Un serment les liait tous; non-seulement pour des sacrifices communs, pour l'entretien du temple, pour la tenue des fêtes; mais il leur défendait aussi d'anéantir totalement aucune des villes de la ligue. Que si quelqu'un avait enlevé par la violence ce qui appartenait à la divinité; ou s'il avait conçu seulement des projets coupables sur ce que renfermait le temple, tous, c'était la condition de la ligue, devaient s'unir et contribuer à la vengeance générale. Enfin le serment était fortifié d'une formule d'imprécation. Une pareille assemblée ne pouvait manquer d'être sous l'influence de l'état le plus puissant; aussi les *hiéromnémons*, les députés, ne se plaignaient-ils que quand il y avait espoir de résultat. Plus d'une fois Cirrha et Amphissa, près desquelles le temple possédait des prés et des champs, avaient éprouvé la colère de la divinité. Solon même devait une partie de sa réputation au zèle avec lequel il poursuivit les habitans de Cirrha. Après lui il n'est plus parlé du tribunal des amphictyons; les députés se bornent à régler les fêtes et les sacrifices, à recevoir, à dépenser les revenus. La raison en est peut-être que les trois peuples principaux, les Spartiates, les Athéniens et les Thébains, dont les neuf autres étaient les subordonnés, et qui tenaient à peu près l'équilibre dans l'assemblée, se trouvaient continuellement en guerre les uns avec les autres, et n'avaient

besoin ni des armes ni des jugemens sacerdotaux. Après la bataille de Leuctres, les choses commencèrent à changer; après celle de Mantinée, et surtout après la paix, on chercha à détruire l'immoralité des temps qui venaient de s'écouler : on voulut rendre au culte son ancien éclat; enfin on donna au conseil des amphictyons une tout autre importance.

Mais le but des Thébains était d'en faire un instrument pour l'abaissement des autres états. Les condamnations qui occasionèrent la guerre sacrée en sont la preuve : toute la Béotie et la plus grande partie de la Thessalie étaient soumises à Thèbes, et par là elle était assurée de la pluralité des voix. L'injuste occupation de la citadelle fut un premier sujet de plainte; plus tard on fit un nouveau crime aux Spartiates de leurs dévastations en Béotie; car elles étaient manifestement contraires au serment.[1] Ils furent donc condamnés à une amende de cinq cents talens, et comme ils ne la payèrent pas, elle fut doublée. Vers le même temps on pensa trouver l'occasion de nuire aux Phocidiens; cela parut d'autant plus aisé que les peuples voisins du Pinde et ceux des défilés de Thessalie, enfin les Thessaliens eux-mêmes, se réunirent aux Thebains pour se

---

1 Eschine, *de falsa legatione*, se fonde principalement sur ce point pour justifier la manière dont on agit envers les Phocidiens.

venger des défaites qu'ils avaient éprouvées pendant les dernières années dans leurs diverses incursions en Phocide. Quant aux Thébains, leur irritation venait du refus des Phocidiens de fournir le contingent que pendant long-temps ils avaient envoyé.

S'il en faut croire Aristote et l'historien Denis de Samos, cette troisième guerre sacrée eut encore un motif d'intérêt particulier [1]. Cependant l'arrêt rendu contre la Phocide fut appuyé sur des raisons de droit. Les habitans de Cirrha [2], ville située

---

1 Les renseignemens donnés par Pausanias, ne servent que d'introduction à ses descriptions, et suffisent à son but, mais ils ne doivent être regardés comme historiques que quand ils sont appuyés par d'autres autorités. Strabon, liv. IX, p. 606, édit. Falcon., emprunte de fort bonnes choses à Éphore: Diodore mele tout, selon sa manière ordinaire; néanmoins il doit être ici regardé comme source principale. Quelque partial que soit Eschine, il ne peut mentir beaucoup à cause des témoins assermentés qu'il invoque. Le passage d'Aristote dont nous parlons, est au liv. V, ch. 3, édit. de Gœttling, p. 158. Il y donne pour cause à la guerre sacrée, une querelle entre Mnaséas, père de Mnæson, et Euthycrate, père d'Onomarque, au sujet du mariage d'une héritière. Duris le Samien, dans Athénée, liv. XIII, pag. 560, raconte quelque chose de semblable, mais un peu différemment. La guerre sacrée selon lui vient de ce qu'une Thébaine, nommée Théano, aurait été enlevée par un Phocidien : ce serait là le motif de l'occupation de la Phocide par les Thébains.

2 Nous partons de l'opinion de Falconer, qui veut que Crissa soit l'ancien nom de Cirrha.

à quatre-vingts stades de Delphes, au bord de la mer, profitaient de leur position pour rançonner les pélerins, et même ils avaient enlevé des femmes. Le rapt de la Phocidienne Mégisto et de quelques Argiennes avait autrefois causé une guerre de dix ans. Les Cirrhéens et les Acrogallides s'étant conduits comme des brigands, Solon accomplit la vengeance divine avec sévérité : leur territoire fut alors consacré aux dieux, le port fut comblé et la ville rasée; enfin de terribles imprécations furent prononcées contre quiconque entreprendrait de cultiver les terres. Le temps avait fait oublier tout cela. Mais les Locriens, et surtout ceux d'Ozoles à Amphissa, s'étaient emparés du sol, et se montraient encore plus cruels envers les pélerins que leurs devanciers. Les Thébains et leurs amis ne demandaient qu'un prétexte contre les Phocidiens, qui ne pouvaient pas se passer des terres adjugées au temple. Dans l'assemblée des amphictyons les voix étaient à la disposition de ces Thébains et des Thessaliens; on infligea donc une amende exorbitante aux Phocidiens, pour une très-petite portion de terrain cultivé par eux, et comme ils ne la payèrent pas, on procéda comme autrefois envers les Cirrhéens : les juges les mirent hors la loi, leur territoire fut déclaré sacré, et ils renfermèrent dans cette sentence tous ceux qui n'avaient point acquitté l'amende, et par conséquent aussi les Spartiates. Cette

décision fut gravée sur une colonne et publiée à Delphes. Toutefois il n'était pas encore question de guerre; mais il est probable que quand même les Phocidiens ne se fussent pas laissé entraîner à un parti violent par leur concitoyen Philomélus, les hostilités n'en auraient pas moins commencé, quoique peut-être un peu plus tard. Cet homme avait des raisons personnelles de souhaiter la guerre : il conseilla à ses compatriotes, en leur faisant espérer l'appui d'Athènes et de Sparte, de faire tourner à leur profit une lutte inévitable, en s'emparant de suite d'un temple si riche[1]. Afin de se mieux assurer dans son entreprise, Philomélus laissa en Phocide ses frères Phayllus et Onomarque, et partit pour Sparte. Il est difficile qu'il ait, comme le prétend Pausanias, employé des voies de corruption, car il avait alors besoin de son argent pour lui-même; mais il est certain que Sparte lui promit de le soutenir. De plus, il recruta dans le Péloponèse deux à trois mille mercenaires, avec lesquels il marcha droit à Delphes, occupa le temple, et fit effacer le décret des amphictyons.

---

1 Le temple était la propriété commune de tous les Grecs; il était consacré non-seulement à Apollon, mais à Latone, à Diane et à Minerve. Les Locriens cependant prétendaient à la possession de Delphes, et les Phocidiens, au moyen de l'appui de Sparte, s'étaient toujours maintenus dans le droit de priorité pour la consultation de l'oracle.

Philomélus chassa les *thracides*, espèce de lévites [1]; puis il battit les Locriens d'Amphissa, éloignés de Delphes d'environ deux lieues, qui voulaient secourir le temple. Selon Pausanias, cet événement eut lieu en la quatrième année de la 105.e olympiade. Cependant on fera bien de le reculer d'une année, la guerre ayant duré dix ans, et la certitude étant acquise qu'elle finit en la troisième année de la 108.e olympiade. Quand on considère la situation de la Phocide [2] et les dispositions des Athéniens et des Spartiates, quand on songe à l'immensité des trésors du temple et à l'innombrable quantité de mercenaires faméliques, qui parcouraient alors la Grèce, on conçoit facilement comment un si petit pays put entreprendre et soutenir une guerre si importante.

---

1 Il vaut mieux confesser, avec Wesseling, notre ignorance sur ce qu'étaient les thracides, que de sortir d'embarras, comme Mitfort, *Hist. of Greece*, vol. IV (1808, in-4.°), pag. 332; *Possibly having some reference to the Thracian founders of Grecian ceremonies*; rien de plus aisé que ces conjectures en l'air.

2 La Phocide est un bassin entouré de montagnes, dans lequel vingt villes formaient tout autant de républiques. Ces villes, qui renfermaient dans leurs murs toute la population du pays, étaient sur des rochers fortifiés de tours : leurs députés composaient un congrès. L'amour des Phocidiens pour l'indépendance ne connaissait point de bornes : les deux seuls passages par où l'on pût arriver chez eux, étaient gardés par des places fortes, Élatée vers la Thessalie, Parapotamioi vers la Béotie.

Autour de Delphes il y avait partout des chefs-d'œuvre de l'art; les métaux précieux étaient accumulés dans les temples [1]. La guerre nécessita dès l'abord de grandes dépenses. Philomélus avait affaire à tous les Béotiens, à tous les peuples du Pinde. C'était bien peu de chose que le secours d'Athènes et de Sparte, et cependant de trois mille hommes son armée s'élève subitement jusqu'à dix mille mercenaires. Il est donc bien difficile de croire, ainsi que le veulent quelques auteurs, qu'il n'ait point porté atteinte aux trésors [2] de Delphes. Pendant la première année il resta maître de cette

---

1 Voyages du jeune Anacharsis, chap. 22. — Démosthènes, *de legat.*, et Isocrate, *Orat. ad Philip.*, prétendaient que les Thébains avaient aussi des vues sur les trésors du temple. Mitford, qui conçoit là ridicule pensée, pag. 356, que Crésus aurait déposé son or dans un temple grec comme à une maison de banque, dit, tom. IV, pag. 324 : *Of this the riches deposited by Crœsus seem to have remained yet the largest portion, and the historian* (Diodore) *seems to have considered them as unimpaired. But the far more exact Herodotus assures us, that, even in his time, there had been beside loss by burning of the temple other losses.*

2 Mitford le soutient; il ne veut pas non plus qu'Onomarque y ait touché. Cependant il avoue qu'Athènes reçut de l'argent, et que ce fut aussi par l'argent que fut gagné Lycophron, alors tyran de Phères. Il est vrai que ce fût plus tard. Mitford croit que ces résultats furent obtenus par un impôt que les Phocidiens levèrent sur eux-mêmes pendant les premières années de la guerre.

ville et tint la campagne avec avantage. L'année suivante les Béotiens augmentèrent leur armée. Philomélus, abandonné de ses alliés, ne put résister à une armée de treize mille hommes, il se retira; mais il fut contraint à accepter le combat en un lieu défavorable : sa troupe fut dispersée, et lui-même, après s'être vaillamment défendu, se précipita du haut d'un rocher [1]. La guerre prit alors une autre tournure. Onomarque se servit des trésors du temple, et les Thébains lui laissèrent gagner du temps, pendant qu'ils envoyaient en Bithynie Pammène, l'ami d'Épaminondas, celui chez lequel avait demeuré Philippe pendant son séjour à Thèbes. Pammène allait avec ses troupes soutenir à prix d'argent le satrape révolté contre le roi. L'apparition d'Onomarque se lie essentiellement à l'histoire de Philippe de Macédoine, et nous suspendons ici notre récit.

---

1 Mitford se rend ridicule par le zèle avec lequel, en haine du principe républicain, il défend tous les tyrans, tous les criminels qui, par leur avarice ou leurs brigandages, se sont emparés du pouvoir. Nous verrons plus tard ce qu'il fait pour Denys; ici il protège Philomélus. Les Thébains, selon lui, ont exagéré les choses et Philomélus fut blessé dans les montagnes pendant la retraite, etc.

§. 2.

État politique.

Le changement arrivé dans les mœurs, le refroidissement de l'amour de la patrie, l'absence de tout désintéressement, préparèrent et amenèrent enfin une transition des gouvernemens républicains aux monarchies : on comprit le besoin d'une autorité unique et souveraine. Pour suivre la décadence progressive qui se fit sentir depuis le moment où la démocratie florissait à Athènes jusqu'à la chute de la puissance thébaine, on ne peut mieux faire que de rapporter les propres paroles d'Isocrate.[1] « Notre ville, dit-il, était au temps de la guerre des « Perses supérieure à ce qu'elle est aujourd'hui, « autant qu'Aristide, Thémistocle, Miltiade, l'em- « portent sur Hyperbolus, Cléophon, et sur tous « ceux qui irritent le peuple par leurs cris. » Examinant ensuite la conduite des Athéniens envers leurs amis et leurs ennemis, il ajoute : « Nos pères « sont assurément dignes de blâme, pour avoir « composé l'équipage de leurs vaisseaux des oisifs « de toute la Grèce, d'hommes capables de tous les « méfaits et de tous les crimes. Cela nous rendit « odieux à tous les Grecs. Chose étrange! On re- « poussait du sein de la patrie les meilleurs ci-

---

1 *De pace*, pag. 230, édit. de Tauchnitz.

« toyens, et l'on appelait le rebut de la Grèce à « jouir de ses bienfaits. Ne dirait-on pas que nos « pères cherchaient la plus sûre voie de se faire « haïr? C'est ainsi qu'un décret voulut qu'aux fêtes « de Bacchus chaque talent de superflu provenant « du tribut des alliés, fût promené solennellement « et séparément. Ce décret fut exécuté : on fit pa- « rade de ces richesses au théâtre, et en même « temps on présenta au peuple les enfans des guer- « riers morts en combattant. Ainsi les alliés avaient « sous les yeux ces trésors gagnés avec tant de « peine, et prodigués à des mercenaires, et les autres « Grecs étaient affligés de la vue d'orphelins qui « leur rappelaient les malheurs répandus sur leur « patrie par l'ambition et par l'avarice[1]. On s'aper- « çut enfin trop tard que les sépultures publiques « dévoraient tous les citoyens, et que les inscrip- « tions remplissaient les curies et les registres de « noms étrangers à la patrie. Les familles des plus « plus grands hommes, les maisons les plus illus-

1 Isocrate rappelle ici, comme exemple frappant du peu de cas que les Athéniens faisaient de leurs propres biens, tout en convoitant ceux des autres, les vaisseaux envoyés en Sicile, tandis que déjà les Lacédémoniens s'étaient fortifiés à Décélie. Athènes perdit de la sorte deux cents vaisseaux en Égypte; dix mille hoplites dans le Pont; en Sicile, quarante mille et deux cent quarante gros bâtimens; enfin, deux cents dans l'Hellespont. On ne compte pas ici les pertes de détail.

« tres, celles qui ont survécu aux commotions « intérieures, aux guerres des Perses, sont désor- « mais éteintes : elles ont péri par l'effet de cette « ambition de la souveraineté, qui nous a enga- « gés dans les dernières guerres. Si l'on veut con- « clure de ce qui est arrivé aux familles connues « à ce qu'ont éprouvé celles qui n'ont pas d'illus- « tration, on se convaincra que notre ancienne « population s'est renouvelée presque en entier. « Cependant le plus juste éloge d'un état n'est « pas de réunir au hasard une grande population « d'élémens divers; mais bien de conserver et de « perpétuer mieux que toute autre la race de ses « premiers habitans. » Isocrate explique lui-même sa pensée à un autre endroit [1]. « Nous faisons la « guerre à presque tout l'univers, et cependant nous « ne voulons pas des fatigues de la guerre : nous « rassemblons des hommes sans patrie, des trans- « fuges couverts de méfaits, et cependant nous « savons qu'ils marcheraient avec la même facilité « contre nous, si on leur offrait une solde plus « élevée. Nous rougirions si nos propres enfans « commettaient des actions dont il nous faudrait « rendre compte; mais quand il est question des « rapines et des actes de violence de ces merce- « naires, nous paraissons y prendre plaisir. Enfin,

1 Pag. 222.

« notre folie va si loin que, ne pouvant pourvoir
« à nos propres besoins, nous entretenons une
« foule d'étrangers, écrasant, pour y parvenir, nos
« fidèles alliés. Nos pères, dans un temps où l'or
« et l'argent étaient en abondance dans la citadelle,
« croyaient devoir exposer leur vie pour accom-
« plir les résolutions de l'assemblée du peuple; nous
« en sommes venus au point que, malgré l'abon-
« dante population de notre ville, nous n'avons
« plus, comme le roi de Perse, que des armées
« de mercenaires. Autrefois, quand on équipait
« des vaisseaux de guerre, les rameurs et les ma-
« telots étaient des étrangers ou des esclaves; mais
« les hoplites étaient citoyens d'Athènes. Singu-
« lier spectacle, quand on débarque en pays en-
« nemi, ceux qui aspirent à l'empire de la Grèce
« descendent des rangs de rames, et l'entreprise
« et le péril du combat sont abandonnnés aux
« hommes que nous venons de dépeindre. »

Tels furent, depuis la fin de la guerre du Péloponèse jusqu'à l'arrivée des Romains, les rapports d'Athènes avec les autres états de la Grèce; tout s'énerva, et, chez un peuple qui ne savait plus supporter aucune fatigue, le repos laissa dessécher la sève vitale. Sparte était dans une autre situation; mais cette situation n'était pas meilleure : nous empruntons encore à Isocrate les divers traits de cette esquisse. « L'ambition, dit-il, perd tous les hom-

« mes : les Spartiates en offrent l'exemple; le chan-
« gement subi par leur caractère a imposé silence
« à tous ceux qui avaient coutume de les louer
« et d'imputer nos défauts à la démocratie. A en
« juger par ces panégyriques, les Lacédémoniens,
« une fois maîtres de la Grèce, devaient faire et
« leur bonheur et le sien; mais ils ressentirent bien
« plutôt que les autres l'effet de l'habitude du com-
« mandement. Leur république, qui pendant sept
« cents ans n'avait rien souffert des commotions
« intérieures, fut tout à coup remuée au point
« qu'il s'en fallut peu qu'elle ne fût entièrement
« dissoute. Au lieu d'obéir à leurs mœurs sévères,
« les citoyens se livrèrent à l'injustice, à la négli-
« gence, à l'arbitraire, à la cupidité. On fit peu
« de cas des alliés : on envahit le bien d'autrui, les
« sermens et les traités tombèrent dans l'oubli et
« dans le mépris. Dans leur soif avide de la guerre
« et des périls, les Spartiates ne connurent plus
« ni amis ni bienfaiteurs. En vain le roi de Perse
« leur avait fourni plus de cinq mille talens; en
« vain Chio les avait soutenus de sa flotte avec
« plus de zèle qu'aucun de leurs alliés; en vain les
« Thébains leur avaient donné le contingent le
« plus considérable de troupes de terre. A peine
« la victoire se fut-elle déclarée pour eux, qu'ils
« cherchèrent à perdre astucieusement les Thé-
« bains, qu'ils envoyèrent Cléarque et une armée

« contre le roi de Perse, et qu'enfin ils exilèrent
« les principaux citoyens de Chio, et emmenèrent
« ses vaisseaux. Ce n'était point assez : ils dévastèrent
« le continent, maltraitèrent les îles, anéantirent en
« Sicile et en Italie les constitutions qui tenaient
« le milieu entre l'aristocratie et la démocratie, et
« secondèrent enfin les tyrans dans leurs vues les
« plus ambitieuses. Le Péloponèse demeura sans
« cesse en proie aux troubles intérieurs et aux
« guerres intestines. Quelle est la ville qu'ils n'aient
« point attaquée? où est la cité qu'ils n'aient point
« offensée? N'ont-ils pas pris à l'Élide une partie de
« son territoire? N'ont-ils pas ravagé le territoire
« des Corinthiens? N'ont-ils pas rasé Mantinée et
« emmené une partie de ses habitans? N'ont-ils
« pas assiégé Phliunte? N'ont-ils pas plusieurs fois
« envahi Argos? Enfin, leur constante occupation
« n'a-t-elle pas été de faire du mal aux autres, et
« de préparer ainsi leur défaite de Leuctres? C'est
« une folie que d'accuser cette bataille des mal-
« heurs des Spartiates; ce ne fut point elle qui en
« fit des objets de haine; ce sont leurs désordres
« antérieurs. S'ils s'emparèrent de l'empire de la
« mer, c'est qu'ils avaient présidé avec justice à
« la guerre continentale; mais quand une fois ils
« furent les maîtres, quand ils oublièrent toute mo-
« dération, ils perdirent promptement cette domi-
« nation. Il ne fut plus question des lois de leurs

« ancêtres; les mœurs anciennes furent abandon-
« nées : enfin les Spartiates se persuadèrent qu'il
« n'existait plus d'autre règle que leur volonté.[1] »

Les Thébains ne dégénérèrent point comme les Athéniens, ils s'élevèrent, au contraire, plus haut que jamais; mais Thèbes ne pouvait soutenir un rôle qu'elle tenait du seul hasard. En général, les auteurs grecs ne sont pas justes envers elle; il est vrai cependant, qu'une nation adonnée aux plaisirs de la table comme l'étaient les Béotiens, ne sait pas long-temps suivre un élan donné par le génie. Toutefois Polybe est sévère, quand il ne juge la constitution de Thèbes digne d'aucune attention, nous le concédons; mais il n'accorde pas plus de mérite à celle d'Athènes, par la raison que trop souvent elle a subi des changemens; mais il range celle de Mantinée à côté des institutions de la Crète, de Sparte et de Carthage. Pour le fond des choses, il y a d'autres auteurs qui sont de son avis. Polybe prétend qu'il ne faut pas faire aux Thébains un mérite de l'éclat momentané dont brilla leur cité : ce fut, dit-il, l'ouvrage de Pélopidas et d'Épaminondas[2]. Cette assertion n'est pas cependant d'une

---

1 Les Spartiates étaient aussi devenus plus friands des jouissances de la vie qui nuisent au corps et à l'ame. Isocrate, §. 35, pag. 240.

2 *Polyb. hist. lib. VI, cap.* 41. *Tom. II, pag.* 61, *edit. Grenov. Ernest. Vindob.*, 1762, in-8.°

vérité absolue. Les causes de la prompte décadence de Thèbes ne sont pas aussi simples qu'on pourrait le supposer. Nous ne citerons ici que ce qui peut donner quelques notions sur l'état général de la Grèce, quant à la vie publique et privée.

D'abord il faut rapprocher ce que dit Polybe des réunions politiques de Béotie, de ce qu'Athénée nous apprend de celles d'Athènes. Partout les Grecs cherchaient à faire coïncider les jouissances de la vie privée avec l'état social. La musique, le chant, les arts, étaient employés à ce but. Aussi les législateurs eurent-ils soin de prononcer des dispositions spéciales pour les festins dans lesquels on traitait, ou le peuple entier (*δημοτικὰ*), ou des confréries particulières (*θιάσοι*)[1], ou seulement des familles (*φρατρικὰ*). Il y avait aussi des festins sacrés (*ὀργεωνικὰ*). Les citoyens contribuaient à fonder ces institutions. Ici se présente un contraste entre Athènes et la Béotie : dans cette dernière contrée, les citoyens, après la bataille de Leuctres, s'abandonnèrent sans mesure aux plaisirs de la table ; afin de les goûter plus facilement et à meilleur marché, ils établirent des confréries, dont les membres créaient des fondations destinées à subvenir aux frais de repas fixés à certains jours.

---

1 Θίασος, ἀθροιζόμενον πλῆθος, ἐπὶ τελετῇ καὶ τιμῇ θεῶν. Harpocration.

Les choses furent poussées si loin que, quoiqu'ils eussent des héritiers, plusieurs membres de ces associations léguaient pour cet usage la plus grande partie de leurs biens; enfin il y avait beaucoup de Béotiens dont les droits en ce genre s'étendaient à plus de repas que n'en comportaient la durée du mois. Les institutions et les festins d'Athènes étaient tout autre chose. Athénée nomme plusieurs sociétés qui avaient sans doute reçu de la libéralité d'hommes célèbres dont elles portaient les noms, les ressources nécessaires pour traiter avec frugalité les philosophes qui s'assemblaient régulièrement à certaines époques. Il ajoute que Théophraste légua aussi des fonds, non pour des orgies bruyantes et immodérées, mais pour des repas où l'on discuterait des sujets de science et de philosophie. Enfin, Athénée nous dit que l'académie de Platon et le lycée d'Aristote réunissaient ainsi leurs philosophes, et que Xénocrate, aussi bien qu'Aristote, avaient tracé à leurs disciples des règles à observer à ces réunions. Dans Hérodote il est parlé d'un Thébain qui affecta assez de confiance en sa cuisine pour recevoir Mardonius et cinquante des principaux Persans. Nulle maison d'Athènes n'aurait pu y suffire. Clitarque, dans ce qu'il a écrit sur Alexandre, atteste aussi que les Thébains se livraient avec insouciance aux orgies et aux festins, précisément dans le moment où les accroissemens de la puissance macédonienne mettaient au nombre

de leurs devoirs, l'économie, la tempérance et l'activité. Lorsqu'il veut expliquer pourquoi, dans la destruction de Thèbes par Alexandre, le prix général du butin ne s'éleva qu'à quatre cent quarante talens, il dit que les Thébains étaient des hommes bas et vils, qui ne songeaient qu'à satisfaire leur ventre et leur palais[1]. L'ambition cependant, ainsi que le remarque Isocrate, ne trouva pas moins de prise sur eux que sur les Spartiates, leurs cruautés contre Thespies et Platée ne furent pas moins révoltantes. Démosthènes dit : On ne connaît point ces honneurs publics chez les Thébains : la dureté et l'ingratitude sont dans leurs mœurs; leur conduite envers Orchomène le prouve. Le plus grand avantage des institutions d'Athènes, c'est qu'on y tient une conduite toute contraire[2]. Malheureusement nous voyons par un discours de Dinarque, qu'à Thèbes non plus qu'à Athènes il n'y avait point de proportion entre les dépenses et les revenus. De plus, ceux qui succédèrent à Épaminondas et à Pélopidas dans le maniement des affaires, étaient bien

1 Athénée, auquel nous empruntons ces détails, y en ajoute d'autres sur le genre de friandise recherché par les Thébains. Voici le texte : *παρασκευάζοντες ἐν τοῖς δείπνοις θρία, καὶ ἑψητοὺς, καὶ ἀφύας, καὶ ἐγκαρσιλόχους, καὶ ἀλλάντας, καὶ σχελίδας, καὶ ἔτνος.* On peut comparer à ce texte les explications de M. Schweighæuser.

2 *Adv. Leptinen*, édit. de Bekker, pag. 444.

loin de leur désintéressement. Dinarque nomme surtout Timolaus, Proxène, Théogène, comme ayant, par leurs vues basses et étroites, changé Thèbes en un objet de mépris[1]. Démade n'eût donc point tort de dire que la puissance de Thèbes fut ensevelie dans le tombeau d'Épaminondas[2]. Le reproche de corruption toutefois est trop général pour qu'on puisse en conclure autre chose, sinon que les hommes étaient alors ce qu'ils sont toujours, quand de grandes villes, comme Athènes et Corinthe, réunissent toutes les richesses et toutes les jouissances licites et illicites. Il est impossible aussi de méconnaître ici les suites fâcheuses de l'esclavage; il abaissait tout autant ceux qui en étaient les victimes, que ceux qui méconnaissaient les droits de l'humanité. Que l'on se rappelle avec quelle facilité les esclaves sont livrés à la torture. On voit dans les discours de Démosthènes, Callistrate et Olympiodore, mettre à la torture l'esclave de celui dont ils héritaient, sous prétexte qu'il leur a retenu de l'argent[3]. Dans une affaire où les témoins ne lui manquent pas, Eschine présente avec le plus grand sang-froid des esclaves à la torture,

---

1 *Dinarch. in Demosth.*, pag. 166 et 167.

2 *Demadis Fragm.* *Ὑπὲρ τῆς δωδεκαετίας*, éd. de Bekker, pag. 489; les paroles sont : *τῷ γὰρ Ἐπαμινώνδου σώματι συνέθαψε τὴν δύναμιν τῶν Θηβαίων ὁ καιρός.*

3 Démosth., *or. in Olymp.*, pag. 282, édit. de Tauchnitz.

et cela uniquement pour leur faire déclarer s'il a quitté son domicile la nuit. Ces excès, commis avec impunité sur les esclaves, furent souvent étendus aux personnes libres lorsqu'elles étaient étrangères ou sans appui. Il est vrai que; quand un habile sophiste dénonçait la transgression à la justice, elle était punie sévèrement. Dinarque en cite trois exemples dans son discours contre Démosthènes.[1] Cependant, ce qu'Eschine rapporte au sujet de Pittalacus, dans celui qu'il prononça contre Timarque, peut faire juger jusqu'où le mal en était venu; car il le rapporte comme une chose fort ordinaire. Pittalacus, que nous venons de citer, était esclave public : il faisait métier de certains jeux et de certains tours d'adresse. S'étant brouillé avec quelques citoyens, ceux-ci forcèrent sa porte, jetèrent dans la rue les objets de sa profession, et, le liant à une colonne, le frappèrent jusqu'à l'arrivée des voisins accourus à ses cris. Non-seulement ces excès demeurèrent impunis, il fallut encore que Pittalacus s'estimât heureux de se tirer du procès sain et sauf.

---

1 Pag. 153, celui du meunier Menon, qui avait renfermé dans son moulin une fille de Pellène; celui de Thémistius d'Aphidnée, qui avait maltraité aux fêtes d'Éleusis une Rhodienne, joueuse de guitare; enfin, l'exemple d'Euthymaque, qui, pour gagner de l'argent, prostituait une esclave olynthienne. La mort fut la peine infligée à tous trois.

Il y avait donc dans la délicatesse des Athéniens un fonds de brutalité et de barbarie.

Quant à l'urbanité et au bon ton, les dialogues de Platon et les écrits de Xénophon en contiennent les nuances les plus fines. Les grammairiens eux-mêmes ne sont pas étrangers à la modestie de l'expression attique, si éloignée des assertions tranchantes et présomptueuses. Ce caractère de délicatesse, à quel degré ne le trouve-t-on point dans les discours de Démosthènes? Et cependant Démosthènes et Eschine s'invectivent sans ménagement! ils s'abaissent à des reproches que chez nous nul homme bien élevé ne se permettrait. Quelle fut l'occasion du discours de Démosthènes contre Midias, ou en d'autres termes, quelle fut la cause d'un procès entre deux des hommes les plus considérés d'Athènes; l'un déjà honoré par sa tribu de la dignité de *chorage;* l'autre y aspirant par ses richesses? ce procès n'était-il pas la suite des coups de poing dont Midias chargea Démosthènes en plein théâtre pendant qu'il dirigeait la solennité[1]?

Le luxe n'offrait pas de moindres contrastes : d'une part l'ancienne simplicité permettait d'aspirer aux premières places de l'état sans occuper un rang distingué par ses richesses; de l'autre on voyait afficher partout une magnificence royale, et le goût

---

[1] On trouve d'autres exemples de pareilles brutalités dans le Lexique d'Harpocration, au mot ἐπὶ κόῤῥης.

des dépenses immodérées, venu d'Asie, envahissait toute la Grèce. L'exemple d'Épaminondas atteste toutefois qu'on était bien loin de regarder comme ridicule l'attachement aux vieux principes. Il s'attira l'admiration des Grecs, surtout en ce point, qu'il poussa jusqu'à l'excès le mépris des biens de la vie, comme Socrate, comme Antisthène, comme Diogène. Les anecdotes réunies par Plutarque sur son compatriote, ont presque toutes rapport à sa pauvreté, à sa simplicité, à son désintéressement. Né pauvre, il voulut le rester, et n'en fut pas moins jusqu'à sa mort le premier homme de la Grèce. Cet auteur fait remarquer que, même dans ces temps de décadence où la richesse avait de nombreux partisans, on ne pouvait s'empêcher d'avouer qu'elle ne pouvait donner le rang dû au mérite. Dans les états bien constitués, dit-il, on répète : Isménias fait de beaux présens; Lichas a une table splendide; Nicérate dépense beaucoup d'argent en spectacles; mais les affaires de l'intérieur et de l'extérieur, c'est Lysandre, c'est Épaminondas qui les dirigent; ils sont à la tête des armées. Que Frontin nous dise qu'Épaminondas ne possédait pas même les meubles les plus ordinaires dans une maison! que nous lisions dans Élien qu'il fut obligé de rester au logis en attendant que son manteau fût raccommodé! nous n'y verrons que de l'exagération; mais nous reconnaîtrons ici la noble intention d'apprendre à tous les Grecs que

les besoins de la vie sont bien peu de chose, et qu'il y a de la folie de se tourmenter pour se procurer ce qu'on peut avoir à si bon marché. En refusant trente mille pièces d'or qui lui étaient offertes par Diomédon au nom du roi de Perse, et une autre fois, en empruntant d'un ami cinquante drachmes pour entrer en campagne, tandis qu'il réfusait deux mille pièces d'or que lui voulait donner Jason, tyran de Thessalie, Épaminondas acquit le droit d'attaquer avec toute l'âpreté d'Antisthène [1] les mœurs de Béotie [2], et de mettre un frein à ce torrent de rapines et d'avarice. [3]

On comprend quelle différence c'était pour l'état d'être gouverné par de tels hommes, ou bien d'être

---

1 N.os IV et V des Apophthegmes de Plutarque. On lui demandait un jour pourquoi il ne prenait point de part aux plaisirs de la table dans une solennité publique, pourquoi seul il n'était pas revêtu d'habits de fête. C'est, répondit-il, afin que vous puissiez plus librement vous abandonner à la boisson.

2 Épaminondas ne voulait pas que ses soldats fussent comme des athlètes qui, à force de dormir et de manger, deviennent trop gras; il renvoya quelques hommes d'une taille d'athlète, en disant que pour couvrir leur ventre il leur faudrait non pas un, mais trois ou quatre boucliers.

3 N.° XXI, pag. 59. Ayant appris que son porte-bouclier avait reçu beaucoup d'argent d'un prisonnier, il lui réclama son bouclier en lui conseillant d'acheter une boutique, n'étant pas à présumer qu'il voulût, riche et heureux comme il l'était devenu, s'exposer plus long-temps aux dangers.

livré, comme Athènes, à des généraux et à des orateurs qui se mettaient en opposition ouverte avec la morale et les ressources des finances. Cependant ces généraux et ces orateurs étaient incontestablement de grands hommes. : Iphicrate, Timothée et Chabrias méritent ce titre. C'est ici le lieu de jeter un coup d'œil sur le genre de vie des Athéniens et sur leurs relations, tant entre eux qu'avec les étrangers. L'exemple d'Iphicrate prouve qu'alors encore, le chemin était plus facile au mérite vers le pouvoir qu'il ne le fut jamais à Rome, dans le moyen âge, ou chez les modernes. Iphicrate était fils d'un cordonnier; or, parmi les citoyens libres ceux qui travaillaient le cuir[1] étaient, Platon l'atteste, les moins estimés de tous. Iphicrate n'en parvint pas moins au premier rang.

Timothée était fils d'une courtisane de Thrace, dont Conon fit sa femme, et dont le père passait pour riche; mais il fallait que l'opulence d'Athènes fût bien déchue pour que l'on tînt compte d'une si petite fortune. Dans son testament, Conon légua à Minerve et à l'Apollon de Delphes cinq mille statères (à peu près les deux tiers de sa succession). Il donna à son neveu, qu'il fit son exécuteur testamentaire, environ dix mille francs, à son frère trente-six mille; enfin il resta à son fils Timothée

---

1 Σκυτότομοι.

de quatre-vingt-dix à cent mille francs[1]. Il est vrai que cette évaluation ne porte que sur ses biens de Cypre, et que Timothée pouvait en avoir d'autres; mais avant qu'il se fût enrichi en Égypte, on le voyait toujours flottant entre la pauvreté et la richesse. Dans la force de l'âge, au plus brillant de sa gloire, Timothée est en possession d'un domaine considérable dans la plaine de l'Attique; mais précisément dans le temps où il allait soutenir, à la tête d'une flotte de soixante vaisseaux, les alliés du Péloponèse, cette terre se trouve engagée à un créancier. Timothée est donc réduit à emprunter d'un usurier la très-petite somme de 1351 drachmes et deux oboles, dans l'espoir que les produits de l'expédition le mettront à même de se libérer et de dégager son bien. Pendant la traversée il contraignit les chefs des soixante vaisseaux à pourvoir de leurs propres deniers à l'entretien des marins. La dépense pour chacun fut d'environ 675 francs, d'où il suit que le total des frais s'éleva à 40,500 francs. Timothée compta ces sommes comme s'il les eût soldées des deniers de l'état; mais pour cette fois il ne réussit pas. Lui et son trésorier furent accusés par Iphicrate et par Callistrate, c'est-à-dire par le plus grand

---

1 Lysias, ὑπὲρ τῶν Ἀριστοφάνους χρημάτων, édition de Bekker, pag. 316, à la fin. Les sommes sont : 1.° 5000 statères; 2.° 10,000 mines; 3.° 3 talens; enfin, 4.° 17 talens; en tout, selon Lysias, 40 talens.

général et par le plus habile orateur du temps. Craignant le témoignage des chefs des vaisseaux, Timothée engagea toute sa fortune pour sûreté de la promesse qu'il faisait de leur restituer la somme. L'embarras se manifeste dans toutes ses affaires. En une autre occasion on le voit obligé d'emprunter environ mille francs, et cependant ce Timothée est un personnage d'une telle importance que deux des plus puissans princes de cette époque, Jason et Alcétas, entreprennent un long voyage, dans la pensée que leur présence influera en faveur de leur ami sur les juges athéniens. Singulier mélange de splendeur et de pauvreté! Le souverain de la Thessalie et le prince des Molosses descendent chez lui au Pirée, et il n'a, pour les recevoir, ni lit, ni tapis, ni vases : il faut qu'au milieu de la nuit il envoie louer les objets les plus nécessaires; il manque même d'argent pour les dépenses courantes de sa maison, et il fait demander une mine (environ quatre-vingt-dix-neuf francs) pour alimenter sa cuisine. Néanmoins ses deux amis comparaissent devant le tribunal, qui, en leur considération, laisse échapper l'accusé.

Depuis lors Timothée est dans la plus grande gêne; mais il sait si bien qu'il rétablira ses finances, en offrant au roi de Perse de le servir en Égypte, que même avant de partir il fait les préparatifs nécessaires à la construction d'une maison. Cet

homme, pour lequel deux princes sont venus à l'assemblée du peuple, reçoit du roi Amyntas de Macédoine un vaisseau chargé de bois pour bâtir cette maison, et il ne peut pas même en payer le port, qui, de la Macédoine au Pirée, s'élève à environ seize ou dix-sept cents francs. Comme il l'avait prévu, Timothée rétablit ses affaires en Égypte, et dans la suite le fils d'Iphicrate épousa sa fille. Il serait difficile de déterminer quelle fut la somme amassée par lui; mais la richesse d'Iphicrate, la nature des présens que les Perses avaient coutume de faire aux Grecs, enfin le luxe de Timothée après son retour, peuvent servir de bases pour apprécier l'augmentation de sa fortune. Ces détails sont empruntés à un discours de Démosthènes, prononcé pour le fils de l'usurier qui prétendait lui avoir prêté de l'argent[1]. L'orateur accuse le général non-seulement de nier une dette d'honneur, mais il ajoute encore qu'il se gardera bien de lui déférer le serment, dont il a si souvent et si solennellement abusé[2]. Tout en faisant la part de la corruption des

1 Démosthènes, édit. de Tauchnitz, p. 298, dit que le titre est perdu; il a recours aux registres des banquiers : ils y inscrivaient les prêts qu'ils faisaient, ainsi que les capitaux qui leur étaient confiés.

2 On trouve dans la péroraison de Démosthènes une véhémente sortie contre Timothée, qui y est représenté comme se faisant un jeu du parjure et des choses sacrées.

témoins, de l'audace de l'avocat, de l'exiguité de la dette, il n'en faudra pas moins reconnaître qu'il y avait dans le débiteur une grande immoralité et que tout sentiment d'honneur lui était étranger. Quelle confiance les alliés pouvaient-ils accorder à un homme que, dans Athènes même, on déclarait publiquement parjure? Selon Athénée, qui est assez difficile en fait de magnificence, Timothée aurait avoué que les festins qu'il donnait, lorsqu'il exerçait le commandement, étaient tels qu'ils ne pouvaient profiter ni à la santé du corps ni à celle de l'ame. Cet auteur rapporte qu'un jour Platon ayant invité Timothée à l'académie, il y trouva un repas simple et convenable, ce qui lui fit dire que les convives de Platon ressentaient encore le lendemain le plaisir de la veille. On lisait dans Théopompe[1] que Timothée, Iphicrate, Chabrias, ni même Charès, qui cependant était fort aimé du peuple, n'eussent oser déployer leur luxe aux yeux des Athéniens. Le second, dit-il, avait choisi pour théâtre de ses excès la Thrace, le troisième l'Égypte, le quatrième Sigée, et quant à Timothée, il l'avait établi à Lesbos.[2]

---

1 L'anecdote relative à Platon et le passage de Théopompe sont tirés d'Athénée. Voyez liv. X, p. 419; liv. XII, p. 532.

2 Théopompe dit : l'Athénien Chabrias ne pouvait vivre à Athènes, soit à raison de ses excès (ἀσέλγειαν), soit à cause de son luxe et de ses dépenses (τὴν πολυτέλειαν τὴν αὐτοῦ τὴν περὶ τὸν βίον), soit à cause des Athéniens, qui

Iphicrate épousa la fille du prince de Thessalie le plus connu dans les annales des festins[1]; de celui-là même qui avait créé à Onocarsis les jardins et les bosquets qui plurent tant à Philippe de Macédoine. Anaxandride le comique, dans son Protésilas, a mis ce mariage sur la scène; il a dépeint le mélange bizarre de la barbarie et de la délicatesse athénienne.[2] Le passage assez long qu'Athénée nous a conservé de ce poète, fait bien voir l'importance que les Athéniens mettaient aux festins, au théâtre même le peuple prend plaisir à entendre énumérer les bons morceaux qu'il ne peut se procurer. Si les exemples nous manquaient, cette remarque suffirait pour montrer à quel degré de corruption on était alors parvenu. La lecture des orateurs nous atteste que l'argent faisait commettre les plus viles bassesses et les fautes les plus abjectes. Eschine rapporte, en

---

sont difficiles (εἰσὶ χαλεποὶ). Cornélius Népos a traduit ce passage mot à mot. En comparant ce qu'il dit à l'original grec, on se convaincra combien, même sans qu'il y ait infidélité de la part du traducteur, le choix d'une expression au lieu d'une autre peut changer la couleur du récit : *Non enim erat libenter ante oculos civium suorum, quod et vivebat laute et indulgebat sibi liberalius quam ut invidiam vulgi posset effugere.*

1 Nous reviendrons ailleurs à ce Cotys. Athénée et Harpocration parlent de ses voluptés et de son dérangement d'esprit. Le second de ces auteurs dit qu'il poussa si loin la cruauté, qu'il coupa en deux sa femme, dont il avait eu plusieurs enfans.

2 Athénée, liv. IV, pag. 131.

assemblée publique, des menées de Démosthènes, qu'il offre de prouver par témoins; un jeune Olynthien atteste lui-même, que cet orateur a tenté de le corrompre, afin qu'il dît en justice qu'Eschine a abusé de la captivité de sa femme pour la déshonorer. Qu'Eschine ait tort ou raison dans ces accusations, ceci n'en est pas moins propre à faire juger de l'état des mœurs dans une cité où de pareilles choses étaient possibles : or, le prix de ce mensonge, dicté par le premier orateur du monde, devait être de cinq à six cents francs, et du double si le serment venait le fortifier. Pour l'honneur de l'humanité, il faut rappeler aussi la réponse du citoyen d'Olynthe. Il dit que Démosthènes avait deviné juste en ce qui concerne la pauvreté à laquelle l'avait réduit l'exil, mais qu'il s'était étrangement trompé en lui présentant de tels moyens de revenir à meilleure fortune.

On conçoit que dans un pareil état de choses les ambassades en Perse et le commandement des armées du roi contre des rebelles, devaient être bien lucratifs pour ceux qui parvenaient à ces charges. Timagoras, le Crétois, et l'Athénien du même nom, sont également célèbres par la richesse des présens qu'ils reçurent à la cour de Perse. L'Athénien rapporta dans sa patrie non-seulement de l'or et de l'argent, mais des tapis, des coussins, des esclaves habiles à faire les lits à la mode des Perses, des tentes, enfin une caravane toute entière. L'envie

de son collègue et ses dissentions avec Pélopidas, l'envoyé de Thèbes, amenèrent, il est vrai, sa condamnation à mort; mais cet exemple n'empêcha pas que dans la suite ces sortes d'ambassades ne fussent pour tous une occasion de rapporter dans Athènes l'or et la corruption de la Perse. Tandis qu'Eschine, l'orateur, recevait de Macédoine les plus riches cadeaux, son frère se faisait enrichir en Perse, où il était ambassadeur. Les Athéniens savaient bien que ces missions étaient de sûrs moyens d'opulence pour leurs citoyens; mais ils ne réfléchissaient pas que ces moyens perdaient la république. Épicrate étant un jour accusé devant le peuple d'avoir reçu des présens du roi, il ne le nia même point; il dit que les Athéniens seraient bien fous de le trouver mauvais, ajoutant que ce serait une manière démocratique d'enrichir les citoyens, si, au lieu de créer neuf archontes, on envoyait chaque année une députation de neuf pauvres en Perse; et le peuple rit.

Les envoyés de Sparte n'en agissaient pas autrement : la réception faite à Antalcide et à d'autres ambassadeurs par le roi de Perse, confirme ce que disait Phylarque de la décadence des mœurs de Lacédémone, de la volupté des repas, du luxe des meubles, enfin des dépenses de tout genre.[1]

---

1 Voyez Athénée, liv. IV, pag. 141 et 142. « Les Lacédé« moniens n'allaient plus à leurs repas selon l'usage antique, « ou bien, s'ils y allaient, on se bornait à faire passer quel-

Celui qui fut traité avec le plus de distinction, fut le Crétois Eutime, et même il fut admis à la table du roi; honneur inoui jusqu'à lui : probablement qu'il dut cette faveur aux facéties dont il amusa le prince. Dans le même temps on vit aussi s'introduire en Grèce la mode des coussins de Perse, et l'usage commode et riche des étoffes dont on les recouvrait. Les tapis de pied n'étaient pas connus antérieurement : dans Agamemnon Eschyle interdit ce genre d'honneur comme étant d'un luxe effréné, et marquant trop de vanité. Platon dit expressément que la mode de couvrir ainsi les planches ne prit naissance que de son temps. C'est à cette époque que les tapis d'Orient remplacèrent ceux de la Grèce : jusque-là Chypre était célèbre par ses fabriques. Grâces aux ouvrages admirables d'Acésas, elles soutinrent encore leur réputation. Hélicon, le fils d'Acésas, s'immortalisa par le tissu d'une ceinture, dont les Rhodiens firent présent à Alexandre; enfin les tapis de ces artistes eurent, dans l'antiquité, la même célébrité que de nos jours ceux des Gobe-

---

« ques mets. Les tapis et les coussins étaient si grands, de « tissus si variés, si richement brodés, que les étrangers qu'ils « priaient à leur table n'osaient y appuyer leur coude. Ainsi « les hommes qui, autrefois, n'avaient que des siéges de bois, « et qui s'appuyaient à peine une seule fois durant une réu- « nion, en étaient venus à ce point de mollesse. Ajoutez à « cela le luxe des vases et la multiplicité des mets, enfin les « parfums, les vins et les desserts. »

lins, et ils ornèrent le temple d'Apollon pythien. Toutefois Artaxerxe prétendait que les Grecs ne savaient arranger les tapis ni les couvertures : il fit donc présent à Eutime d'un certain nombre de Persans habiles à ce métier [1]. On sait généralement assez que les états s'appauvrissent, quand les particuliers s'enrichissent sans le secours de l'industrie ni du commerce. Démosthènes en fournit de nombreux exemples. Isocrate rapporte que les guerres intestines firent partout périr l'industrie, excepté à Mégare. L'orateur propose, pour modèles, les citoyens de cette ville : ils étaient sans mines, sans port, sans territoire, et cependant ils construisaient les plus beaux édifices de toute la Grèce. [2]

1 On dit que le roi donna à Eutime son sopha à pieds d'argent, des coussins, une tente voûtée, un fauteuil d'argent, un parasol doré, des vases d'or garnis de pierres précieuses, cent autres en argent, cent grands calices, cent femmes esclaves, cent jeunes garçons, et enfin 6000 pièces d'or. De plus, il lui envoyait journellement les objets nécessaires à sa consommation, des tables plaquées en bois d'érable et des piédestals d'ivoire.

2 Page 242 de l'édit. de Tauchnitz. On y lit une parallèle entre les Thessaliens et les Mégariens, et ce parallèle est en tout à l'avantage de ces derniers. Ce serait peut-être ici le lieu de donner quelques détails sur la vie domestique des Athéniens de ce temps; cependant nous renvoyons au 25.[e] chapitre du Voyage d'Anacharsis. Toutefois comme l'abbé Barthélemy a réuni des morceaux d'auteurs qui appartiennent aux époques les plus diverses, nous indiquerons encore quelques traits qui compléteront le tableau.

Dans un de ses plaidoyers, Lysias nous a transmis, sur les fortunes, des renseignemens d'autant plus utiles, qu'ils indiquent les limites en plus et en moins, quant aux possessions des hommes qu'on regardait comme les plus riches [1]. On voit par tout ce qu'il dit à ce sujet, et par l'énumération des charges supportées par les propriétaires, que les affaires publiques et le commandement étaient seuls regardés comme des moyens d'acquérir. Rarement un riche Athénien pouvait transmettre ses biens jusqu'à son petit-fils, tant il était accablé de charges. Pour bien s'en convaincre, il suffira de consulter le passage où Lysias rapporte comment Aristophane dépensait une fortune, qui n'atteignait pas à cent mille francs.[2] Ses biens-fonds ne s'élevaient qu'à trente mille environ; les choragies, les triérarchies, absorbaient entièrement le surplus, ou du moins il restait à peine de quoi fournir à une spéculation politique, de laquelle Conon promettait de grands avantages à son ami.

---

1 Quand on se sert de plaidoyers pour l'histoire, il faut se méfier des indications; mais dans tout ce qui ne concerne pas le but de l'avocat, il y a des choses que l'on peut admettre. Voyez Lysias, περ. τ. Ἀριστοφ. χρημάτων, édit. de Bekker, pag. 318 et 319.

2 Nous trouvons ici une donnée sur l'intérêt : quelqu'un qui a été honoré d'un cadeau du roi de Perse, consistant en un vase d'or, le met en gage pour 15 mines, environ 1500 francs, et il paie pour peu de mois 25 pour cent.

Quant à la fortune des plus riches Athéniens, Lysias ne parle point d'Hipponicus, dont l'opulence était extraordinaire ; seulement il rappelle qu'il a hérité environ 1,150,000 francs de son père, gardant le silence sur tout ce qu'il y a ajouté et sur ce qu'il a légué à son fils Callias : puis il fait adroitement remarquer l'exiguité de la succession délaissée par Callias. L'aisance d'Athènes baissait beaucoup alors ; il est vrai que Callias avait mangé tout son bien, mais Alcibiade, le plus riche après lui, avait aussi souffert de grandes diminutions de fortune. L'orateur affirme que l'opinion générale lui donnait cent taléns, mais qu'à sa mort il laissa à ses enfans beaucoup moins qu'il n'avait reçu de son père et de ses tuteurs. On ne conçoit pas ce que put devenir la somme énorme que sa femme avait apportée en mariage. Après Alcibiade c'est Isomaque qui passait pour le plus riche, et cependant à sa mort on s'aperçut de l'erreur où l'on était sur ce point : chacun de ses fils eut pour tout bien à peu près 60,000 francs. Enfin, on évaluait à plus de 290,000 francs la fortune de Stéphanus, fils de Thalus, et il ne laissa pas même 70,000 francs. Les biens de Nicias furent estimés à 500,000 francs ; Nicérate, son noble fils, disait lui-même que son avoir ne dépassait pas 80,000 francs. Quand les fortunes étaient aussi réduites, la prodigalité ne pouvait conduire qu'à la ruine des familles.

La vanité et la volupté étaient les maux qui affligeaient le plus la société. La femme d'Euphilète ne peut pas même suivre le convoi funèbre de sa bellemère sans tomber dans les embûches d'un séducteur [1]. Du côté de la vanité, tout était disposé de manière à séduire le peuple par la dépense; on voulait obtenir des couronnes, on voulait se donner de la considération au moyen des pompes solennelles que l'on dirigeait. Il y avait moins de splendeur dans l'intérieur des ménages; néanmoins, ce que dit Démosthènes des palais de son temps, prouve que la vie domestique échangea bientôt aussi sa simplicité contre l'opulence et le luxe. Quant aux maisons ordinaires, Euphilète, qui en a une à la campagne où sont ses esclaves, et qui se fait servir en ville par des servantes, possède à Athènes une maison qui a deux étages, comme toutes celles d'Athènes, mais elle n'a qu'une chambre à chaque étage. Un autre citoyen considéré fait emplette d'une maison pour 50 mines, un peu plus de 2000 francs, et son mobilier ne vaut pas plus de 1000 drachmes, 1125 francs.

---

1 Lysias, *de cæde Eratosthen.*, édit. de Bekker, pag. 164. Une femme vient trouver Euphilète, et lui dit qu'une autre femme, séduite aussi par Ératosthène, l'envoie le prévenir que celui-ci s'est mis à la poursuite de la sienne; elle ajoute : Ἐρατοσθένης Οἴηθεν ὁ ταῦτα πράττων, ὃς οὐ μόνον τὴν σὴν γυναῖκα διέφθαρκεν, ἀλλὰ καὶ ἄλλας πολλάς· ταύτην γὰρ τέχνην ἔχει.

Les moyens d'acquérir étaient si rares en ce temps, qu'il ne pouvait pas y avoir de grandes richesses dans Athènes. Les mines étaient ou épuisées, ou réduites de beaucoup par la perte de celles de la Thrace macédonienne que Philippe commençait à exploiter. Le commerce avait passé en des mains étrangères, et si l'on en excepte quelques îles et quelques villes sans importance, les possessions lointaines étaient perdues; il fallait faire venir de loin les objets de première nécessité. Dans son discours contre Leptine, Démosthènes nous apprend que, de tous les Grecs, les Athéniens étaient ceux qui faisaient les plus considérables importations de grains [1]. Ce qu'on nous dit de ceux de Crimée et surtout de ceux de Théodosia, où régnait Leucon (qui fut fait citoyen par les Athéniens), peut nous faire juger de la quantité du numéraire qu'il fallait exporter. Il y avait dans le système de l'impôt de véritables absurdités : les droits de sortie étaient, selon Démosthènes, 3 ⅓ pour cent sur les grains du Bosphore; et d'après les registres de l'administration, cet orateur porte à quatre cent mille médimnes (chacun de 160 livres de Rome pesant) la quantité venue de ce pays. Il est facile de cal-

---

1 Édit. de Bekker, pag. 411. Ἴστε γὰρ δήπου τοῦθ', ὅτι πλείστῳ τῶν πάντων ἀνθρώπων ἡμεῖς ἐπεισάκτῳ σίτῳ χρώμεθα.

culer à quel point furent poussées les choses dans les années où la récolte venait à manquer en Grèce. Ce fut dans une pareille circonstance que Leucon fit présent à la ville d'Athènes du grain dont elle avait besoin pour sa consommation. L'on retira 15 talens, près de 90,000 francs, d'un petit excédant dont on crut pouvoir se passer. Si de toutes ces choses on veut tirer une conclusion générale, ce sera nécessairement que les richesses et le numéraire allaient alors s'accumuler dans des états qui ne tenaient en politique aucun rang; et c'est ce qui porta Rhodes, Byzance et les villes de la côte septentrionale de l'Asie mineure à un si haut degré de splendeur.

Mais la guerre sacrée renversa totalement tous les rapports établis jusqu'alors : le culte grec reçut de telles atteintes des attaques dont le temple fut l'objet, qu'il y eut impossibilité de le reconstituer jamais; car le dieu, et son oracle sacré, demeurèrent dix ans au pouvoir de ceux dont les mains avaient profané le trésor. Que de changemens durent se faire dans l'esprit léger des Grecs pendant une guerre de dix ans, soutenue au moyen des richesses des temples! Quelle impression dut faire sur eux la vue de courtisanes et de jeunes garçons parcourant les provinces parés des couronnes sacrées! A Métaponte, par exemple, une joueuse de cithare assista à une fête publique, portant un objet précieux

le peuple, ne voulant point s'appliquer à penser, s'abandonna aux voluptés qui se liaient au culte : la splendeur et la pompe des fêtes le plongèrent de plus en plus dans la superstition. Les classes moyennes, formées ou gâtées par les sophistes, se créèrent un système à part, et rirent de la religion, et les grands s'en servirent pour gouverner, comme on fait usage d'une machine. Alors le mysticisme se plaça, comme partout ailleurs, à côté de l'incrédulité; car il est toujours accueilli par les générations efféminées, parce qu'elles conservent tout juste autant de force d'imagination qu'il en faut pour le délire. Aussi vit-on s'établir facilement une prétendue philosophie pythagoricienne. Platon contribua beaucoup à ouvrir la voie aux rêveries de ceux qui changèrent en système mystique et oriental une religion faite pour les sens. Nous ne faisons qu'indiquer ici une idée, que nous développerons plus tard, quand nous parlerons de la littérature philosophique.

Quoique nous ayons marqué pour terme à cette section le moment où Onomarque prit part aux affaires publiques, nous ferons encore remarquer une autre conséquence de la guerre sacrée, qui néanmoins ne devint sensible qu'après sa mort. En moins de six ans, on mit en circulation une masse immense de métaux monnayés. Si l'on se souvient de ce que nous avons dit de la fortune des Athéniens,

dans laquelle le numéraire n'entrait que pour une faible portion, si l'on se rappelle l'effet produit en Europe par la découverte de l'Amérique, si l'on réfléchit comment l'abondance des métaux précieux en diminua la valeur, on concevra aisément ce qui dut arriver. Au moyen âge, du moins, l'effet ne fut que progressif, les métaux se répandirent sur toute l'Europe; mais en Grèce tout fut brusque et concentré dans un petit espace. Le numéraire d'Amérique profita à toutes les classes, à toutes les professions; celui de la guerre sacrée passa entre les mains d'hommes qui en firent l'emploi le plus abject, et qui le prodiguèrent précisément au seul genre d'industrie que les états bien constitués doivent repousser. Pour déterminer ce que furent les rapports des fortunes anciennes aux fortunes nouvelles, il faudrait connaître avec précision la somme mise en circulation par la guerre de Phocide; or on ne le pourra jamais. Selon Diodore, en peu d'années soixante millions seraient entrés dans le commerce. Que l'on considère combien peu il y a de numéraire aujourd'hui, même dans les états les plus riches; que l'on songe à la proportion existant alors entre l'argent et les objets de première nécessité, et l'on jugera quelle subite et terrible révolution dut opérer l'entrée en circulation de ces trésors de Delphes. On en entretenait la plus vile populace, et il fallut que les Phocidiens

le peuple, ne voulant point s'applio –
s'abandonna aux voluptés qui se l
la splendeur et la pompe des f
de plus en plus dans la sup
moyennes, formées ou gâtée , de
créèrent un système à part ns ni
et les grands s'en servirer ıchir[2]. Tou
on fait usage d'une m emin que devait à
se plaça, comme par donien, à ouvrir à
crédulité; car il est à donner des recrues
rations efféminées re naître chez des hommes
juste autant de cion, la pensée qu'un maître
pour le délire nstitutionnel serait préférable,
prétendue pl s états libres, aux chances qui tôt
tribua bea mettraient à leur tête un brigand ou un
ceux qui heureux. Les changemens que subit alors
tal une
qu'in
plu
p'

Athénée, liv. XIII, pag. 605. Il y est dit, entre autres choses, qu'Onomarque fit cadeau à l'un de ses nombreux favoris, de quatre étrilles d'or qui avaient été données au temple par les Sybarites. Phayllus fit passer entre les mains de la joueuse de flûte Bromia, fille de Dinias, deux vases de genres différens (καρχήσιον καὶ κισσύβιον), qui avaient été offerts par l'île de Péparèthe. Le même donna à Lycolas une couronne de laurier d'or, venant d'Éphèse, et à Damippe une offrande attribuée à Plisthène.

2 Diodore de Sicile, liv. XVI, §. 57, tom. II, pag. 126. Les Athéniens et les Lacédémoniens qui soutenaient les Phocidiens, participaient à cette impiété (μετέσχον δὲ τῆς αἱρέσεως), recevant de plus forts subsides que n'en comportait leur contingent.

la tactique militaire ne contribuèrent pas moins à préparer la domination macédonienne.

Jusqu'au temps dont nous écrivons l'histoire, il y avait eu la plus intime liaison entre le système militaire des Grecs et les institutions politiques de chaque état. La tactique en était moins soumise aux inventions de chacun. L'occasion indiquait les campemens, les marches, le choix des positions et beaucoup d'autres choses encore; mais la composition des armées et leur équipement, avaient leur principe dans les mœurs et dans la constitution même. Voilà pourquoi la masse des principaux citoyens, celle qui gouvernait, était pesamment armée; voilà pourquoi aussi il y avait, proportion gardée, peu d'armés à la légère. La cavalerie était si peu nombreuse, que de nos jours les rapports de nombres dans lesquels elle figurait envers l'infanterie, sembleraient tout-à-fait ridicules ou même impossibles à admettre. La cause en est surtout dans la disposition du pays, qui n'était propre ni à déployer la cavalerie ni à la nourrir. D'ailleurs le cavalier était obligé de pourvoir à l'entretien du cheval, et la plupart des citoyens avaient pour cela une fortune trop bornée. En Thessalie, au contraire, on voyait servir à cheval les principaux citoyens : c'était la portion essentielle de l'armée, tandis que les vassaux formaient d'innombrables troupes légères. Les Athéniens, moins entravés par leurs vieilles

institutions que les Spartiates, comprirent bientôt le besoin d'avoir une cavalerie. Dès la première agression de leur part, ils se servirent avec succès de celle de leurs alliés de Thessalie. Dans la suite, ayant conquis les plaines de l'Eubée, plus propres que l'Attique à l'éducation des chevaux, ils purent organiser une cavalerie nationale. Mais les Spartiates ne sentirent jamais la nécessité de renforcer la leur, et d'autant moins que, pour faire leurs guerres d'Asie, ils s'en procuraient facilement chez l'étranger. Le vieux système militaire se maintint donc chéz eux jusqu'au temps dont nous parlons.

Épaminondas et Pélopidas changèrent entièrement l'art de la guerre. Iphicrate, comme l'a fait depuis Fréderic II, sut composer son armée d'une multitude peu sûre et recrutée au hasard; et Jason de Thessalie fit voir aux Grecs quelle était la supériorité d'une cavalerie régulière. Il fit plus, il organisa aussi l'infanterie légère. Les innovations qu'Iphicrate[1] introduisit dans les armures et dans

1 Iphicrate, chap. 1. *Namque ille pedestria arma mutavit, cum ante illum imperatorem maximis clypeis, brevibus hastis, minutis gladiis uterentur. Ille e contrario peltam pro parma fecit, a quo postea peltastæ pedites appellantur, ut ad motus concursusque essent leviores. Hastæ modum duplicavit, gladios longiores fecit. Idem genus loricarum mutavit et pro ferreis atque æneis linteas dedit. Quo facto expeditiores milites reddidit. Nam pondere detracto, quod æque corpus tegeret ac leve esset, curavit.*

les manœuvres avaient pour but de faciliter les mouvemens du soldat, de surprendre et de cerner l'ennemi, de s'emparer de ses avantages, et d'embrouiller dans ses opérations un adversaire dont la tactique ne pouvait être égalée, mais que cette méthode inconnue troublait et étonnait. On sait combien ce système lui réussit. Il dut une grande partie de sa réputation à une surprise, par suite de laquelle un corps de Spartiates fut contraint de se rendre, quoique d'ailleurs ce fait d'armes ait été fort peu remarquable par lui-même.

A dater de cette époque, les guerres furent presque toujours faites par des mercenaires; ce fut une véritable spéculation que de se mettre au service de la Perse. On en revenait chargé d'or et de vices étrangers. La Grèce elle-même avait en quelque sorte des armées permanentes de mercenaires : il leur fallait une tout autre organisation, une discipline toute différente de celle qui avait gouverné les anciennes armées de citoyens; car ceux-ci avaient reçu chacun une instruction conforme à ce que les lois de l'état prescrivaient pour ses différentes castes. Dans la période suivante, un homme né pour le commandement fit faire de grands progrès à la science militaire, et il établit sur elle la puissance qui ouvrit à son fils l'empire du monde.

§ 3.

État des lettres, et surtout des sciences politiques et oratoires.

Ne voulant pas faire une histoire complète de la littérature, nous avons dans la période précédente omis de parler de la poésie lyrique. Nous n'avons point nommé Pindare, météore brillant, mais unique, dans la cité qui le vit naître. En effet, nous nous occupons moins du caractère particulier des auteurs, que de la marche générale de la civilisation. Dans la période que nous examinons en ce moment, nous garderons le silence sur les philosophes d'Athènes. Il en sera plus convenablement question après Alexandre, ce prince ne devant pas être séparé d'Aristote. Ce qui appartient plus spécialement à l'époque dont il s'agit maintenant, c'est l'éloquence; elle se mit alors en rapport plus direct avec les autres parties de la science. Démosthènes et ses contemporains la portèrent au plus haut degré de splendeur. Désormais elle renferma en elle-même toutes les connaissances politiques et sociales, qui devinrent indispensables à l'homme qui voulait jouer un rôle dans l'état. L'époque qui précéda la bataille de Chéronée est toute entière à l'art oratoire et aux négociations, et la suprématie de la Grèce parut être désormais le prix de la ruse et de la diplomatie, bien plus que de la prépondérance

des armes. Cicéron remarque que, jusqu'à Périclès, l'éloquence fut plutôt un effet de la nature que de l'art; elle ne devint science qu'au moyen de la philosophie, de l'art dramatique, de la grammaire et des écoles, et elle parvint à son apogée, quand un talent inné, joint à l'éducation et favorisé par les circonstances, eut amené Démosthènes sur la scène du monde. Arrivée au-delà du but, cette science ne fut plus qu'une profession. Nous ne faisons point ici l'histoire de l'éloquence[1], nous ne jugeons point les orateurs. Nous nous bornerons à examiner leur influence sur la politique et sur la civilisation.[2]

---

1 Si nous voulions parler de l'éloquence en général, sans nous borner aux orateurs, en tant qu'ils représentent leur époque, il faudrait toujours s'attacher à la philosophie et ne point perdre de vue la marche de l'art dramatique.

2 Voyez les noms de tous ceux qui se sont signalés par leur éloquence, dans la Bibliothèque grecque de Fabricius, tom. II, pag. 745. Voyez aussi l'Histoire critique des orateurs grecs de Ruhnkenius, pag. 122. A cette occasion nous ferons remarquer que l'édition d'Alde, devenue si rare, renferme des morceaux que Reiske n'a point reproduits. Il ne faudrait pas s'abandonner sans réserve, pour ce qui concerne le jugement des orateurs, à Denys d'Halicarnasse, à Hermogène ou à Philostrate. Le premier était trop exclusivement savant, le second était égaré par les *tropes* des orateurs d'Asie. Pour Quintilien, il avait le goût italien des périodes arrondies, de la chute des syllabes, de l'harmonie des mots; mais ce goût sacrifie souvent le sens à l'oreille.

Dans son état le plus simple, l'éloquence est inséparable de la publicité et de la liberté. On la retrouve chez les sauvages de l'Amérique septentrionale, chez les Scandinaves, chez les anciens Germains, chez les Grecs d'Homère; car on sait que, dans la suite, les rhéteurs regardaient ses poésies comme un recueil de modèles pour les orateurs et pour les hommes d'état. Il y a moins d'art dans les discours d'Hérodote, et cependant ils expriment mieux les idées de son siècle. Déjà le rôle de l'orateur devenait plus difficile, parce que déjà les affaires se compliquaient; aussi ferions-nous remonter jusqu'à Thémistocle le commencement de l'art, si des orateurs et des rhéteurs n'avaient formellement compté Périclès lui-même parmi ceux qui n'attachaient d'importance qu'au fond de la pensée, sans se soucier de la forme de l'expression.[1]

---

1 Cicéron, *Brutus, cap.* 8, donne une histoire abrégée de l'éloquence d'Athènes : — — *Themistocles fuit, quem constat cum prudentia, tum etiam eloquentia præstitisse; post Pericles, qui cum floreret omni genere virtutis, hac tamen fuit laude clarissimus. Cleonem etiam temporibus illis, turbulentum illum quidem civem, sed tamen eloquentem constat fuisse. Huic ætati suppares Alcibiades, Critias, Theramenes; quibus temporibus quod dicendi genus viguerit, ex Thucydidis scriptis, qui ipse tum fuit, intelligi maxime potest. Grandes erant verbis, crebri sententiis, compressione rerum breves et ob eam ipsam causam interdum subobscuri.* — Plutarque, dans son Antiphon, dit: « Nous ne connaissons aucun discours judiciaire de tous les

D'après ce que nous savons de Thémistocle, on ne peut nier qu'il n'y eût dans ses discours de la ruse et du sophisme, et, par conséquent, qu'il n'y mît de l'art et qu'il ne visât à des effets calculés; aussi le cite-t-on généralement parmi les orateurs dont le langage est étudié. Quant à Périclès, nous savons positivement qu'il s'était appliqué à la dialectique, et ce qu'il dit dans Thucydide, suppose que dans ses discours il faisait de la philosophie le même usage que les tragiques. Il ne dédaigne point les moyens dont se sert Cléon, seulement il les emploie avec la délicatesse qui lui convient. Il élève le peuple jusqu'à lui, au lieu de descendre jusqu'à ses auditeurs. Au temps de Périclès l'état était parvenu à un tel degré de grandeur, qu'il n'était plus

---

« orateurs antérieurs à Antiphon, nous n'en connaissons pas « même de ses contemporains : on n'avait point coutume « d'écrire ses discours. Thémistocle, Aristide ni Périclès ne « l'ont fait, quoique les circonstances leur en fournissent « beaucoup d'occasions, et qu'elles parussent même les y « pousser. » Eschine, qui sera pour nous d'une bien plus grande autorité que Plutarque, s'exprime avec plus de précision; il dit, dans son discours contre Timarque, pag. 258, édit. de Bekker : « Ces anciens orateurs, Périclès, Thémis- « tocle, Aristide, étaient si éloignés de ce qui paraissait op- « posé à la simplicité, qu'ils ne faisaient pas même comme « nous faisons tous, qu'ils ne sortaient point la main de « leur vêtement pour gesticuler; cela leur paraissait théâtral « (θρασύ τι), et pour ce motif ils s'en abstenaient. »

possible d'observer la disposition de Solon sur les délibérations publiques[1]. Il fallut dès-lors une science particulière pour ouvrir un avis ou donner un conseil au milieu d'affaires aussi embrouillées que l'étaient celles d'Athènes. C'est ce que, dans les Mémoires de Xénophon, Socrate tâche de faire entendre à Alcibiade et à d'autres encore. On n'en tenait pas compte, à la vérité, ainsi que le prouve l'exemple de Cléon et celui d'Alcibiade lui-même. Platon nous dit aussi avec quelle légèreté on en agissait à cet égard. Cependant, en règle générale, l'émission d'une opinion dans les affaires publiques et le soin de prononcer un discours judiciaire, se lièrent au gouvernement de l'état, ils constituèrent bientôt une branche d'é-

---

1. Eschine contre Ctésiph., pag. 379, édit. de Bekker : « Je « voudrais bien, Athéniens, que le conseil des cinq cents « et les assemblées du peuple fussent tenus, selon l'ordre « ancien, par ceux qui en ont la surveillance, et que les lois « de Solon, sur les orateurs, fussent observées. D'après ces « lois, ce serait d'abord au plus âgé des citoyens à monter « à la tribune : sans trouble et sans confusion on écouterait « les conseils de son expérience ; après lui, chacun pourrait « émettre son opinion par rang d'âge. Mais de nos jours, « poursuit Eschine, on n'entend plus crier : *Quel est parmi* « *les Athéniens âgés de plus de cinquante ans celui qui veut* « *parler? et quel est celui parmi les autres qui veut parler* « *ensuite?* Les lois sont impuissantes pour remédier aux « désordres des rhéteurs ; les prytanes, les proèdres et la tribu « qui préside n'y peuvent pas davantage, quoique cette tribu « compose le dixième de tout le sénat. »

tudes qui, loin de se renfermer dans l'enceinte des écoles, contribuèrent à l'éducation du peuple entier.

Le premier qui fit un art de la parole et qui reduisit le gouvernement en science, fut Antiphon : sous tous les rapports il doit être placé avant Gorgias, Polus, Prodicus et avant les autres orateurs du temps qui suivit immédiatement celui-là[1]. D'abord, semblable à un charlatan de la foire, il vendait à Corinthe des consolations philosophiques; mais ce métier ne lui ayant point réussi, il revint à Athènes pour y établir une fabrique de paroles. Bientôt on le vit, homme d'état, contribuer, après l'expédition de Sicile, à créer dans sa patrie la honteuse oligarchie des quatre cents. Un tel orateur serait à peine digne d'être cité, s'il n'avait, à lui seul, fondé un nouveau genre d'éloquence. On veut que Thucydide, qu'Alcibiade, que Lysias, qu'Archinoüs, aient profité de ses leçons, et que les sophistes aient marché sur ses traces. Si les deux *tétralogies* et les trois déclamations que nous lisons

---

1 Plutarque le dit expressément dans le *γένος Ἀντιφῶντος*, placé ordinairement à la tête des discours ou déclamations. « *Il ne se fit le disciple de personne, car de son temps il n'y* « *avait point encore d'homme qui se fût occupé de la rédaction* « *de discours écrits, point de sophiste qui se fût mis à la tête* « *d'une école de dialectique ou de rhétorique.* Antiphon eut « recours aux livres écrits avant lui, et prit ses exemples « principalement aux poètes. »

sous son nom, viennent effectivement de lui, on ne pourra s'empêcher de reconnaître qu'il avait pris dans ses exercices le mauvais goût que Sénèque et Quintilien blâment si fort dans les rhéteurs de leur temps. Antiphon faisait composer ses élèves sur des sujets donnés, mais ces sujets étaient du nombre de ceux qui ne se présentent point, ou qui se présentent fort rarement : c'était par exemple l'empoisonnement d'un père ou quelque assassinat bien aventureux. Il débitait ensuite ses compositions pour servir de modèles en pareils cas. Du reste il est étranger à l'ampoule et à l'enflure de Gorgias et de Polus. [1]

Vers le temps où Antiphon venait de faire une

---

1 Parmi les onze déclamations que nous avons, mais dont je contesterais l'authenticité, la première est une accusation d'empoisonnement ; les quatre morceaux suivans ont pour objet, 1.° une accusation de meurtre sans indices ; 2.° une défense contre cette accusation ; 3.° une nouvelle accusation ; enfin 4.° une réplique. Viennent ensuite quatre morceaux semblables pour un meurtre, où à la vérité il y a des indices, mais auquel manque l'intention de tuer. Il y a, après cela, une défense pour meurtre ; enfin le onzième discours a encore le meurtre pour sujet. Antiphon paraîssant avoir adopté ce genre, il est fâcheux que nous ayons perdu le seul discours étranger aux exercices de l'école, celui par lequel il défendit sa propre tête. Cicéron, *in Bruto, cap.* 12 : — *quo* (comme Antiphon) *neminem unquam melius ullam oravisse capitis causam, cum se ipse defenderet, se audiente, locuples auctor scripsit Thucydides.*

science de ce qui, jusque-là, n'était qu'un don de la nature, Empédocle, en Sicile, appliquait la philosophie à l'éloquence, tandis que Tisias et Corax écrivaient les premiers préceptes de la rhétorique et de la dialectique. Gorgias, disciple d'Empédocle[1], réussit si bien en ce genre, qu'il s'opéra tout à coup une révolution complète : on vit naître bientôt une fourmilière de sophistes et de dialecticiens. Thrasimaque, Polus, Hippias, son compatriote Alcidamas, et Prodicus de Céos, se montrèrent presque en même temps. Avant eux, Mélissus et Protagoras avaient déjà poussé fort loin la dialectique : de la nature, et de la vie sociale, ils avaient fait passer la philosophie dans les écoles. Protagoras d'Abdère[2], Gorgias et Thrasymaque, sont célèbres encore par

---

1 *Quinctil. Instit. orat., lib. III, cap.* 1 : *Nam primus post eos, quos poëtæ tradiderunt, movisse aliqua circa rhetoricen Empedocles dicitur. Artium autem scriptores antiquissimi Corax et Tisias Siculi : quos insecutus est vir ejusdem insulæ, Gorgias Leontinus, Empedoclis (ut traditur) discipulus. Is beneficio longissimæ ætatis (nam centum et novem vixit annos) cum multis simul floruit, ideoque et illorum, de quibus supra dixi, fuit æmulus et ultra Socratem usque duravit.*

2 Cicéron recommande à celui qui se voue à l'éloquence, de traduire le Protagoras de Platon, afin de s'exercer à la dialectique; l'Économique de Xénophon, afin de s'approprier le style noble et facile d'une philosophie pratique et populaire; enfin, il veut qu'on traduise les discours de Démosthènes et d'Eschine pour et contre Ctésiphon; afin de connaître à fond deux modèles d'un genre différent.

les immenses richesses qu'ils ont amassées au moyen de leurs lèçons de dialectique et de rhétorique. Ces hommes appartiennent autant à l'histoire de la philosophie qu'à celle de l'éloquence. Euathlus, disciple de Protagoras, qui lui avait payé sa rhétorique plus de douze mille francs, écrivit un traité sur l'art de son maître. Quant à Prodicus, il récitait des déclamations philosophiques pour un prix fixe. Le Protagoras, l'Hippias, le Théætétus de Platon, font très-bien connaître ces sophistes. Ils sont interlocuteurs dans ses dialogues, où l'on imite surtout l'ampoule de Gorgias et de Polus, et la trompeuse dialectique de Protagoras [1]. Platon montre comment les sophistes s'introduisaient partout, et comment, lors du second voyage de Protagoras à Athènes, ils établirent leur quartier-général dans la maison du riche Callias.[2] Si l'on voulait juger

---

1 Platon, Protagoras, édit. de Tauchnits, pag. 153.

2 Platon, Protagoras. « Le portier, qui est un eunuque, « nous entendit, je pense, et apparemment que la quantité « des sophistes qui arrivaient là à tous momens l'avait mis « de mauvaise humeur contre tous ceux qui approchaient de « la maison ; car nous n'avons pas plus tôt heurté, qu'ou- « vrant sa porte, et nous voyant : Ah, ah, dit-il, voici en- « core des sophistes ; il n'a pas le temps ; et prenant sa porte « avec les deux mains, il nous la ferme au nez de toute sa « force. Nous heurtons encore, et il nous répond, la porte « fermée : Est-ce que vous ne m'avez pas entendu ? ne vous « ai-je pas dit qu'il n'a pas le temps ? — Mon ami, lui ai-je

Gorgias sur les deux déclamations qu'on lit dans la collection des orateurs grecs [1], on en aurait une idée encore plus défavorable que celle qu'on en prend dans Platon. Ce philosophe nous dépeint Hippias comme un misérable charlatan, qui se vante dans la boutique des banquiers de savoir faire des tours de toute espèce [2]. Il allait aux jeux olympiques se poster dans la cour du temple, offrant de parler et de répondre sur tous les sujets donnés. Toutefois on ne s'aperçut pas immédiatement de l'influence de ces sophistes sur l'éducation des hommes d'état et sur la littérature : il y avait encore trop de bon sens, trop de bon goût, pour que cette mode bruyante pût triompher. Socrate, de son côté, fit beaucoup de bien ; n'étant pas entièrement étranger à l'art des sophistes, il opposait la froide raison à leurs bravades ; leur science sortit régénérée de son école. Isocrate et lui créèrent une doctrine d'un tout autre genre, et Théodore, Euripide, Lysias, marquent la transition qui s'opéra pour arriver à ce nouvel état de la science.

« dit, nous ne demandons pas Callias, et nous ne sommes « pas des sophistes ; ouvre donc sans crainte : nous venons « pour voir Protagoras, et tu n'as qu'à nous annoncer. Avec « tout cela il eut encore bien de la peine à nous ouvrir. »

1 Reiske, *Orat. græci*, pag. 91. C'est un panégyrique d'Hélène et une défense de Palamède ; le sujet même annonce de vaines déclamations.

2 Platon, Hippias, édit. Tauchnitz, pag. 22.

les immenses richesses qu'ils ont amass
de leurs leçons de dialectique et d
Ces hommes appartiennent autan
la philosophie qu'à celle de l'élo
disciple de Protagoras, qui lui
rique plus de douze mille f
sur l'art de son maître. Qu
des déclamations philos
Le Protagoras, l'Hipp
font très-bien conn
terlocuteurs dans
tout l'ampoule d
peuse dialecti
comment le ... ces [3].
comment, ... , il n'a pas d'ex
Athènes.
la mais

défavorable que celle qu'on en
philosophe tout
ridicule charlatan, qui se vante

1 ... , in Bruto, cap. 7, in fin. Cleo
...urbulentum illum quidem civem,
...stat fuisse.

2 Sluiter, in Lectionibus Andocideis
a traité à fond tout ce qui concerne ce
aussi les jugemens des anciens, et il a
teste l'authenticité du discours contre
valoir aussi les argumens de Luzac
les papiers de Valkenaër.

3 J'entends par là le retour des
la phrase suivante : ἐγὼ δὲ, ὦ ἄνδ
καὶ ὑμῖν γε ῥᾴδια χαρίζεσθαι, κ
παρ' ὑμῶν.

de propositions de philosophie gé-
prosopopée; enfin il n'y a pas plus
iduelles. Andocide va droit aux
une manière vive, mais apo-
attentivement pour con-
e d'Athènes, comme les
our saisir les nuances
usqu'à Lysias; car
particulièrement
locide et dans
harangue sur
tout ce qui peut
ve par un bel exemple
e, relevée par un mérite réel
pularité raisonnable, est honorée
u sein de la démocratie la plus effrénée,
andis que l'orgueil nobiliaire, dépourvu de mérite,
se fait haïr, même dans les monarchies et dans les
aristocraties[2]. Le discours qui a pour sujet le retour
d'Andocide dans sa patrie, est plus court, mais il

1 Denys d'Halicarnasse, *de Lysia judicium*, éd. de Tauchnitz, pag. 238. Καθαρός ἐστι τὴν ἑρμηνείαν πάνυ, καὶ τῆς Ἀττικῆς γλώττης ἄριστος κανὼν, οὐ τῆς ἀρχαίας, ᾗ κέχρηται Πλάτων καὶ Θουκυδίδης, ἀλλὰ τῆς κατ' ἐκεῖνον τὸν χρόνον ἐπιχωριαζούσης· ὡς ἔστι τεκμήρασθαι τοῖς τε Ἀνδοκίδου λόγοις, καὶ τοῖς Κριτίου, καὶ ἄλλοις συχνοῖς.

2 Édition de Reiske, de la page 68 jusqu'à la fin. Bekker, pag. 125 et 126.

Mais, avant de nous en occuper, accordons un regard aux vestiges de l'ancienne éloquence : Cicéron compte encore pour elle Cléon[1] et sa manière démagogique ; il classe même parmi les anciens orateurs, Critias, Alcibiade et Théramène : cela peut nous surprendre, car tous trois étaient élèves de sophistes, et deux d'entre eux avaient pendant longtemps suivi Socrate avec assiduité. Andocide, l'adversaire d'Alcibiade, serait, peut-être, plus convenablement rangé dans cette catégorie. On ne voit dans tous ses discours que l'homme public, jamais le rhéteur[2]. Il ne nous faudrait qu'une phrase de celui qu'il prononça pour l'inauguration des mystères, pour prouver qu'il était bien loin d'accorder une timide attention aux paroles[3]. Ce discours, le plus important de tous, n'a pas d'exorde artistement

---

1 *Cicero, in Bruto, cap. 7, in fin. Cleonem etiam temporibus illis, turbulentum illum quidem civem, sed tamen eloquentem constat fuisse.*

2 Sluiter, *in Lectionibus Andocideis*, Leyde, 1804, in-8.°, a traité à fond tout ce qui concerne cet orateur. Il a rassemblé aussi les jugemens des anciens, et il a réfuté Taylor, qui conteste l'authenticité du discours contre Alcibiade. Sluiter a fait valoir aussi les argumens de Luzao et les notes trouvées dans les papiers de Valkenaër.

3 J'entends par là le retour des mots ὑμεῖς et ὑμῶν dans la phrase suivante : ἐγὼ δὲ, ὦ ἄνδρες, δεήσομαι ὑμῶν δίκαια καὶ ὑμῖν γε ῥᾴδια χαρίζεσθαι, καὶ ἐμοὶ ἄξια πολλοῦ τυχεῖν παρ' ὑμῶν.

disposé, point de propositions de philosophie générale, point de prosopopée; enfin il n'y a pas plus d'apostrophes individuelles. Andocide va droit aux faits et les rapporte d'une manière vive, mais apologétique. Il faut le lire attentivement pour connaître la situation intérieure d'Athènes, comme les Grecs autrefois le lisaient pour saisir les nuances introduites dans leur langue jusqu'à Lysias; car ces nuances se trouvaient plus particulièrement consignées dans les discours d'Andocide et dans ceux de Critias[1]. La péroraison de la harangue sur l'inauguration des mystères, réunit tout ce qui peut remuer les esprits : elle prouve par un bel exemple qu'une haute naissance, relevée par un mérite réel et par une popularité raisonnable, est honorée même au sein de la démocratie la plus effrénée, tandis que l'orgueil nobiliaire, dépourvu de mérite, se fait haïr, même dans les monarchies et dans les aristocraties[2]. Le discours qui a pour sujet le retour d'Andocide dans sa patrie, est plus court, mais il

---

1 Denys d'Halicarnasse, *de Lysia judicium*, éd. de Tauchnitz, pag. 238. Καθαρός ἐστι τὴν ἑρμηνείαν πάνυ, καὶ τῆς Ἀττικῆς γλώττης ἄριστος κανὼν, οὐ τῆς ἀρχαίας, ᾗ κέχρηται Πλάτων καὶ Θουκυδίδης, ἀλλὰ τῆς κατ' ἐκεῖνον τὸν χρόνον ἐπιχωριαζούσης· ὡς ἔστι τεκμήρασθαι τοῖς τε Ἀνδοκίδου λόγοις, καὶ τοῖς Κριτίου, καὶ ἄλλοις συχνοῖς.

2 Édition de Reiske, de la page 68 jusqu'à la fin. Bekker, pag. 125 et 126.

y a plus de mouvement. Cependant on y chercherait en vain l'action dramatique, la dialectique et le sophisme. Beaucoup d'anciens et de modernes ont refusé de reconnaître l'authenticité du discours sur la paix; de leurs contestations il résulte du moins que, sous le rapport du sujet et des faits eux-mêmes, il y a bien des choses à reprendre, et qu'il serait peu sûr de chercher des argumens dans ce morceau. Le discours contre Alcibiade est fort important sous le rapport historique; on ne peut y méconnaître l'homme qui, en toutes choses, va droit au but; il n'y a point d'effet de rhétorique, point d'antithèses. Ce fut cependant vers ce même temps que l'art des Gorgias, des Polus, des Protagoras et de leurs semblables, s'introduisit dans les affaires des tribunaux et du peuple. La nouvelle philosophie pénétra jusque dans les conversations, elle changea la vie privée comme la vie publique.

Euripide avait absolument les talens et l'éducation du rhéteur; mais, n'osant se hasarder sur le terrain glissant de la vie publique, il jeta tout son art oratoire dans ses tragédies, et de là, cette manière passa dans la société; car on apprit ses pièces par cœur et l'on cita ses scènes comme des modèles de conversation. Les antithèses, les tournures fines, le pathos vrai ou faux, les périodes arrondies, les sentences morales et spéculatives, devinrent indis-

pensables : c'étaient pour le discours des beautés de convention généralement adoptées.

Nous ne pouvons pas nous taire sur le Byzantin Théodore, comme l'ont fait Fabricius et Ruhnkenius; car Cicéron, Quintilien et d'autres encore, lui donnent un rôle important[1]. D'après le peu qu'on en sait, il réunissait à la dialectique une sorte de philosophie morale, à l'aide de laquelle il suppléait à l'insuffisance de l'ancienne religion. Ne voulant pas se montrer en public, il rédigeait ses discours chez lui. Il fut le premier qui réduisit en système proprement dit la science des mots.

Lysias était à la fois rhéteur et orateur. Il enseignait le chemin qui mène à ces sommités, sur lesquelles nous apercevrons plus tard Démosthènes, Eschine, Hypéride et leurs contemporains. Cicéron, qui nous apprend que Lysias est, de tous les orateurs, celui qui a fait le plus de discours, voudrait bien le donner exclusivement aux Athéniens[2]; et,

---

1 Nous ne citerons point Cicéron : quand Atticus ni Varron ne sont là pour le soutenir, il est aussi mauvais historien que mauvais poète. Quintilien, *Instit. III, cap.* 1, dit : — — — *etiam Polycrates, a quo scriptam in Socratem diximus orationem et Theodorus Byzantius, ex iis, et ipse quos Plato appellat* λογοδαιδάλους. Denys d'Halicarnasse juge fort sévèrement Théodore. *De Isæo judic.*, éd. Tauchnitz, p. 330. Θεόδωρον δὲ τὸν Βυζάντιον ἀρχαῖον τινα καὶ οὔτε ἐν ταῖς τέχναις ἀκριβῆ, οὔτε ἐξέτασιν ἱκανὴν ἐν τοῖς ἐναγωνίοις δεδωκότα λόγοις.

2 Brutus, ch. XVI. — — *quamquam Timæus eum, quasi*

dans le fait, son langage est entièrement attique. Mais Cicéron ignorait, ou voulait ignorer que Lysias s'était formé à Thurium, et que la grande Grèce, siége alors de l'art oratoire, l'avait fait rhéteur.[1] Lysias suivit les leçons de Socrate : il prit dans sa philosophie ce qui y avaient puisé Euripide et Xénophon; on le vit toujours s'attacher de préférence aux choses pratiques et réelles. Ses services au temps de la lutte des républicains contre les oligarques institués par Sparte, lui donnaient le droit d'exercer quelque influence dans sa patrie : un décret du peuple le lui reconnaissait; mais les circonstances l'éloignèrent des affaires : il établit ce que nous appellerions un cabinet de consultation. Les anciens disent qu'il en sortit plusieurs centaines

---

Mucia et Licinia lege, repetit Syracusas. Et quodam modo est nonnulla in iis etiam similitudo. Acuti sunt, elegantes, faceti, breves : sed ille Græcus ab omni laude felicior. Habet enim certos sui studiosos, qui non tam habitus corporis opimos, quam gracilitates consectentur; quos, valitudo modo bona sit, tenuitas ipsa delectet. Quamquam in Lysia sunt etiam lacerti, sic ut fieri nihil possit valentius : verum est certe genere toto strigosior, sed habet tamen suos laudatores, qui hac ipsa ejus subtilitate admodum gaudeant.

1 Le témoignage de Plutarque est consigné dans la Vie des dix orateurs. Il dit qu'à l'âge de quinze ans, après la mort de son père, Lysias suivit son frère aîné, qui était polémarque, pour partager avec lui un lot dans les terres de Sybaris, alors appelée Thurium. C'était sous l'archontat de Praxitèle. Lysias y resta et prit des leçons de Tisias et de Nicias.

de discours : il nous en est resté quarante-quatre, et Denys d'Halicarnasse nous a laissé sur cet auteur un jugement, auquel nous renvoyons les lecteurs qui veulent plus de détails que n'en comporte l'histoire générale. Si on pouvait, à bon droit, lui attribuer l'oraison funèbre dont Valkenaër, Reiske et Sluiter contestent l'authenticité, il en faudrait conclure qu'il n'a pas toujours dédaigné les folies des rhéteurs [1]; mais, en général, les maîtres de l'art, loin de lui reprocher un abus de figures, ont jugé son style simple, sévère, naturel. Le discours rédigé pour Euphilète, au sujet du meurtre d'Ératosthène, est un modèle de narration : l'art ne s'y montre point; il n'aurait pu que nuire à l'affaire, et le principal but du rhéteur est de faire parler son client de manière à ce qu'il se peigne lui-même en exposant clairement son sujet. Le discours contre Ératosthène, qui avait été l'un des trente tyrans, devait être plus animé et plus véhément que tout autre. Lysias saisit cette occasion pour manifester son aversion contre ces cruels oligarques et pour demander vengeance du meurtre d'un frère chéri. Mais ici même on chercherait en vain ce fatras d'antithèses, d'hyperboles, de pathétiques

---

1 Non-seulement le style du discours surnommé Ἐπιτάφιος est apprêté, mais dès la seconde page l'orateur fait venir les Amazones, et de suite il occupe d'une guerre théâtrale d'Adraste et Polynice avec les Thébains.

apostrophes, enfin ce clinquant théâtral d'Euripide. Lysias, toujours égal, demeure concis, serré, nerveux. Il commence par le simple récit de sa destinée et de celle de son frère; puis il passe à la conduite que les trente ont tenue envers tous les Athéniens; et, sans rien épargner, il rouvre les anciennes blessures, irrite de nouveau ses concitoyens contre les tyrans, et surtout contre son ennemi, et pour y parvenir il remonte jusqu'à l'histoire du temps où les trente ne gouvernaient pas encore. La fin de ce discours, et surtout les cinq mots qui le terminent, sont bien propres à faire connaître la concision et la véhémence de Lysias.[1]

Immédiatement après lui, et de son temps encore, Isocrate compléta les règles de l'éloquence, de la construction des périodes et de tout ce qui regarde l'expression. Il créa une école, qui changea la direction, non-seulement de l'art de la parole, mais encore de toutes les sciences qui s'y rattachent. Ce ne furent point les seuls historiens, les seuls prosaïstes grecs qui se formèrent selon les règles établies par lui. Il servit de modèle à Cicéron et à Quintilien. Isocrate fut disciple de tous les sophistes qui appliquaient leurs subtilités à l'éloquence et qui les faisaient passer pour des beautés;

---

1 Voici ces derniers mots : *ἀκηκόατε, ἑωράκατε, πεπόνθατε, ἔχετε, δικάζετε.*

depuis Prodicus de Céos jusqu'au rhéteur Théramène, qu'il défendit au péril de sa vie, il les étudia tous. Les circonstances politiques, et l'état de l'art théâtral et de la philosophie, expliquent comment de tous les rhéteurs il fut celui qui put opérer le plus aisément une réforme. On faisait alors, nous l'avons déjà dit, peu par les armes, tout par les négociations et par les discours. L'homme d'état avait donc plus d'influence dans son cabinet et dans les réunions des députés, ou même chez les princes, qu'il n'en pouvait exercer sur la place publique. Ce fut sous l'empire de ces circonstances qu'Isocrate fonda son école. Après la mort d'Épaminondas, lorsqu'Athènes résistait seule au grand roi de Macédoine, il en sortit des hommes qui joignirent l'éloquence apprise à celle que Thémistocle, Périclès, tenaient de la nature.

Les principaux avantages d'Isocrate, ceux qui lui ont valu l'admiration de toute l'antiquité, sont précisément les mêmes que ceux qui distinguent la plupart des écrivains italiens modernes. Ils reposent sur l'usage habile d'une langue harmonieuse, sur des périodes arrondies, sur la disposition des mots, en un mot, sur la musique du discours. Aucune traduction ne peut se flatter de les conserver. Du reste les harangues d'Isocrate ne sont que des chefs-d'œuvre de style : elles n'ont rien d'entraînant, et des vingt-une qui nous restent, nulle ne

paraît avoir pour but un objet extérieur; tout semble calculé pour faire admirer l'orateur plutôt que pour produire un résultat. Il en est de même de ses lettres. En général, le cœur, l'ame, enfin ce que Cicéron appelle *pectus*, ont bien peu de part aux mouvemens que l'on y remarque de temps à autre. Toutefois Isocrate est bien loin d'être d'accord avec les sophistes. Reconnaissant la nécessité d'une rhétorique enseignée, il eut ce mérite surtout, qu'il fixa bien les limites qui séparent les exercices de l'école de l'éloquence proprement dite. Dans les six premiers chapitres de son éloge d'Hélène il fait l'histoire du genre des sophistes de son temps, et il montre en même temps avec quelle facilité l'esprit le plus ordinaire pourrait traiter ce genre. Les subtilités de la philosophie spéculative y sont peintes de couleurs aussi défavorables[1] que les forfanteries de la rhétorique[2]; enfin Isocrate fait voir combien il est ridicule de choisir des objets si minces pour faire parade de son art aux yeux de la foule. Après une telle introduction devait-on s'attendre à un sujet également pris dans le vague? Sans traiter aussi durement son panégyrique, qui est l'ouvrage de dix ans de travail, il nous est impossible de nous montrer beaucoup plus favorables à ce mor-

---

1 *Helenæ laudatio*, édit. de Tauchnitz, pag. 275.

2 *Loc. cit.*

ceau. Personne plus qu'Isocrate n'a possédé l'art des périodes, du rhythme, du nombre; personne n'a mieux observé la quantité dans les mots et dans les membres de phrases; personne, enfin, n'a fait une si bonne disposition des voyelles et des consonnes, ni mieux entendu l'art du mètre prosaïque. Néanmoins ce travail si poli, si limé, manque d'inspiration et ressemble à une statue artistement sculptée, mais qui serait demeurée dépourvue de vie et d'expression. Les anciens, malgré leur admiration pour ces chefs-d'œuvre de la langue grecque, ont été frappés de la pauvreté des idées. Ils reprochent à Isocrate d'avoir pris à Gorgias, à Archinus, à Thucydide, à Lysias, le sujet de son panégyrique, et malheureusement il voulut encore être ici l'émule de ce Gorgias, comme il l'avait été dans l'éloge d'Hélène.

Platon lui-même s'est distingué dans ce genre, quoiqu'au commencement de son Ménexène il se moque des panégyristes de son temps. On ne saurait nier que l'oraison funèbre qu'il place dans la bouche d'Aspasie, ne soit pour la richesse des pensées et pour la simplicité, de beaucoup supérieure au panégyrique de l'orateur qui avait mis dix ans à le faire. Au surplus, l'enseignement et les exemples d'Isocrate furent pour l'éloquence ce que l'enseignement et les exemples de Socrate furent pour la philosophie. Isocrate, cependant, excerça une fâ-

cheuse influence sur l'histoire : on ne la considéra plus que comme un moyen oratoire, et les rhéteurs s'inquiétèrent peu de briller par des moyens vrais ou par de fausses apparences. On oublia dès-lors le but principal de toute histoire, celui de conserver la mémoire des faits, et l'on sacrifia uniquement à cette déplorable manie.

N'ayant point d'égards pour le vrai, les disciples d'Isocrate ne purent même atteindre à l'éloquence de leur maître. Cette remarque s'applique surtout à Théopompe, à Philistus, à Nymphodore, à Diyllus, enfin, à Anaximène de Lampsaque. Psaon et ceux qui le suivirent, composent une classe à part. Il ne nous est rien resté des deux historiens des rois de Macédoine, et nous avons d'autant plus de raison de nous taire à leur égard, qu'en ce qui concerne la critique historique, M. de Sainte-Croix a épuisé le sujet. On peut consulter ce savant et les écrits de Vossius, même pour ce qui regarde les autres auteurs; car leurs écrits ont également péri, et toute cette discussion devient dès-lors un objet de pure philologie. Toutefois il sera bon de remarquer brièvement quels furent les modèles des Romains, quand ceux-ci voulurent appliquer à l'histoire l'art de la parole, et quels furent aussi ceux que leurs maîtres, les Grecs, recommandaient comme les meilleurs. Plutarque, qui, en général, a sur l'histoire des idées à lui, se moque des discours

qu'Éphore, Théopompe et Anaximène mettaient dans la bouche de leurs généraux [1]. Denys d'Halycarnasse n'en porte pas un jugement plus favorable, et dit formellement que, sous le rapport de l'éloquence, les disciples d'Isocrate ne peuvent être comparés à leur maître [2]. A la vérité, Denys, dans un autre passage sur Théopompe et sur Philistus, en parle diversement, et place l'un à côté de Xénophon et l'autre à côté de Thucydide. Néanmoins, un examen rigoureux de ce qu'il a voulu dire, démontre assez que ce rhéteur, malgré son goût pour les périodes et les tournures recherchées, fait peu de cas du mérite historique de ces deux écrivains [3]. Au surplus, quelle foi peut-on avoir en

---

1 Plutarque, *Reipubl. gerend. præcept.*, édit. de Tauchnitz, pag. 64 : ἐπὶ δὲ τῶν Ἐφόρου καὶ Θεοπόμπου καὶ Ἀναξιμένους ῥητορειῶν καὶ περιόδων, ἃς περαίνουσι ἐξοπλίσαντες τὰ στρατεύματα καὶ παρατάξαντες, ἔστιν εἰπεῖν : Οὐδεὶς σιδήρου ταῦτα μωραίνει πέλας.

2 A la fin de sa Dissertation sur Isée : οὐδὲ γὰρ ἐκεῖνοι κρίνεσθαι πρὸς τὴν Ἰσοκράτους δύναμιν εἰσὶν ἐπιτήδειοι.

3 Dans le passage dont nous parlons, Denys dédaigne trop Philistus et loue trop Théopompe. Ce que les autres historiens nous ont conservé de fragmens de ces auteurs montre assez que ce jugement n'a pas été suffisamment mûri par le rhéteur (*ad Cn. Pomp. de præcip. historicis*), Tauchnitz, pag. 42 — 46. Dans la Revue des auteurs anciens, à la suite de la rhétorique, c'est l'inverse. Philistus prend rang immédiatement après Thucydide, quelquefois même il a le pas sur lui, quand il s'agit de l'usage qu'en peut faire un rhéteur. Celui qui cherche dans

l'opinion d'un homme que des faits habilement présentés ne contentent point, et qui condamne toute une série d'historiens, sous prétexte qu'ils sont illisibles faute de déclamations. Denys pense que personne ne pourrait achever la lecture de Phylarque, de Duris, de Polybe, de Psaon, de Démétrius Calantianus, d'Hiéronyme, d'Antiloque et de beaucoup d'autres. S'il y a quelque chose de vrai dans sa remarque, ce ne peut être qu'en ce qui concerne les Grecs et les Romains de son temps.[1]

Les circonstances politiques appelaient sur un plus grand théâtre les rhéteurs formés par Isocrate: on comprenait généralement le besoin d'avoir des hommes d'état, et l'on appelait orateurs, ceux qui se vouaient à la science du gouvernement. Toutes les idées se tournèrent vers l'éloquence. Le roi de Macédoine lui-même attachait autant d'importance à posséder un écrivain dans son cabinet, qu'en

---

l'histoire des faits et non des phrases, ne peut guère le juger plus favorablement que Q. Curce. Voici comme le caractérise Denys. *Διήμαρτε δὲ καὶ ὃ μάλιστα ἐντὸς πρακτικῆς, κατὰ τὰς τῶν παρεκβάσεων ἐπεισαγωγάς, καὶ γὰρ ψυχρῶς ἔνια καὶ ἀκαίρως λέγονται· καθάπερ τὰ περὶ τὸν ἐν Μακεδονίᾳ Σειληνὸν ἱστορεθέντα καὶ τὰ περὶ τὸν δράκοντα τὸν πρὸς τῇ τριήρει ναυμαχοῦντα.*

1 Il se plaint que personne n'ait plus songé à la beauté du discours (*οὐδὲ συμβάλλεσθαί τι τῷ κάλλει τῶν λόγων*); aussi, dit-il, ces écrivains firent des livres tels qu'il est impossible à qui que ce soit de les lire jusqu'au bout.

mettaient les Athéniens à entendre un orateur capable d'attirer toute la Grèce. Aussi voit-on Eschine, lorsque son adversaire l'accuse de diriger la plume de Philippe, répondre que ce roi est assez habile pour ne pas craindre de se mesurer avec Démosthènes; que d'ailleurs il avait Léosthène, fugitif d'Athènes, et Python de Byzance, qui étaient au moins égaux pour le talent à tous les publicistes de la Grèce[1]. Beaucoup d'hommes alors se distinguaient à la tribune et au barreau.[2]

Plutarque fait remarquer qu'Isocrate séparait dans son art ce qui pouvait être utile aux affaires et ce qui n'était bon que pour les sophistes. Il rédigea lui-même les ordres que Timothée envoyait à Athènes pendant qu'il avait le commandement suprême[3]. D'après Plutarque encore, Isée donna une

---

1 *De falsa legatione*, pag. 356, édit. de Bekker.

2 Voyez, pour ce qui concerne les orateurs célèbres de cette époque, Fabricius, *Bibl. græca*, vol. II, ch. 26, n.° 6; mais pour bien juger, il convient de voir dans les Orateurs de Reiske, tom. VII, pag. 161 - 167, les passages des anciens qu'il rapporte. On peut y prendre d'autres notions, et l'on apprend à considérer les choses sous un autre point de vue que les modernes, qui ne s'occupent que du beau et du mérite littéraire.

3 Plutarque, *Vitæ decem orat.*, éd. de Tauchnitz, p. 140: χωρίσας πρῶτος τοὺς ἐριστικοὺς λόγους τῶν πολιτικῶν. Il eut près de cent disciples, et entre autres Timothée, le fils de Conon, avec lequel il parcourait plusieurs villes, faisant

todème fut chargé d'une ambassade par les Athéniens, par cela seul que Philippe faisait beaucoup de cas de son talent, et que pour la tenue, la dignité, la convenance des manières, il ne le cédait en rien à ce roi lui-même[1]. A Athènes, où quinze talens passaient pour une fortune considérable, l'acteur Polus se vante envers Démosthènes que pour en gagner un, il ne lui faut que deux soirées. Connaissant l'importance des gestes, Démosthènes se fit instruire par Satyrus et par Eunomus, les deux premiers acteurs du temps; mais il fit si peu de progrès dans leur art, qu'un autre acteur célèbre, ayant entendu ses premiers discours, dit qu'à la vérité ils étaient bons, mais que l'orateur péchait beaucoup trop par l'action. Démosthènes se soumit à cette opinion; il suivit l'école de cet acteur, appelé Andronicus[2]. Dans plusieurs de ses discours, Eschine paraît, quoique avec ironie, indiquer l'action animée et les mouvemens significatifs de Démosthènes à la tribune.

---

1 Eschine, *de falsa legatione*, édit. de Bekker, pag. 319 : *καὶ πέμπουσι πρεσβευτὴν Ἀριστόδημον τὸν ὑποκριτὴν πρὸς Φίλιππον, διὰ τὴν γνῶσιν καὶ Φιλανθροπίαν τῆς τέχνης.* Et plus bas, pag. 331 : *Ἐδόκει Κτησιφῶντι τὴν ὄψιν λαμπρὸς εἶναι, ἐμοὶ δὲ οὐ χείρων Ἀριστόδημος ὁ ὑποκριτής.*

2 Plutarque, *vit. X Orat.*, édit. Tauchnitz, pag. 158. Dans la suite on demanda à Démosthènes quelle devait être la principale qualité de l'orateur, il répondit, l'*action*. Laquelle après elle ? L'*action*. Quelle sera la troisième ? L'*action*.

Si Eschine et Démosthènes eussent prononcé leurs discours sur l'ambassade à Philippe, ces deux adversaires se seraient trouvés deux fois en présence; mais il y a lieu de croire qu'ils se sont bornés à les rédiger. La harangue de Démosthènes pour la couronne, celle d'Eschine contre Ctésiphon, ont été réellement prononcées. N'ayant pas réuni le nombre de voix nécessaire pour se soustraire à la punition d'une accusation téméraire, Eschine fut obligé de quitter sa patrie. Il est difficile de décider entre les deux rivaux quant au mérite des discours relatifs à l'ambassade; chacun est grand à sa manière. Eschine avait bien compris les avantages de Démosthènes; aussi avait-il insisté, pour obtenir de ses juges que son adversaire fût tenu de répondre à ses attaques séparément et de point en point. Il commence par invoquer les anciennes lois, les anciennes mœurs. Démosthènes, au contraire, commence par les dieux, et dès les premières paroles il transporte les Athéniens de l'assemblée du peuple vers ces siéges, où les chefs-d'œuvre de la poésie, et l'excellence du jeu des acteurs, rappelaient un tout autre monde. Souvent aussi, trop souvent, selon nos mœurs actuelles, il appelle à son secours les moyens de la scène comique. C'est ici surtout que sa supériorité se fait sentir : nul jamais n'a su, plus que lui, donner au discours la vie et le mouvement; nul n'a possédé mieux le talent de mettre en scène,

tantôt le peuple, tantôt son adversaire, et de les transformer en personnes agissantes et parlantes, de muets auditeurs qu'ils étaient. Démosthènes s'écarte tout à coup du chemin suivi par Eschine. Il ne s'applique point à discuter s'il tiendra compte de la construction d'une muraille; il passe de suite à de plus grands intérêts, à ceux qui agitent et Philippe et toute la Grèce, et bientôt ils deviennent l'objet d'une vive apostrophe, en ce que Philocrate, celui qui rédigea le traité et qui vendit ses services, était du parti d'Eschine. Cet orateur avait aussi dans son discours parlé de la politique du temps; mais quelle différence! Chez Démosthènes toutes les causes sont développées, ses argumens sont clairs et serrés; on dirait qu'il veut faire de chaque Athénien un homme d'état. Il rétablit les principes oubliés, il démontre tout par pièces authentiques. Souvent, après un long récit, il commande subitement de lire les titres : alors le greffier s'avance, l'orateur respire, et la scène change d'aspect. Eschine, dans son discours, avait fait de même à l'égard des inscriptions honorifiques, toujours rédigées en vers. Tout à coup Démosthènes accable son adversaire sous le sarcasme, puis, s'adressant aux Athéniens, comme par forme de dialogue, il leur demande s'ils regardent Eschine comme l'hôte d'Alexandre ou comme son mercenaire. « Cet insensé, n'a-t-il « pas dit quelque part que je lui reprochais l'a-

« mitié d'Alexandre? Non, je ne me méprends pas « ainsi. Je n'ai jamais dit que tu fusses l'hôte ni « l'ami de Philippe ni d'Alexandre. Toi. Comment? « à quel titre? Les esclaves, les mercenaires s'ap- « pellent-ils les hôtes et les amis de leurs maîtres? « J'ai dit que tu avais été d'abord le mercenaire « de Philippe, et que tu étais aujourd'hui celui « d'Alexandre. Je l'ai dit, et tous les Athéniens le « disent. Veux-tu savoir ce qu'ils en pensent? ose « les interroger. Tu ne l'oses pas. Eh bien! je vais « les interroger moi-même. Athéniens, que vous « en semble? Eschine est-il l'ami d'Alexandre, ou « son mercenaire? Entends-tu leur réponse? »

Revenant enfin à un genre plus élevé, il dit qu'il a voulu bien mériter de toute la Grèce et non de la seule Athènes. Il semble, à la manière dont il arrange les choses, qu'il ne soit plus question que du choix du lieu où on le couronnera. Il s'écrie « J'aurais pu gouverner l'état de différentes maniè- « res, mais je m'attachai au principe qui, sauvant « Athènes, sauvait toute la Grèce.[1] » Après une courte digression, après une nouvelle apostrophe à Eschine, Démosthènes s'abandonne à toute son éloquence, et le feu de son discours ne pouvait

---

1 Démosthènes, *pro corona*, édition de Bekker, pag. 218. Εἶτα καὶ παμπολλῶν προαιρέσεων οὐσῶν τῆς πολιτείας τὰς Ἑλληνικὰς πράξεις εἱλόμην ἐγώ.

manquer d'enflammer les Athéniens. « Que pou-
« vait, que devait faire notre ville, Eschine, quand
« elle vit que Philippe se disposait à s'emparer
« de la domination? Que devait dire un orateur,
« quelles paroles devais-je prononcer dans Athènes,
« moi qui savais que depuis un temps immémorial
« jusqu'au jour où je montais à la tribune, ma
« patrie avait toujours combattu pour le premier
« rang et pour soutenir l'éclat de sa gloire, qu'elle
« avait prodigué le sang de ses concitoyens et ses
« trésors pour le bien général et pour l'honneur de
« tous, plus qu'aucune autre cité de la Grèce ne
« l'avait jamais fait pour sa propre existence. Que
« devais-je faire? Ne voyais-je point ce Philippe
« dont il s'agissait, sacrifier pour le pouvoir l'un
« de ses yeux, se faire casser l'épaule, ne point
« craindre d'être estropié du bras et du pied; enfin,
« exposer volontairement au péril toutes les parties
« de son corps, afin de vivre honorablement avec
« ce qui lui restait de lui-même. Et cependant qui
« oserait soutenir qu'un homme né et élevé à Pella,
« lieu obscur et peu connu, doive avoir fortement
« conçu de grandes idées, que le désir de régner
« sur tous les Grecs le doive tourmenter, que toutes
« ses pensées, enfin, doivent tendre à ce but; tandis
« que vous, nés à Athènes, vous qui tous les jours
« contemplez les monumens de vos ancêtres, et qui
« par là même vous rappelez sans cesse et leur va-

« leur et leur grandeur d'ame, vous seriez cependant frappés d'une telle lâcheté, qu'allant au devant de Philippe vous lui soumettiez de vous-mêmes la liberté de toute la Grèce, sans même y être provoqués. Nul, sans doute, n'osera tenir un pareil langage. » Démosthènes pénètre ensuite de plus en plus dans les détails de l'histoire du temps; enfin il retrace tout dans un tableau rapide et frappe coup sur coup. Il s'écrie : « Quand Philippe s'appropriait l'Eubée, quand il élevait ses retranchemens pour assiéger l'Attique, quand il occupait Oréum et qu'il détruisait Porthmus, quand il imposait à Oréum Philistide pour tyran et à Érétrie Clitarque; quand il soumettait l'Hellespont à sa domination, quand il assiégeait Byzance, renversant de fond en comble d'autres villes de la Grèce, ramenant au milieu d'elles les exilés et les fugitifs, violait-il le traité, anéantissait-il la paix? ou bien ne le faisait-il pas? Fallait-il qu'un des états de la Grèce se levât pour l'en empêcher? ou ne le fallait-il pas? Diras-tu qu'il ne le fallait pas? Il convenait donc que le pays des Grecs devînt, comme on dit, la proie des Mysiens[1], et cela Athènes étant encore debout, et du vivant de ses citoyens. C'est donc en vain que j'ai fait tant de travaux, que j'ai tant parlé de ces événe-

1 Markland a rappelé à ce sujet l'Il., liv. I, v. 88.

« mens; en écoutant mes avis, la cité s'est donc
« occupée de choses inutiles et vides de sens, enfin
« toutes ces fautes et tous ces crimes sont donc
« mon ouvrage. Mais s'il fallait... » Ici Démosthènes reprend la suite des événemens, et s'avance de conclusion en conclusion; il fait lire les décrets de Périnthe et de Byzance, et s'en sert comme de témoins vivans : il anime ses auditeurs et rappelle les hauts faits des temps passés, et parmi ces tableaux si énergiques, parmi cette multitude de décrets et d'explications sur ce que commande la science du gouvernement, il adresse à propos de véhémentes apostrophes à son adversaire. Souvent même ces mouvemens sont trop violens pour nos mœurs, le ton trop fort pour nos habitudes[1] : Démosthènes paraît descendre plus bas que ne le permettait la scène comique de son temps; le contraste qui en résulte avec ce qui suit, n'en est que plus fort; l'orateur se relève par degrés, jusqu'à ce qu'il arrive au moment où, jetant le masque, Philippe occupa Élatée. Démosthène dépeint vivement ce qui se passa dans Athènes, l'impression qu'y fit la prise d'Élatée, sa propre activité, l'abattement et l'embarras des autres. « Vous vous souvenez quel tu-
« multe remplit la ville, lorsqu'un courrier vint

1 Il va jusqu'à lui reprocher des fautes de son père et de sa mère.

« la nuit apprendre aux prytanes que Philippe était « dans Élatée. Au point du jour le sénat était as- « semblé; vous étiez accourus à la place publique : « le sénat s'y rend, produit devant vous le courrier « et vous rend compte de la funeste nouvelle. Le « hérault demande qui veut parler? Personne ne « se présente. Tous vos généraux, tous vos orateurs « étaient présens; personne ne répondait à la voix « de la patrie, demandant un citoyen qui lui in- « diquât un moyen de salut; car le hérault, pro- « nonçant les paroles que la loi lui met dans la « bouche, est-il autre chose, en effet, que l'or- « gane de la patrie? S'il n'eût fallu, pour se lever « alors, qu'aimer la république et désirer son « salut, vous l'eussiez fait tous, Athéniens, tous « vous vous seriez approchés de la tribune; s'il « eût fallu être riche, le conseil des trois cents « se serait levé; ceux qui, réunissant l'amour de « la patrie et les moyens de la servir, vous ont « depuis prodigué leurs biens, se seraient levés « aussi. Mais un pareil jour, un pareil moment ne « demandait pas seulement un bon citoyen, un « homme sage, un homme opulent; il fallait quel- « qu'un qui connût à fond le caractère, la politique « et les vues de Philippe. Je fus cet homme, je « parus, je parlai; j'exposai les desseins de Phi- « lippe et ce qu'il fallait faire pour les combattre; « personne ne contredit, tous applaudirent. Il fal-

« lait un décret; je le rédigeai. Le décret ordonnait une ambassade vers les Thébains; je m'en chargeai. L'objet de l'ambassade était de leur persuader qu'ils devaient oublier toute division et se réunir à vous; je les persuadai. Eh bien, Eschine, quel fut ton rôle ce jour là? Quel fut le mien. Tu ne fis rien, je fis tout. Si tu avais été en effet un bon citoyen, c'était là le moment de parler; il fallait proposer un avis meilleur que le mien, et ne pas attendre à ce jour pour l'attaquer et m'en faire un crime; mais telle est la différence de celui qui conseille à celui qui calomnie: l'un se montre avant l'événement et s'expose aux contradictions, aux revers, aux ressentimens, il prend tout sur lui; l'autre se tait quand il faut parler, et attend le moment d'un désastre pour élever le cri de la censure et de la haine. Mais, enfin, puisque tu as été muet ce jour-là, dis-moi donc du moins aujourd'hui quel autre discours j'ai dû tenir, quel était le bien que je pouvais faire et que j'ai négligé, quelle autre alliance j'ai dû proposer, quelle autre conduite j'ai dû conseiller; car c'est par là qu'il faut juger de mon administration, et non pas par l'événement. L'événement est dans la volonté des dieux, l'intention est dans le cœur du citoyen. Il n'a pas dépendu de moi que Philippe fût vainqueur ou non; mais ce qui dépendait de moi c'était de

« prendre toutes les mesures que peut dicter la « prudence humaine. »

L'orateur fait valoir ensuite les avantages qui sont résultés de l'armement des Thébains et des Athéniens, quoiqu'il n'ait pu sauver Athènes. « Si, la « bataille se donnant à trois journées de marche « de l'Attique, notre ville a cependant couru tant « de danger, éprouvé tant de terreur; qu'eût-ce « donc été si la lutte s'était engagée dans l'Attique « même? Pensez-vous que nous aurions eu le temps « de nous arrêter, de nous reconnaître, de respirer? « Un jour de repos, deux et même trois, nous ont « donné beaucoup de moyens de salut. »

Démosthènes, après cela, considère les choses sous un autre point de vue; il fait voir avec quelle promptitude il gagna la confiance des Thébains, cite les décrets et poursuit avec feu l'histoire du temps. Partout il compare son activité, son influence avec ce que faisait Philippe; mais à ces choses si sérieuses il mêle encore du bas comique; il invective Eschine et s'abandonne à une véhémence qui ne conviendrait nullement à nos idées [1]. Quand il revient au genre grave, c'est par une contemplation philosophique de la marche de l'ensemble. Pour ne

---

1 Καὶ κακὸν κακῶς σε μάλιστα μὲν οἱ θεοὶ ἔπειτα οὗτοι πάντες ἀπολέσειαν, πονηρὸν ὄντα καὶ πολίτην καὶ τριταγωνιστήν.

blesser personne, il n'indique que fort légèrement les causes de l'issue malheureuse de cette lutte : ce sont l'inexpérience et la corruptibilité des chefs militaires. L'orateur passe délicatement sur les fautes de la génération à laquelle il a affaire [1]. Mais s'il se borne ici à toucher les points essentiels sans approfondir un sujet si délicat, comme il expose avec force la situation de la Grèce ! comme il relève l'abattement des amis de la liberté ! comme il signale le malheur de cette monarchie universelle qui menace le monde ! enfin, comme il encourage ses concitoyens à persister dans leur noble résistance ! Puis, quand il en revient à son activité, quand il parle de lui-même et de sa destinée, c'est avec une noble fierté, qui cependant a quelque chose de modeste. Démosthènes traite son rival avec amertume et mépris ; il veut en faire la risée de l'assemblée.

---

1 Pag. 290 et 291. Il rouvre, il est vrai, les plaies de la Grèce, et nomme les traîtres de tous les états : cependant il ne donne à Athènes que la moindre part dans la corruption générale ; encore l'attribue-t-il à sa partie adverse. Avec quelle habileté il cache cette intention. « Le jour ne serait pas assez « long, dit-il, si je voulais nommer tous les traîtres ; mais « ceux que j'ai nommés sont les hommes qui, dans leur patrie, « tenaient la même conduite que mes adversaires ont tenue « parmi vous. Ce sont des hommes couverts d'ignominie, des « flatteurs qui ont mutilé leur patrie, qui ont bu aux dé- « pens de la liberté, d'abord à Philippe et maintenant à « Alexandre, etc. »

Il finit par dire que ses adversaires cherchaient à sauver l'état par des moyens autres que ceux de l'état même, par des moyens pris en dehors; mais que pour lui, il n'avait voulu sauver Athènes que par Athènes. Enfin il termine par ces mots : « Dans « la commune infortune des Grecs, un autre « éprouve les faveurs du sort; mes adversaires « vantent son bonheur; ils souhaitent une éternelle « durée à ce bonheur. Gardez, dieux immortels! « gardez de prêter jamais l'appui de votre puissance « à ces vœux! Changez plutôt, changez le cœur « de ces hommes. Que, si leur démence est sans « remède, ils périssent seuls; détruisez-les et sur « terre et sur mer; frappez-les d'une mort pré« maturée. Quant à nous, délivrez-nous des maux « suspendus sur nos têtes, et pour l'avenir donnez« nous une destinée heureuse qui ne soit troublée « par aucune calamité. »

Celui qui sut disputer la prééminence à Démosthènes, ne pouvait être un orateur ordinaire; aussi le témoignage unanime de l'antiquité est-il favorable à Eschine, et ses discours démontrent son mérite. Il nous est resté de lui quatre harangues et quelques lettres. Cicéron recommande à l'orateur futur, à celui qu'il veut initier à la connaissance des modèles de l'éloquence grecque, la lecture du discours d'Eschine contre Ctésiphon. Eschine n'a point, comme Démosthènes, la véhémence, la hardiesse,

la richesse des tournures, des considérations. Il ne conduit pas inopinément à travers ce labyrinthe de beautés jusqu'au but qu'il se propose; mais tous deux ont emprunté à la comédie de leur temps, et aux images de la vie privée, des caractères bien tracés, des peintures de mœurs et de passions, et surtout l'amertume de l'invective. Tous deux se connaissent parfaitement eux-mêmes. Démosthènes ne recherche pas les portraits, parce qu'il les charge trop; Eschine ne vise point à l'esprit : sans doute il avait la conscience que la pointe s'émoussait entre ses mains. Démosthènes, supérieur pour le trait et la sagacité, se complaît dans les récits, et apostrophe volontiers son adversaire; il aime les situations, les reproches, les invectives. Eschine comprend son siècle autrement que Démosthènes : sans qu'il fût peut-être ni corrompu ni corruptible, les voies de douceur, les négociations amicales avec la Macédoine ont pu lui paraître désirables. Il ne faut donc point le juger tel que Démosthènes le représente. Mais Eschine ne pouvait emprunter à la seule prudence ce noble feu, cette vérité, cet héroïsme d'expression qui distinguent Démosthènes, si fort déjà de ce que son opinion rappelait les beaux temps qui n'étaient plus. Les deux orateurs se rapprochent bien plus dans leurs discours sur l'ambassade en Macédoine, que dans ceux prononcés pour ou contre Ctésiphon.

La harangue d'Eschine contre Timarque a rapport à des événemens antérieurs : elle offre des traits qui sont propres à cette époque. D'abord Eschine montre sous son jour le plus avantageux la politique et la théorie qu'il prétend suivre en tout. Il l'établit sur cette base, que sans morale il n'y a point de république possible. C'est sur ce principe, trop oublié à Athènes, qu'il fonde son accusation contre Timarque. On voit par tous les discours d'Eschine et de Démosthènes, qu'on entendait alors par orateur un homme possédant toutes les connaissances pratiques et théoriques qui font le publiciste de nos jours, c'est-à-dire la statistique, la politique, les finances, l'administration et le droit. Dans le discours contre Timarque, Eschine prouve qu'il a fait de profondes réflexions sur l'essence des états, et qu'il s'est créé un système de gouvernement : aussi sa définition revient-elle mot à mot dans celui qu'il prononça contre Ctésiphon. Quoiqu'il juge mal de l'aristocratie et de la monarchie, il considère la démocratie sous son véritable point de vue : il ne connaît que trois formes de gouvernement : ou c'est un seul qui règne, ou le pouvoir appartient à un petit nombre d'individus, ou enfin la masse entière du peuple se gouverne immédiatement elle-même. Chacune de ces formes, dit-il, a d'autres sources d'où ses lois découlent. Dans les monarchies et dans les oligarchies elles naissent de la volonté variable

« les mœurs des citoyens. Le législateur ne s'est « point inquiété des esclaves; mais pour mieux « détruire ce vice, il l'a défendu même envers eux. » Eschine alors démontre que Timarque ne s'en est pas moins livré publiquement à toute sorte de dépravation, et qu'il en faisait métier. Démosthènes, défenseur de ce Timarque, ne peut rien répondre, sinon que les Athéniens adjugeaient publiquement la plus honteuse des professions, et que les fermiers ne se laissaient guère tromper; que par conséquent ce n'était point assez qu'Eschine produisît des témoins de l'immoralité de l'accusé, qu'il eût fallu apporter les registres de ces fermiers [1]. Cet homme méprisable, que ne put sauver l'éloquence de son ami, était mêlé à toutes les affaires publiques. C'était un des personnages les plus importans de l'état. Et quel était ce Timarque! « On pourrait croire, « dit Eschine, que Timarque, ayant vendu la mai- « son paternelle, en a acheté une autre en dehors « de la ville; qu'au lieu de sa maison de campagne « et de son bien du dême alopécien, enfin de sa « manufacture, il a placé ses fonds dans les mines « d'argent. Non, il n'a ni maison à la ville, ni mai- « son de campagne, ni terres, ni esclaves, ni capi- « taux, enfin il ne possède rien de ce qui fait vivre « les gens qui ne se livrent point à la rapine. Il a

1 Eschine, *in Timarch.*, pag. 288 et 289.

« remplacé l'aisance paternelle par une vie dissolue,
« par l'impertinence, la débauche, la lâcheté, l'im-
« pudence; il s'est fait un front qui ne rougit jamais.
« Cependant il ne s'est point borné à dissiper les
« richesses de son père, il a entamé la fortune de
« l'état partout où il a pu le faire. Vous le voyez
« assez avancé en âge; il a occupé beaucoup d'em-
« plois. Eh bien! il n'en doit pas un au sort ou
« à l'élection; il les a tous achetés contrairement
« aux lois. Je n'en citerai que trois ou quatre.
« Chargé de recevoir les comptes de la ville, ne
« lui fit-il pas de tort en tenant quittes pour
« l'argent qu'il en reçut quelques-uns de ceux qui
« avaient malversé? Ne lui fit-il pas plus de mal
« encore en cherchant à punir par tous les moyens
« possibles des hommes qui n'avaient rien à se re-
« procher? Timarque fut l'un de nos plénipoten-
« tiaires à Andros; il paya cette mission trente
« mines, donnant neuf oboles d'intérêts pour cha-
« cune : ainsi il se faisait de vos alliés un moyen
« d'acquérir et de subvenir à ses débauches. Mais
« quelle fut sa conduite quand une fois il fut en
« possession de cette charge, ne le vit-on pas,
« dans ses voluptés, s'adresser même aux femmes
« d'hommes libres? »

Athènes retentissait sans cesse du bruit des désordres de Timarque; jeunes et vieux, tous en avaient les oreilles frappées. Combien ces vices ne durent-

ils pas nuire au principe républicain. Phocion et d'autres, qui étaient purs et bons, l'avaient bien senti. Eschine le sent de même. Si ses mœurs privées n'étaient pas exemptes de reproches, du-moins il comprend en homme d'état qu'il faut que les mœurs publiques soient intactes. En même temps il voit ce que peut, pour la conservation de la morale, un orateur tel que lui; il connaît l'importance de sa position sociale, le public qui l'entoure et l'influence qu'il exerce sur lui. C'est pourquoi il dit: « Je veux que la seconde partie de mon discours « renferme une exhortation à mes concitoyens, afin « qu'ils s'attachent à la vertu; car je vois le tribunal « environné de jeunes citoyens, j'en aperçois de « plus âgés; enfin, une foule d'étrangers de toute la « Grèce est réunie pour nous entendre. Ne croyez « pas qu'ils soient tous accourus pour me voir; « non, ils veulent savoir si ces Athéniens, dont on « vante les institutions et les lois, savent distinguer « celui qui les observe de celui qui les viole; celui « qui fait bien, de celui qui fait mal; ils veulent « savoir si vous honorez les bons et si vous êtes « disposés à punir ceux dont la vie est une tache « pour votre cité. »

Si la littérature nous occupait plus spécialement, nous pourrions citer encore une foule d'orateurs qui nous sont connus, soit par des fragmens, soit par les notices qu'on nous a laissées sur eux. Par-

tout, dans ces fragmens, on trouve la preuve de l'activité avec laquelle on cultivait toutes les sciences qui ont des rapports avec l'art oratoire. Démade jouit d'une des plus grandes célébrités; Lycurgue passe pour l'homme d'état le plus consommé. Nous ne pouvons plus juger de l'éloquence de Démade, parce qu'on a des raisons de suspecter l'authenticité du fragment de son discours où il rend compte de sa vie[1]. Nous avons de Lycurgue une harangue qui est l'expression de son caractère sévère et qui appartient aux meilleurs exemples de l'art oratoire chez les anciens, quoique l'on y voie bien que ce que Démosthènes faisait sans effort, Lycurgue le travaillait péniblement et sans hardiesse dans la manière. Ajoutez-y que son discours contre Léocrate s'approche plus encore de la forme théâtrale que ceux de Démosthènes. Non-seulement il mêle beaucoup de vers à son texte, et par conséquent il a dû les débiter avec l'action et les gestes usités; mais le commencement même de sa harangue a quelque chose de scénique. Ce commencement est une prière. « L'accusation que je porte contre Léocrate « est juste : c'est un devoir que je remplis envers

1 Bekker, qui l'a trouvé dans six manuscrits, lui a donné place dans sa collection. On le rencontre aussi dans les orateurs de Reiske; mais du moins on lit dans l'introduction et dans les notes qui sont de Hauptmann, les motifs que l'on a de contester l'authenticité de ce morceau.

« les dieux et envers vous, Athéniens. Je supplie
« donc Minerve et tous les dieux, et tous les héros
« dont les temples sont dans notre ville et dans notre
« contrée, de vouloir bien, si c'est à bon droit que
« je lui reproche d'avoir trahi, déserté leurs autels,
« leurs bois sacrés et les sacrifices nationaux, me
« donner la force nécessaire pour mettre dans tout
« son jour les méfaits qu'il a commis. Puisse cette
« accusation devenir utile au peuple et à l'état! Et
« vous qui veillez sur vos pères, sur vos enfans,
« sur vos femmes, sur vos temples, enfin sur la
« patrie, vous dont la sentence fait le destin du
« coupable, puissiez-vous maintenant et dans tous
« les temps, vous montrer juges inexorables de
« ceux qui, comme lui, méconnaîtraient leurs de-
« voirs envers les choses sacrées que je viens de
« nommer! Mais si ce n'est point un traitre à la
« patrie, un déserteur de ses temples que j'amène
« devant vous, puissent les dieux et vous-mêmes,
« qui êtes ses juges, le sauver de ce danger! »

Dans tout ce discours règne la dignité de ce caractère qui mérite une place à côté de celui d'Aristide. Les invectives, les ironies et les moyens démagogiques ne s'y trouvent nulle part. En revanche on est frappé toujours de cette inflexible sévérité qui fit du nom de Lycurgue la terreur de tous les criminels publics et des nombreux spoliateurs des deniers de l'état. Le même caractère

domine dans le fragment du discours par lequel il engagea les Athéniens à frapper de la peine de mort Lysiclès qui commandait l'armée à Chéronée. Diodore rapporte ce fragment. « Tu commandais, « Lysiclès, mille citoyens périrent, deux mille « tombèrent au pouvoir de l'ennemi, des trophées « de victoire furent élevés à la honte de notre ville; « la Grèce entière est réduite en esclavage, et tout « cela n'est arrivé que parce que tu étais à la tête « de l'armée, que parce que tu t'étais en quelque « sorte imposé pour chef. Et tu as le courage de « vivre! et tu supportes la lumière du jour! et tu « oses marcher sur la place publique, toi qui es « devenu pour ta patrie un monument d'ignominie « et d'abjection! » On pensera sans doute que l'homme doué d'un caractère aussi inflexible, ne pouvait pas réussir dans Athènes : il arriva précisément le contraire; ses concitoyens reconnurent qu'il était le seul dont les actions répondissent aux discours. On lui confia la police et les finances de l'état, et des décrets publics le remercièrent de son administration. Trois fois de suite il fut réélu trésorier pour cinq ans, et toujours avec une extension de pouvoir. Pendant sa gestion, il eut le maniement de 14,000, selon d'autres, de 18,550 talens; il fit construire des vaisseaux, il institua l'école de la lutte au lycée et en fonda une autre encore; il planta des bosquets; il acheva le grand

théâtre, enfin il éleva l'arsenal. Ce n'est pas tout; Lycurgue enrichit la ville d'une multitude d'objets d'or et d'argent, et fit exécuter en or de petites statues de la victoire. Outre cela, d'innombrables travaux publics furent entrepris sur sa proposition; sa police fut exacte, et le système des douanes fut amélioré. On nous dit quelque part qu'il reporta à 1200 talens les revenus extraordinaires de la ville, mais cette donnée est si vague qu'on ne peut deviner de quel genre d'impôt il s'agit.[1]

On prétend que l'un des discours d'Hypéride s'est égaré parmi ceux de Démosthènes. Si, pendant un si grand nombre de siècles, une foule de savans et de gens de goût ont pu s'y tromper, cela prouverait que l'orateur n'était pas resté à une trop forte distance de ce grand homme.

Après Démosthènes, Eschine, Hypéride et Lycurgue, l'art oratoire cessa d'être ce qu'il avait été jusqu'alors. Dinarque, que cependant l'on compte encore parmi les grands orateurs de l'Attique, faisait métier de la rédaction de ses discours. L'éloquence, dans la suite, se lia étroitement à la philosophie; les philosophes établirent des écoles de droit public, et plusieurs sectes s'arrogèrent le

---

1 Plutarque, *Vitæ decem orat.*, pag. 153. Voici le texte: *τὸ μέγιστον χίλια διακόσια τάλαντα προσόδου τῇ πόλει κατέστησε, πρότερον ἑξήκοντα προσιόντων.*

privilége de l'art de la parole.[1] Nous réservons ce sujet pour la période qui va suivre : peut-être un aperçu de l'état de la scène grecque à cette époque eût-il été convenablement placé ici ; mais nous joindrons ce tableau à celui de la philosophie, qui ne fut jamais plus florissante qu'à l'époque que nous allons aborder.

---

1 Selon Plutarque, *Vitæ decem orat.*, Eschine aurait fondé à Rhodes l'école de rhéteurs qui brilla plus tard sous ce nom. Cependant, si l'on en croit l'argument du dernier discours d'Eschine, il n'aurait point voulu enseigner. A en juger par ses lettres, il reçut à Rhodes un accueil fort distingué.

CHAPITRE V.

Philippe et Alexandre de Macédoine.

§. 1.er

Syracuse et Carthage jusqu'au temps d'Agathocle.

Autant la décadence des mœurs et la jalousie des états de la Grèce, les uns envers les autres, accéléraient la chute de républiques telles qu'Athènes et Corinthe, autant on voyait s'élever Rhodes, Syracuse et Carthage. L'histoire de Rhodes se lie à celle du second Mausole de Carie, et à celle de la deuxième Artémise. Nous aurons occasion, plus bas, de rappeler la série des souverains de Carie, depuis Hecatomnus jusqu'à cette Ada qui se soumit à Alexandre.

Pendant la guerre du Péloponèse, Rhodes se donna une nouvelle capitale, du même nom que l'île[1]. Les circonstances les plus favorables la por-

1 Gillies, *History of the world from Alexander to Augustus*, vol. I, pag. 484, dit que ce fut quatre ans avant la fin de la guerre du Péloponèse, et il cite Strabon; mais cet auteur, liv. XIV, pag. 936, édit. Falcon., se borne à nous apprendre que Rhodes fut bâtie *pendant* la guerre du Péloponèse par l'architecte qui avait construit le Pirée. Si l'on consulte une note de Wesseling sur Diodore, liv. XIII, ch. 75, on verra, sans que nous le fassions remarquer, qu'il faut un tour de force pour justifier la date précise indiquée par cet historien,

tèrent promptement à un grand degré de prospérité. Immédiatement après cette guerre elle était étroitement alliée à Athènes, et si Démosthènes mérite confiance, la guerre qu'elle lui fit ensuite naquit de ce que Rhodes accusa les Athéniens d'avoir voulu la subjuguer. Mausole était le principal instigateur de cette guerre : par son influence il fit changer la constitution de Rhodes, et selon toute apparence il voulait la réunir à son empire. Mais le parti démocratique, soutenu par Athènes, faisait de grands efforts pour renverser la nouvelle constitution, et Démosthènes y employa toute son éloquence.[1] Toutefois les Rhodiens firent leurs affaires par eux-mêmes, et les lois qu'ils établirent alors durèrent jusqu'au temps de Strabon. Il est à remarquer que depuis la fin de la guerre du Péloponèse jusqu'à la bataille de Chéronée, Rhodes servit d'entrepôt aux grains de l'Égypte, et que dans la suite encore cette exportation demeura l'une des principales affaires de cette cité. Ses relations commerciales et l'état de la navigation des anciens, qui s'attachaient toujours aux côtes, firent de Rhodes le

---

et que cependant Gillies et Barthélemy (Voyages du jeune Anacharsis, ch. 73) ont adoptée. Il a évidemment raison, quand il dit que la nouvelle ville s'est formée de la réunion des trois anciennes, Jalysus, Lindus et Camirus, quoiqu'elles aient continué à subsister toutes trois.

1 *De Rhod. libert.*, édit. Bekker, pag. 172.

dépôt général des marchandises et le rendez-vous de tous les négocians ; car l'île se trouvait située à la croisière de presque toutes les routes maritimes.[1]

Syracuse et Carthage partageaient presque tout le commerce de l'ouest avec Marseille. Au temps de la guerre des Perses, Gélon avait mis fin aux hostilités entre Syracuse et Carthage. Ce Gélon et son frère Hiéron régnèrent glorieusement ; leur réputation se répandit même chez les Grecs libres, et les odes que Pindare se fit payer si chèrement, n'y furent pas pour peu de chose. Ces tyrans, au surplus, étaient dignes des louanges du poète. Malheureusement il avoue qu'il célèbre le plus celui qui le paie le mieux ; mais l'on peut admirer ses chants divinement inspirés, l'on peut écouter ses admirables préceptes, sans s'inquiéter de savoir quels exemples il donna.

---

1 Cela me paraît résulter clairement de deux passages du discours de Lycurgue contre Léocrate. D'abord il reproche à l'accusé de s'être enfui à Rhodes après la bataille de Chéronée, et d'y avoir répandu qu'Athènes était prise et le Pirée assiégé. « *Les Rhodiens y ajoutèrent tant de foi, qu'ils armèrent des* « *vaisseaux de guerre, et que les négocians et les bateliers qui* « *avaient des chargemens de grains pour notre ville et qui* « *allaient partir, firent mettre à terre et leurs grains et leurs* « *autres marchandises.* » On lit à la page 199 : « Les bruits « qu'il fit courir sur votre compte, tant à Rhodes que parmi « les commerçans qui y sont momentanément, furent répandus « dans le monde entier pendant leurs voyages : *δι' ἐργασίαν* « *ἀπήγγελλον.* »

Après l'expulsion de Thrasybule, les troubles recommencèrent dans Syracuse : les états ioniens et les états doriens de Sicile étaient en querelles continuelles. L'expédition des Athéniens, commandée par Nicias, Alcibiade, Lamachus et Démosthènes, avait été la suite de ces perpétuelles dissentions ; et la défaite de cette armée entraîna entre Carthage et Syracuse une guerre cruelle. Égeste, cette petite cité qui avait appelé les Athéniens contre Sélinonte, s'adressa désormais à Carthage, où sa demande fut vigoureusement appuyée par le premier magistrat. Les astucieux Carthaginois offrirent leur médiation entre Égeste et Sélinonte, qui refusa de l'accepter, s'en rapportant à son alliance avec Syracuse. Alors ils mirent une garnison dans Égeste[1]. La suite immédiate de cette entreprise fut l'augmentation du territoire de cette ville. Sélinonte essaya de l'attaquer, mais sa milice fut défaite pendant qu'elle s'était dispersée pour se livrer au pillage.

Immédiatement après ces premiers engagemens, on résolut à Carthage de soutenir les Égestains de

---

1 Diodore, liv. XIII, chap. 44, dit que les Carthaginois envoyèrent cinq mille Lybiens et huit cents Campaniens. Ceux-ci avaient été pris à la solde des états chalcidiens pour servir les Athéniens. Après la déroute de ces derniers, ne sachant qui servir, ils avaient passé en Afrique. Les Carthaginois leur achetèrent des chevaux, leur donnèrent une forte solde (μισθοὺς ἀξιολόγους) et les établirent à Égeste.

toutes les ressources que l'on avait à sa disposition. Annibal, qui peu auparavant avait occupé la première place de l'état et qui était d'une des familles les plus considérées, leva une immense armée, dans laquelle il y avait, outre les mercenaires espagnols, des Campaniens, que nous reverrons ensuite au service de Denys. Ce qui démontre combien Syracuse et Carthage levèrent de troupes dans tous les pays de la terre, c'est que deux années de suite[1] Denys put envoyer, au secours des Spartiates, et faire débarquer sur l'isthme de Corinthe, quelques milliers de Gaulois et d'Ibères. Les Toscans et les Grecs de Campanie étant trop énervés pour le service militaire étranger, il y a lieu, sans doute, d'entendre par Campaniens les Samnites dégénérés, qui s'étaient violemment établis dans ce pays. Quoi qu'il en soit, il est certain que depuis long-temps Carthage n'avait point fait de pareils préparatifs.[2]

---

1 369 et 368 avant J. C.

2 Diod. de Sicile, XIII, ch. 44. « Cet été et l'hiver suivant « Annibal rassembla beaucoup d'étrangers de l'Ibérie ; il leva « une grande quantité d'hommes parmi les citoyens, et, voya-« geant en Lybie, il réunit dans toutes les villes les hommes « les plus propres à la guerre, etc. » C'est bien ici qu'on peut appliquer ce que Plutarque, pour se moquer, dit des armées d'Éphore et d'autres écrivains. Éphore fait passer Annibal en Sicile avec 204,000 hommes ; Timée dit qu'il n'en avait pas tout-à-fait 100,000. A l'attaque d'Himère, Éphore en fait périr 20,000 mille ; Timée 6000. Pour la seconde expédition, vers

L'armée se grossit encore en Sicile[1] de beaucoup de gens sans aveu. Sélinonte et Himère éprouvèrent d'horribles ravages, mais on ne songeait pas alors à la conquête de l'île; car après le pillage Annibal s'embarqua avec ses Africains et ses Ibères, et renvoya les Campaniens et les Siciliens, fort mécontens du peu de butin qu'ils avaient reçu pour leur part à la destruction des deux villes les plus florissantes du pays.

A peine les Carthaginois étaient-ils partis, que déjà le Syracusain Hermocrate rebâtit Sélinonte et la fortifia. Il avait été envoyé au secours de Sparte avec une flotte, puis banni pendant son absence par Dioclès et par sa faction, par le motif qu'il visait au pouvoir suprême. Hermocrate s'entoura de tous les Siciliens victimes de l'expédition carthaginoise : Sélinonte devint sa place d'armes, et les hostilités qu'il commit contre les villes occupées par les Carthaginois ou contre celles qui étaient leurs alliées, le rendirent bientôt célèbre. Il y avait peu de temps (ce fut immédiatement après le départ des Athéniens) que Dioclès s'était appliqué à rétablir les anciennes mœurs et les anciennes institutions, au moyen de quelques améliorations dans les lois. Les Syracusains l'admiraient, ils honoraient ses

406, Éphore porte l'armée carthaginoise à 300,000 combattans; Timée se contente de 120,000.

1 409 avant J. C.

dans ce qu'il rapporte, mais c'est parce que, pour complaire à ses oisifs compatriotes, il s'est attaché à l'autorité d'un Grec qui était ami du merveilleux. Il faut convenir cependant que, pour les choses essentielles, les ruines de cette cité et le témoignage des Romains confirment les assertions de Diodore. Quoi qu'il en soit, les Syracusains, les Camarinéens et les citoyens de Géla, dont Agrigente était la colonie, accoururent à son secours. La ville assiégée prit à son service un Spartiate qui se trouvait par hasard à Géla, avec la troupe enrôlée par lui. Les Syracusains de leur côté avaient recruté en Italie; ils furent soutenus par les Messéniens, et mirent sur pied cinq mille hommes de cavalerie, chose inouïe dans ces temps-là.

Les Carthaginois firent marcher une partie de leur armée contre celle de Syracuse; mais ils furent complétement battus. Cependant Agrigente ne fut point dégagée, les Syracusains n'ayant pas su profiter de leur victoire. Le siége continua donc, et la foule innombrable renfermée dans les murs de la ville ne pouvait désormais subsister qu'au moyen des arrivages de Syracuse. Quelques traîtres, parmi lesquels se trouvait aussi le chef spartiate Dexippus, n'attendaient que le moment favorable de couvrir leur crime du prétexte de la disette. En automne, une flotte de transport ayant été prise par l'ennemi, on cria qu'il serait impossible de se maintenir du-

rant l'hiver; et l'on se rendit[1]. Les habitans émigrèrent à Géla, puis ils obtinrent des Syracusains la ville de Léontium que ceux-ci avaient auparavant dépeuplée. Tous ceux qui restèrent, et la ville elle-même, devinrent la proie des hordes carthaginoises: le pays fut ravagé, les édifices furent rasés et les tableaux et les statues furent emportés à Carthage. Le sort funeste de cette ville si grande et si riche, jeta une telle terreur en Sicile, qu'une partie notable de ses habitans s'enfuit en Italie, tandis que d'autres s'enfermèrent dans Syracuse. Là le peuple accusait les chefs d'avoir trahi Agrigente : deux hommes également entendus dans l'art de la guerre et en administration, mais qui jusqu'alors étaient restés sans influence, profitèrent de ces dispositions pour renverser le gouvernement : c'étaient Denys

1 Diodore, liv. XIII, ch. 88. Les espérances et la fortune se tournèrent tellement de l'autre côté (il s'agit du moment où Hamilcar prit le convoi de grains), que les Campaniens qui étaient au service d'Agrigente, se laissèrent gagner pour quinze talens et passèrent aux Carthaginois. Quant aux Agrigentins, ils n'avaient pas ménagé dans le commencement leurs provisions, pensant que le siége tirait à sa fin. Mais quand les affaires de l'ennemi se relevèrent, quand on eut dans la ville tant de myriades d'individus à nourrir, les vivres manquèrent tout à coup. On dit aussi que le Lacédémonien Dexippe se vendit alors pour quinze talens. Il déclara aux chefs italiens qu'il valait mieux porter ailleurs le théâtre de la guerre. Ceux-ci prétextèrent que le temps de leur service était écoulé, et ramenèrent leurs troupes au détroit.

et l'historien Philistus. Ils se dirent les protecteurs du peuple, et le sachant facile à aigrir contre l'aristocratie, ils excitèrent ses soupçons en la représentant comme d'intelligence avec les généraux qu'ils appelaient en justice. Le peuple approuva l'astucieux conseil de Denys : tous les hommes d'un rang distingué furent éloignés du commandement.[1] De nouveaux chefs furent élus, Denys était du nombre : il avait fait preuve de courage dans la guerre contre les Carthaginois. Aimé du peuple, il possédait l'art de lui rendre ses collègues suspects : il ne lui fallait plus, pour s'aplanir le chemin au pouvoir, que renforcer son parti et se créer une troupe de mercenaires. Denys proposa donc le rappel des bannis, et parmi eux se trouvaient tous ceux qui, sous la conduite d'Hermocrate, avaient voulu envahir leur patrie. La réussite de cette proposition eut pour effet la division des citoyens : une partie d'entre eux se mit complétement à sa discrétion par haine contre l'autre. Cependant Dexippe le Spartiate avait passé au service de Syracuse et commandait à Géla, où il ne pouvait parvenir à payer ses soldats. Denys y fut envoyé : il fit condamner les riches et payer les mercenaires du produit de leurs biens ; enfin il leur promit double solde, s'ils voulaient le servir au lieu de servir l'état : Dexippe éluda ses propositions.

---

1 Diodore, liv. XIII, chap. 91, pag. 615.

Mais Denys revint à Syracuse, où il répandit contre ses collègues les mensonges les plus manifestes; enfin, il se conduisit avec tant d'adresse que, sur la demande d'un homme sorti de la foule et par une résolution précipitée, le peuple lui conféra le commandement suprême à lui seul, en lui donnant des pouvoirs illimités. En même temps on décréta double paie pour les mercenaires. Il ne manquait plus à Denys qu'une garde pour être le maître de tout sous un titre modeste; et dès qu'il l'eut, il la distingua et par son armure et par des avantages de solde, en sorte qu'elle fut tout à lui. Il eut grand soin de faire sortir de Sicile le seul homme qui aurait pu contrarier ses projets sur cette troupe.[1] Depuis lors Denys fut le souverain militaire de Syracuse; et quoiqu'il se fût lié par le mariage à la famille d'Hermocrate, qu'il avait autrefois servi, il conserva toujours en apparence le rôle de protecteur du peuple[2]. Denys gouverna avec prudence

1 406 av. J. C.

2 On ne saurait nier que Denys ne soit devenu un personnage important pour la Sicile et même pour l'humanité. Nous concéderons aussi qu'il ne faut pas juger d'après les règles de la morale ordinaire les mesures héroïques qu'il crut devoir prendre; mais notre manière de voir se refuse à l'opinion des Anglais qui ont entrepris de le défendre : jamais nous n'approuverons un homme qui justifie les moyens par le but. Gillies, dont l'esprit faible est connu, n'est pas éloigné d'admirer Denys, et Mitford lui voue, jusqu'à en être ridicule,

et fermeté; il était habile à la guerre, et quoiqu'il ne fût pas toujours très-bien inspiré dans ses productions, il se livra à tous les exercices de l'esprit.

Son premier soin fut de se faire reconnaître par une grande puissance : il sut donner à son usurpation l'appui de la politique de Carthage, et ne craignit pas pour cela de sacrifier Géla. Après le pillage de cette ville, rien ne pouvait être plus agréable à Hamilcar qu'une paix qui assurait à sa patrie le tiers de la Sicile, en laissant les deux autres absolument sans défense contre toute attaque future. Les Carthaginois gardèrent toutes leurs anciennes possessions; de plus, on leur soumit les Sicaniens, Sélinonte, Agrigente et Himère. Géla et Camarina devaient demeurer sans fortifications et payer un tribut. Quant aux Léontins et aux Sicules, ils seraient libres : à ce prix la domination de Syracuse fut assurée à Denys. Il fortifia ensuite et embellit la ville, le port et toute la contrée; il repeupla les quartiers dévastés par les troubles, et donna les terres abandonnées aux citoyens et aux étrangers dans une égale proportion.

---

autant d'admiration qu'aux autres tyrans. Lors même qu'il pourrait repousser le témoignage de Cicéron et des autres Romains, il resterait toujours un passage de Diodore, lequel avait sous les yeux tous les livres perdus pour nous; et ce passage montre que, pour le plaisir de se singulariser par cette admiration, il ne faut rien moins que heurter l'opinion unanime de l'antiquité. Liv. XIV, ch. 2, pag. 640.

Denys fit tourner au profit de son ambition et cette mesure[1] et les troubles qui s'élevèrent dans Syracuse quand il marcha contre ceux des Siciliens qui venaient d'être déclarés libres par le dernier traité avec Carthage. Mais soit qu'il s'agit de dissentions intérieures, soit qu'il s'agit de guerres telles que celles contre Naxos, Catane, Léontium, Enna, etc., il gardait les apparences de la popularité, se servait d'un parti pour écraser l'autre, et jamais ne commettait plus de cruautés qu'il n'en fallait pour parvenir à son but. A l'occasion de la construction d'ouvrages autour de la portion de la ville appelée d'abord Épipole, puis Hexapyle, il excita tellement le peuple par son exemple et par son activité, qu'à en entendre le récit, on croirait lire ce que fit Thémistocle pour élever le Pirée. En vingt jours on acheva une muraille fort haute en pierres de taille et longue de deux lieues. Peu après Denys dirigea toute l'activité des Syracusains vers les machines, les armes, les vaisseaux : il ne lui fallut que peu de temps pour en mettre en mer trois cent dix.

Carthage venait d'être ravagée par une peste : le moment parut favorable. Denys voulut lui enlever ses possessions de Sicile et soumettre aussi le sud

1 Diodore, liv. XIV, chap. 7, pag. 644. Il y fit participer aussi les esclaves mis en liberté (νεοπολίτας).

de l'Italie. D'abord il évita les moyens violens, auxquels il ne recourut que quand il vit son alliance repoussée. Pendant les troubles, sa femme, qui avait été maltraitée par la populace, s'était donné la mort : pour agrandir le cercle de ses relations politiques, Denys imagina d'en épouser deux en même temps. Rhégium ne voulut entendre à aucune alliance avec lui; mais Locres lui donna la fille d'un de ses citoyens, qui fut dès-lors considérée comme celle de l'état. Outre cette Locrienne il épousa encore une Syracusaine de distinction, fille d'Hipparinus et sœur de Dion.[1]

La guerre contre Carthage, qui suivit de près ce mariage, fait voir combien, dans ces temps, il était aisé de réunir des armées considérables quand on avait de quoi les solder. Tout en repoussant les nombres exagérés d'Éphore, nous ne pouvons nous refuser à reconnaître que pendant les deux années que dura cette guerre[2], il y eut souvent, sans y comprendre l'équipage de la flotte, deux ou trois

1 Diodore, qui partout ailleurs copie mot à mot Philistus, l'ami de Denys, et qui ne trouve point assez d'expressions pour la louange, mêle à son récit de la double solennité nuptiale ces paroles (liv. XIV, ch. 45, pag. 678) : « Il dépouilla « pour un moment la dureté de la tyrannie et régna avec plus « de douceur, ne faisant périr et ne bannissant personne, « comme il avait coutume de le faire. »

2 397-396.

cent mille hommes sur pied. La Sicile fit bien connaître alors qu'elle servait à regret un maître imposé : dès que la fortune devint contraire à Denys, ses armées se dispersèrent, ses flottes se laissèrent battre, ses villes firent défection; enfin, sa capitale fut assiégée, et lui-même serait devenu la victime de la fureur populaire, sans les Spartiates qui étaient avec lui [1]. Si la guerre ensuite reprit subitement une tournure favorable à sa cause, on y reconnaîtra plutôt l'arrêt du destin que l'effet des combinaisons humaines.

La Sicile était conquise presque en entier par

---

1 Ceci étant d'une grande importance pour les Spartiates de ce temps, nous dirons comment Diodore s'exprime à cet égard. D'abord il dit qu'en l'absence de Denys les Syracusains remportèrent des avantages sur la flotte carthaginoise; qu'ensuite Théodore en profita pour exciter le peuple à la révolte en présence même de Denys. Il cite tout son discours (liv. XIV, chap. 65 - 70); puis il continue en ces termes : « Théodore ayant parlé de la sorte, les Syracusains tournèrent « leurs regards vers les alliés, et quand le Lacédémonien Pha- « racidas se dirigea vers la tribune (c'était le chef de la flotte « envoyée par Sparte), tout le monde crut qu'il allait rétablir « la liberté. Mais celui-ci, qui était fort bien avec le tyran, « déclara qu'il avait été envoyé au secours de Syracuse et de « Denys, mais non pour enlever le pouvoir à celui-ci. Les « mercenaires étaient tous pour Denys; les Syracusains, « abattus, maudirent mille fois les Spartiates. Précédemment « déjà le Spartiate Aristus, qui s'était annoncé comme le « sauveur de la liberté, avait trahi ses promesses. »

les Carthaginois : Himilcon était devant Syracuse; il ne paraissait plus y avoir aucun espoir de salut. Tout à coup la peste se déclare, les ennemis tombent par milliers : Diodore évalue le nombre des morts à cent cinquante mille; une partie de la flotte est incendiée, et le reste ne s'échappe qu'avec peine. Dans ces circonstances Himilcon se sauva comme il put, et les peuples d'Afrique et les alliés, quand ils apprirent ce désastre, se soulevèrent contre Carthage. Quoiqu'il n'y eût pas de paix conclue, il se passa plusieurs années sans que les combattans se remissent en présence; car les uns et les autres étaient occupés ailleurs, les Carthaginois ayant à se débattre contre leurs mercenaires et leurs Africains, et Denys cherchant à envahir la Sicile et à soumettre les petits états italiques. Mais quand Magon vint, quatre ans après[1], avec une nouvelle armée, le tyran préféra les avantages certains d'une prompte paix à l'issue chanceuse d'une longue guerre. Il abandonna aux Carthaginois tout ce que le dernier traité leur assurait en Sicile. Ceux-ci en revanche lui laissèrent les Sicules, que ce traité déclarait libres : ils eurent aussi la lâcheté de lui livrer Tauroménium, qui s'était élevée des ruines de Naxos, détruite par lui.

Denys ne pouvait pourvoir à l'entretien de vingt

---

1 392.

mille fantasins et de plusieurs milliers de cavaliers qu'au moyen de la guerre; il tourna donc immédiatement ses armes contre les Grecs de l'Italie inférieure. Ces Grecs se liguèrent contre lui : Denys ne craignit point de s'allier aux féroces Lucaniens, et, de concert avec eux, il exerça des cruautés inouïes et commit des dévastations horribles contre des hommes qui n'avaient d'autre tort que de vouloir conserver leur liberté. La guerre s'étant terminée à son avantage, nous le voyons encore se conduire comme il le faisait quand ses principes et la force des circonstances ne l'entraînaient pas à un parti contraire : il se montra reconnaissant envers ses amis, et le fut surtout envers Locres, à laquelle il donna le territoire de Caulonia. Quant à ses ennemis, il les traita avec douceur; il épargna dix mille prisonniers, et consentit à la paix sous des conditions très-équitables [1]. On serait tenté de croire cependant que sa vanité eut grande part à cette générosité; car elle fait un contraste bien tranché avec la dureté et la perfidie dont il fit preuve dans le même temps envers les habitans de Rhégium.

---

1 Diodore, liv. XIV, chap. 105, à la fin, pag. 722. Il renvoya tous les prisonniers sans rançon, fit la paix avec la plupart des villes, et les laissa dans une entière indépendance. Il en reçut des couronnes d'or, et ce fut en effet la plus glorieuse action de sa vie.

Denys briguait alors les éloges de la Grèce libre; il fit paraître son frère aux jeux olympiques et, quand il alla disputer en son nom le prix de la poésie et de la course des chars, il l'entoura d'une pompe royale. Mais, excités par le rhéteur Lysias, les Grecs assemblés n'en sifflèrent pas moins les vers du tyran, qui avait choisi pour les réciter les plus habiles déclamateurs : le peuple se permit même de mettre en pièces les magnifiques tentes de Denys[1]. Pour comble de malheur, le bâtiment qui avait porté l'ambassade fit naufrage au retour, et les railleurs syracusains en prirent occasion de dire que les poëmes de Denys étaient si mauvais, que le navire même et l'ambassade en avaient souffert. Lucien nous apprend que ce prince acheta chèrement la table sur laquelle écrivait Eschyle, mais que ses tragédies n'en furent point meilleures.

Denys fut plus heureux dans ses entreprises politiques. Rhégium éprouva sa colère, et quand sa

---

1 Diodore de Sicile, l. c., ch. 109, pag. 724. Gillies a tort de dire que ces poëmes ne furent mal accueillis que parce qu'ils étaient d'un tyran; car il résulte du texte de Diodore que d'abord on écouta très-favorablement les rhapsodes : le peuple accourait en foule à leur excellente déclamation ; mais bientôt on s'aperçut que ces poëmes étaient vraiment misérables : on se moqua de Denys, et le mépris alla si loin que quelques-uns se permirent de déchirer ses tentes. On trouve des échantillons de ces vers dans Photius et dans Lucien, édit. de Tauchnitz, vol. IV, pag. 10.

vengeance fut devenue une spéculation, les malheureux citoyens de cette ville lui donnèrent jusqu'aux trésors qu'ils avaient enfouis. Les Carthaginois n'osèrent rompre la paix, et Denys resta d'autant plus sûrement maître de la mer qu'il se montra l'allié très-chaud des Spartiates, et les soutint avec ardeur dans les querelles qui divisaient alors la Grèce. Occupant des îles dans la mer d'Illyrie, il contint les pirates de ce pays : il attaqua aussi ceux de Toscane, qui désolaient les côtes d'Italie; mais lui-même, en les poursuivant, ne craignit pas de piller à Agylla le temple très-ancien d'une déesse étrusque qu'Aristote compare à la divinité grecque nommée Leucothée, et Strabon à Ilithye. Ces rapines l'enrichirent de cinq cents talens, et lui fournirent les moyens d'une grande entreprise contre Carthage. Il y a lieu de croire que durant cette nouvelle guerre les états d'Italie se liguèrent avec les Carthaginois; ce qu'il y a de certain, c'est qu'ils envoyèrent des troupes dans ce pays, tandis que d'autres marchèrent en Sicile contre Denys.[1]

Il paraît qu'à Carthage le commandement et l'influence politique étaient héréditaires dans certaines familles : en effet, la première guerre et la destruction de Sélinonte sont occasionées par le petit-fils de celui-là même que Gélon avait complétement

---

[1] 383 avant J. C.

battu, et ce petit-fils ne manque pas de se venger: solennellement et de sang-froid il désigne des milliers de citoyens d'Himère qui sont immolés à la mémoire de son aïeul. Les chefs qui vinrent ensuite étaient tous de la même famille, et dans cette nouvelle guerre c'est Magon qui d'abord commande l'armée; quand il est tué[1], c'est son fils très-jeune encore qui est élevé au commandement d'une armée sur laquelle reposent les dernières espérances des Carthaginois en Sicile. Ce jeune homme obtient un succès brillant, malgré lequel il sait accepter une paix qui lui offre immédiatement les avantages qu'aurait pu lui procurer une longue guerre. Le fleuve Halycos demeura la limite des Carthaginois, qui néanmoins se firent payer une partie des frais de la guerre.

Syracuse fleurit encore vingt ans sous le gouvernement de Denys comme autrefois sous celui de Gélon. Ceux qui ne s'inquiètent que du succès, sans égard pour les moyens, ne peuvent trouver assez de paroles pour louer la sagesse et l'énergie que cet usurpateur déploya dans son administration. Il ne serait pas difficile néanmoins d'opposer à ces louanges une foule d'actes arbitraires et de violences.

---

1 Diodore nomme deux villes, Cabala et Cronium. Magon, selon lui, est mort dans la première, et la victoire de son fils fut remportée près de la seconde. Il est assez indifférent de déterminer leur position.

Dion, son beau-frère, qui avait eu l'art de se rendre nécessaire par les liaisons qu'il entretenait en Grèce et à Carthage et par ses ambassades, fut à peu près le seul qui demeura constamment en faveur. Il est vraisemblable que ce furent les relations de Dion avec Platon et avec d'autres Athéniens, et l'influence de ses dons, qui, peu avant que le tyran mourût, lui procurèrent le plaisir de voir sa tragédie remporter le prix au concours ordinaire des fêtes de Bacchus; plaisir qu'au surplus il paya de sa vie [1], car il trouva la mort dans les bacchanales par lesquelles il célébra cette victoire poétique. Ce fut la première année de la 103.e olympiade. [2]

Le fils qu'il avait eu de la citoyenne de Locres, celui que l'on appelle Denys II ou Denys le jeune, lui succéda sans contestation. Jusques-là son père l'avait toujours tenu éloigné des affaires; il le traitait comme tous les siens, ne craignant rien à l'égal des liaisons qui pouvaient se former entre les personnes qui l'entouraient. C'était pour lui une raison de plus d'aimer Dion, dont l'esprit sévèrement aristocrate avait quelque chose de repoussant. Au contraire, il avait banni son propre frère Leptine et

1 Les Athéniens savaient si bien que Denys paierait leurs suffrages, que l'un des acteurs des chœurs partit sur-le-champ pour lui porter la nouvelle de son succès, ce dont il fut magnifiquement récompensé.

2 368-367 avant J. C.

l'historien Philistus, quoique ce dernier fût, par principe, attaché à la domination militaire. Dion résolut de réparer les fautes du père, en donnant au fils une éducation très-philosophique, mais il ne prit pas pour cela la meilleure voie. Le père avait fait amuser ce jeune prince de puérilités, il lui avait inspire le goût de la menuiserie[1] enfin il l'avait livré à la boisson. Dion voulut en faire d'un seul coup un pythagoricien et un platonicien. Il appela donc Platon à Syracuse et entoura le jeune Denys de ces nobles rêveurs qui excitaient, sous le nom de pythagoriciens, l'attention de la Sicile et de l'Italie. On sait que Platon les appuyait, et qu'ils durent beaucoup de leur considération aux connaissances de leur chef Archytas en mathématiques et en physique.[2]

L'aristocratie que Dion et Platon auraient pu introduire à l'aide des Pythagoriciens régénérés, ne plaisait point aux amis de l'ancien gouvernement : ils rappelèrent Philistus pour l'opposer à

1 Plutarque, *Dion.*, *cap.* 9. Le père craignait que son fils, s'il fréquentait des gens sages, ne devînt dangereux pour lui et ne s'emparât du gouvernement.

2 Les citations sont inutiles; il suffit de lire dans le Dion de Plutarque ce qui est relatif à ce voyage de Platon, à la part qu'y eurent les Pythagoriciens, aux soins qu'ils se donnèrent pour l'y faire revenir, enfin au mystère avec lequel ils communiquèrent à ce philosophe les restes des doctrines pythagoriciennes, mais seulement après qu'il se fût fait initier.

ces rêveurs. Cet homme, tout positif, pensait que le peuple n'aurait de garanties envers les riches, que quand un prince à caractère prendrait d'une main ferme les rênes du gouvernement, tenant en respect les aristocrates, et protégeant le peuple. Ce qui démontre que tel était le principe de Philistus, c'est que, banni par Denys son ami, il passa le temps de son exil à rédiger une histoire capable de perpétuer la gloire de ce tyran.

Dès le retour de Philistus, la cour du jeune Denys devint le rendez-vous des plus célèbres philosophes : Dion avait appelé Platon, Philistus fit venir Aristippe. La théorie que celui-ci professait sur les jouissances de la vie, était directement contraire aux idées de tempérance des pythagoriciens; car elle en faisait le but de la suprême sagesse. Le jeune prince, à la vérité, aimait beaucoup la philosophie et l'éloquence, mais il était encore plus adonné aux plaisirs bruyans. Souvent il se brouillait avec Platon, mais il se reconciliait toujours avec lui : cependant il bannit Dion, dès qu'on lui eut prouvé par un billet de celui-ci à l'ambassadeur de Carthage qu'il voulait jouer le rôle que trente ans auparavant Lysandre avait tenté de soutenir contre Agésilas. Quoique Denys et Platon se fussent deux fois séparés fort mécontens l'un de l'autre, le commerce de lettres se poursuivait assez amicalement entre eux. Quant à Dion, il avait, malgré son exil, conservé le

revenu de ses immenses biens. Il passa de l'Italie en Grèce. Sa magnificence, ses liaisons avec Platon et avec d'autres hommes célèbres, lui gagnèrent partout l'opinion publique; à Sparte même, chose étonnante à notre gré, il fut adopté au nombre des citoyens des familles dominantes. Denys ne pouvant considérer tout cela de sang-froid, confisqua les biens de Dion et le frappa d'autres peines encore. Ni les lettres de Platon, ni le troisième voyage qu'il entreprit en Sicile, ne purent rapprocher ces deux parens. Dion alors essaya de rassembler les exilés de Syracuse. Quoiqu'il y en eut quelques milliers, il ne s'en trouva que vingt-cinq qui voulussent soutenir un homme lié d'aussi près au tyran, et qui de plus était le soutien de l'aristocratie. Ayant gagné un certain nombre de Péloponésiens déterminés, Dion partit de Zacynthe au mois d'Août, et débarqua en Sicile[1]. Cette entreprise était bien peu redoutable par le nombre de ses soldats, mais son nom, l'appel qu'il faisait à la liberté, la protection de Carthage, les amis qu'il avait à Syracuse, tout enfin suppléait à la faiblesse de sa troupe. Il n'est donc pas étonnant qu'il ait réussi, et que Denys ait montré dans sa conduite tant d'hésitation et d'incertitude.[2]

---

1 357 avant J. C.

2 « Qui croirait, dit Diodore, liv. XVI, chap. 9, qu'avec « deux bâtimens de transport il ait renversé un tyran qui

La fortune favorisait Dion de tout point; les petites villes du territoire syracusain lui donnèrent leurs citoyens pour auxiliaires. Pendant que Denys et Philistus étaient absens avec la flotte et l'armée, Syracuse fut surprise, et les citoyens que le tyran avait désarmés, furent pourvus d'armes, tandis que les mercenaires s'enfuirent dans la citadelle, où ils entretinrent des communications avec la mer. Après sept jours seulement Denys parut et se jeta dans la citadelle; mais d'autre part on vit arriver un banni: c'était Héraclide, qui vint du Péloponèse avec dix vaisseaux, et se mit à la tête du parti populaire, lequel n'avait jamais été favorable à Dion. Il y eut donc désormais trois factions pour se partager cette malheureuse cité, et ce que Denys n'en occupait pas, était agité par des discordes sur le gouvernement à établir. Toutefois, tant que Philistus commanda la flotte et que Denys fut en personne dans l'acropole, il y eut entre les ennemis de sa monarchie une sorte de concorde; mais lorsque Philistus fut tombé

« disposait de quatre cents vaisseaux de guerre, de cent mille « hommes de pied et de dix mille cavaliers; qui, de plus, « possédait des armes, des grains, de l'argent et des appro- « visionnemens; il régnait sur la plus populeuse de toutes « les villes de la Grèce, etc. » Outre les exagérations que renferment ces paroles, Diodore ajoute que la cause en fut dans les grands talens de Dion, et dans l'incapacité et la lâcheté de Denys. Ni l'une ni l'autre de ces propositions ne sont entièrement vraies.

entre les mains des républicains et qu'ils l'eurent cruellement mis à mort [1]; lorsque Denys eut quitté la citadelle, abandonnant le commandement à son fils Apollocrate pour se rendre en Italie, les querelles entre les deux partis dégénérèrent en dissention ouverte. Héraclide, marin consommé, qui avait pour lui les matelots, les pêcheurs et le bas peuple, parla de distributions de terres, d'égalité, de démocratie, et fit si bien que Dion et les siens furent destitués et leurs mercenaires congédiés. Alors on nomma vingt-cinq nouveaux chefs, parmi lesquels était Héraclide : Dion eût été infailliblement tué dans sa retraite, si ses mercenaires ne l'eussent protégé. La multitude insensée, qui prenait l'insolence pour la liberté, fut aisément mise en fuite par le peu de soldats qui l'entouraient. Bientôt cette multitude reconnut combien peu elle était capable de se protéger elle-même : la garnison de la citadelle causant de grands dommages par ses sorties, il fallut supplier Dion, qui s'était retiré à Léontium, de revenir avec les siens. Bien que cette circonstance lui soumit l'autre faction, il ne put obtenir d'être mis à la tête des affaires par le libre suffrage des citoyens, et pour ne point mécontenter trop les démocrates, il lui fallut partager le com-

---

1 Plutarque, *in Dione*, *cap.* 36, rapporte les divers témoignages d'auteurs sur Philistus, sur son caractère, sur sa mort.

mandement avec Héraclide[1]. Ce fut la source de nouvelles divisions : Dion songeait toujours à établir un gouvernement qui répondît à son caractère rigoureusement aristocratique et à ses principes philosophiques[2]; il se crut enfin autorisé ou même contraint à consentir au meurtre d'Héraclide, que depuis long-temps on lui proposait, et ce projet fut accompli quand on eut pris la citadelle par une capitulation, qui permettait la retraite du fils de Denys. Quelle est donc la faiblesse de la nature humaine! Ce Dion, qui jusque-là avait professé la philosophie de Pythagore et celle de Platon, autant que le permettait son goût pour la magnificence; ce Dion, qui avait, en tant d'occasions, fait preuve de noblesse, de grandeur d'ame, de désintéressement, et qui ne devait combattre l'égarement de ses concitoyens que par des moyens approuvés par la morale, change tout à coup de principes; il autorise un meurtre. Néanmoins son ami Calippus fit pis encore, il donna un exemple affreux de la corruption, de l'hypocrisie d'Athènes, et de l'abus qu'on y faisait de l'éducation philosophique. Calippus était l'un de ces initiés auxquels Dion avait toujours eu soin de s'attacher; ils étaient devenus inséparables : et même

1 Plutarque, *in Dione*, c. 48. Héraclide avait fait la proposition de donner le commandement suprême sur terre et sur mer à Dion.

2 Plutarque, *in Dione*, *cap.* 53.

en entrant dans Syracuse, Dion marchait entre son frère Mégaclès et Callippus, qui tous deux étaient couronnés comme lui. Après la mort d'Héraclide, Dion, devenu prince, donna toute sa confiance à cet ami, qui fut chargé surtout de sonder l'esprit public, et de se faire rendre compte des opinions de chacun. Callippus en profita pour gagner les mercenaires et tramer une conspiration contre Dion. Lorsque le complot eut été découvert par les femmes de la famille de Dion, il fit entre leurs mains les sermens les plus solennels; au milieu des cérémonies les plus mystiques, pratiquées dans un lieu mystérieux, il invoqua sa mystérieuse divinité; mais il n'en tint pas plus de compte que des devoirs de la fidélité et de l'amitié : il n'en fit pas moins égorger Dion[1], et fut assez heureux pour se mettre à sa place. Un jour qu'il marchait contre Catane, Syracuse lui ferma ses portes[2]; alors il se vit obligé d'errer de ville en ville à la tête de ses bandes, jusqu'à ce qu'enfin il fut tué par ses amis, comme l'avait été Dion.

L'anarchie et le désordre régnaient sur toute la Sicile; les villes étaient en guerre entre elles, et partout, à peu près, des chefs militaires s'étaient emparés du pouvoir. Tandis que Denys, content

---

1 Octobre 355.

2 Janvier 353.

de ses domaines d'Italie, paraissait abandonner Syracuse, cette cité voyait les despotes militaires se succéder sans cesse. Un des frères de Denys régna quelques années, puis ce fut un de ses généraux; enfin, après dix ans d'exil[1], il surprit la ville, l'occupa, et contraignit de la sorte les citoyens du parti aristocratique à recourir à Icétas, tyran de Léontium, qui était originaire de Syracuse. Celui-ci fit ouvertement la guerre à Denys[2]; mais les choses restèrent en cet état pendant deux ans, après lesquels les Carthaginois firent de nouveaux préparatifs, et menacèrent d'employer toute leur puissance à soumettre la partie de l'île qu'ils ne possédaient pas encore. Alors les citoyens les plus considérés, unis à d'autres Siciliens, auxquels Icétas feignit de se joindre, demandèrent un arbitre à Corinthe. Le tyran ne pouvait guère se refuser à ce parti, de peur de s'attirer l'inimitié des Spartiates et des Corinthiens[3]. En vain Icétas chercha à em-

1 346.

2 Diodore nous abandonne pour cette partie de l'histoire de Syracuse; Plutarque seul nous en dit quelque chose dans le commencement de sa Vie de Timoléon. Il paraît que la Sicile n'avait presque plus de villes (ἄπολις παντάπασιν), tant les dévastations étaient grandes; la plupart étaient occupées par des barbares de toutes les nations et par des soldats sans paie, qui naturellement devaient toujours souhaiter un changement de maîtres.

3 345.

pêcher, par des voies cachées, la métropole d'accorder un secours que lui-même avait sollicité. Les Corinthiens saisirent avec joie cette occasion de terminer enfin une querelle qui divisait leur propre cité. Ils choisirent Timoléon, partisan de la liberté jusqu'à l'enthousiasme; car ils voulaient qu'il pût, en délivrant la Sicile, ressaisir l'estime de sa famille et de ses concitoyens, qu'il avait perdue par le meurtre de son frère Timophanes [1]. Timoléon passa en Sicile comme général envoyé par la métropole, avec quelques volontaires, sept cents mercenaires et dix vaisseaux. A son arrivée les choses avaient complétement changé : Icétas s'était allié aux Carthaginois [2],

---

1 Il est plus raisonnable d'admettre avec Plutarque que Timoléon avait tué son frere vingt ans auparavant, que de supposer avec Diodore que ce fait avait eu lieu immédiatement avant l'ambassade de Syracuse. Au surplus on voit bien que Cornélius Népos et Plutarque veulent faire de Timoléon un héros de théâtre; l'un dit : *Ipse non modo manus non attulit, sed ne adspicere quidem fraternum sanguinem voluit;* l'autre lui couvre les yeux de son manteau.

2 Diodore, liv. XVI, ch. 67, dit que les Carthaginois envoyèrent cent cinquante vaisseaux, cinquante mille hommes de pied, trois cents chars et plus de deux mille chariots à deux chevaux. D'abord ils attaquèrent Entelles, ville qui déjà avait été occupée par les troupes campaniennes du premier Denys (Diod., liv. XIV, ch. 9, à la fin). Elles s'y défendirent vaillamment, quoique personne en Sicile ne se souciât de secourir ces brigands, excepté leurs frères, qui s'étaient fait des repaires sur l'Etna et dans les montagnes.



mais par bonheur il avait agi séparément : ils devaient attaquer par mer et lui par terre; déjà ses troupes occupaient une partie de la ville, Denys tenait encore le reste et la citadelle. On dépêcha une division de la flotte carthaginoise pour prendre Timoléon ou pour arrêter sa marche. Cependant tout ce qui s'était élevé de petits tyrans en Italie et en Sicile, comprenait combien était grand le danger de laisser tomber Syracuse entre les mains des Carthaginois. Ils secondèrent donc l'entreprise de Timoléon, et le firent heureusement aborder à Tauroménium, ville formée des débris de Naxus et devenue déjà très-importante. Plutarque ne voit que son héros Timoléon; mais Denys et Icétas ont droit aussi à notre admiration. Timoléon fut renforcé par les citoyens de Tauroménium, et par les Adranites, après avoir défait les troupes d'Icétas auprès de leur ville, enfin, par les Tyndaritains, qui se joignirent également à lui. Il fut assez heureux pour pénétrer dans Syracuse avec les fuyards d'Icétas. Depuis lors Denys occupa l'île; Icétas Achradine, et Timoléon tout le reste[1]. Icétas, res-

1 Il faut se rappeler que, dès le temps de Thucydide, Syracuse était composée de trois villes distinctes : Acradine, Tyché et Ortygia, qui est l'île. Dans la suite elle s'augmenta de deux autres, qu'on devait principalement à l'ancien Denys, Épipoles et Néapolis. L'une d'elles, au temps de Cicéron, n'était déjà plus digne d'être citée; c'est pourquoi, dans son

serrant son alliance avec les Carthaginois, leur promit l'entrée de la ville, ce qui effraya beaucoup les possesseurs des châteaux forts, et particulièrement Mammercus de Catane; car tous redoutaient plus Carthage que Corinthe, et tous se déclarèrent pour Timoléon.

Denys fut alors assez généreux pour ne pas vouloir régner sur les débris de sa patrie; il aima mieux voir les Syracusains libres que soumis à un joug étranger; il entra en négociation avec Timoléon. On lui assura la liberté de partir avec ses trésors pour vivre tranquillement à Corinthe. Toutefois, et malgré le soin que les auteurs prennent de la réputation de leur héros et de ses républicains, on voit à travers le peu de documens que nous avons sur ces événemens, que la capitulation fut mal observée. Plutarque lui-même indique le modeste costume sous lequel Denys fut conduit à Corinthe; il donne à entendre que dès le principe il y vécut sans éclat et même sans dignité. Cependant ce même Plutarque n'avait pas trouvé assez d'expressions

---

discours contre Verrès, il n'est question que de quatre : *Ea tanta est urbs, ut ex* quatuor *urbibus maximis constare dicatur. — Quorum est una, quam dixi, insula. — Altera autem est urbs Syracusis, cui nomen Acradina est. — Tertia est urbs quæ, quod in ea parte Fortunæ fanum antiquum fuit, Tycha nominata est. — Quarta autem est urbs quæ, quia postrema ædificata est, Neapolis nominatur.*

pour dépeindre la splendeur avec laquelle vivait Dion alors qu'il était aussi exilé en Grèce, à une époque où nulle capitulation n'établissait ses droits, où il touchait sa part des revenus de la famille régnante par la seule grace que lui faisait ce même Denys. S'il en faut croire Athénée, ce prince se livra exclusivement à la boisson, passion qui lui avait déjà été funeste, et il tomba dans une profonde misère.

Timoléon fut serré de près par Icétas et par les Carthaginois, et, ceux-ci tenant la mer, la garnison de la citadelle éprouva la disette la plus complète. Catane devenait une place importante pour les approvisionnemens qu'on pouvait en faire partir secrètement. Toutefois il y avait bien peu d'espoir de délivrer Syracuse, quoique Corinthe eût envoyé deux mille hommes de troupes fraîches et deux cents cavaliers. Heureusement que, se méfiant encore plus de son allié que de son ennemi, le général carthaginois gâta ses propres affaires. Voyant que des relations amicales s'établissaient entre les troupes d'Icétas et les citoyens de Syracuse, il se crut entouré de traîtres; et dès qu'il cessa de compter sur Icétas, son armée ne fut plus de force à se mesurer avec celle des Grecs : il se retira donc vers la partie carthaginoise de l'île. Après son départ, l'accomplissement des projets de Timoléon se trouva facilité beaucoup par l'arrivée des troupes de Corinthe, par la possession d'Achradine, qu'il



avait prise et fortifiée antérieurement, enfin par l'alliance des Messéniens, qui se déclarèrent contre Icétas[1]. Immédiatement après la prise de la citadelle, Timoléon la fit démolir de fond en comble pour anéantir le souvenir de la tyrannie : il déclara aux Syracusains que son intention était de créer une entière démocratie, et de faire proposer par Corinthe la révision et l'amélioration de leurs anciennes lois. Il commença par rétablir la dignité toute démocratique de grand-prêtre, appelée *amphipolie de Jupiter olympien :* cette charge était annuelle, et celui qui l'occupait avait l'honneur de donner son nom à l'année, ainsi que cela se pratiquait à Athènes pour les archontes. On ne songea que plus tard à repeupler la capitale et à ranimer les autres villes, qui étaient ou désertes ou occupées par des chefs de brigands qui se disaient chefs de troupes militaires. On ne peut ni adopter ni rejeter ce que Plutarque raconte à cet égard[2]; mais il mérite plus de

---

1 343.

2 Plutarque, Vie de Timoléon, ch. 22. « Timoléon, devenu « maître de la citadelle, s'y prit tout autrement que Dion; « il ne la conserva point par la raison qu'elle était belle et « bien fortifiée : il voulait éviter les soupçons qui perdirent « Dion, et fit annoncer que chacun pouvait apporter ses outils « et prendre part à la destruction de la demeure du tyran. « Tous les Syracusains comparurent, regardant cette procla- « mation du héraut comme le commencement de leur liberté. « Ce jour-là on détruisit non-seulement la citadelle, mais

confiance dans ce qu'il dit sur la manière dont s'y prit Timoléon pour repeupler le pays. Il lui fallut d'abord détruire tous les ennemis de la civilisation; ce qui ne pouvait se faire qu'en conservant sur pied un grand nombre de mercenaires, et ce qui, par conséquent, exigeait de grosses dépenses. On vendit, pour remplir le trésor public, toutes les statues inutiles, et c'est à la pluralité des voix qu'on décidait de leur plus ou moins d'utilité. On céda pour mille talens des maisons vacantes à ceux que Timoléon avait engagés à s'établir à Syracuse; enfin, on organisa contre le territoire carthaginois de l'île des expéditions régulièrement destinées au pillage. On eut bon marché de quelques-uns des petits tyrans; d'autres, tels qu'Icétas de Léontium, Mamercus de Catane et Hippon de Messène, se maintinrent jusqu'après la défaite des Carthaginois, qui avaient envoyé des forces formidables pour se ven-

---

« encore les maisons du tyran et tous les monumens qui le « rappelaient; on anéantit même les fondations. Timoléon « fit ensuite débarrasser le terrain et y établit les tribunaux, « pour plaire aux citoyens et leur montrer que la démocratie « était établie sur la destruction de la tyrannie. Il n'y avait « plus de citoyens, la plupart ayant péri dans les guerres et « dans les séditions, d'autres ayant fui le tyran. La place « publique était chargée de broussailles, les chevaux y pais- « saient, et leurs gardiens étaient couchés dans l'herbe. On « voyait des cerfs et des sangliers dans les enceintes désertes « des autres villes, etc. »

ger de ces brigandages [1]. Magon, qui, par trop de précaution, avait quitté Icétas et Syracuse, fut condamné à mort; mais l'on ne fut pas plus content de ses successeurs. Il est bon de remarquer que Timoléon, à l'exemple de Denys et de Dion, ne faisait point la guerre avec une milice prise parmi les citoyens, mais qu'il entretenait à ses frais des mercenaires grecs, dont la solde le jetait parfois dans de grands embarras. Si l'on compare l'armée rassemblée par les Carthaginois à la sienne, si l'on réfléchit que dans le même temps Philippe put compter assez sur ses quarante mille Grecs pour songer à la défaite de l'empire persan, il n'y aura plus rien de miraculeux dans la victoire de Crimessus. Timoléon avait des Grecs de toutes les contrées, des Grecs qui faisaient métier de la guerre : c'étaient les restes des armées de Denys et de Dion; les soldats, dans la guerre sacrée, avaient indifféremment combattu contre les dieux et contre les hommes.

---

1 Quand on compare les récits de Diodore à ceux de Plutarque, on voit combien ce dernier savait faire de l'histoire une chose intéressante, sans qu'on puisse même l'accuser d'inventer. Cette remarque s'applique à ce qu'il dit d'Icétas et d'autres tyrans; mais elle s'applique surtout à la victoire de Crimessus, où, selon Plutarque, Timoléon battit avec 5000 hommes l'immense armée carthaginoise, tandis que dans Diodore il a 12,000 hommes. Il en est ainsi de tout le reste. Voyez Diodore, liv. XVI, ch. 73, pour tout ce que nous n'avons pas pris à Plutarque.

Élevés à l'école d'Iphicrate ou d'Épaminondas, leur grossièreté cependant était accessible à l'honneur et à l'amour de la gloire. Les Carthaginois, au contraire, avaient formé en Espagne, en Ligurie, dans le sud de la Gaule, en Afrique, un ramas de toute sorte de gens [1]. Lors même que Plutarque serait vrai, quand il dit que, parmi leurs troupes, les dix mille hommes au bouclier blanc étaient Carthaginois, il résulterait de son assertion même que ceux-là seuls avaient de la discipline; or, nous voyons dans Diodore que Timoléon avait des forces suffisantes pour leur résister. Sachant que les Carthaginois marchaient contre lui avec soixante-dix mille hommes, il conclut la paix avec Icétas, qui

---

1 Diod. de Sicile, liv. XVI, ch. 73, pag. 139. « Timoléon « ayant grandi en puissance et en réputation militaire, les « villes grecques de Sicile se rangèrent toutes librement sous « lui, à cause de la liberté qu'il donnait à chacune de vivre « selon ses lois. Beaucoup de villes sicules ou sicaniennes, ou « d'autres soumises aux Carthaginois, lui envoyèrent des dé- « putations, afin qu'il les reçût dans son alliance. Les Cartha- « ginois, voyant que les chefs qu'ils avaient en Sicile faisaient « la guerre mollement, résolurent d'en envoyer d'autres avec « de grandes forces. Ils choisirent donc les meilleurs citoyens « parmi les Africains, et les plus propres à la guerre. Ce n'est « pas tout; mettant en avant des sommes considérables, ils « levèrent des Ibères, des Gaulois, des Ligyens; ils cons- « truisirent des vaisseaux de guerre et réunirent beaucoup de « bâtimens de transport; en général, ils firent de tels pré- « paratifs qu'il n'eût pas été possible de les surpasser. »

lui donna ses troupes : alors il marcha vers l'ennemi à la tête de douze mille hommes, et le surprit précisément au moment où il se disposait à passer le Crimessus. La victoire des Grecs fut favorisée par une averse et par une tempête qui grossirent la rivière; l'armure et l'habillement des Carthaginois étaient d'ailleurs fort incommodes. Timoléon chargea l'ennemi quand les dix mille hommes de troupes régulières eurent passé [1]. Après une lutte mémorable, tout le bataillon sacré des Carthaginois, composé de deux mille cinq cents citoyens d'élite, tomba sur le champ de bataille; il y eut quinze mille prisonniers et dix mille morts.

Effrayée de cette défaite, Carthage se vit obligée de rappeler un homme que, par jalousie et par envie, le sénat avait récemment banni. Il faut remarquer ici que, connaissant bien la supériorité des Grecs, Carthage cependant n'enrôlait de troupes de cette nation qu'à la dernière extrémité, et les congédiait toujours aussitôt que possible. Dans cette circonstance, elle attend, pour recruter en Grèce, que son existence soit menacée, et nous verrons dans la suite qu'elle en agit de même à l'occasion de l'agression d'Agathocle, et particulièrement dans la première guerre punique, où c'est un général grec

1 Juillet 340, c'est-à-dire à la fin de Thargélion, 1.re année de la 110.e olympiade.

qui sauve la cité d'une ruine entière. Toutefois les Carthaginois accordèrent en cette occurrence moins de confiance à leurs soldats qu'aux négociations : la paix fut conclue à des conditions très-avantageuses pour Timoléon. Il est vrai que le fleuve Halycus fut toujours la limite des Carthaginois ; mais ils renoncèrent à toute souveraineté sur les villes grecques, et promirent encore de ne plus soutenir les tyrans. Immédiatement après on détruisit tous ces tyrans, et même ceux avec lesquels Timoléon s'était d'abord allié : dans cette occasion la douceur et la justice ne furent pas toujours écoutées. Icétas, par exemple, et toute sa famille furent sacrifiés à la fureur démocratique, et Plutarque ne le dit pas sans horreur; les Messéniens tourmentèrent Hippon au point qu'il en mourut; Mamercus de Catane fut, comme un brigand, livré au supplice dans Syracuse; Nicodème de Centuripes eut recours à la fuite; le seul Apollonides, tyran des Agyriens, ayant renoncé volontairement au pouvoir, fut reçu citoyen de Syracuse. Les Campaniens de l'Etna furent anéantis, et les Tyrrhéniens, qui, sous Posthumus, faisaient métier de piraterie, furent privés de leurs vaisseaux.

Alors seulement les lois et la constitution furent améliorées par Denys et Céphalus, envoyés de Corinthe [1]. On fit un appel à toutes les contrées de la

1 340 avant J. C.

Grèce pour obtenir des citoyens qui se joignirent aux cinq mille de Corinthe, à tous les bannis et aux fugitifs de Sicile revenus avec eux[1]. Timoléon avait géré le commandement pendant de longues années. Au fond il était maître comme l'avait été Denys; mais cela ne choquait personne, parce qu'il laissait un libre cours à l'action des lois. Il finit par se retirer entièrement des affaires pour

1 Diodore, liv. XVI, chap. 82 (confr. Plutarque). « Ayant « déraciné tous les tyrans de l'île et affranchi les cités, il reçut « ces dernières dans l'alliance de Syracuse. Il fit publier par « toute la Grèce qu'on donnerait des terres et des maisons « à ceux qui voudraient prendre part à la nouvelle républi- « que, et beaucoup de Grecs se rendirent à son appel; enfin « on assigna quarante mille colons au pays de Syracuse, et « dix mille à la contrée d'Agyrinée, et cela à cause de la « beauté et de l'étendue de ces territoires. Timoléon rectifia « tout aussitôt les anciennes lois de Syracuse, que l'on devait « à Dioclès; il ne changea rien aux droits des conventions « particulières non plus qu'aux successions, se bornant à « adapter à son système les dispositions qui avaient pour « objet les affaires publiques. Céphalus, le Corinthien, homme « d'une science et d'une sagacité éprouvées, présida à ces « améliorations. » Dans la quatrième partie de son *History of Greece*, Mitford vante les deux Denys, excuse jusqu'à leurs extorsions, et blâme tout en Timoléon; tout est mauvais, tout est répréhensible. Cet auteur tronque toutes les dispositions prises par lui, et présente méchamment et sous un mauvais jour l'admission au droit de cité de ceux qui l'avaient suivi. Mitfort ne craint pas de dire, contre l'autorité formelle de Diodore, que Timoléon maintint en son entier la constitution de Dioclès, etc.

vivre à une maison de campagne que les Syracusains lui avaient donnée, et qu'ils avaient magnifiquement pourvue de toutes choses. Néanmoins il conserva toujours la même influence.

La démocratie était à la vérité reconstituée en apparence, mais dès que nul homme d'un mérite éminent ne se mettait plus à la tête des affaires, elle ne pouvait manquer de périr. Il fallait un monarque aux mœurs de Syracuse, et ses habitans avaient besoin et d'un général et d'un chef permanent. Cela fut démontré surtout par les vingt ans de troubles qui suivirent la mort de Timoléon, et qui amenèrent la puissance illimitée d'Agathocle. Enfin le besoin des monarchies se faisait généralement sentir aux Grecs : depuis long-temps ceux de la mer Noire et de l'Asie mineure obéissaient à l'empire persan ou à des despotes isolés, et les événemens que nous allons rapporter prouvent que les choses étaient les mêmes dans la Grèce proprement dite. Quant à la suite de l'histoire de Syracuse et de Carthage, elle se lie d'une manière inséparable à celle de la première guerre punique.

§. 1.[b]

Création de la puissance macédonienne par Philippe.

Comme toutes les histoires primitives, celle de Macédoine se perd dans les fables et dans les mythes;

néanmoins, à en juger par ce que disent Justin et Dexippe, cité par la Chronique d'Eusèbe, enfin d'après ce que rapporte Velléjus Paterculus, il n'y a point de doute que le noyau de la puissance macédonienne n'ait été d'origine grecque. Hérodote parle des Macédoniens dans le même sens. Les rois de Macédoine étaient admis aux jeux olympiques, par le motif qu'ils avaient justifié de leur descendance d'Hercule. Nous ne nous livrerons à aucune recherche sur cette généalogie, mais nous connaissons une suite de rois dont Caranus est le chef, et Dexippus place ce Caranus onze générations, et Velléjus seize après Hercule. Ceux qui veulent chercher des origines dans l'Inde et dans l'Égypte, trouveront chez Diodore[1] de quoi rattacher les rois de Macédoine à Osiris. Ce qu'il y a de certain, c'est que le nouvel état que les Téménides (tel est le nom de la famille régnante en Macédoine) voulurent amener à la civilisation grecque, eut de continuelles guerres à soutenir contre les indigènes Péoniens et Illyriens, et contre les Thraces. Les Grecs qui s'établirent sur la côte lui coupèrent toute communication avec la mer. Heureusement que la Thrace, l'Illyrie, la Péonie, étaient divisées en une multitude de petits états indépendans, et que les Macédoniens s'attachèrent fortement à leurs rois, dont tous les soins

---

1 Liv. I, chap. 20.

furent employés à communiquer à ces voisins le bienfait de la civilisation.

Au commencement des expéditions des Perses, la Macédoine trouva en eux de nouveaux ennemis. Il fallut qu'Amyntas I.er et Alexandre I.er payassent le tribut; en revanche le territoire fut agrandi vers la Thrace. Cela n'empêcha pas le roi de se jeter sur les Perses échappés à la bataille de Platée; et les Athéniens regardèrent cette action comme un bienfait envers toute la Grèce. Amyntas reçut d'eux le droit de bourgeoisie. Son fils, Perdiccas II, possédait le territoire qui s'étendait à l'Ouest jusqu'à l'Axius, à l'Orient jusqu'au fleuve Nestus, et sans compter ses domaines de Thrace, il avait Dium sur la frontière de Thessalie. Il établit des relations plus suivies avec les Grecs; aussi Démosthènes rapporte-t-il souvent à ce prince ce qui est le fait de son père[1]. Quoique citoyen d'Athènes, il prit violemment parti contre cette cité dans les discussions sur Potidée, et fut pour beaucoup dans les hostilités qui amenèrent la guerre du Péloponèse[2]. Il se lassait de plus en plus des progrès que faisaient les Athéniens sur ses côtes, et surtout de l'orgueil qu'ils affectaient. Quand ils voulurent aussi s'emparer de Potidée, Perdiccas ne se borna point à exciter contre eux les habitans, il soutint les Bottiéens, voisins de

1 Démosthènes, *in Aristocr.*, pag. 617, édit. de Bekker.

2 Thucydide, liv. I, chap. 35.

sa capitale, et les Grecs de Chalcidie, dans leurs efforts pour se soustraire à leur domination. Il était loin de soupçonner, sans doute, qu'en invitant les habitans de la Chalcidie à se réunir dans Olynthe pour la fortifier, il préparait à ses successeurs des ennemis bien plus terribles que les Athéniens ne l'avaient jamais été.

Dans les premiers temps de la guerre des Athéniens contre Potidée, il fut obligé, à la vérité, de se ranger de leur parti, afin d'échapper à des maux plus grands; mais bientôt il s'en sépara, et dans la suite il ne dut qu'à la médiation de Sitalcès, roi des Odryses, qui régnait sur tout le midi de la Thrace, la faculté de se réconcilier avec eux à de dures conditions. Perdiccas fut obligé d'abandonner la Chalcidie aux Athéniens; mais il n'observa pas cette clause du traité, et ne s'acquitta pas davantage de la récompense promise à Sitalcès. Cela lui valut une attaque de la part des Thraces, dont les Athéniens d'ailleurs avaient le projet de se servir pour réduire la Chalcidie. En nous énumérant toutes les bandes et toutes les peuplades de montagnards que Sitalcès fit marcher en Macédoine, Thucydide nous apprend qu'il y avait alors fort peu de villes dans ce royaume, et que le successeur de Perdiccas fut le premier qui s'occupa d'en fonder et d'en fortifier. Perdiccas prévint le malheur dont il était menacé, en donnant une princesse macédonienne à Seuthès, neveu de

Sitalcès. Puis il chercha à se venger en se liguant avec les Spartiates, et quand Brasidas tenta d'enlever aux Athéniens leurs villes de la côte de Macédoine et de Thrace, Perdiccas vint au-devant de lui jusqu'à Dium, à la frontière de Thessalie. Il promit même de prendre à sa solde la moitié de son armée, s'il voulait le seconder pour soumettre Arrhibée, prince des Lyncestiens[1]. D'abord Brasidas voulut faire le médiateur; mais, ayant ensuite marché avec Perdiccas, celui-ci et ses Macédoniens, saisis d'une terreur panique, abandonnèrent lâchement les Grecs et Brasidas en pays ennemi. Le châtiment infligé aux Macédoniens[2] exaspéra Perdiccas contre Sparte. La guerre alors se faisait principalement sur la côte de Macédoine; aussi les Athéniens acceptèrent-ils avec plaisir la réconciliation offerte par le roi : il promit d'appuyer Nicias dans son expédition contre la Chalcidie; mais, les Athéniens voyant qu'il ne tenait point parole, les hostilités recommencèrent. Toutefois Thucydide nous laisse dans l'incertitude sur ce que furent ces hostilités; il se sert d'une expression obscure.[3]

---

1 Peuple de la haute Macédoine, voisin des Éordes et des Taulantiens.

2 Thucydide, liv. IV, chap. 128. Les Spartiates pillèrent et ravagèrent tout sur leur passage.

3 Livre V, chap. 83 : *κατέκλεισαν* καὶ Μακεδονίας Ἀθηναῖοι Περδίκκαν, expression dont le sens est fort contesté. M. Gail

Immédiatement après la paix de Nicias, Sparte et Argos s'étant unies d'un lien qui eut peu de durée, on comprit Perdiccas dans cette ligue argienne, et la Macédoine se serait beaucoup élevée dans ce moment, si Olynthe, à l'exemple d'autres états, n'eût réuni dans ses murs une armée considérable de mercenaires. Les troubles qui éclatèrent dans le royaume après la mort de Perdiccas, facilitèrent l'accomplissement des projets des Olynthiens sur la côte macédonienne; enfin l'héritier légitime fut tué: Archélaüs, fils naturel du dernier roi, monta sur le trône. Si l'on en excepte Philippe, ce roi fut le plus célèbre de tous ceux qui ont gouverné la Macédoine : il accomplit une révolution que sept de ses prédécesseurs n'avaient pu opérer, en ayant toujours été empêchés par les guerres et les discordes civiles. Il bâtit et fortifia des villes; il construisit des grandes routes, et organisa son armée selon les principes des Grecs; enfin, il fit sentir à son royaume l'influence de la poésie athénienne et de la civilisation en général.[1]

---

a dit dans la version latine de l'édition de 1807 : *Perdiccam usu maris etiam in Macedonia intercluserunt;* mais lui-même, dans le tome V de ses Observations, traduit ainsi : *le même hiver les Athéniens exclurent Perdiccas même de la Macédoine.*

1 Il y a, dans l'histoire de la Grèce de Mitford, d'excellentes remarques sur l'état des villes grecques de la côte de Macédoine : il les compare aux villes maritimes anglaises, à Hampshire et à l'île de Wight.



Après sa mort il y eut encore de nouveaux changemens ; cinq prétendans se disputèrent l'empire : Amyntas II l'emporta à l'aide des Thessaliens. Sur ces entrefaites, la puissance d'Olynthe s'accrut au point que cette ville conçut le plan d'une ligue de toutes les villes grecques de la côte de Thrace et de Macédoine. Les Macédoniens avaient à craindre d'être repoussés de tout le littoral. Déjà ils avaient évacué Pella, leur capitale, quand Apollonie et Acanthus invoquèrent contre Olynthe le secours des Spartiates. Nous avons parlé de la guerre qui s'ensuivit. Amyntas et son frère Derda les soutinrent vivement. Les Macédoniens recouvrèrent à la vérité Pella ; mais une fois alliés de Sparte, les Olynthiens n'en furent pas des voisins moins incommodes. Après la mort d'Amyntas, il y eut de nouveaux troubles dans le royaume ; déjà Euridice avait essayé d'attenter à la mort de ce roi, son époux, et de faire régner son amant au lieu de ses propres fils. Il est difficile et peut-être impossible de déterminer avec précision les événemens et la chronologie des onze années qui suivent[1]. Tout ce

1 Nous avons autant que possible suivi Diodore ; mais voici comment Gillies donne la série de ces rois, à partir d'Archélaüs, mort en 405. — Oreste, 405 ; Ærope II, 402 ; Archélaüs II, 394 ; Amyntas I.er, 392 ; Pausanias, 391 ; Amyntas II, 390 ; Argæus II, 385 ; Amyntas II rétabli, 383 ; Alexandre II, 372 ; Perdiccas III, 371 ; Ptolomée Alorite, 370 ; Perdiccas,



que nous en savons, c'est que les Thessaliens, les Athéniens, les Thébains et les Thraces influèrent tour à tour sur les affaires macédoniennes. Nous ne pouvons faire accorder, d'une manière satisfaisante, le passage d'un discours d'Eschine, où cet orateur rappelle les bienfaits des Athéniens envers Philippe, avec les textes des auteurs, selon lesquels ce jeune prince, déjà livré en ôtage par son père aux Illyriens, aurait été remis entre les mains des Thébains, soit par son père lui-même, soit immédiatement après sa mort, et serait ensuite resté neuf ans à Thèbes [1]. Il est impossible de tout concilier; que Philippe soit demeuré à Thèbes neuf ans, ou bien qu'il n'y en ait passé que trois, comme le veut Justin, c'est ce qui ne sera jamais décidé.

Amyntas avait laissé trois fils : Alexandre, Perdiccas et Philippe; l'aîné lui succéda, mais il eut avec les Thébains une querelle au sujet de la Thes-

---

368; Ptolomée, 367; Perdiccas 365. L'autorité de Gatterer contrarie aussi la version adoptée dans notre texte. (Essai d'histoire universelle, 1792, pag. 128.)

1 Eschine, *de falsa legatione*. Diodore et Plutarque font venir Pélopidas en Macédoine au temps d'Alexandre, qui ne régna qu'un an; ils le font médiateur entre cet Alexandre et Ptolomée, et Philippe est emmené à Thèbes en ôtage, avec trente fils de familles distinguées. Il est vrai qu'ailleurs Diodore, en citant Théopompe (sa source principale pour le 16.ᵉ livre), avance que Philippe avait été envoyé à Thèbes par Amyntas.

salie : Pélopidas y mit fin. S'il en faut croire Justin, Eurydice, mère de ce prince, aidée de son amant Ptolémée Alorite, se défit de lui, et causa par ses intrigues les plus grands désordres dans l'état. Les Macédoniens ne voulurent point se soumettre à Ptolémée et à Eurydice; ils se déclarèrent pour Pausanias, dont les droits à la couronne ne nous sont pas bien connus. Celui-ci fut deux fois chassé, d'abord par Iphicrate, ensuite par Pélopidas. Il paraît que les Thébains décidèrent de tout; car Pélopidas, ayant laissé d'abord le pouvoir aux mains de Ptolémée Alorite, reparut encore une seconde fois, quand Perdiccas, après s'en être débarrassé, éprouva des difficultés nouvelles pour régner. Au surplus, Ptolémée [1] ne gouverna jamais que comme tuteur du jeune roi; il soutint Amphipolis contre Athènes, à cause de ses relations avec Thèbes. Cette conduite irrita d'autant plus les Athéniens que, par un traité, Amyntas et les Spartiates leur avaient formellement abandonné cette ville. Perdiccas une fois à la tête des affaires, les hostilités continuèrent; il fut battu par Callistrate : néanmoins on conclut immédiatement après un armistice, dont on fit un crime à ce Callistrate. Toutes ces choses n'empêchaient pas que Perdiccas n'entretînt des liaisons dans Athènes, et surtout

1 366-365.

avec Platon. Sur la foi d'une lettre de Speusippe, Carystius de Pergame veut qu'à la demande de ce philosophe, Philippe ait obtenu de son frère une petite principauté à gouverner selon son bon plaisir. Néanmoins cette assertion, pour n'être pas invraisemblable, n'en reste pas moins erronnée; si elle eût été vraie, Eschine aurait-il manqué de rappeler ce service parmi tous ceux que les Athéniens rendirent à Philippe? Il ne règne pas moins d'obscurité sur ce que l'on dit du séjour de ce roi à Thèbes, de ses rapports avec Épaminondas, et de la doctrine de Pythagore qu'il y aurait apprise. Que l'on admette, si l'on veut, que son père l'y avait envoyé en ôtage, ou bien que l'on dise que Perdiccas l'avait livré au sujet de la médiation de cette ville, ou enfin qu'on soutienne qu'il ne le fût que plus tard, cela ne décide rien. Il y a de l'incertitude aussi sur son retour en Macédoine. Pourquoi supposer, comme on a coutume de le faire, qu'il y apparut tout à coup comme un dieu de théâtre, en s'enfuiant de Thèbes à point nommé pour sauver sa patrie des mains de Bardyllis et de ses Illyriens, qui venaient de tuer et son frère et toute l'armée, et qui occupaient déjà la majeure partie du pays? Ce qu'il y a de mieux à faire, c'est de s'en tenir à ce que dit Carystius de Pergame, en faisant abstraction toutefois de l'anecdote relative à Platon : ce Carystius fait revenir Philippe avant

là mort de Perdiccas, et lui donne un petit territoire.

Les actions et l'éclat du règne de Philippe sont en raison inverse de l'obscurité de ces commencemens. Il lui fallut sauver l'état et reconstituer l'administration ; car les dernières années avaient anéanti tout ce que ses prédécesseurs avaient tenté pour introduire chez eux la civilisation grecque. L'empire paraissait approcher de sa dissolution. Philippe fut mis à-la tête des affaires comme tuteur de son neveu, soit que son frère eût péri dans le combat, soit qu'il eût été assassiné : les Illyriens alors menaçaient d'une nouvelle irruption ; c'était la 4.ᵉ année de la 104.ᵉ olympiade. Alors aussi les Thraces voulurent placer sur le trône ce Pausanias chassé par Iphicrate, puis par les Thébains ; de leur côté les Athéniens protégeaient un Argæus, petit-fils d'Archélaüs. Philippe se défit des Thraces avec de l'argent, et dès-lors ses plus formidables ennemis furent évidemment les Athéniens qui, pour soutenir Argæus, avaient envoyé Mantias à la tête de trois mille hommes. Le roi gagna Amphipolis, qui depuis long-temps luttait contre Athènes pour conserver sa liberté ; il reconnut l'indépendance de cette ville toujours contestée par ses devanciers ; en même temps il voulut séduire les Athéniens par la grandeur d'ame avec laquelle il traita leurs prisonniers. Argæus avait manqué son entreprise ; per-

sonne à Ægæ, où il était venu, ne voulant se déclarer pour lui : il fut enveloppé par Philippe dans sa retraite : le roi laissa libres tous les Athéniens, en leur rendant même les effets pris sur eux ; enfin il leur donna une lettre pour la république, annonçant l'intention de renouveler avec elle l'amitié qui l'unissait à son père.

En guerre avec Amphipolis, d'ailleurs liés par la reconnaissance[1], les Athéniens acceptèrent ses offres dès qu'il eût promis de ne plus soutenir cette ville contre eux. A peine Philippe se fut-il débarrassé de ses plus dangereux ennemis, qu'il tourna son attention contre les Barbares. Le roi des Péoniens mourut. Philippe profita de l'occasion, battit ce peuple en bataille rangée, et marcha de suite contre les Illyriens qui occupaient une partie de son territoire. Si l'on peut en croire Théopompe, il avait dès-lors commencé à former le noyau de la puissance macédonienne, en organisant dix mille hommes de pied et six mille cavaliers. Quoi qu'il en soit, ce fut ici pour la première fois que les Macédoniens firent preuve de constance dans la bravoure, et que Philippe déploya ses talens militaires. De leur côté, les Illyriens avaient été exercés à l'art de la guerre par Bardylis. On nous dit qu'après un combat opiniâtre, Philippe dut l'avantage qu'il rem-

1 Démosthènes, dans Aristote, pag. 692, édit. de Bekker.

porta à l'habile emploi qu'il sut faire de sa cavalerie. En possession désormais de la Péonie, et délivré de la crainte des Illyriens, ce roi songea à l'affranchissement des côtes de son empire : il voulut donner à son royaume une administration civile, et constituer son état militaire selon les modèles qu'il avait vus en Grèce; car lors même qu'il ne serait resté à Thèbes que trois ans, il aurait pu étudier ses arts, ses sciences, ses institutions.

Les Macédoniens n'avaient pas attendu cette victoire pour le reconnaître seul roi; déjà ils voyaient en lui le seul sauveur de leur liberté : il n'est plus question désormais de ce neveu, véritable héritier du trône, dont Philippe était le tuteur; il disparaît tout-à-fait de l'histoire, sans qu'on sache ce qu'il est devenu.

Dans ce temps les Athéniens qui, sous le titre de protecteurs, possédaient Potidée, Pydna, Méthone et d'autres lieux, se trouvaient en querelle avec Olynthe et en guerre ouverte avec Amphipolis. [1]

---

1 Les Athéniens ayant perdu la Chersonèse et Amphipolis, ils nommèrent Iphicrate pour commander. Il mit plusieurs années à conduire cette guerre; son plan était de s'emparer d'abord de la Chersonèse. Ce qui prouve la durée de ses opérations, c'est cette circonstance qu'il eut trois ans entiers l'aventurier Charidème à son service. La conduite suspecte d'Iphicrate et ses relations singulières en Thrace le firent destituer, et Timothée fut mis à sa place. Celui-ci jugea aussi qu'il était convenable de commencer par reprendre la Chersonèse, et chargea Cha-

L'Eubée devenait pour eux un sujet d'hostilités envers Thèbes, et de plus ils étaient menacés d'une guerre de la part de Chio, de Byzance, de Rhodes et des dynastes de Carie. Ils se réjouirent donc de voir Philippe prendre Pydna en échange de ce qu'il se chargeait de leur vengeance contre Amphipolis, dont il anéantissait l'indépendance[1]. Démosthènes fait à ce sujet un injuste reproche à Philippe, qu'il accuse d'avoir trompé les Athéniens. Tous les auteurs fixent la prise d'Amphipolis à la 3.e année de la 105.e olympiade, 358 ans avant Jésus-Christ, c'est-à-dire trois ans après l'avénement de Philippe.

Les circonstances ne pouvaient être plus favorables à ce roi; les Thébains protégeaient l'Eubée contre les Athéniens. Themison d'Érétrie établissait les bannis d'Athènes à Orope, place frontière qu'il mettait sous la protection de Thèbes; d'un autre

ridème de mener à Athènes les ôtages d'Amphipolis que lui avait confiés Iphicrate. Mais Charidème vendit ces ôtages et se mit au service de Cotys, prince de Thrace. Quant à Amphipolis, elle se mit sous la protection des Olynthiens (Ὀλυνθίοις τοῖς ὑμετέροις ἐχθροῖς, τοῖς ἔχουσιν Ἀμφίπολιν κατ' ἐκεῖνον τὸν χρόνον). Timothée fit la guerre à Amphipolis jusqu'à ce que sa présence fut nécessaire ailleurs. Dans la suite, et au sujet d'une nouvelle expédition contre Amphipolis, les Athéniens mirent encore leur confiance en ce Charidème qui les avait si souvent trompés.

1 C'est à cela que se rapporte le passage de Théopompe, que Suidas nous a conservé : τί ἐστι τὸ ἐν τοῖς. Voyez Démosthènes, *Olynth. II*, *pag.* 19.

côté la guerre des alliés occupait toute l'attention d'Athènes. Philippe sut admirablement profiter de tous ces avantages : quoiqu'il eût pris Amphipolis d'assaut, ce succès était plus apparent que réel; car il le devait surtout aux intelligences qu'il s'était ménagées. Il laissa subsister la constitution, respecta les propriétés, et ne chassa que les chefs de la faction opposée à la Macédoine. Les Olynthiens, à ses yeux, étaient d'anciens ennemis de son empire et des voisins dangereux; il ne s'en ligua pas moins avec eux, afin d'expulser plus promptement les Athéniens de cette côte. Potidée, après une résistance opiniâtre, fut prise par les Macédoniens et les Olynthiens, et Philippe l'abandonna à ces derniers comme il leur avait précédemment laissé Anthême. En effet il se souciait moins de conquérir des villes que d'anéantir les places d'Athènes. En récompense les Olynthiens le secondèrent dans la prise de Pydna, où, comme partout ailleurs, il entretenait des relations avec un parti.[1]

Philippe savait qu'Athènes était divisée en deux factions; l'une, qui lui était contraire, avait Démosthènes pour chef; il sut gagner l'autre, dirigée dans la suite par Eschine et qui l'était alors par Philocrate et par d'autres encore : c'est ce parti qui

1 Démosthènes, *Olynth. I*, *p.* 11. « Les Olynthiens savaient « ce qu'il avait fait aux Amphipolitains, qui lui avaient livré « leur ville, et aux Pydnéens qui l'avaient reçu dans la leur. »

s'appliquait toujours à éloigner toutes les mesures décisives. Philippe lui fournit une occasion de le louer, en renvoyant la garnison athénienne de Pydna comme il avait renvoyé auparavant les soldats de Mantias.

Plutarque et Justin disent que le jour où Philippe prit Potidée, il reçut la nouvelle d'une victoire décisive remportée par Parménion sur les Illyriens, et, en même temps, celle de la naissance d'Alexandre. Ces historiens paraissent avoir sacrifié la chronologie à ce que la coïncidence de ces événemens a de théâtral; néanmoins il n'y a pas grand intervalle de l'un à l'autre[1]. Il est probable que la prise de Potidée n'eut lieu qu'à la fin de la 4.e année de la 105.e olympiade. Méthone, la seule des villes grecques qui restât encore, fut épargnée jusqu'à ce que Philippe, après de vaines tentatives sur la Chersonèse, vint s'établir en Thrace. A cette époque l'armée était organisée; une capitale nouvelle, portant le nom du roi, était peuplée de Grecs dépossédés dans ses dernières campagnes; des mines

1 Manso, tom. III, pag. 292, place à l'année 358 av. J. C. la prise de Pydna et de Potidée, et la naissance d'Alexandre à 356. Cela est évidemment en oppositon avec l'opiniâtre défense de Potidée. D'ailleurs c'est trop de la conquête de trois villes dans une année; car il s'agit d'Amphipolis, de Pydna et de Potidée. Sainte-Croix répartit ces événemens sur trois années différentes; il rapporte les opinions des chronologistes.

avaient été ouvertes en divers endroits des monts Pangéens, célèbres par les jardins de Cotys; l'or monnayé à l'effigie du souverain avait appelé de toutes parts des soldats et des officiers à son service.[1] On voyait affluer chez lui les artistes, les acteurs, les poètes, les orateurs, les hommes d'état; en un mot, tous ceux qui, dans leur patrie, avaient encouru la peine de l'exil, étaient reçus par lui à bras ouverts. Les présens qu'il faisait, les repas qu'il donnait, et sa constante affabilité, lui firent dans tous les états de nombreux partisans. Enfin les troubles de Thessalie et la guerre sacrée dont la Grèce était menacée, allaient lui en assurer la suprématie; mais un seul homme arrêta ses progrès, et cet homme était Démosthènes.

§. 1.er

La Thrace, Olynthe, la guerre sacrée.

A partir de ce moment, la Thrace prit, pour la première fois, une attitude imposante; attitude qu'elle conserva, soit comme province de la Macédoine, soit comme royaume de Lysimaque, jusqu'en l'année 279 avant notre ère. Cette contrée n'était encore connue que par la féroce valeur de ses habitans, et par les guerres qu'ils se faisaient

1 Les Thasiens avaient repris possession des mines que les Athéniens leur avaient ôtées. Celles d'Amphipolis produisaient environ 1000 talens.

les uns aux autres. Du reste elle était séparée de la mer par les colonies grecques; ses marais, ses forêts, la rendaient plus froide qu'elle ne l'est aujourd'hui que la culture a généralement adouci le climat de l'Europe.

Il paraît que l'expédition des Perses contre les Scythes fut pour beaucoup dans la formation de l'état des Odryses : d'abord le séjour des gouverneurs persans accoutuma les Thraces à un gouvernement régulier; en second lieu cette expédition refoula les montagnards vers leurs siéges primitifs. Le nord de la Thrace était alors occupé par les Gètes et par les Triballes; plus tard, les Gètes se rapprochèrent du Danube. La partie méridionale du pays appartenait, vers l'Ouest, aux Péoniens et aux Mœsiens; vers l'Est, aux Odryses. Quand les Perses furent obligés à la retraite, les Odryses s'étendirent, se rendirent indépendans et se liguèrent avec les Athéniens, qui avaient établi leurs colonies dans la Chersonèse, et qui étaient maîtres de la plupart des villes grecques de la côte. Athènes, d'ailleurs, entretenait dans ses murs un corps de Thraces auxquels était confiée la police de la ville. Nous avons déjà parlé de ce Térès, au sujet duquel Thucydide croit nécessaire d'avertir ses lecteurs de ne le point confondre avec le Térée de la fable, qui vécut plusieurs siècles auparavant. Ce soin prouve combien peu on savait de choses sur les Barbares

de ce temps-là. Térès eut pour successeur Sitalcès, dont l'alliance fut importante pour les Athéniens pendant la guerre du Péloponèse. Le fils de Sitalcès fut fait citoyen d'Athènes. Thucydide étend son royaume depuis Abdère jusqu'au Danube; il en évalue le revenu à douze cents talens. L'armée qui marcha contre la Macédoine sous la conduite de Sitalcès, était composée de Thraces libres, de Gètes et de soldats des nations voisines, qui n'avaient ni ordre ni discipline; mais il eût été facile de l'instruire. Les Triballes vainquirent ce roi, qui périt dans l'action. Seuthès, son neveu, lui succéda dans le gouvernement des Odryses; il trouva l'empire tellement affaibli par cette défaite qu'il ne put empêcher la défection des Mélandeptes, des Thynes et des Traniptes, peuples soumis aux Odryses, et qui bientôt retombèrent dans leur premier état de barbarie, ainsi que nous le voyons dans le 7.e livre de Xénophon, où cet auteur nous dit comment il prit du service[1] chez les Thraces. Alors Seuthès était mort, Médocus, que d'autres appellent Amadocus, régnait sur les Odryses; le fils du souverain qui avait gouverné la Thrace méridionale, et qui était également appelé Seuthès, cherchait à ressaisir la puissance de son père; mais les peuples par lesquels il avait été chassé, et surtout les Thynes, montraient

---

1 400 av. J. C.

beaucoup de répugnance à se soumettre. Seuthès eut recours aux mercenaires grecs [1] qui étaient en si grand nombre, et c'est ce qui amena au service de Thrace Xénophon avec les hommes qu'il avait ramenés d'Asie. [2]

Nous manquons de renseignemens pour suivre l'histoire de ce Seuthès; la fortune augmentait parfois le nombre de ses troupes, puis les revers le diminuaient. Le récit de Xénophon nous apprend seulement qu'il demeura dans la dépendance des Odryses; ensuite cet empire méridional subsiste à côté de celui des Odryses, et peu d'années après ces mêmes Thraces du sud se réunissent aux habitans

---

1 Xénophon, *Anabas.*, liv. VII, ch. 2, le prince de Thrace dit à Xénophon : *ἐπεὶ τὰ Ὀδρυσῶν πράγματα ἐνόσησεν.* —

2 On peut voir dans Thucydide, liv. II, chap. 95-98, ce qui a rapport à tout cela. On aurait tort d'appeler du nom d'armée les 150,000 hommes qui accompagnaient Sitalcès; c'était tout au plus une bande de Cosaques et de Tartares : aussi voit-on les rois, ses successeurs, dans la dépendance des mercenaires grecs et de leurs généraux. Il en est autrement des revenus publics. « Le tribut des Barbares et des villes « grecques, tel que le recevait Seuthès, qui a succédé à Sitalcès, et qui l'a augmenté, pouvait être estimé à quatre cents « talens d'argent, en comptant ensemble l'argent et l'or. Les « présens en or et en argent ne s'élevaient pas à moins, sans « compter ce qu'on payait en étoffes et en ustensiles de diffé« rentes espèces. Ce n'était pas seulement au roi que l'on faisait « de ces présens, mais aux Odryses les plus en crédit et les « plus distingués par leur naissance. »

d'Abdère pour faire la guerre aux Triballes, que la faim faisait sortir de leur patrie. Soutenu par des aventuriers grecs et par des troupes que des chefs de cette nation avaient disciplinées, le roi Cotys devint puissant : peu de temps avant le règne de Philippe il étonnait les Grecs par le luxe de sa table[1]. Timothée trouva moyen de lui arracher douze cents talens qu'il imposa sur son territoire; Iphicrate préféra l'alliance de ce Thrace à ses devoirs envers sa patrie[2]; et, quand il ne voulut plus l'assister dans la guerre qu'il faisait aux Athéniens, Cotys le récompensa à la manière des Barbares. Le prince trouva ensuite dans Charidème et dans ses mercenaires des forces à opposer à Iphicrate et aux Athéniens[3]; enfin, lorsque Cotys eut poussé au dernier point la débauche et la cruauté, il fut tué par Python et par Héraclide, citoyens d'Ænos, ville fondée en Thrace par les Grecs. Non-seulement ceux-ci furent protégés par Athènes, mais elle leur décerna des couronnes d'or et les fit citoyens. L'esprit démocratique n'était pas

1 Athénée, *Deipnosoph.*, liv. XII, pag. 531. Il y a là un passage de Théopompe, où il est question de la marche de Philippe vers la Thrace. Onocarsis, y est-il dit, était l'une des résidences que Cotys, le plus voluptueux et le plus efféminé des rois de Thrace, avait choisies pour l'été : il aimait à donner ses repas à l'ombre et au bord de l'eau (κατεσκεύασεν ἑστιατόρια).

2 Démosthènes, *in Aristocr.*, pag. 595, édit. de Bekker.

3 Démosthènes, *l. c.*

sans doute le seul mobile de ces récompenses décernées à Python et à Héraclide; Athènes venait de disputer à Cotys la possession de la Chersonèse, et sa mort apportait dans les affaires de Thrace une confusion dont on ne pouvait manquer de profiter.

Contre les intentions de son père, Cersoblepte, l'aîné des fils de Cotys, voulut, à l'aide de Charidème, s'emparer de toute la Thrace; mais les Athéniens favorisèrent Barisades et Amadocus; Charidème enfin consentit à la cession de la Chersonèse, et Cersoblepte au partage de la Thrace méridionale. Cependant, avant que les Athéniens eussent pris possession de la Chersonèse, Philippe apparut et prit à Cersoblepte la plus grande partie de son territoire[1]. Les Athéniens envoyèrent alors Charès, qui,

1 Aussitôt après la mort de Cotys, Céphisodote vint en Thrace avec une armée athénienne pour soutenir plus vigoureusement Miltocythes, qui s'était révolté contre lui. Céphisodote crut qu'il ne pourrait tenir contre Charidème, qui commandait les mercenaires de Cersoblepte; en conséquence il conclut un armistice qui déplut aux Athéniens. Avant que de nouvelles troupes pussent arriver d'Athènes, Miltocythes fut livré à Charidème par Seucythion, chef des soldats grecs, et Charidème à son tour le livra de suite aux citoyens de Cardie qui, par haine pour Athènes, le mirent cruellement à mort. Mais ce fut précisément ce qui fut cause que Charidème manqua son but. Les Thraces furent exaspérés par la mort de leur prince. Il n'était pas dans leurs mœurs de se tuer les uns les autres pour des désordres civils. Le général athénien, Athénodore, prit le parti des adversaires de Cerso-

à la vérité, occupa pour eux la Chersonèse, mais qui ne put entrer dans Cardie. Philippe, maître du pays qui s'étend au nord de cette ville, nourrissait en elle la haine qui l'animait contre les Athéniens, afin de pouvoir les harceler de temps en temps dans la Chersonèse. Néanmoins, et pendant quelque temps encore, il laissa les Odryses en repos. Le voyant ainsi occupé en Thrace, les Athéniens, de concert avec les habitans de Méthone, seule ville qui fût encore indépendante entre la Thessalie et la capitale de Philippe, se livrèrent à de nombreuses hostilités contre la Macédoine[1]. Philippe parut promptement

---

blepte, Amadocus et Bérisade, et il le força de partager la Thrace. Peu après les Athéniens envoyèrent Chabrias, mais il n'avait pas plus qu'Athénodore de quoi payer ses soldats; ils se séparèrent et Charidème refusa la paix. Les Athéniens, irrités, dépêchèrent alors Charès, qui conclut un traité qui fut rompu à la mort de Bérisade, lorsque Cersoblepte conçut l'espérance de chasser et les fils de ce Bérisade et Amadocus. Mais bientôt la guerre prit une mauvaise tournure pour lui; car Athénodore commandait l'armée des fils de Bérisade, et Simon avec Bianor celle d'Amadocus. Charidème, embarrassé, conseilla à son maître de céder aux Athéniens la Chersonèse, où ils n'avaient eu jusqu'alors que peu de places; il disait que les chefs grecs n'oseraient porter les armes contre Athènes. De la sorte Athènes et Cersoblepte atteignirent également leur but. Aussi vit-on dans la suite les deux Amadocus s'attacher à la cause de Philippe (Harpocration, *sub v.* Ἀμάδοκος), qui chassait toujours Cersoblepte d'un lieu à l'autre.

1 Ulpien, dans les Scolies sur Démosthènes, éd. de *Wolf. Aurel. Allobr.*, 1607, in-fol., pag. 21 et 22. Il dit au mot

devant Méthone et la prit après un siége long et opiniâtre, dans lequel il perdit un œil. Malgré leur résistance, qui l'avait fort irrité, il permit aux habitans de se retirer; et quand il rasa leur ville en distribuant leurs terres à des colons macédoniens, il leur assigna de nouvelles demeures. Pagée fut réunie à l'empire de Macédoine en même temps que Méthone, c'est-à-dire en la 4.[e] année de la 106.[e] olympiade, 343 ans avant notre ère.

A peine Philippe s'était ainsi frayé le chemin de la Thessalie, que la guerre sacrée lui fournit l'occasion de rattacher à son empire toute cette contrée, et de faire en même temps une tentative sur la Grèce elle-même. Nous avons conduit l'histoire de cette guerre jusqu'à l'année où périt Philomélus, où les Thébains envoyèrent leur jeunesse combattre dans d'autres contrées. Il sembla d'abord que les

---

Pagasæ sur l'Olynth. I. « Un descendant d'Hercule, Aleuas « le Thessalien, régna sur la Thessalie, et après lui ses en- « fans. Les Thessaliens ne pouvant souffrir l'oppression et ne « sachant comment s'y soustraire, ils appelèrent Philippe. « Il parut et chassa les Aleuades. Par reconnaissance on lui « donna les revenus publics de Pagases et les produits des « ports et des marchés de la Thessalie. » Plus loin, en parlant de Magnésia, il est dit : « Philippe la soumit aux Thessaliens et y bâtit ensuite une forteresse, sous prétexte d'em- « pêcher la défection des habitans, mais en réalité pour con- « tenir les Thessaliens eux-mêmes. Ce qu'ayant aperçu, ils « arrêtèrent l'exécution des constructions projetées. »

Phocidiens voulussent renoncer à cette guerre malheureuse; mais Onomarque, frère de Philomélus, en souhaitait la continuation. Il parvint à persuader ses concitoyens, qui le firent général en lui conférant une puissance illimitée; alors il leva de nouvelles troupes et demanda des secours en Thessalie; mais Philippe y avait déjà noué des relations; déjà les aristocraties de Larisse, de Pharsale et d'autres villes lui avaient cédé des impôts et des revenus dans leur propre pays, en récompense de ce qu'il les avait délivrées de la domination d'une famille et protégées contre le puissant tyran de Phères. C'était l'usurpateur Lycophron [1]; il avait, ainsi que les Athéniens, reçu des sommes considérables sur les trésors du temple, monnayés par ordre d'Onomarque, qui avait converti en armes le fer et l'airain. Appuyés en Thessalie, d'intelligence avec les Athéniens et les Spartiates, les mercenaires phocidiens occupèrent Thronium chez les Locriens épicnémidiens, et Amphissa chez les Locriens ozóles; ils pénétrèrent dans la Doride et prirent enfin Orchomène én Béotie. Les aristocraties de la Thessalie en furent tellement épouvantées, que Philippe fut aussitôt appelé. Il ne se fit pas long-temps prier. Il vint dans le temps même où Phayllus accourait au secours de Lycophron avec sept mille hommes, et les battit tous

---

1 Diodore, liv. XVI, chap. 35.

deux dans une affaire décisive. Averti de la défaite des siens, Onomarque s'avança avec toutes ses forces : Philippe fut vaincu à son tour dans deux batailles. Forcé d'abandonner la Thessalie à ses propres ressources, il ne put sauver le reste de son armée que par l'habileté de sa retraite. Heureusement pour lui qu'Onomarque laissa les affaires de Thessalie au tyran de Phères et se tourna vers la Béotie[1]. Pendant qu'il prenait Coronée, les Thessaliens, pressés par Lycophron, rappelèrent encore Philippe et réunirent tous leurs efforts contre Onomarque, qui revenait à la tête de 2000 hommes. Les Athéniens comprirent désormais que leur sort dépendait de celui des Phocidiens; ils appliquèrent une grande somme à l'armement d'une flotte dont le commandement fut confié à Charès, et d'une armée dont la conduite fut donnée à Diophantus.[2] Il était trop tard pour sauver Onomarque. L'infanterie phocidienne, soutenue seulement par cinq cents cavaliers, ne put tenir dans les plaines de Thessalie contre la grosse cavalerie; elle fut vaincue dans deux batailles, Onomarque lui-même périt dans la dernière[3]. Lycophron et Pitholaüs, souve-

---

1 Quatrième année de la 106.e olympiade, 453 av. J. C.

2 Démosthènes, *de falsa legat.*

3 Que Philippe ait ou non fait mettre en croix le cadavre d'Onomarque, c'est ce qui nous importe peu. Mais Mitfort

ains de Phères, ne voyant plus de moyen de se outenir, abandonnèrent leur ville à Philippe et se etirèrent en Phocide avec leurs deux mille mercenaires.

Pendant que Phayllus, frère des chefs tués, comosait une nouvelle armée d'Athéniens, de Lacédéioniens, puis des gens de Lycophron et d'autres icore qui affluaient de toutes parts, pendant qu'il isait la guerre en Béotie, Philippe disposait des faires de la Thessalie[1]. Il ne jugea pas alors convenable de se mettre avec les Athéniens en guerre uverte; il n'essaya point non plus de s'emparer es défilés de Thessalie, car il apprit que leurs oupes les tenaient. Il mit seulement des garnisons ans les forts[2], constitua les gouvernemens et rattcha aux intérêts de la Macédoine non-seulement s patriciens des villes, mais encore toute la contrée.

Personne ne pourra nier qu'à dater de ce mo-

---

roit encore devoir l'en défendre, sous prétexte que Démosiènes n'en dit rien. Avec de pareils argumens on peut tout émontrer.

1 352.

2 Démosthènes, ou l'auteur du discours περὶ Ἀλοννήσου, quel u'il soit, met une importance particulière à la citadelle de Phères (Φεραίων μὲν ἀφῄρηται τὴν πόλιν καὶ φρουρὰν ἐν τῇ ἀκροπόλει κατέστησεν). Nous parlerons plus bas des institutions de Thessalie, et nous aurons égard au passage de Théopompe, qu'Harpocration nous a conservé sous le mot τετραρχία.

ment Philippe n'ait redoublé d'activité, ni que sa manière d'user de la fortune ne l'ait rendu digne de ses faveurs. Il fit diligence pour arriver en Thrace, et, la trouvant divisée entre différens petits princes, il chassa les uns, et particulièrement Cersoblepte, prit les autres sous sa protection, disposa tout pour créer une flotte, et ne se laissa arrêter, dans l'accomplissement de tous les préparatifs contre Olynthe [1], ni par sa maladie [2], ni par l'affaiblissement qui la suivit. Il faut compter parmi ces préparatifs son expédition d'Eubée, où des discordes civiles lui donnèrent l'occasion d'établir des tyrans; il faut y comprendre aussi le soin qu'il eut de corrompre Lasthène et Euthycrate. Malgré la parade que les partisans de Philippe faisaient publiquement de ses présens, les Olynthiens destituèrent du commandement Apollonide, qui était ami d'Athènes, et confièrent leur cavalerie à Lasthène, qui la vendit. Les amis de la liberté tardèrent trop à demander une alliance avec les Athéniens; il était trop tard quand Démosthènes fit accepter la ligue par ses concitoyens : ceux-ci mettaient de la lenteur à secourir, tandis que Philippe était prompt à attaquer. La conclusion de cette alliance ne fit

1 350.

2 Olynth. I, pag. 13, édit. de Bekker. Voyez aussi Harpocration, *sub v.* *ῥαίσας*.

que redoubler son ardeur pour la guerre; il enleva es petites villes unies à Olynthe; puis, s'étant approché à quelque distance, il somma les citoyens e quitter leurs demeures comme les infortunés bitans de Méthone, les menaçant de leur faire uffrir un sort plus cruel encore. Démosthènes veilla les Athéniens; ils secoururent les Olyniens, et, s'il en faut croire l'orateur, des armées rt considérables furent envoyées vers cette ville iégée. Mais les mercenaires étaient commandés r un Charidème, que le discours de Démosthès contre Aristocrate nous représente comme un omme vénal, appartenant tantôt aux Athéniens, ntôt à un satrape persan, tantôt enfin aux Thraces. héopompe nous en parle comme d'un homme fort réglé[1]. D'ailleurs le misérable Charès était à la tête s troupes nationales, pendant que Phocion était ccupé dans l'Eubée. La première année se passa oute entière[2] en préparatifs, et lorsqu'enfin Charès nta le combat pour sauver la ville, il fut battu eux fois de suite. Alors les traîtres qui déjà avaient endu leur patrie, secondèrent d'autant mieux Phi-

1 Athénée, *Deïpnos.*, liv. X, p. 436. Il buvait sans cesse, et insultait les femmes libres, enfin il poussa la débauche si loin, qu'il ne craignit pas de demander ouvertement aux magistrats l'Olynthe l'extradition d'un jeune homme d'une grande beauté qui avait été pris avec le Macédonien Déodas, et fait esclave.

2 En 349.

lippe. Rien de plus déplorable que le sort d'Olynthe : elle fut rasée et ses habitans vendus ou donnés en esclavage. Au milieu de ces tableaux d'affliction il n'y a qu'une seule consolation pour le lecteur : c'est la punition des traîtres[1]. L'esprit aime aussi à se reposer sur un autre fait ; l'on ne sait ce que l'on doit le plus admirer, ou de la noblesse de la demande adressée à Philippe par un acteur, ou de la violence que ce prince se fit à lui-même en l'accordant[2] Les filles d'Apollophane de Pydna, qui avait participé au meurtre du frère de Philippe, étaient dans Olynthe ; l'acteur comique, Satyrus, venu pour prendre part aux jeux auxquels ce roi avait convoqué tous les artistes de la Grèce[3], mérita son suffrage par-dessus tous les autres. Satyrus s'intéressa vivement aux filles d'Apollophane : au lieu de récompense pour lui-même, il demanda leur liberté ; mais le roi crut qu'il était de son honneur de s'y refuser : alors Satyrus déclara que non-seulement il ne voulait tirer aucun avantage de ce don, mais encore qu'il doterait ces filles de ses propres deniers. Philippe n'osa point, en présence de

1 Démosthènes, *de Cherson.*, pag. 90 et 91. Σκεψάσθωσαν Εὐθυκράτη καὶ Λασθένη τοὺς Ὀλυνθίους, οἳ δοκοῦντες οἰκειότατ' αὐτῷ διακεῖσθαι, ἐπειδὴ τὴν πόλιν προὔδοσαν, πάντων κάκιστ' ἀπολώλασι.

2 Πάντας τοὺς τεχνίτας συνήγαγεν.

3 Diodore, liv. XVI, chap. 55.

l'assemblée, renvoyer Satyrus sans rétribution; en conséquence il lui sacrifia sa haine. D'autres Grecs toutefois ne rougirent point d'afficher leur basse cupidité, et de recevoir de Philippe les citoyens d'Olynthe devenus esclaves, et qu'il donnait à tous avec prodigalité.

Cette corruption, qui affligeait les états libres, lui rendait tout accessible; il se mêla même des affaires du Péloponèse, et les Arcadiens envoyèrent Atrestidas, en qualité d'ambassadeur, en Macédoine. Eschine frémit d'horreur lorsqu'il le rencontra suivi de femmes et d'enfans du butin d'Olynthe. Vers le même temps la guerre sacrée prit une tournure telle qu'on put bien prévoir qu'en possession de la Thessalie, le roi serait tôt ou tard un médiateur armé qui déciderait des affaires de toute la Grèce. Depuis cet instant tout le soin de Philippe fut d'endormir les Athéniens, de détourner leur attention, de les occuper ailleurs pour les empêcher de garder les défilés. La prise d'Amphipolis avait créé une inimitié que les affaires d'Olynthe convertirent en guerre ouverte. Philippe suscita des affaires à Athènes en Eubée et en Thrace, où il menaçait la Chersonèse. Les Athéniens comprenaient bien que la suite d'une guerre plus longue serait la perte totale de l'Eubée, et que Philippe avait des relations dangereuses pour eux jusque dans le Péloponèse. Ses pirates inquiétaient leur commerce; ils faisaient des

descentes jusque dans l'Attique. On crut donc devoir faire la paix, et Démosthènes lui-même la conseillait. D'abord les choses furent ménagées par des histrions qui allaient et venaient sans cesse de la Macédoine à Athènes, et que Philippe traitait avec une rare bonté. Ensuite les propositions furent faites par des Athéniens considérés, auxquels le roi rendit ce que leur avaient pris ses corsaires, sachant bien ce que pouvaient à Athènes les influences particulières. Bientôt on envoya une ambassade formelle, composée de dix membres, parmi lesquels étaient l'histrion Aristodème, et les orateurs Eschine et Démosthènes. Les Athéniens ne tenaient pas autant à préserver la Chersonèse, Imbros, Lesbos et Scyros, qui étaient incessamment menacées, qu'à empêcher que Philippe ne fît d'ultérieurs progrès dans l'Eubée; ils voulaient surtout sauver Cersoblepte, dont le fils était alors ôtage, et comprendre les Phocidiens dans le traité. Mais ce dernier point était précisément ce que Philippe ne voulait pas; son but était de rassurer les Athéniens jusqu'à ce qu'il n'eût plus rien à craindre de leur union avec les Phocidiens; et pour y parvenir, il employa toute sorte de moyens. Il commença par diviser les ambassadeurs, les retint long-temps à son quartier-général, témoignant la plus haute considération à Philocrate et à Eschine[1]; enfin il les renvoya avec

1 Eschine lui-même en convient et s'en vante; mais Dé-

n projet de traité. Tandis qu'on disputait et qu'on élibérait, il poursuivait ses conquêtes en Thrace; fit partir pour Athènes ses meilleurs généraux, ntipater, Parménion et Euryloque, en apparence our y jurer la paix, en réalité pour faire naître e nouvelles difficultés. Les Athéniens nommèrent ne seconde ambassade solennelle; mais elle tarda i fort que Philippe eut le temps d'anéantir Cerobleptе, d'occuper en Thrace les monts sacrés, e réunir Cardie à son empire, et de conquérir outes les places fortes[1]. Il marchait sur les Phoidiens quand vint l'ambassade qui devait recevoir on serment : elle le rencontra en Thessalie. Alors l ne pouvait plus être question de Cersoblepte; e roi rendit la Chersonèse[2], mais il exclut du raité les Phocidiens et les habitans de Halos, qui

---

iosthènes, *de falsa legat.*, y ajoute l'accusation de s'être laissé orrompre.

1 Démosthènes en accuse ses collègues d'ambassade, qui s'arngèrent si bien qu'il fallut vingt-deux jours pour arriver en lacédoine, et qu'en tout il s'en écoula cinquante jusqu'à l'insnt où Philippe revint à Pella. Pendant ce temps il avait umis Dorisque, la Thrace, le pays qui est près de la muille de Thrace, les monts sacrés, et tout cela par des traités.

2 Philippe amusait les Athéniens de promesses qu'il leur isait faire par ses affidés, et qui, par conséquent, ne le aient pas. Voyez Démosthènes, *de pace*, pag. 55, édit. de lekker, et pour ce qui concerne la Chersonèse, voy. *de falsa egatione*, pag. 328, édit. de Bekker.

étaient à la fois leurs alliés et ceux d'Athènes. Les Athéniens voulurent protester contre cette exclusion par une troisième ambassade : elle arriva beaucoup trop tard.[1]

On a vu déjà qu'immédiatement après la mort d'Onomarque, Phayllus, pillant le temple de Delphes, se mit à même de rassembler une armée considérable. Il s'en servit pour chasser les Thébains de la Phocide, pour raser Aryca, et pour lier étroitement les Locriens épicnémidiens aux Phocidiens[2]; cependant Diodore dit que toutes les fois qu'il essaya de tenir la campagne contre les Béotiens, il éprouva des pertes[3]. Phayllus mourut de consomption en la même année[4], et Mnaséas, tuteur de Phalæcus, le fils d'Onomarque, fut tué par les Thébains dans une surprise nocturne[5], en sorte qu'il n'y eut plus à la tête des affaires que ce Phalæcus lui-même. Ses forces ne suffisaient pas à conduire un peuple en fermentation et une armée de mercenaires composée de diverses nations. Malgré les succès qui

1 Ces événemens se rapportent à l'année 346 et au commencement de l'année 345 avant J. C.

2 Il y a, sur la guerre sacrée, une suite de dissertations de M. Valois dans les Mémoires de l'Académie des inscriptions et belles-lettres.

3 A en juger par le nombre des morts, les combats dont parle Diodore n'étaient que de simples escarmouches.

4 352.

5 351.

signalèrent la troisième année de son commandement, il fut destitué et on lui demanda compte du pillage du temple de Delphes. Il est probable qu'on en agit de la sorte à cause des Athéniens et des Spartiates, qui voulaient un prétexte honnête pour prendre plus activement le parti des Phocidiens; il convenait donc d'écarter le reproche de la profanation du temple. Phalæcus cependant garda ses mercenaires; il conserva dans le peuple un parti puissant; on le rappela bientôt au commandement, et l'attitude de sa faction envers celle qui favorisait Sparte et Athènes, causa la ruine totale des Phocidiens. En Béotie ils possédaient Coronée, Orchomène et Corsiæ, d'où ils ravageaient tout le pays. Depuis long-temps les Thébains suppliaient Philippe de secourir le dieu du temple de Delphes. Démosthènes loue les ambassadeurs qui, refusant toute espèce de présens pour eux, insistèrent fortement pour obtenir à leur patrie des avantages dont le roi cependant n'accorda qu'une partie. Avant qu'il conclut la paix avec Athènes, des ambassadeurs phocidiens étaient venus dans cette ville pour demander du secours; ils consentirent à l'occupation des trois forteresses locriennes, Alponus, Thronium et Nicée, voisines des défilés de Thessalie. Les Athéniens commirent Proxénus pour les recevoir, et pour cela ils armèrent cinquante vaisseaux, voulant faire partir pour la même destination tous

les citoyens au-dessous de l'âge de trente ans. Phalæcus et ses officiers mirent obstacle à l'exécution de cette convention ; ils allèrent jusqu'à maltraiter les députés qui avaient conclu le traité. Mais le danger croissant toujours, les Spartiates offrirent de se charger de la défense de ces places. Phalæcus leur fit une réponse injurieuse, et les Spartiates et leur roi Archidamus abandonnèrent les Phocidiens à leur destinée. Quand Philippe s'approcha, ils furent trahis par leurs propres compatriotes.

Il faut surtout recourir à Eschine sur ce qui arriva aux Phocidiens : quel que soit le rôle qu'il ait joué dans cette occasion, il y a dans ce qu'il dit une vraisemblance intrinsèque qui donne de la valeur à son témoignage[1]. D'abord Philippe n'envoya que peu de forces ; mais quand il eut terminé sa négociation avec Phalæcus, et que celui-ci, après s'être campé près de Nicée et après avoir fait quelques fausses démonstrations, eut livré au roi toutes les forteresses, en se ménageant une retraite dans le Péloponèse, il fallut bien que les pauvres Phocidiens se rendissent à discrétion et se soumissent à payer les fautes d'hommes qui ne leur avaient pas été moins à charge qu'à leurs voisins. On ne saurait nier que Philippe ne les ait traités avec cruauté : il en réduisit des milliers en esclavage, les trois

---

1 *De falsa legatione*, pag. 358, édit. de Bekker.

places principales furent rasées, les dix-neuf autres villes furent vidées par leurs habitans, les armures et les chevaux furent livrés; enfin, on imposa a cette contrée désolée soixante talens d'impôt jusqu'à restitution entière des trésors du temple. Ces cruautés néanmoins étaient plus conformes à la politique de Philippe qu'à son caractère[1]. Les Thessaliens et les Thébains étaient irrités au dernier point contre les Phocidiens qui, pendant dix ans, avaient transformé leur pays en repaire de brigands, et Philippe avait besoin des uns et des autres[2] pour l'accomplissement de ses projets; il voulut donc leur complaire. Eschine, ambassadeur à l'assemblée des amphictyons convoquée par Philippe, soutient qu'il eut beaucoup de peine à préserver les Phocidiens de la fureur des OEtéens, qui proposaient de précipiter du haut d'une roche tous les hommes adultes. Il s'attribue l'honneur de leur conservation.

Il était facile de voir que Philippe visait à la souveraineté de toute la Grèce. Les Spartiates furent exclus de l'assemblée des amphictyons, et Philippe se fit adjuger les deux voix que perdaient les Phocidiens, chaque peuple ayant le droit d'y apporter

---

1 Mitford nie absolument que Philippe ait écrit cette lettre sur la dévastation des villes de la Phocide, dont cependant Démosthènes fait mention.

2 C'est pour cela qu'il céda aux patriciens de Pharsale Halos, qu'il avait assiégée et prise à grands frais.

deux suffrages. Il obtint en même temps la préséance pour la consultation de l'oracle de Delphes et la présidence des jeux pythiens. Quoiqu'il célébrât lui-même en Macédoine des jeux olympiques en l'honneur des muses, et qu'il y déployât une magnificence autre que celle de ses délégués aux jeux pythiens, il se servit des moyens que lui offrait cette solennité pour gagner, en flattant leur vanité et leur goût pour les spectacles, les Grecs qu'il ne pouvait vaincre par les armes. Toutes les vertus et tous les vices du temps étaient réunis dans Philippe. Ce n'est pas le lieu de parler de son amour pour les arts et pour les sciences, ni de l'honneur qu'il fit aux Grecs en confiant une partie de l'éducation d'Alexandre à Aristote, qui était en quelque sorte le représentant de toutes leurs connaissances. Enfin nous passerons sur ce qu'il accorda de distinction aux artistes, aux poètes, aux acteurs, aux orateurs, et sur cette civilisation que des villes de la côte de Thrace et de Macédoine il importa dans l'intérieur du pays en y transportant leurs citoyens. Nous ne parlerons ici que de ses vices : ils tournèrent tous au profit de sa politique, parce qu'ils lui servirent à gagner les Grecs. Théopompe, qui nous entretient de son penchant à la boisson, dit qu'il s'en fiait à la sobriété d'Antipater : ce même auteur ajoute, que Philippe redoutait le regard de cet Antipater, quand il se livrait hors de propos

aux plaisirs d'introduire à sa cour ces chanteurs, ces danseurs et ces acteurs qui la rendaient si agréable aux Grecs et aux Macédoniens eux-mêmes[1]. Le roi aimait la plaisanterie, et son humeur était gaie : d'ailleurs il fallait bien converser avec les Grecs à leur manière[2]. Il paraît que Philippe s'abandonna beaucoup aux honteuses voluptés qui étaient ordinaires aux Grecs et que pratiquent aujourd'hui les Turcs; mais peut-être fut-il moins coupable en cela que les Athéniens, qui défendaient par leurs lois ces vices abjects, dont cependant ils se vantaient avec impudence.[3]

§. 1.[d]

Dernières entreprises de Philippe.

La prépondérance de Philippe était établie par la possession de la Phocide et par la part qu'il avait eue aux derniers événemens. Démosthènes le reconnaissait, et lui-même conseilla la paix aux Athéniens dans un discours que nous avons encore. Toutefois le roi ne crut pas devoir encore développer le plan

---

1 Athénée, liv. X, ch. 10, pag. 435, édit. de 1597.

2 Théopompe nous dit que cela lui gagna toute la noblesse de Thessalie; Athénée, liv. VI, pag. 260.

3 Philippe ne souffrit point de femmes à son armée. Voyez ses ordonnances dans Athénée, liv. XIII, p. 557. On y trouve aussi l'énumération de ses nombreux mariages qui tous avaient été conclus dans des vues politiques.

qu'il avait conçu de tourner contre la Perse toutes les forces militaires de la Grèce, au lieu de les consumer par des guerres intestines. La Thrace devint son objet principal : il y passa toute l'année qui suivit son expédition de Phocide[1]; il y établit des exilés de ce pays et d'autres contrées, y bâtit des villes et donna son nom à plusieurs anciennes cités[2]. La Thrace était doublement importante pour Philippe : maître de l'intérieur du pays, les villes de la côte ne pouvaient lui résister long-temps; la perte de Byzance, de Périnthe et d'autres cités devait anéantir la puissance d'Athènes; en second lieu, la Thrace était propre à fournir au roi des troupes légères à pied et à cheval.

L'oisiveté n'approchait jamais de ce prince : à peine eut-il fini les affaires de Thrace qu'il se tourna vers l'Illyrie pour s'assurer des montagnards avant de rien entreprendre contre la Perse. Ses flottes et ses

---

1 345.

2 Démosthènes, Philipp. III, p. 107. « Je ne parlerai pas « d'Olynthe, de Méthone, d'Apollonie, ni de vingt-deux villes « de Thrace qu'il a si cruellement détruites, que le voyageur « ne pourrait même affirmer qu'elles aient jamais existé. » Il paraît que la plus riche des villes de Thrace n'éprouva point ce sort funeste. Selon Harpocration, c'était Datus (*s. v.* Δατὸς) qui avait donné lieu au proverbe (Δατὸς ἀγαθῶν). Harpocration est fort embarrassé de voir ce nom employé dans les trois genres, mais il cite Éphore et Philochore, qui attestent qu'après la conquête de Philippe elle reçut le nom de ce prince.

liaisons avec l'Eubée [1], avec Mégare [2], avec le Péloponèse, et avec Ambracie, le servirent beaucoup dans ces expéditions. Démosthènes répète souvent que dès-lors Philippe avait pris pied sur tous les points qui entourent la Grèce [3]. Immédiatement après il fit un mouvement en Thessalie pour assurer la domination des familles qui s'étaient données à lui, et surtout pour humilier Phères, qui ne pouvait s'accoutumer à l'obéissance.

Dans les années suivantes, la Thrace fut encore le théâtre de ses entreprises ; il ne se borna point aux peuples grossiers qui s'étendent jusque sur les bords du Danube, il s'attaqua même aux alliés d'Athènes et à leurs possessions de la Chersonèse. Il convient dans sa lettre aux Athéniens, que non-seulement il a privé de sa souveraineté ce Cersoblepte qu'il avait déjà vaincu, mais encore Térès, son propre allié. Les Athéniens alors commencèrent à prêter l'oreille aux insinuations de Démosthènes, d'Hypéride et d'autres orateurs qui conseillaient la guerre. Diopithe, général athénien, envoyé dans la Chersonèse, tira vengeance du secours que Philippe avait donné à Cardie contre Athènes, en pénétrant

1 L'histoire de ces années, si importantes pour la Macédoine, ne se trouve point dans Diodore. Il faut recourir à Démosthènes, et surtout à la 3.e Philippique, pag. 103-107.

2 Démosthènes, *loc. cit.*, pag. 107.

3 Philipp. III, pag. 108 et 109.

en Thrace pendant que Philippe était occupé dans le Nord contre les Odryses. Les Athéniens refusèrent de l'en punir, et firent toutes sortes d'hostilités que Philippe leur reproche dans sa lettre; enfin ils envoyèrent Démosthènes sur la côte de Thrace, où il conclut une ligue avec de petits souverains, et avec Périnthe, Sélymbrie et Byzance. Philippe marcha promptement vers la côte, il bloqua Sélymbrie et attaqua de suite Périnthe avec une armée de trente mille hommes. Les satrapes persans se disputèrent l'honneur de secourir Périnthe; les Athéniens voulurent approvisionner Sélymbrie. Philippe fit emmener leurs vaisseaux en Macédoine, et quand il les rendit à leur ambassadeur, il leur écrivit une lettre ironique[1]. Bientôt cependant il s'aperçut que ses adversaires l'emportaient dans Athènes; les efforts des satrapes soutinrent Périnthe.[2]

Les Athéniens couvrirent le nord de la mer Égée de corsaires, ou du moins ils les y laissèrent agir.

---

1 Démosthènes, *pro corona*, pag. 222-224 de l'édition de Bekker. L'affaire y est rapportée tout au long et appuyée de pièces justificatives. Amyntas, général de Philippe, fit emmener en Macédoine vingt-deux petits navires (σκάφη). Les Athéniens dépêchèrent trois ambassadeurs à Philippe, qui fut bien aise de pouvoir continuer le siége sans craindre d'attaque de la part des Athéniens.

2 *Orat. XI*, pag. 140, éd. de Bekker, Démosthènes y fait espérer aux Athéniens que, s'ils envoient des renforts, les Perses les seconderont encore plus vigoureusement.

Byzance se refusa à traiter avec Philippe contre Athènes. Dans ces circonstances, le roi écrivit une lettre qui est un véritable manifeste [1], et se détermina enfin à attaquer Byzance. Ces événemens sont tous de la 4.e année de la 109.e olympiade, et ce fut encore en la même année que Démosthènes obtint de ses concitoyens qu'ils secourussent Byzance. Pendant que Philippe poussait avec une vigueur extraordinaire le siége de cette ville et celui de Périnthe [2], les Athéniens chassaient ses garnisons de l'Eubée [3]; ils rétablissaient l'influence de la faction qui leur avait toujours été favorable; enfin ils envoyaient des flottes et des armées pour délivrer Byzance. C'est dans cette occasion surtout qu'on voit combien les Athéniens étaient devenus suspects à leurs alliés, pour avoir, à l'exemple de Philippe, autorisé de la part de leurs généraux, toute espèce de perfidie. Quelle que fût la position des Byzantins, quelle que fût leur reconnaissance des secours envoyés, ils ne voulurent recevoir les troupes auxiliaires dans leurs murs, que quand Phocion fut arrivé avec cent vingt vaisseaux, parce que son caractère inspirait la confiance. Rhodes, Cos, Chio, anciennes alliées de Byzance et d'autres villes libres,

---

1 Démosth., *Orat.*, édit. de Bekker, pag. 144-149.

2 Avant J. C. 341 et 340.

3 Voyez, sur l'Eubée, Eschine *in Ctesiphont.*, p. 409-416.

prirent aussi parti pour elle. Philippe se retira : cependant il n'est pas établi qu'il eût dès-lors fait la paix avec Athènes, comme le veut Diodore. Deux fois contraint d'abandonner une entreprise bien combinée, le roi regagna la confiance de ses troupes par une expédition chez les Scythes. Il perdit dans la retraite le butin qu'il avait fait, les Triballes l'ayant subitement attaqué. [1]

On pensait d'autant moins qu'alors Philippe pût avoir des vues sur la Grèce, qu'il avait été blessé dans sa dernière campagne et qu'il était encore malade ; mais les députés qu'il avait gagnés à l'assemblée des amphictyons prirent pour prétexte de l'appeler une seconde fois, dans le désir de mettre fin à quelques misérables querelles avec Amphissa. Selon Démosthènes, Philippe fit faire cette proposition non par ses affidés, mais par des étrangers [2]. Eschine n'at-

1 Sur tout ceci voyez Justin, liv. IX, ch. 2. C'est la seule autorité que nous ayons.

2 *Pro corona*, p. 246 et 247. Eschine, *in Ctesiph.*, p. 420 et suiv., éd. de Bekker. Après M. de Sainte-Croix et d'autres encore qui ont traité ce sujet, M. Letronne a décidé ce point avec sa sagacité et son érudition ordinaires, vol. VI, pag. 221 des Mém. de l'Acad. des inscriptions et belles-lettres : Éclaircissemens sur les fonctions des magistrats appelés *mnémons*, *hiéromnémons*, *promnémons*, et sur la composition de l'assemblée *amphictyonique*. Il dit : « Les Pylagores étaient ceux qui « s'occupaient exclusivement de toutes les questions de droit « public ; ils récompensaient les services rendus à la Grèce,

tribue cet appel à Philippe qu'au seul hasard, ainsi que la querelle élevée contre Amphissa, qui priva la Grèce de sa liberté. Eschine rapporte qu'irrité par les déclamations d'un député d'Amphissa, il se précipita dans l'assemblée, et que du lieu même où elle se tenait, il montra les champs sacrés que des Locriens ozoles, citoyens d'Amphissa, habitaient, cultivaient et convertissaient en pâturages. Aussitôt un décret fut rendu; les hiéromnémons eux-mêmes marchèrent avec les habitans de Delphes, munis de toute sorte d'instrumens; on démolit les maisons, on ravagea les propriétés. Les Locriens accoururent, les habitans de Delphes et les ambassadeurs eurent peine à échapper à leur fureur. On convoqua une assemblée générale [1] composée 1.° des pylagores, 2.° des hiéromnémons,

---

« condamnaient à des amendes les peuples qui violaient le « droit des gens. Les hiéromnémons faisaient, en ce qui « regardait la religion, ce que les Pylagores faisaient pour « les affaires de droit public; ils étaient les *sacrorum curatores*. »

1 Dans la Dissertation que nous venons de citer, M. Letronne a fait les plus exactes recherches. Il dit que le mot *hieromnemon*, dans son acception la plus générale, signifie 1.° une sorte de notaire chargé d'enregistrer certains actes relatifs à la religion; 2.° un prêtre chargé de la surveillance des archives sacrées; 3.° l'intendant du temple; 4.° dans certaines villes le grand-prêtre. M. Letronne ajoute à sa Dissertation une traduction du passage d'Eschine relatif à ces faits.

5.° des théores. Il y fut résolu qu'avant la prochaine réunion des amphictyons, on en tiendrait une extraordinaire, à laquelle les députés de chaque état viendraient avec des pouvoirs suffisans pour juger Amphissa. Le peuple athénien, sur la proposition de Démosthènes, défendit à ses députés d'y assister. Les autres vinrent, Amphissa fut condamnée, et l'on marcha contre les Locriens sous la conduite de Cottyphus, président des hiéromnémons. Ceux qui avaient pris part aux derniers événemens, furent punis; on rétablit dans leur patrie les hommes exilés pour avoir improuvé les violences de leurs compatriotes; enfin on frappa ce pays d'une contribution qui devait être acquittée dans un délai déterminé. Philippe revint en Macédoine après son expédition de Scythie, précisément dans le temps où ces différends prenaient un caractère grave. Soutenus par les Athéniens, les Locriens ne payèrent point; loin de là, ils chassèrent de nouveau les exilés qu'on leur avait ramenés. Philippe exerçait deux suffrages aux amphictyons, tandis que les petites tribus thessaliennes qui lui étaient soumises, formaient la majorité; on le mêla donc à cette affaire. Un décret lui dépêcha Cottyphus[1]

---

1 Ce Cottyphus est qualifié d'Arcadien dans le décret des amphictyons, cité par Démosthènes, *de corona*, pag. 249; de Pharsalien, dans le discours d'Eschine contre Ctésiphon, pag. 424.

pour le prier de se charger de la vengeance du dieu et pour lui déférer le commandement suprême.[1] Philippe ne se fit pas long-temps attendre; il vint en Thessalie, et manda tous les députés aux Thermopyles, afin de paraître agir au nom de toute la Grèce. Néanmoins il manifesta sur-le-champ des vues bien différentes de l'objet qui l'avait amené. Au lieu d'Amphissa, Thèbes et Athènes devaient être le but de ses hostilités; il se souciait peu de la divinité offensée : il voulait régner sur la Grèce [2]. Dès qu'il fut sorti des défilés de Thrace, ses premières opérations trahirent ses intentions. Les Athéniens avaient envoyé au secours d'Amphissa un certain nombre de mercenaires : Philippe les battit et les chassa. Il sembla s'attaquer encore plus sérieusement aux Thébains, avec lesquels il était en inimitié cachée depuis sa dernière invasion de la Phocide; car il avait conservé Nicée dans les défilés des Locriens, et de plus trompé l'espoir des Thébains, qui comptaient qu'Orchomène leur serait livré. Philippe désormais se déclara le protecteur de cette ville contre Thèbes, et dans le même moment il occupa Élatée, place

1 Mot à mot : « Le prier de secourir Apollon et les amphictyons, et de ne point souffrir que le dieu soit outragé « par les impies Amphisséens, etc. »

2 Il appela tous les Grecs, sous des peines graves, à venir le joindre en Phocide les armes à la main, en prenant des vivres pour quarante jours.

de la Phocide, aussi importante pour la Béotie que Nicée pour le pays des Locriens. Ce fait cependant n'eut lieu qu'après que les Athéniens offensés eurent envoyé une ambassade à Philippe pour lui dire de s'arrêter jusqu'après le résultat des négociations qu'ils voulaient entamer avec lui. Cette tentative était risible; Philippe la qualifia telle dans sa réponse [1] écrite dans le temps même où, par une lettre amicale et par l'intermédiaire de Python, son plus habile orateur, il cherchait à empêcher Thèbes de se liguer avec Athènes.

Démosthènes peint vivement la terreur qui se répandit à Athènes quand on y apprit l'occupation d'Élatée [2]; il se vante d'en avoir profité pour obtenir un décret qui armait toute la jeunesse sous le commandement de Charès et de Lysiclès. Quant aux Thébains, ils laissèrent passer quelque temps en hésitations. Les Athéniens et les Macédoniens se présentèrent deux fois le combat dans l'arrière-saison et pendant l'hiver de la même année, sans qu'il y eût rien de décisif. Ce ne fut qu'au printemps que l'éloquence de Démosthènes décida enfin Thèbes à renoncer à ses mauvaises dispositions envers Athènes et à se déclarer contre la

1 Démosthènes, *pro corona*, pag. 252. Il demandait pour condition la punition des orateurs qui donnaient au peuple de mauvais conseils.

2 339 en automne.

:édoine. Après des négociations inutiles, les
éniens et les Thébains se mirent en campagne,
:taient secondés par les Eubéens, les Mégariens,
Corinthiens et les Leucadiens; leur armée était
quarante à cinquante mille hommes. Le roi de
:édoine ne pouvait guère leur en opposer au-
ı de trente mille et de deux mille cavaliers;
s la victoire devait pencher du côté où se
ıvaient des chefs tels que Philippe, Parménion,
ipater et Alexandre. Une armée comme celle
Macédoine devait l'emporter sur une multitude
née à la hâte et sans expérience de la guerre,
tout quand cette multitude n'avait pour conduc-
:s qu'un Charès, qu'un Lysiclès. Le seul tort de
nosthènes est de n'avoir pas aperçu l'inégalité
forces et des talens, et d'avoir trop compté
l'amour de la liberté. La bataille de Chéronée
ida du sort de la Grèce[1]. Quoi que Philippe
pu dire ou faire dans l'ivresse de la victoire,
conduite fit bien voir qu'il était réellement
nd, qu'il voulait conserver les institutions de la
:ce et de la Thessalie, et que, loin d'opprimer la
rté, il ne briguait que le commandement su-
me d'une nation réellement indépendante. Qu'il
été heureux pour la Grèce s'il eût pu réunir
s ses états en une ligue monarchique, et fonder

[1] Août 338.

avec le consentement général un nouvel ordre de choses !

Philippe ne toucha point au territoire de l'Attique ; il comprenait que, sans la liberté, ce sol rocailleux ne trouverait point d'habitans. Il renvoya les prisonniers sans rançon, et consentit à la paix à des conditions fort modérées. Les Thébains expièrent les torts des Athéniens ; l'Attique d'ailleurs était toujours ouverte à ceux qui possédaient Thèbes. Les Athéniens renoncèrent à la domination de Samos, mais en compensation il fallut que Thèbes leur rendît Orope, sujet de longues contestations ; la citadelle de Thèbes reçut une garnison macédonienne. On stipula qu'au printemps de l'année suivante une assemblée de députés de toute la Grèce se réunirait dans l'isthme de Corinthe, et l'une des conditions de la paix avec les Athéniens fut qu'ils y enverraient aussi les leurs. Bien qu'on ne nous le dise pas formellement, il y a lieu de croire, d'après quelques indications [1], que la même année encore, et avant la tenue de l'assemblée, Philippe parcourut le Péloponèse, détermina les limites des Argiens et des Messéniens vers la Laconie, et sou-

---

1 Manso a réuni, dans son 3.e vol. de la *Sparta*, tout ce qu'on sait de cette expédition de Philippe, voyez pag. 244 et 245. Il vaut bien mieux la rapporter à ce temps que la placer à une époque antérieure, comme le fait Gillies.

tint par des secours puissans les amis qu'il avait depuis long-temps dans les divers états de la presqu'île. Philippe ne contraignit ni Sparte ni l'Arcadie à entrer dans ses vues ; il ne conçut donc point la pensée de réduire la Grèce en province de son empire. Il savait bien qu'une obéissance forcée de la part des Grecs serait plus nuisible qu'utile à ses projets contre les Perses, et il se conduisit en général avec tant de modération, qu'il descendit jusqu'à faire demander par ses orateurs ce que dans ce moment il aurait pu obtenir par la force.

A l'assemblée générale de Corinthe, Philippe sut gagner l'affection de tous les ambassadeurs par sa libéralité et ses manières affables. Les orateurs qu'il soldait parlèrent pour lui et développèrent son plan. Personne n'osant y contredire, il fut d'une commune voix nommé généralissime pour punir, au nom de tous les Grecs, les sacriléges que les Perses avaient autrefois commis dans les temples. L'essentiel, c'est qu'il fut chargé de fixer les contingens en hommes et en argent [1]; droit qu'Antipater employa dans la suite pour compléter l'armée d'Alexandre par des levées faites dans le Péloponèse. Justin estime à

---

1 Il est vrai que Justin se borne à dire, liv. IX, chap. 5 : *Auxilia deinde singularum civitatum describuntur, sive adjuvandus ea manu rex oppugnante aliquo foret, seu duce illo bellum inferendum.*

deux cent mille hommes de pied et à quinze mille cavaliers les forces que la Grèce, indépendamment de la Macédoine, pouvait alors mettre sur pied. Philippe désormais avait atteint le terme de ses vœux; celui de sa vie était marqué au même endroit : déjà il avait fait tous ses préparatifs, déjà il avait envoyé en Asie Parménion et Attale, afin d'occuper quelques villes de la côte et de reconnaître le pays; tout à coup il fut assassiné [1]. La singulière coïncidence de la séparation du roi d'avec la mère d'Alexandre, et de cette circonstcnce que ce fut un des gardes de Philippe qui le tua, fit naître beaucoup de bruits fâcheux. Il paraît toutefois que le meurtrier ne vengeait que son injure particulière. Pausanias, c'était son nom, avait été fortement outragé par Attale : en vain il avait demandé réparation, et quand il vit le roi répudier Olympias pour épouser Cléopâtre, sœur d'Attale, il désespéra d'obtenir jamais satisfaction. Rien n'était plus naturel que de supposer d'un autre côté qu'Olympias et même son fils ne verraient pas son action avec trop d'horreur. Le meurtre de Philippe eut lieu en quelque sorte sous les yeux de toute la Grèce : il donnait sa fille du premier lit à Alexandre, roi d'Épire, frère d'Olympias. Il avait, pour la solennité du ma-

---

1 Diodore, liv. XVI, chap. 91. — — μέρος τῆς δυνάμεως δοὺς καὶ προστάξας ἐλευθεροῦν τὰς Ἑλληνίδας πόλεις.

riage, réuni tout ce que la Grèce possédait d'hommes distingués; artistes, acteurs, poètes, orateurs, hommes d'état, tous étaient venus à Éges : enfin les jeux qu'on y célébrait brillaient de toute la magnificence de ce roi [1]. Parmi les états libres qui envoyèrent des couronnes et des décrets honorifiques, les Athéniens se signalèrent par leur bassesse : ils allèrent jusqu'à déclarer qu'ils plaçaient Philippe sous la protection de leurs lois, et qu'ils lui livreraient tout homme qui se réfugierait chez eux après avoir entrepris quelque chose contre sa vie; mais à peine le meurtre fut-il commis, qu'ils se laissèrent entraîner par Démosthènes à un sacrifice solennel en actions de grâces, et le meurtrier fut couronné par eux. [2]

§. 1.er

Règne d'Alexandre jusqu'à la mort de son ami Philotas.

Alexandre, à l'âge de vingt ans, hérita d'une puissance immense, mais non encore solidement

1 Diodore, *l. c.* σφόδρα γὰρ ἐφιλοτιμεῖτο φιλοφρονεῖσθαι πρὸς τοὺς Ἕλληνας καὶ διὰ τὰς διδομένας αὐτῷ τῆς ὅλης ἡγεμονίας τιμὰς προσηκούσαις ὁμιλίαις ἀμείβεσθαι.

2 Sans autre raison que sa manie de dire sans cesse du mal des démocrates et de la démocratie, Mitfort veut que Démosthènes ait été pour quelque chose dans le meurtre de Philippe.

assise [1]. On devait juger, dès la première année, s'il serait capable de soutenir l'empire paternel, ou bien si cet empire allait se dissoudre en laissant retomber sur elle-même chacune des parties qui le constituaient. L'armée nombreuse à la tête de laquelle il se trouvait, comptait pour chefs Antipater, Parménion, Ptolomée, Néarque et Philotas. Ce prince joignait aux grandes qualités de son père une éducation distinguée; il était exempt de la plupart de ses défauts, et même il sut, dans le commencement de son règne, s'abstenir de la boisson pour laquelle il se sentait les dispositions de Philippe. Malheureusement le plus grand philosophe de la terre, et ce Léonidas qui avait des sentimens conformes à sa naissance royale, ne furent pas les seuls qui contribuèrent à former Alexandre. Un vil flatteur, Lysimaque d'Acarnanie, eut aussi de l'influence sur son éducation; et Callisthène, le sophiste, qu'Aristote avait eu la faiblesse de désigner pour son successeur, acheva de gâter ce que Lysimaque n'avait pas gâté lui-même. Ce fut Lysimaque qui mit dans l'esprit d'Alexandre la manie de prendre Achille pour modèle; de là jusqu'à Bacchus il n'y a pas loin, surtout quand la poésie et l'imagination l'emportent sur les choses positives et sur la raison, quand les idées monstrueuses et

---

1 14 Novembre 337.

surnaturelles sont préférées aux idées mesurées et d'une exécution possible. Callisthène osa se hasarder sur le chemin glissant des courtisans; il tomba, mais trop tard, après avoir altéré le caractère du seul homme capable de sauver l'univers et d'en faire le bonheur, si toutefois il est écrit dans les arrêts du destin que le bien-être du monde puisse être l'ouvrage d'un homme puissant.

Heureusement pour Alexandre, les Athéniens, puis les Thraces et les Thébains lui fournirent l'occasion de mettre au jour ses qualités guerrières. Les espérances d'Attale et d'Amyntas, qui s'étaient créé une faction, furent anéanties dès leur naissance. L'armée adorait le jeune homme dans lequel elle reconnaissait l'Achille homérique; les Macédoniens furent séduits par la suppression des impôts et par les places d'honneur qui leur furent assignées dans l'armée, et dès la mort de Philippe les Thessaliens proclamèrent son fils chef suprême de leurs gouvernemens aristocratiques. Alexandre se défit des parens qui le gênaient; puis, pour comprimer les mouvemens des Grecs, il marcha en Béotie avec des troupes d'élite et répandit la terreur dans tous les états qui venaient de prendre des résolutions hostiles contre lui. Athènes lui décerna de plus grands honneurs qu'à son père, et dans une assemblée tenue à Corinthe, les cités du Péloponèse lui transmirent le titre de généralissime; enfin,

quand les Spartiates lui refusèrent leur suffrage avec une fierté plus convenable à leur ancienne splendeur qu'à leur état actuel, il n'y fit pas même attention, et ne parut pas non plus s'émouvoir des préparatifs de guerre que les Athéniens et les Thébains firent aussitôt après qu'il se fut éloigné.

A peine de retour en Macédoine, il reçut la nouvelle de brigandages commis par les Illyriens et les Triballes. Ceux-ci habitaient alors la contrée qui s'étend du mont Hæmus au Danube, les Gètes s'étant établis sur l'autre rive de ce fleuve. Avec des généraux et des troupes tels que les avait formés Philippe, il n'était pas difficile de combattre de pareils peuples [1]. Alexandre ne se borna point à soumettre ces pays, il passa chez les Gètes; il empêcha les Illyriens, les Taulantiens, les Autariates de se livrer encore à d'ultérieurs pillages. Mais les désordres de la Grèce le rappelèrent subitement : pendant qu'il était au-delà du Danube, on avait répandu le bruit de sa mort, et dans l'absence de ses nouvelles, Athènes et Thèbes avaient suivi l'impulsion de leurs orateurs qui les excitaient à secouer le joug [2]. Depuis la ba-

---

1 Les mots τῆς Ἑλλάδος dans Diodore, sont une évidente interpolation de copistes ; Diodore n'eût point écrit une pareille ineptie. Liv. XVII, ch. 4.

2 Démade, ou celui qui passe pour lui, dit à la fin du Fragment : « Souvenez-vous comment Démosthènes et Lycur« gue, dans leurs discours, livraient des batailles aux Macé-

taille de Chéronée, la citadelle de Thèbes était occupée; la liberté de cette cité n'était plus qu'une ombre, et les Athéniens mêmes comprenaient que cette garnison était un frein pour eux: ils écoutèrent donc favorablement Démosthènes, Lycurgue, Dinarque et ceux qui les encourageaient à profiter de l'occasion. Néanmoins il n'y avait point dans la Grèce d'esprit d'ensemble, point d'union: les Athéniens se bornèrent à rendre des décrets et à faire des vœux pour les Thébains.

Ceux-ci ayant surpris en dehors de la citadelle une partie de la garnison, ils l'égorgèrent, ainsi que deux de ses chefs; ils renfermèrent le troisième dans le fort, en l'entourant d'une double palissade, et tout aussitôt ils envoyèrent des députés en Élide, à Argos et chez les Arcadiens pour demander du secours. Il ne fallut que six jours à Alexandre pour accourir des montagnes d'Illyrie en Thessalie, et six autres de là jusqu'à Thèbes. A la première nouvelle de sa marche, les troupes auxiliaires du Péloponèse s'arrêtèrent sur l'isthme. Malheureusement pour les Thébains, ils ne purent croire qu'il serait possible à Alexandre d'exécuter ces marches forcées avec trente mille hommes d'infanterie, et trois ou même quatre mille cinq cents cavaliers: ils s'obstinèrent à penser que

---

« doniens chez les Triballes; c'est beaucoup qu'ils n'aient pas « apporté sur la tribune même le corps d'Alexandre, etc. »

le seul Antipater s'avançait contre eux, et dans cette erreur ils repoussèrent toutes les propositions d'Alexandre, auquel ils livrèrent enfin une sanglante bataille aux portes de leur ville. Il y a beaucoup de divergence sur les détails, mais tous les auteurs s'accordent sur l'opiniâtreté du combat. Ce fut dans un instant de colère qu'Alexandre ordonna le pillage, la destruction de la cité conquise et la vente de ses citoyens; néanmoins il paraît que cet acte de cruauté fut plus encore l'ouvrage des Phocidiens, des Orchoméniens et des Thespiens, qui voulaient venger le sort de Thespies et de Platée. Sur trente-six mille habitans, six mille furent massacrés, les autres furent dispersés ou vendus, et la ville fut rasée. Point de contestation en ce qui concerne ce dernier fait; mais comment Thèbes aurait-elle compté trente-six mille citoyens libres, quand Athènes même n'en avait que vingt mille? L'exiguité du butin, qui ne s'éleva qu'à quatre cent quarante talens, confirme l'assertion de Polybe sur la rareté des métaux précieux en Grèce[1]; nous savons

---

1 Nous donnerons des éclaircissemens sur ce passage de Polybe, quand nous parlerons de la ligue achéenne. Quant à la population, si l'on réfléchit que Thèbes tirait principalement sa subsistance de l'agriculture et qu'on y appliquait surtout les esclaves, il sera impossible de lui reconnaître trente-six mille citoyens libres. Voyez ce que nous avons dit de la population d'Athènes et de l'Attique; nous y reviendrons en

d'ailleurs que les Thébains ne vivaient pas avec économie, et qu'ils mettaient peu de prix aux objets d'art.

Alexandre ne tarda pas cependant à se repentir de sa précipitation ; il saisit avec empressement l'occasion de prouver sa modération : il reçut l'ambassade athénienne, de laquelle faisait partie le misérable mais adroit Démade, que l'on aimait beaucoup en Macédoine. Le roi ferma les yeux sur la manière dont on accueillait les fugitifs Thébains, et même il n'insista pas sur la demande qu'il avait faite de l'extradition des démagogues. Les seuls qui quittèrent la ville, furent Éphialte et ce Charidème, qui n'était pas même Athénien, et auquel nous avons vu jouer en Asie et en Thrace tant de rôles divers ; il courut se réfugier chez Darius. Cependant Alexandre, devenu chef suprême de la Grèce et redouté de tous les états, réclama les contingens qui leur avaient déjà été assignés par Philippe. Comme son père, il était convaincu que la possession de l'Asie mineure lui fournirait les moyens de conquérir la Perse ; il marcha donc de suite vers l'Asie. Forte de trente mille hommes de pied et de quatre mille cinq cents cavaliers, parmi lesquels dix-huit cents composaient la garde, l'armée de Macédoine ne redoutait pas les troupes que la Perse

---

faisant surtout usage d'une remarque de M. Letronne. Il faut consulter aussi M. de Sainte-Croix, Examen critique des historiens d'Alexandre, pag. 228 et 229.

pourrait lui opposer; mais les finances étaient dans un déplorable état [1]. Philippe n'avait laissé que soixante talens : il avait fallu contracter des dettes pour équiper l'armée et la flotte; Alexandre avait fait de riches présens à ses officiers; enfin, avant de partir, la célébration de la fête nationale des Muses avait absorbé touses ses ressources, tandis que d'un autre côté il avait renoncé à toute perception d'impôt sur la Macédoine.

Il est évident que Memnon, qui était à la tête des armemens de la Perse, avait conçu un plan fort sage et dont l'exécution n'aurait pas manqué de perdre les Macédoniens. Il voulait hérisser leur marche de difficultés, sans jamais présenter ni accepter le combat. Mais il suffit d'un coup d'œil sur la situation de l'empire persan, pour voir qu'un homme ferme et sage ne pouvait y conserver une longue influence. Nous avons dit ailleurs que la famille royale fut tuée par le cruel Ochus; que celui-ci et son successeur Arsès le furent par Bagoas, et que ce Bagoas mit sur le trône un rejeton éloigné de la maison régnante, Darius Codoman. On rapporte que, par sa valeur, ce dernier des rois de Perse sut non-seulement acquérir une grande réputation, mais

1 Selon Plutarque, Aristobule disait qu'Alexandre n'avait pas dans ses caisses au-delà de soixante-dix talens, et Duris, qu'il n'avait que tout juste ce qu'il fallait pour nourrir son armée pendant trente jours. Selon Onésicrite, il devait même deux cents talens.

encore s'élever jusqu'au trône. On ne lui conteste point cette qualité ; mais il manquait de celles qu'exigent le commandement et le gouvernement des affaires. Quand Alexandre marcha contre lui, il était mal affermi ; il ne connaissait pas encore les ressources de son empire [1]. A l'apparition du roi de Macédoine, les satrapes vinrent à sa rencontre [2], sans qu'aucun d'eux fût revêtu du commandement. Leur armée, si l'on en excepte les mercenaires grecs, était à peine digne de ce nom. Le Rhodien Memnon n'y avait d'autre autorité que

1 Malcolm, *History of Persia*, vol. I, pag. 69-72, dit que les historiens de la Perse parlent d'une longue guerre qu'Ochus, qu'ils appellent Darab I.er, aurait faite à Philippe, lequel aurait enfin été forcé de lui donner sa fille en mariage et de payer un tribut de mille œufs d'or par an. Ce Darab gouverna douze ans, et bâtit à 75 lieues à l'orient de Chira, la ville de Darabschird, qui est encore fort peuplée aujourd'hui. Darab II (c'est Darius Codoman) était absolument l'opposé de son père : laid et mal fait, il avait l'esprit corrompu. Sa querelle avec Alexandre venait de ce que celui-ci refusa de payer le tribut des mille œufs d'or auquel s'était soumis son père. Il répondit : l'oiseau qui les pondait s'est envolé, etc. Cet exemple frappant démontre combien peu nous avons de lumières à espérer des écrits orientaux qui altèrent à ce point les faits les plus connus.

2 Arrien nomme Arsame, Rhéomithrès, Pétines, Niphates ; puis Sphithridate, satrape d'Ionie et de Lydie ; Arsite, qu'il qualifie de ὕπαρχος ou sous-satrape de Phrygie, et que Mitfort croit l'avoir été de Bithynie, parce qu'il résidait à Dascylium et gouvernait les pays voisins de l'Hellespont.

celle de sa voix dans le conseil : il ne fut nommé chef suprême qu'après que la bataille du Granique eût ouvert les yeux à Darius.[1]

Lorsqu'Alexandre passa en Asie, il ne confia point au caractère vindicatif de sa mère le gouvernement de la Macédoine et la direction des affaires d'Europe ; il laissa Antipater avec un quart de l'armée et lui donna des pouvoirs illimités : néanmoins sa mère conserva toujours une grande influence. Le roi sut tirer un parti immense des souvenirs nationaux et des inspirations de son esprit poé-

---

1 Selon Démosthènes, *in Aristocr.*, pag. 603, édition de Bekker, Memnon et Mentor étaient venus fort jeunes en Asie, où ils avaient fait fortune. Artabaze, qui sans doute méditait déjà sa défection, épousa leur sœur et leur donna de bonnes préfectures : aussi lorsqu'Autophradate fit arrêter Artabaze, ils s'adressèrent à Charidème, et obtinrent par ce moyen la mise en liberté de leur beau-frère. Charidème à son tour fut favorisé dans sa retraite par ces deux Grecs. Dans la suite, Mentor vint à la cour d'Ochus (Artaxerxe III), et lui rendit les plus grands services dans la guerre qu'il eut à soutenir contre les satrapes révoltés contre lui, et surtout contre l'Égypte. Quant à Memnon, il suivit le sort de son beau-frère Artabaze, et fut obligé de s'enfuir chez Philippe. Après l'expédition d'Égypte, Mentor et Bagoas furent tout-puissans ; aussi Mentor obtint la grâce de son beau-frère et fit rappeler son frère. Personne ne pouvait donc être mieux opposé aux Macédoniens que Memnon, qui avait long-temps vécu chez eux, qui connaissait toutes leurs habitudes, et qui, depuis sa jeunesse, avait commandé des mercenaires grecs, et savait merveilleusement les attirer à lui.

tique; il rattacha toute son expédition aux écrits d'Homère et d'Hérodote, aux dieux et aux héros de la Grèce. Achille devint son modèle; Troie fut le symbole de la puissance persane. On le vit sacrifier sur le tombeau de Protésilas, porter des offrandes à Neptune qui fit tomber les murs de Troie, et célébrer des jeux sur les tertres sous lesquels gissaient les restes des guerriers. Dans ces jeux solennels il honorait surtout Achille, tandis que son ami Éphestion s'adressait à Patrocle.

Memnon ne pouvait que détourner les Perses du projet d'attaquer une armée d'enthousiastes commandés par un jeune héros; il le devait d'autant plus que le nombre de leurs soldats rassemblés à Zéleia, n'était pas de beaucoup supérieur à celui des troupes macédoniennes [1]. Il conseilla donc de ravager le pays, et d'attirer Alexandre vers l'intérieur de l'empire; mais ce conseil fut accueilli avec un ironique dédain, et le combat du Granique punit bientôt les Perses de leur orgueil. Les Grecs, pris les armes à la main, après une opiniâtre résis-

1 On donne, il est vrai, 100,000 hommes aux Perses; mais Arrien, qui ne tient pas compte des milices, a raison de réduire leur armée à 40,000 hommes. Ces milices empêchaient les manœuvres et rendaient l'ordre impossible. Dans les 40,000 hommes dont parle Arrien, il y avait autant de cavalerie que d'infanterie, et l'on ne suivait, pour l'armure ni pour les évolutions, aucun système régulier.

tance, furent traités par le roi comme des traîtres à la patrie; les Perses et les soldats du pays se dispersèrent, et l'armée s'évanouit. Le prix de cette victoire fut la possession de toute l'Asie grecque, capable de former à elle seule un empire comparable aux plus florissans de notre époque. Toute la Bithynie fut occupée; Calas, chef de la cavalerie thessalienne, fut fait gouverneur de la Phrygie, qui comprenait l'Éolide et la Bithynie; Mithrines livra Sardes et son imprenable citadelle; Milet fut enlevée de force, et Éphèse fut remise entre les mains des Grecs par les partisans de la démocratie dont Alexandre rétablissait partout le nom. Si l'on en excepte la Carie et la Lycie, tous les pays habités par des Grecs furent soumis en peu de mois.[1]

1 Dans le 9.e vol. des Mémoires de l'Académie des inscriptions, pag. 113, l'abbé Sevin a donné une histoire complète de la Carie; et dans le 11.e volume, pag. 506 des Mémoires de l'Institut, M. de Sainte-Croix en a rectifié la chronologie. Ordinairement on prenait les noms des princes d'Halycarnasse pour ceux des dominateurs de toute la Carie, ce qui n'est vrai que pour les derniers temps. Voici un aperçu des faits principaux depuis la bataille de Salamine. Le pays était alors divisé en petites principautés : Hérodote nomme les princes d'Alabanda, de Calydna et d'Halycarnasse, qui donnèrent à la flotte perse jusqu'à 70 ou 80 vaisseaux. Artémise, dont la valeur et la sagesse ont été immortalisées par son compatriote Hérodote, ne régnait que sur Halycarnasse, Cos et Nisyros, et le prince de la petite Calydna lui était soumis : il ne paraît pas qu'Artémise ait beaucoup augmenté sa puissance. Son frère

ɜxandre avait un double motif pour affecter le

ıon fils Lygdamus, qui régnait au temps d'Hérodote, rési-
ent comme elle à Halycarnasse. Après eux, Hécatomnus,
ıt on ne connaît pas la liaison avec la famille d'Artémise,
da une nouvelle dynastie à Mylase. Depuis lors la plus
nde partie de la Carie fut soumise à cette dynastie. Mylase
embellie des chefs-d'œuvre de l'art, et prit rang parmi
villes les plus splendides de l'Asie mineure. Déjà l'empire
ıan en était venu à un tel point de faiblesse, que Héca-
nus put se rendre indépendant et traiter avec les Grecs,
t cependant il se sépara bientôt. Il avait trois fils : Mau-
, Idrieus et Pixodarus; le premier lui succéda vers la fin
ɔremier siècle des olympiades (377-378 avant J. C.). Dans
ıérance d'obtenir la puissance maritime qu'avait eu Sparte,
mit à Halycarnasse le siége de son gouvernement; il épousa
œur, Artémise II. Il agrandit la capitale en y réunissant
bourgades voisines, et ne cessa jamais de songer à étendre
territoire : tantôt il se déclarait pour les Perses, tantôt
ıtre eux; enfin il occasiona la guerre des alliés contre
ıènes, ainsi que nous l'avons dit plus haut. Il fut aussi
arque pendant un certain temps; les exactions qu'il com-
en Lycie, et celles de son gouverneur, furent poussées
i loin que possible. Mausole fut célèbre par ses trésors et
l'emploi qu'il en faisait pour encourager les arts et les
nces. Il recevait chez lui les savans, les poètes, les ora-
s de la Grèce : Vitruve décrit avec beaucoup de détails
monumens d'architecture élevés par lui. Les quatre plus
ıds orateurs de la Grèce se disputèrent le prix proposé par
émise, et dont l'éloge de Mausole était le sujet; enfin le
ıbeau de ce roi, ouvrage des meilleurs artistes, est compté
mi les merveilles du monde. Après la mort d'Artémise,
:ieus régna (350 avant J. C.) : selon les lois de Carie, Ada,
sœur et son épouse, aurait dû lui succéder; mais Pixodarus,

rétablissement des démocraties[1]; non-seulement il gagnait ainsi le peuple, mais il détruisait par là l'influence de Memnon que Darius venait de faire son généralissime sur terre et sur mer, et qui s'était lié surtout avec les aristocraties de toutes les villes grecques d'Asie. En Carie, Alexandre sut fort habilement profiter des discordes civiles; Pixodarus, qui avait dépouillé sa sœur Ada de la souveraineté, venait de mourir : à l'exclusion de l'héritière légitime, le roi de Perse avait envoyé en Carie Orontobate, gendre de Pixodarus. Ada, renfermée dans la citadelle d'Alinde, attendait Alexandre comme un libérateur. En vain Memnon voulut se maintenir à Halycarnasse, la place fut prise et la Carie fut rendue à la princesse, qui en fit hommage à Alexandre, qu'elle adopta. Maître de toutes les côtes de la mer Égée, ce prince ne crut pas devoir exposer aux chances d'un combat naval la gloire qu'il s'était acquise sur terre; il renvoya donc sa flotte, abandonnant à Mem-

---

son frère, aidé par les Perses, lui arracha l'empire (338); cependant Ada se maintint à Alinde jusqu'à l'arrivée d'Alexandre.

1 Arrien, liv. I, ch. 18. Antimaque, fils d'Agathocle, fut envoyé avec environ cinq mille hommes (c'est le même nombre que celui des soldats avec lesquels Parménion était allé soumettre Magnésie et Tralles) dans les villes éoliennes et ioniennes qui pouvaient se trouver encore entre les mains des Perses. Les olygarchies devaient disparaître partout devant les démocraties; chaque état devait reprendre ses lois, et l'on faisait remise de tous les tributs payés aux Perses.

non et à ses Perses l'empire de la mer; mais il tâcha de s'emparer de tous les ports et de couper toute communication entre la Perse, la Grèce et l'armée de Memnon. Le destin fit plus encore que lui pour sa cause : Memnon, s'il eût vécu plus long-temps, pouvait devenir fort dangereux sur les derrières de l'armée macédonienne. Malgré la surveillance d'Alexandre, Athènes aurait saisi toutes les occasions de lui nuire, et celle dont les Spartiates profitèrent dans la suite, était loin d'être aussi favorable; enfin, la plupart des autres états ne demandaient que le moment opportun de manifester leur jalousie contre cette nouvelle puissance monarchique. L'île de Cos était devenue la place d'armes des alliés de la Perse; Lesbos était à eux, et par conséquent ils gardaient l'entrée de l'Hellespont : ils avaient même pris pied dans l'Eubée, lorsque tout à coup la mort leur enleva Memnon, qui était l'ame de toutes leurs entreprises.

Charidème pouvait bien, dans un moment d'ivresse, conduire une troupe d'aventuriers; mais non diriger les forces d'un grand empire. Il n'en fut pas moins appelé aux conseils tenus par Darius, quand ce roi prit la résolution de marcher en personne contre Alexandre. Toutefois il s'exprima avec tant de mépris sur le compte des qualités guerrières et de la tactique militaire des Perses, qu'il fallut que Darius le sacrifiât à l'exaspération générale. Cepen-

dant Alexandre marchait sur la côte, en se dirigeant d'abord vers le Sud, où toutes les villes de Lycie lui ouvrirent leurs portes; puis il alla vers l'Est jusqu'à Aspendus, d'où il prit sa direction vers le Nord, Parménion qui venait de Sardes avec sa cavalerie, arrivant à travers la Phrygie pour opérer sa jonction avec lui dans la plaine. Depuis la Carie jusqu'à Aspendus, Alexandre ne trouva point d'obstacles; car il reconnaissait tous les droits et toutes les libertés des habitans de ces pays de montagnes, et même il donna des secours efficaces aux Lyciens contre les barbares Pisidiens. La Lycie était la province la plus heureuse de tout l'empire; elle formait une ligue de vingt-trois villes, sur lesquelles il y en avait six, Xanthus, Patara, Pinara, Olympum, Myra et Tlon qui chacune envoyait à la diète provinciale trois députés; les villes moyennes en avaient deux, et les petites un seul. L'impôt s'établissait d'après la même proportion. L'assemblée des députés nommait le *lyciarque*, le tribunal supérieur et le conseil de la ligue; elle décidait de la paix et de la guerre : chaque ville, du reste, se gouvernait librement elle-même. Les Lyciens s'adonnaient surtout à la construction des vaisseaux et au commerce; mais leurs voisins, jusqu'à la côte de Cilicie, faisaient métier de la piraterie. Alexandre se contenta de recevoir l'hommage de cette confédération, lui laissant sa constitution,

qui fut tout aussi impuissante pour la préserver de l'oppression de ses financiers, qu'elle l'avait été contre Mausole et ses préposés. Les anciens ont rangé la marche d'Alexandre, depuis Phasélis, sur la frontière de Lycie, jusqu'en Pamphilie, parmi ses plus audacieuses expéditions : à en juger par le récit de Strabon, il nous semble que son impatience l'engagea dans des périls inutiles.[1]

De la Pamphilie il fraya une route à travers la Milyade, vers la vallée du Méandre. Cette entreprise, qui avait pour but la réunion des mers, atteste à la fois le grand caractère d'Alexandre et l'état des connaissances qui distinguaient les Grecs de son temps. Pour faire passer sa route entre la vallée du Méandre et la côte de Pamphilie, il rasa une portion de la ville de Termessus, qui occupait ces défilés; ce fut aussi une occasion de punir cette ville de l'opiniâtre résistance qu'elle lui avait opposée. Des monts de la Pisidie il se dirigea obliquement vers le pied de la chaîne qui sépare le Pont, la Bithynie et le

---

1 M. de Sainte-Croix a rapporté le passage de Strabon; nous nous dispenserons de le citer. Voici ce que dit Strabon sur le chemin d'Alexandre à travers le pays des féroces Pisidiens : « Phasélis, qui a trois ports, est une ville importante. Elle « est dominée par le mont Solyme et par Termessus, ville « pisidienne, qui est précisément dans le défilé qui, à l'op- « posite, aboutit à la plaine de Milyas. C'est pourquoi il dé- « truisit cette ville quand il voulut faire passer une route dans « ce défilé. »

pays des Paphlagoniens du reste de l'Asie mineure. Les montagnards de la partie septentrionale ne s'étaient jamais soumis aux Perses : Alexandre ne pénétra pas dans leur pays; il chargea Callas, qui gouvernait la Phrygie, de s'entendre avec eux, puis il vint à Gordium opérer sa jonction avec Parménion et avec les renforts qu'on lui envoyait de la Macédoine et de la Grèce[1]. De là il marcha droit au Sud, traversant une partie de la Cappadoce et se rendant en Cilicie, où il espérait rencontrer l'armée nouvellement levée par Darius; mais il ne s'arrêta point en Cappadoce et se contenta d'en avoir soumis ce qui touchait son armée, c'est-à-dire ce qui est au sud-ouest du fleuve Halys. Son gouverneur ne soumit pas davantage la partie qui est au nord-est; ce succès était réservé à Eumène.

Le premier projet des Perses avait été de défendre la Cilicie et Tarsus, sa capitale; Darius s'approchait avec le gros de l'armée; mais la lâcheté des troupes qui devaient repousser l'ennemi des *portes de Cilicie*, seul défilé par lequel on puisse y pé-

1 Arrien, liv. I, pag. 29. Les Macédoniens nouvellement mariés, qu'il avait laissés en Macédoine pour l'hiver, vinrent le trouver à Gordium, et avec eux d'autres troupes, que conduisaient Seleucus, le fils de Ptolomée, et Méléagre, fils de Néoptolème; enfin Cœnus, fils de Polémocrate. Il y avait trois mille fantassins, trois cents cavaliers, et cent cinquante Élidiens commandés par Alcias d'Élide.

nétrer, le contraignit bientôt à abandonner ce plan. Elles s'enfuirent sans attendre Alexandre. A peine il était rétabli d'une maladie qui le surprit à Tarsus, qu'il envoya Parménion, pour occuper les passages de la Syrie. Quant à lui, il commença par prendre Anchialus et Soli; et, jetant l'effroi dans l'esprit des montagnards voisins, il s'arrêta plusieurs jours à célébrer des jeux dans cette dernière ville, ce qui ne l'empêcha pas d'arriver à temps pour profiter de l'indécision des Perses. Ceux-ci ne savaient encore s'ils l'iraient chercher en Cilicie, ou s'ils l'attendraient dans la plaine au-delà des montagnes. Ce fut dans les défilés mêmes, auprès d'Issus, que les Macédoniens rencontrèrent leur immense armée; mais elle n'avait d'exercé et d'équipé régulièrement que la cavalerie et les soldats grecs.[1] La victoire d'Alexandre fut tellement complète [2],

1 Que la description qu'on lit dans Quinte-Curce, liv. III, chap. 3, soit réellement historique ou qu'elle ne le soit pas, elle est fort propre à donner une idée de l'armée de Darius.

2 Novembre 333. Folard et Guischard ont expliqué cette bataille sous le rapport de la tactique et de la stratégie. Ce qui était d'autant moins aisé, qu'Arrien, tout tacticien qu'il est, ne nous donne qu'un rapport assez défectueux, et que les autres auteurs ne sont d'aucun secours. Voyez aussi l'Examen critique des historiens d'Alexandre, pag. 249-259. Le temps où la bataille fut donnée, a été fixé d'après le cycle de Méton; le mois de Maimactérion y répond à notre mois de Novembre.

qu'il put envoyer Parménion à Damas pour y enlever le trésor de l'armée et ses bagages, sans qu'il fût fait aucune tentative de le surprendre ou même d'empêcher la prise d'une des capitales de l'empire. On serait porté à croire que les provinces préféraient l'administration d'un roi qui promettait de leur rendre, à toutes, leurs droits et leur liberté, et qu'elles étaient fatiguées de l'opression dans laquelle les tenaient les satrapes. Ce n'est que dans la haute Asie que les habitans se mettent en devoir de résister à Alexandre : ce qui prouve néanmoins que le combat n'eût été ni impossible ni même inutile, c'est la retraite que firent les troupes mercenaires grecques depuis le champ de bataille d'Issus [1]; c'est encore la longue et opiniâtre défense que sut faire la ville de Tyr.

La bataille d'Issus fut livrée à propos; car les successeurs de Memnon venaient de se lier avec les Spartiates, qui, de concert avec les Athéniens, envoyèrent à Darius des ambassadeurs, parmi lesquels

1 On porte à 30,000 le nombre des mercenaires grecs, et l'armée entière à 600,000 hommes. Il en périt, dit-on, plus du sixième; Diod., liv. XVII, ch. 34. Cela n'a rien d'étonnant, si l'on réfléchit à la disposition du champ de bataille. Dix mille hommes parmi les auxiliaires avaient appartenu à l'armée de Memnon; on les avait amenés de Lesbos sur la côte de Phénicie. Il y eut en tout 12,000 mercenaires, qui se retirèrent en bon ordre de bataille; mais ils furent coupés du gros de l'armée. Puis sous le commandement d'Amyntas, de

était un fils d'Iphicrate. Cette légation tomba au pouvoir du vainqueur, qui la traita avec la même douceur que la famille du malheureux roi de Perse qui fut prise après la bataille. Alexandre refusa d'entendre à aucune proposition de paix, annonçant hautement qu'il ne s'agissait de rien moins que de la conquête de l'empire. Toutes les villes de Phénicie et tous les petits états qui obéissaient à la Perse, ayant fait leur soumission et rappelé leurs bâtimens, la guerre finit sur la mer Égée. Le siége de Tyr durait encore, que déjà Cypre se rendit à Alexandre et lui prêta ses vaisseaux comme l'avaient fait les villes de Phénicie. On ne peut que s'étonner de l'obstination avec laquelle Tyr refusa de recevoir le roi de Macédoine dans ses murs, en demandant toujours qu'il reconnût sa neutralité; on voit partout ce prince gouverner les habitans des pays conquis avec une grande douceur, rendre même aux Grecs leurs démocraties et rétablir la liberté populaire jusque dans Soli, en Cilicie, où cependant l'on s'était

---

Thymœthe fils de Memnon, d'Aristomène de Phères, et de l'Arcadien Bianor, ils s'emparèrent à Tripoli des vaisseaux sur lesquels ils étaient venus de Lesbos; mais ils se séparèrent sur mer. Agis, roi de Lacédémone, en prit huit mille à son service : ils coururent avec lui chercher des aventures en Crète. Les quatre mille autres suivirent Amyntas en Égypte : déjà il était maître de Memphis, lorsque ses gens, qui s'abandonnèrent à une trop grande sécurité, furent surpris par le sous-satrape Magace.

conduit envers lui avec une rare ingratitude. Il faut que la république de Tyr ait eu des raisons encore plus graves que celles indiquées par Diodore[1]. Peut-être ses relations de commerce avec l'intérieur, avec le golfe persique et avec l'Arménie l'attachaient-elles plus fortement à l'empire. Quoi qu'il en soit, Alexandre ne voulut pas laisser sur ses derrières une ville aussi importante; il entreprit ce que les rois d'Assyrie et Nabucodonosor avaient tenté en vain, et la science des Grecs fit réussir son projet. On reconnut que l'intervalle de quatre stades qui séparait l'île du continent était déjà chargé de *sables*, et l'on pensa que l'art pourrait achever ce que la nature avait commencé[2]. Alexandre mit lui-même la main à l'œuvre; l'armée travailla toute entière, et fut aidée par une foule d'habitans que l'on avait

---

1 Diod. de Sicile, liv XVII, ch. 40. — Les Tyriens soutinrent courageusement le siége, tant pour rendre service à Darius, en lui restant fidèlement attachés, que parce qu'ils espéraient de riches présens en retenant Alexandre dans un siége dangereux et long qui donnerait à Darius le temps de se préparer à la guerre; d'un autre côté ils comptaient sur la forte position de leur île, sur leurs moyens de défense, enfin sur leurs colons, les Carthaginois.

2 M. de Sainte-Croix a fait des recherches critiques fort exactes sur le siége de Tyr, mais nous différons d'opinions sur quelques points; et surtout nous interprétons différemment les passages des pères de l'Église, dont il se prévaut. Ces pères n'avaient pas, sur le siége de Tyr par les Assyriens et les Baby-

ıssemblés. A leur grande surprise, les Tyriens virent aître une digue, et il devint possible de les attaquer u côté du rivage, tandis que, réunis aux Grecs, s vaisseaux phéniciens et la flotte de Cypre leur rmaient l'accès de la mer. Les Tyriens ont d'autant lus de droits à notre admiration, qu'il y avait moins l'espoir de succès dans leur résistance : pendant sept ıois ils arrêtèrent toute l'armée macédonienne, ivalisant d'héroïsme et d'habileté avec les assaillans. Iais pendant ces sept mois l'indigne souverain de e vaste empire ne sut ni rassembler une armée, i entreprendre de délivrer Tyr. Diodore raconte s moindres circonstances de ce siége, il paraît voir copié Clitarque mot à mot. On peut s'en apporter à lui, quand il dit qu'Alexandre même commençait à désespérer de jamais prendre la place,

---

oniens, d'autres sources que nous. Ce qu'ils disent de la digue ssyrio-babylonienne, n'est que l'expression de leurs connaissances de l'état des lieux au temps où ils vivaient. Mais on ɩeut juger de l'encombrement des sables à cette époque par ette autre circonstance, que plus tard les croisés ne purent amais tenir ouvert un fossé dont ils avaient coupé l'isthme ormé par la jetée d'Alexandre. Il suffira de rapporter les paroles d'Arrien pour démontrer le néant de la digue assyrienne, et la vérité de nos idées à cet égard. Il dit, liv. II, chap. 18 : *Εστι δὲ πορθμὸς τεναγώδης τὸ χωρίον, καὶ τὰ μὲν πρὸς τῇ ἠπείρῳ τῆς θαλάσσης βραχέα καὶ πηλώδη αὐτοῦ· τὰ δὲ πρὸς αὐτῇ τῇ πόλει, ἵνα τὸ βαθύτατον τοῦ διάπλου, τριῶν μάλιστα ὀργυιῶν τὸ βάθος.*

et que tout le conseil de guerre voulait qu'on abandonnât l'entreprise pour marcher en Égypte. Le seul Amyntas, fils d'Andromène, pensait avec Alexandre qu'il fallait tenter un dernier assaut, et ce fut cet assaut qui réussit[1]. A l'exception de vingt-deux mille hommes nécessaires à la défense, toute la population de Tyr s'était enfuie par le secours des Carthaginois. Arrien prétend que huit mille Tyriens perdirent la vie, que trente mille furent vendus, et que les Sidoniens en sauvèrent quinze mille : mais le récit de Diodore nous paraît plus vraisemblable ; car il explique comment il arriva que, peu de temps après, Tyr put redevenir aussi florissante qu'elle l'était auparavant. La Judée, ainsi que cela résulte de ce que dit Arrien, s'était soumise pendant le siége, et dans une de ses expéditions, Alexandre lui-même était allé occuper l'Antiliban et ses défilés : il marcha donc droit vers l'Égypte. Bétis, qui commandait à Gaza, ne crut pas devoir livrer sa place avec la même légèreté que les autres officiers persans : il s'y défendit deux mois[2]. Le sous-gouverneur, à la vérité, ne profita guère du temps que lui laissait cette résistance ; mais il faut se rappeler qu'il n'avait

---

1 Juin 332.

2 Après la conquête qu'en fit Alexandre, la population fut renouvelée, les anciens habitans ayant péri victimes de leur valeur. Gaza demeura une place importante. M. de Sainte-Croix, pag. 285, rectifie une erreur de Strabon à cet égard.

que peu de Perses sous ses ordres, les troupes stationnées ordinairement dans ce pays ayant combattu à Issus sous la conduite du satrape. Les Égyptiens d'ailleurs étaient fort mécontens de la dernière expédition qu'avait faite chez eux le roi Ochus avec son favori Bagoas, et quant aux mercenaires grecs, on s'y fiait peu depuis la tentative d'Amyntas pour s'emparer de l'Égypte. Aussi le sous-satrape Mazarès n'essaya pas même de combattre Alexandre; il le reçut amicalement, lorsqu'à la fin de l'année[1] il vint en Égypte, où il s'était fait précéder de sa flotte. Le roi ne voulait pas perdre un instant; il fallait bien que la haute Égypte suivît le sort de la basse, et il suffisait de la possession de Siwah, alors appelé Ammonium, pour être maître de tout le commerce des régions supérieures. Alexandre n'alla donc que jusqu'à Memphis; de là il redescendit le Nil jusqu'à la mer, où il choisit un terrain convenable à la fondation d'une capitale de ce pays, qui désormais devait avoir, avec le reste du monde, des relations plus suivies : lui-même il posa les premières fondations de cette ville, qui est le plus sûr monument de sa gloire, de cette ville si imposante dans l'histoire de la civilisation humaine, de cette ville, enfin, qui a opéré la réunion de la philosophie de l'Égypte et de celle de la Grèce, qu'on voit toutes deux dominer la littérature de l'époque suivante.

---

1 332.

Alexandre partit des environs du lac Mœris avec des troupes choisies, et marchant par Parætonium le long du rivage, il pénétra dans le désert jusqu'au temple célèbre, autour duquel s'était formé un état qui était indépendant de l'Égypte. Cette expédition n'a rien d'étonnant, quand on songe à l'importance que ce roi mettait aux présages, aux oracles, aux prodiges ; il s'en servait admirablement pour agir sur les esprits d'un peuple superstitieux. Il faut se rappeler aussi que l'Oasis du désert avait, au milieu des sables, une prépondérance politique bien autrement grande que son étendue ne le comportait par elle-même [1]. Les anciens généraux de Philippe sourirent d'abord de l'usage qu'il fit de l'oracle de Jupiter Ammon, c'est ainsi que les Grecs appelaient l'*Ammon-rè;* mais bientôt leur mécontentement éclata plus sérieusement, quand ils virent que leur roi voulait s'en appuyer pour introduire à sa cour le cérémoniel persan. Il avait eu soin de se faire déclarer demi-dieu, et bien que déjà ce même oracle eût dit de Lycurgue qu'on ne savait s'il convenait de l'appeler homme ou dieu, les Macédoniens en voulurent à leur roi d'une chose que, dans la suite,

---

1 Voyez la géographie de Ritter, 2.ᵉ édit., pag. 880-884, et pag. 1010. Il y est question de l'ancien état des Oasis, et surtout de ce que l'on sait de l'expédition d'Alexandre. Voyez aussi ce que nous avons dit dans notre section de l'histoire d'Égypte, et notamment en ce qui concerne Siwah.

ils supportèrent avec la plus grande patience de la part des derniers des Ptolémées. Les prêtres égyptiens ne manquèrent jamais de faire des dieux de tous les rois grecs et des membres de leurs familles; c'est pourquoi l'épithète de *dieu* est toujours à côté de leurs noms sur les monumens. De retour de l'oracle, Alexandre se rendit à Memphis par le chemin le plus court. Il sut, avec une rare sagacité, prendre les dispositions les plus convenables à la fois aux intérêts de sa puissance, aux Égyptiens et aux Grecs établis dans leur pays. Toutefois il ne fut pas très-heureux dans le choix qu'il fit de Cléomène pour l'administrer. Arrien dit expressément que les Romains, sachant combien l'Égypte se pouvait facilement défendre contre les ennemis de l'extérieur, suivirent l'exemple d'Alexandre, prirent part à l'administration de la justice, de la guerre et des finances, laissèrent aux indigènes des droits très-importans, et n'établirent point de sénateur romain pour gouverneur [1]. Le roi de Macédoine donna aux Égyptiens des *nomarques* ou préfets des nomes, choisis dans leur propre nation; il employa les Grecs dans l'administration des finances et partagea la puissance militaire entre deux Macé-

---

1 M. de Sainte-Croix est injuste envers Arrien, qui ne veut point dire que les Romains avaient pris les *mêmes* dispositions qu'Alexandre, mais seulement qu'une sollicitude semblable amena des dispositions semblables.

doniens[1]. Alexandre reçut en Égypte de nouveaux renforts ; il ne pouvait plus en manquer, ayant désormais assez d'argent pour satisfaire la cupidité des mercenaires grecs. Enfin il précipita sa marche vers le roi de Perse, qui avait réuni dans l'intérieur de son empire toutes les forces dont il pouvait disposer.

Pour bien comprendre le récit de l'expédition d'Alexandre, il faut choisir pour terme de comparaison les exploits de Fernand Cortès ou de Pizarre contre le Mexique et le Pérou, ou bien la guerre

---

1 Arrien, liv. III, ch. 5. Voici comme il arrangea les affaires d'Égypte : il nomma deux Égyptiens pour nomarques de toute la contrée qu'il leur assigna ; ce furent Pétisis et Doloaspis. Pétisis ayant refusé d'exercer sa charge, Doloaspis gouverna tout le pays à lui seul. Il donna aux diverses garnisons des chefs tirés de sa garde : à Memphis ce fut Pantaléon de Pydna ; à Pélouse, Polémon de Pella, fils de Mégaclès. Il mit l'Étolien Lycidas à la tête des mercenaires, et chargea Eugnoste, fils de Xénophon, du soin de l'administration militaire de ce corps. Il fit inspecteurs (ἐπισκόπους) Eschyle et Éphippus, fils de Chalcideus. La Lybie, voisine de l'Égypte, fut donnée à Apollonius, fils de Charinus ; le pays de l'est jusqu'au golfe arabique, et celui d'Héroopolis, furent confiés à Cléomène de Naucrate. Alexandre lui recommanda de laisser en place les chefs des divers nomes, et de maintenir l'impôt sur l'ancien pied..... Les chefs des troupes restées en Égypte furent Peucestes, fils de Macartatus, et Balacros, fils d'Amyntas : Polémon, fils de Théramène, fut désigné pour commander les vaisseaux.

:s Anglais dans l'Inde. On y voit aussi d'innom-
ables masses de peuples sans force morale, sans
nnaissances militaires, et ces masses fuient de
ême devant un petit nombre de guerriers exercés
vaillans, quoiqu'elles aient à défendre contre
ıx le sol natal. En l'absence absolue d'auteurs
ontemporains, il est difficile de savoir quels
aient les combinaisons des Perses; mais l'exécu-
on en fut aussi mauvaise que possible. Mazæus
t envoyé pour empêcher les Macédoniens de
sser l'Euphrate, et quoique le pont de Thap-
que fût rompu, il prend la fuite sans même
sayer d'arrêter l'ennemi. Un autre chef devait
sputer le passage du Tigre; néanmoins, pendant
l'Alexandre exécute un trajet fort dangereux dans
n lieu où il eût été aisé de lui résister, le général
ersan s'amuse à ravager les environs du fleuve,
n d'ôter à l'ennemi les moyens de subsister.
rius espérait, mais en vain, attirer son adver-
re dans le désert, où, plus tard, périrent Cras-
s et son armée. Alexandre marcha à travers le
ys appelé aujourd'hui Diarbekr, et dans le voi-
nage du grand Zeb, au pied des monts armé-
ens et curdiens, il rencontra Darius, qui lui-
ême lui présenta la bataille qu'il désirait si ar-
mment. On rapporte qu'en ce lieu, c'est-à-dire
rès de Gangaméla et d'Arbèle, Darius opposa un
illion d'hommes à une armée qui n'avait tout

au plus que cinquante mille combattans[1]. Malgré cette immense différence de nombre, Alexandre comptait tellement sur la victoire, qu'il s'endormit d'un sommeil fort paisible peu avant d'engager l'action. Il rejeta même la proposition de surprendre l'ennemi par une attaque rapide et impétueuse, proposition que venait de lui faire son meilleur général. Le roi craignait de perdre par là l'honneur de la journée[2]. Si l'énumération de l'armée persane, telle que nous la lisons dans les auteurs, est vraie,

1 Octobre 331.

2 Plutarque (Alexandre, chap. 31) juge fort sainement la chose. Quinte-Curce, guidé, soit par Clitarque, soit par Callisthène, ne laisse jamais passer ces sortes des traits qui se présentent en foule dans la vie d'Alexandre, ou que les écrivains y ont adaptés. Cet auteur fait répondre Alexandre, qui dit à Parménion et à Polysperchon, liv. IV, ch. 13 : *Latrunculorum et furum ista solertia est, quam præcipitis mihi; quippe illorum votum unicum est fallere. Meæ vero gloriæ semper aut absentiam Darii, aut angustias locorum, aut furtum noctis obstare non patiar; palam luce aggredi certum est. Malo me fortunæ pœniteat, quam victoriæ pudeat. Ad hæc illud quoque accedit, etc.*

Les Perses, dans leurs histoires d'Alexandre, suivaient aussi Clitarque et Callisthène : dans leurs traditions ce prince est toujours noble et grand. Malcolm, *History of Persia*, p. 245. *The Scander of the Persian page is a model of every virtue and of every great quality that can elevate a human being above his species while his power and magnificence are always represented as beyond example in the world.*

Alexandre avait de justes raisons de compter sur le succès. Il n'y avait aucun mouvement régulier, aucune exécution d'ordres à espérer d'un ramas de peuples divers, et c'est de là cependant que tout dépend à la guerre. La bataille fut gagnée, l'armée des Perses fut dispersée, et Darius s'enfuit dans les provinces septentrionales, tandis qu'Alexandre se hâta d'aller prendre possession du midi de son empire. Babylone reçut, avec des démonstrations de joie, le vainqueur, qui promettait de lui rendre son ancienne splendeur et son ancien culte [1]. Pendant qu'il y était, Suze ouvrit ses portes à Philoxène : un trésor de plus de deux cents millions et tous les objets précieux de la couronne tombèrent au pouvoir des Macédoniens avec la dernière de ces villes.

Mais dans le temps même où il pénétrait ainsi dans l'intérieur de la Perse, les Lacédémoniens, qui avaient à leur tête un roi entreprenant, lui suscitaient en Grèce une guerre fort dangereuse : il eut, avec une habileté dont son père même se se-

1 Arrien, liv. III, ch. 16. Arrivé à Babylone, Alexandre invita les Babyloniens à rebâtir les temples renversés par Xerxès, et principalement celui de Bélus, dieu qu'ils révèrent par-dessus tous les autres. Il s'entretint aussi avec les Chaldéens, et fit tout ce qu'ils lui dirent de faire en matière de cérémonies religieuses. . . . . Il sacrifia au dieu Bélus, selon leurs instructions.

rait fait gloire, gagner pour lui les Athéniens et les tenir éloignés de Sparte, et par là il prévint l'incendie qui menaçait de tout dévorer. Après la bataille du Granique, le roi avait donné aux Athéniens une partie du butin pour orner leurs temples; après celle d'Issus il avait renvoyé, et même avec distinction, l'ambassadeur qu'ils dépêchaient à Darius, tandis qu'il avait retenu près de lui celui de Lacédémone. A son retour d'Égypte, il avait reçu dans Tyr Diophante et Achille, venus sur le *Paralus*, vaisseau de l'état, et leur avait rendu les prisonniers athéniens faits au passage du *Granique*; enfin, à la prise de Suze, il eut soin de restituer à la cité les statues d'Harmodius et d'Aristogiton, que Xerxès avait autrefois emportées, et qui désormais restèrent debout jusqu'au temps d'Arrien, où on les voyait encore à Athènes. Alexandre réussit parfaitement à atteindre le but qu'il se proposait; Démosthènes lui-même, à ce qu'il paraît par un discours de Dinarque, n'excita point ses compatriotes à se joindre à l'entreprise d'Agis. Ce roi, après les avoir employés en Crète, ramena en Grèce les huit mille mercenaires échappés de la bataille d'Issus : il appela tout le Péloponèse aux armes. Dans le même temps un des aventuriers qui faisaient métier de la guerre, mais dont le nom est rapporté diversement, excitait la Thrace à la révolte contre la Macédoine, et y formait une armée

assez considérable. Antipater ne craignait point ces ennemis : c'était l'un des deux anciens généraux envers lesquels Alexandre n'osa jamais se dispenser de la formule du salut, quand l'orgueil de la victoire la lui fit supprimer dans toutes ses lettres. Agis avait vingt-deux mille hommes, parmi lesquels se trouvaient deux mille cavaliers; tous les états aristocratiques s'étaient réunis à lui, parce qu'ils étaient mécontens de la forme de gouvernement introduite sous la protection de la Macédoine : avec l'apparence de la démocratie, le pouvoir appartenait à des particuliers dévoués à cette puissance [1]. On se disposa donc à contraindre les autres états à entrer dans la ligue. Déjà l'armée confédérée était occupée au siége de Mégalopolis [2], lorsqu'Antipater, après avoir autant que possible apaisé la Thrace, accourut avec quarante mille hommes dans le Péloponèse. De part et d'autre on désirait livrer promptement une bataille décisive; elle eut lieu immédiatement après l'arrivée du général macédonien, non loin de Mégalopolis, et la victoire fut sanglante : Anti-

1 Dinarque, *in Demosth.*, pag. 156, édition de Bekker, a aussi conservé Αἰγὸς dans le texte, quoiqu'il ait mis en note Ἄγιδος qui est la conjecture de Wesseling.

2 On ne sait pas plus ce qu'on doit faire du *corragon* dans le discours d'Eschine contre Ctésiphon, que ce que l'on doit entendre par l'*aigos* de Dinarque.

pater la paya plus cher que ne coûtaient à Alexandre ses succès d'Asie. Agis lui-même tomba dans l'action; mais Antipater craignant la jalousie d'Alexandre et les mouvemens des Thraces, ne pouvant d'ailleurs retenir long-temps une armée rassemblée avec peine[1], se contenta d'obliger les Spartiates à envoyer à Alexandre une humble députation pour faire leur soumission.

Ce roi voulait accomplir l'anéantissement de la dynastie persane; il allait successivement occuper toutes les capitales et toutes les résidences royales, en annonçant à tout l'Orient la conquête de la monarchie, qu'il ne présentait que comme un changement de dynastie. Il marcha donc de Babylone vers Suze, et de là pénétra au loin dans l'intérieur de l'empire jusqu'aux anciennes capitales, ayant soin surtout d'aller à la ville sacrée, dont la vaste enceinte est voisine de Persépolis. Pendant toutes ces marches il n'éprouva de résistance que dans les montagnes qui sont entre cette ville et Suze; encore ne fut-elle pas bien forte. Il ne fallut que trente jours pour accomplir ce voyage, pendant lequel il s'empara de trésors immenses. Au commencement de l'année suivante, il quitta Persépolis pour Ecbatane, où les rois faisaient leur résidence d'été.

---

1 Eschine, l. cit. : ὁ δὲ Ἀντίπατρος πολὺν χρόνον συνῆγε τὸ στρατόπεδον.

Il était resté quatre mois tant à Persépolis qu'à Pasagardes [1], où il avait organisé la nouvelle administration de l'empire.

La route que suivit Alexandre, traverse l'ancienne Paratecène (c'est aujourd'hui la partie septentrionale de Fars et le pays d'Irack) jusqu'aux montagnes d'Elwend, qui sont une branche de la chaîne de Louristan, près de laquelle se trouve Hamadan, ville qui a succédé à Ecbatane. De là sorte il a dû passer à l'endroit où est Ispahan et si l'on en excepte les montagnes voisines de cette ville, il tra-

---

1 Diodore rapporte aussi l'histoire de la courtisane Thaïs, qui aurait déterminé le roi à brûler le palais de Persépolis. Plutarque dit la même chose; mais au chap. 38 il ajoute que tous les témoignagnes s'accordent à reconnaître qu'il se répentit et fit de suite éteindre le feu. L'édifice étant en grande partie composé de pierres et de quartiers de roc, on ne voit pas comment le feu aurait pu l'endommager. Mitford prétend aussi que le palais fut consumé : la tradition persane le disait de même; mais nous n'y attachons pas plus d'importance qu'à un conte des mille et une nuit. Malcolm, *History of Persia, vol. I, pag.* 253. *Persian authors ascribe this palace to Jemsheed and they name it his throne or Tukht. They add that Homaï, the daughter of Ardisheer, greatly improved this royal mansion, which she made her constant residence, and that it was destroyed by Alexander. The city of Istakhr, near which it stood, long survivet the destruction of the throne of Jemsheed*, etc. Arrien, liv. III, ch. 17, fait brûler la citadelle de Persépolis par Alexandre, mais il ne mêle point Thaïs à cette affaire. Voyez Sainte-Croix, pag. 311.

versait un pays de plaines. Ce chemin est évalué à trente jours de marche, Alexandre le parcourut en douze jours; car il espérait rencontrer encore à Ecbatane le malheureux Darius, qui était abandonné de ses propres parens. On avait faussement rapporté à Alexandre que les Cadusiens et les Scythes venaient de lui envoyer du secours, et qu'il se disposait à présenter la bataille; mais le roi trouva Ecbatane abandonnée; Darius s'était enfui dans ses provinces du nord par le défilé que l'on nommait les *portes caspiennes*, défilé que les montagnes de la province de Mazendéran ouvrent au sud de la ville de Firuzkuh et du sommet du Dinavend. Après avoir pris les dispositions nécessaires pour l'administration et l'armée, Alexandre se mit à sa poursuite. Cette fois encore les Perses négligèrent les défilés les plus aisés à garder; ils ne cherchèrent pas même à défendre les montagnes de Dschordschan ou Asterabad. Parvenu aux vastes plaines qui sont au-delà des montagnes de Chorasan ou de la chaîne de Damavend, le roi de Macédoine apprit que l'infortuné Darius était traité en prisonnier par ses propres serviteurs. En vain Nabarzane, Bessus et Brazas (c'est ainsi que les Grecs appellent ceux qui s'étaient emparés de sa personne) essayèrent de se soustraire par la fuite à la poursuite du vainqueur. Laissant derrière lui tout ce qui ne marchait pas assez rapidement, il fit, selon Plutarque, plus de

deux cents lieues en onze jours [1]. Désespérant enfin de pouvoir entraîner plus loin leur roi, les traîtres le blessèrent mortellement, et Alexandre ne l'atteignit que quelques instans avant ou quelques instans après qu'il eut rendu le dernier soupir. [2]

Dès-lors, et d'après les idées qui gouvernent encore l'Orient, le conquérant fut roi légitime; aussi le vit-on revêtu, dans les occasions solennelles, d'une partie des ornemens royaux; il se déclara le protecteur de la famille de Darius, à laquelle il s'unit par le mariage; enfin il se fit le vengeur du meurtre commis sur sa personne. Bessus était satrape de la Bactriane, qui est aujourd'hui le pays de Balkh, sur le côté méridional de l'Oxus ou Amu. La Sogdiane, qui est de nos jours le pays de Bokhara, était au-delà du fleuve. Il était difficile de conquérir ce pays, couvert de montagnes et de forteresses imprenables; ses habitans belliqueux pouvaient appeler à leur secours les hordes voisines, toujours prêtes au combat. Il fallait, pour compléter la victoire d'Alexandre, qu'il poursuivît Bessus; rien ne l'arrêta : il occupa l'Hyrcanie et le pays des Parthes où sont les Dahes; c'est la

---

1 L'impossibilité du fait a donné beaucoup de peine aux interprètes. Sainte-Croix, pag. 318-324, a fait de grands efforts pour rectifier ces indications.

2 Juillet 330.

contrée qui de la mer Caspienne s'étend jusqu'à l'Ochus, ou fleuve Tedzem, dans le territoire des Turcomans; puis il prit la Margiane sur le fleuve Moorghaab, pays qui est au nord du désert de Chorasan, et qui pénètre dans les montagnes en s'étendant à l'Est jusque vers Hérat. De là il se dirigea au Sud jusqu'au lac de Zerrah, c'était l'ancien pays des Dranges et des Agriaspes. Pendant cette expédition, il apprit que Bessus avait pris le nom d'Artaxerxe, et s'était fait reconnaître roi en Bactriane, en attendant qu'il recût les troupes auxiliaires du désert. Alexandre était alors dans le désert de Seistan, il se dirigea donc à l'Ouest pour marcher vers les montagnes de l'Inde, et se tourna brusquement au Nord vers la Bactriane.

Au moment où il voulut faire remonter à son armée le fleuve Helmund ou Heirmund (l'Étymandre des anciens), elle se livra à de violens murmures; non-seulement les Grecs se plaignaient de l'ambition d'Alexandre, qui les entraînait à sa suite, sans leur laisser aucun repos, mais sa politique et son système de gouvernement ne leur déplaisaient pas moins. Ils voulaient tous les avantages pour eux seuls. Alexandre, au contraire, agissait plutôt en roi qu'en conquérant, et s'il nommait quelques Macédoniens au commandement militaire et à l'administration des finances, il choisissait tout autant de gouverneurs et d'employés civils

parmi les Perses. Parménion, l'un des plus anciens généraux de Philippe et qui jouissait d'une considération égale à celle d'Antipater, s'était depuis long-temps brouillé avec Alexandre : il ne s'était pas entièrement acquitté de son devoir à la bataille d'Arbèle ; enfin, on l'avait laissé en Médie. Son fils, Philotas, homme d'un orgueil insupportable, s'en trouva vivement blessé ; il ne faisait que le vanter ; il ne parlait que de lui-même, affectant de mépriser Alexandre. On lui reprocha bientôt une conspiration, sur laquelle le roi ordonna d'informer. Traduit devant ses pairs, Philotas fut déclaré coupable par eux : la défense lui fut permise, on suivit les formes, l'arrêt fut exécuté publiquement. Quels que soient donc les doutes que l'on puisse conserver sur sa faute, il fut convaincu par des témoignages et selon les règles ordinaires ; et, s'il y eut injustice dans le résultat, il n'en faut accuser que les Macédoniens qui prononcèrent la condamnation. Il en est autrement de ce qui concerne Parménion, qu'Alexandre enveloppa dans cette affaire, et, qu'à la manière de l'Orient, il fit tuer par des assassins, absolument comme l'empereur turc en agirait envers un de ses pachas. Ce meurtre fait époque, il marque un changement total de conduite : ces exécutions sanglantes n'étaient pas sans rapport avec le mécontentement des Macédoniens. Peu auparavant, Alexandre avait levé

trente mille Perses dans les provinces du nord pour les exercer à la tactique et les incorporer à son armée. Lui-même écrit à Antipater combien il a eu de peine à déterminer ses troupes à le suivre plus loin ; Amyntas, Polémon, Attale et Simmias devinrent suspects à l'occasion du procès de Philotas ; enfin, le vieil Antipater lui-même, quand il en fut informé, se ligua secrètement avec les Étoliens, pour pouvoir, en cas de besoin, opposer la force à la force. [1]

§. 1.er

Alexandre depuis qu'il fut roi de Perse jusqu'à sa mort.

A partir du moment où le roi jugea que les préventions des Macédoniens étaient invincibles,

1 Première année de la 112.e olympiade, 329 avant J. C. Les indications des auteurs sont trop vagues pour que l'on puisse fixer chronologiquement les événemens des années 330-327, pendant lesquelles Alexandre parcourut les contrées qui s'étendent de la mer Caspienne au pays de Bélur et des montagnes du Chorasan jusqu'en Tartarie. Souvent on raconte comme se succédant immédiatement, des faits qui ne peuvent être arrivés qu'à plusieurs mois d'intervalle. Voyez, sur le mécontentement des Macédoniens, Diod., liv. XVII, ch. 74, et Plutarq. Alexand., chap. 47. Le récit le plus plausible de l'affaire de Philotas est celui de Diodore, liv. XVII, ch. 79, toute l'intrigue y est clairement développée.

on vit commencer l'influence de deux favoris : l'un était Éphestion, qui entrait dans ses vues sur la conduite à tenir envers les Perses ; l'autre, Cratère, qu'Alexandre employa plus particulièrement dans les affaires grecques et macédoniennes. Lors même que l'on ne saurait admettre qu'il se fît dans ses mœurs et dans ses idées un changement total, il faudra reconnaître qu'en perdant sa popularité, son caractère s'altéra. Quoiqu'il n'adoptât que pour l'apparence et momentanément des usages opposés à ses goûts, les Macédoniens lui reprochèrent l'introduction du cérémonial persan à sa cour, ainsi que le luxe efféminé du harem.[1]

---

1 Diodore, liv. XVII, chap. 77. — — « Il se mit à imiter « la pompe et le luxe des rois asiatiques. D'abord il créa des « espèces de chambellans (ῥαβδούχους Ἀσιαγενεῖς), puis il « reçut dans sa garde des hommes pris dans les familles con- « sidérées, parmi lesquels se trouvait aussi Oxyathrès, le frère « de Darius ; enfin il adopta le diadème, la robe blanche, « la ceinture et tout l'habillement des rois de Perse, à l'ex- « ception des pantalons et du vêtement de pourpre (κανδυς, « M. Schlosser paraît entendre par ce mot une sorte de tur- « ban). Il donna à sa suite des vêtemens garnis de pourpre, « et fit orner les chevaux à la mode de Perse. » Diodore parle ensuite des femmes, puis il dit : « Alexandre, à la vérité, « déploya rarement cette pompe, ordinairement il vivait selon « son ancienne coutume, de peur d'indisposer les Macédo- « niens. Il n'en fut pas moins l'objet de leur critique ; puis « il chercha à les apaiser par des présens. »

Ce qui les irrita le plus, fut l'institution de charges de cour confiées à des Perses. Le mécontentement de l'armée engagea le roi à diviser le commandement de sa garde entre Éphestion et Clitus; mais bientôt le premier obtint ce commandement pour lui seul. On vit ensuite arriver à la cour des flatteurs tels que le poète Agis et le philosophe Anaxarque; et ils furent écoutés avec faveur.

Peut-être les marches pénibles que l'armée faisait à travers les brûlantes régions de la Perse, contribuaient-elles beaucoup à son mécontentement. D'abord il la conduisit au sud du fleuve Helmund ou Heirmund (l'Étymandre) jusqu'aux monts Wuschuty ou Wamety, puis à l'Ouest, fort avant dans les montagnes de Dschisnah au pays des Afganes, qu'alors on appelait Arrachosie. De là il franchit des montagnes couvertes de neige pour aller droit à Candahar et à Gour vers Balkh [1]. Il laissa sept

---

1 Alexandrie dans l'Arrachosie; c'est le point le plus méridional qu'Alexandre ait atteint vers le Baludschistan : il y laissa Ménon avec 4000 Grecs. Il est difficile de déterminer où était ce lieu, mais il est incontestable qu'il se trouvait dans le pays de Sarawan, car il y a une ouverture dans la montagne, et le Lora s'écoule de la partie indienne de ce pays. A un degré plus vers le Sud que le Lora, le Sarawan est sur le côté persan de la chaîne; Kélat est sur le côté indien. Arrien dit, liv. III, chap. 28, en termes exprès, qu'Alexandre prit pied dans l'Inde. Voici ses expressions : ἐπῆλθε δὲ καὶ τῶν Ἰνδῶν τοὺς προσχώρους Ἀραχώτοις.

mille Macédoniens, tous invalides, à Candahar ou Alexandrie, près du Caucase indien; car il avait le projet de partir de là pour l'Inde; puis il courut à la recherche de Bessus. Nous empruntons à Malcolm, historien de Perse, qui a rempli des fonctions dans l'Inde et qui a beaucoup vu les pays occupés par Alexandre, l'indication des caractères généraux de ces pays.[1] A en juger par tout ce que rapportent les derniers voyageurs anglais sur la chaîne formidable des montagnes d'Hindukuh, elles rendent impraticable toute la région qui s'étend de Candahar sur Gour et jusqu'à Balkh. Les descriptions de Quinte-Curce et de Diodore n'ont donc

1 Malcolm, *Hist. of Persia*, vol. I, pag. 262. « Le Chorasan possède beaucoup de ruines, et Balkh, où fut longtemps le siége de l'empire, en a bien plus encore. Ces pays ont été visités fort peu jusqu'à présent, et cependant ils méritent l'attention des voyageurs. La principauté de Seistan, héréditaire dans la famille Rustun, est maintenant presque déserte; mais des restes de grandes villes sur les bords fertiles du Helmund en attestent assez l'ancienne splendeur. Les noms même des bourgades et des familles viennent fortifier la tradition, qui veut que cette contrée, abandonnée à quelques misérables tribus qui se nourrissent la plupart de rapines, ait été jadis la superbe résidence des princes et des héros. Les contrées de Mekran et de Béaloutdschistan, voisines de celles-là, offrent peu de vestiges desquels on puisse conclure qu'elles sont jamais sorties de l'état de tristesse et de stérilité auquel la nature semble les avoir condamnées. »

rien d'exagéré, dans ce qu'elles nous disent du passage de l'armée par le pays des Paropamisades, et les Macédoniens ont droit à toute notre admiration. Sans aucune carte, sans le secours des inventions modernes, ils firent, dans des régions encore plus élevées que nos Alpes, ce que les plus grands généraux de nos jours ont exécuté avec des moyens bien plus puissans. Bessus comptait que la difficulté des lieux, qu'il avait augmentée en éloignant tout moyen de subsistance, rebuterait les Macédoniens et les empêcherait de pénétrer dans sa province. Trompé dans son attente, il s'enfuit au-delà de l'Amu, où l'on voit aujourd'hui à l'Ouest Bochara, et à l'est le pays de Koukan, entouré de montagnes insurmontables; mais dès que Spitamène et Dataphe rne, qui étaient les plus puissans sur l'autre rive de l'Oxus, eurent appris qu'Alexandre avait passé ce fleuve (l'Amu) et qu'il entrait en Sogdiane, ils se saisirent de Bessus, offrant de le livrer au vainqueur. Si le but de Spitamène, en trahissant son ami, était d'empêcher le conquérant de s'avancer davantage, il fut déçu de cet espoir; car aussitôt après avoir puni Bessus [1], il marcha vers Samarcande, où il ne resta que le temps nécessaire à la remonte de sa cavalerie, afin de réparer dans ce pays, si riche en chevaux, les pertes considérables

---

1 328 au commencement de l'année.

le avait faites dans les montagnes. De Samar-
e (Maracanda) il vint au Sihun ou Sir, que
nciens nommaient Jaxartes : la beauté, la ferti-
lu pays, le déterminèrent à y établir une colonie;
bâtit une Alexandrie. Ceux qui savent de quelle
ortance furent, dans toutes les révolutions de
e, les villes sur le Sir, telles que Koukan,
dschend, Taschkend, Tunkat, reconnaîtront
le était l'étendue des conceptions d'Alexandre,
ombien il avait le coup d'œil juste, alors même
son amour de la gloire semblait l'entraîner trop
. Il resta toute une année[1] aux environs du Sir
e l'Amu, et il y demeura six mois encore de
née suivante, tant à cause des désordres que
umène, ligué avec les hordes belliqueuses du
rt, suscitait sur ses derrières vers Zariaspa,
uis appelé Bactra, qu'à raison de la facilité avec
elle on pouvait dans ces provinces se procurer
renseignemens sur l'Inde, et se livrer en même
os à l'administration de la Perse et des pays
ins de l'Euphrate et du Tigre. La possession de
ner Caspienne et l'établissement d'une route mi-
re sur Hérat et Nischapur, ouvrirent des com-
nications entre toutes les parties de la Perse.
candre jetait ainsi les bases d'une civilisation
velle, inconnue à l'Asie, et dont on retrouve

328.

les traces dans la littérature moderne de la Perse et de l'Inde, quoique l'imagination des Orientaux l'ait rendue presque méconnaissable. Il fonda des villes grecques dans un pays qui, jusqu'à nos jours, est demeuré le siége du commerce, des sciences et des arts, et dont les caravanes portent les produits de l'Inde jusqu'aux extrémités septentrionales du monde vers la Sibérie et jusqu'aux limites de l'Orient, à travers le nord de la Perse[1]. Pour garantir de tous côtés cette province, qui devint, après la mort d'Alexandre, la principale de l'empire

---

1 Quoique nous ayons eu recours, pour ce qui concerne la Perse orientale, aux cartes publiées en 1820 par Arrowsmith, nous avons en tout consulté Malcolm et les autres cartes les plus nouvelles. Justin fait bâtir douze villes par Alexandre vers la Bactriane et la Sogdiane. Strabon n'en connaît que huit, édit. de Falcon., liv. XI, pag. 753. Le Magasin asiatique, ou Revue géographique et historique de l'Asie septentrionale et centrale de Klaproth, contient sur tout cela les détails les plus nouveaux et les meilleurs, ainsi qu'une carte chinoise de la Sogdiane. Une chose fort remarquable, c'est qu'on retrouve encore dans la tradition le souvenir d'Alexandre, bien qu'il ne soit ici question que d'un conte. Voyage au Kholsand, entrepris en 1813 et 1814 par Philippe Nazaroy, interprète au service du gouvernement russe, pag. 56. « Les maisons de Marghilân sont construites en terre, elles n'ont pas « de fenêtres. Les rues sont étroites; on y voit un grand « nombre d'anciens monumens et de portiques; plusieurs sont « d'un bon style d'architecture. Au centre de la ville s'élève « un édifice ressemblant à un temple ouvert, dans l'intérieur

de Bactriane, il lui fallut s'emparer de beaucoup de forteresses qui sont situées sur les sommets les plus inaccessibles de l'univers [1]. Les historiens en nomment surtout trois : la première était défendue par Oxyarte, la seconde le fut long-temps par Choriène; enfin, la troisième est ce rocher que les Grecs nomment Aornos, inaccessible aux oiseaux; c'est le fort Talikan, sur la limite du pays de Budukschan, près du fleuve Furkhar.

Cependant l'altération qui s'opérait dans le caractère d'Alexandre devenait, dit-on, de plus en plus

---

« duquel est planté un drapeau de soie rouge qui, suivant la « tradition, a appartenu au Padishah Ickandar (Alexandre le « Macédonien). On raconte que ce conquérant, à son retour « de l'Inde, mourut dans ces steppes et qu'il a été enterré « dans ces lieux. » On voit que c'est un édifice du temps de l'empire de Bactriane.

1 Au midi de Balkh sont les montagnes d'Hindukuh ; il y avait jusqu'à Kabul des citadelles qu'Alexandre fut obligé de faire occuper pour être maître du défilé. Sans doute il ne crut pas convenable d'entrer dans l'Inde par Kabul, ou bien par Gour et Bamian, probablement à cause de la chaîne formidable d'Hindukum, située précisément entre Kabul et le pays appelé aujourd'hui Kundez. Il préférait passer par Candahar et Ghizni, et de là il établit une ligne de communication par Kabul vers la Bactriane. Au surplus, à en juger par ce qu'on rapporte de ses diverses expéditions, il pouvait pénétrer aussi vers Budukschan; il paraît avoir atteint le pied de la chaîne nommée crête de Pamer, et qui, au Nord, fut ensuite appelée Bélur; à l'Orient, Kara Korum.



sensible. Toutefois nous allons examiner les faits en détail, car il s'agit du plus grand des monarques, d'un homme qui réunissait à la science, à l'amour des arts qui distinguent son temps, les qualités d'un héros, le caractère et l'élévation d'une ame royale. Les reproches qu'on lui fait, méritent donc qu'on les discute. Alexandre prit dans son extérieur quelque chose de persan; mais il était naturel que celui qui voulait unir les vainqueurs et les vaincus, déplut aux Macédoniens, qui ne songeaient qu'à l'oppression et au pillage. Il voulait, dit-on, qu'on lui rendît le culte des dieux; *cela est faux* : il ne voulait que traiter les Perses à la manière des Perses; et, sachant que l'Orient accordait à ses rois des honneurs divins [1], il crut ne pouvoir mieux faire pour reconcilier les Grecs et les Perses, que de remettre en pratique les idées grecques sur les demi-dieux. Mais les Grecs capricieux lui refusèrent

---

1 Pour montrer combien Alexandre avait compris la nation à laquelle il avait affaire, nous laisserons parler un homme qui lui-même fut ambassadeur à la cour de Perse. Malcolm, *History of Persia*, vol. 2, pag. 141, dans la note. « Un des « serviteurs de Nuschirwan qui n'avait point parmi les Grecs « le rang des premières classes, fut admis à la table de Justinien. Si, comme je le crois, le caractère national des « Perses n'a point changé, cela dut donner une très-mince « idée de ce prince à une nation qui se détermine surtout par « ces petitesses (*who judge chiefly from these trifles*). »

ce que vingt ans plus tard ils prodiguèrent sans hésiter à ses généraux et même à leurs femmes. Le roi, que tant de flatteurs entouraient, n'était-il point excusable de s'en offenser? On l'accuse d'avoir fait cruellement tourmenter Bessus; mais en d'autres termes cela signifie qu'il le fit condamner selon les lois générales de la Perse, et certes il y avait de très-fortes raisons de ne point statuer d'exception en sa faveur. Il fit périr Clitus, dont la sœur avait été sa nourrice, et qui lui-même lui avait sauvé la vie au Granique. Toutefois en lisant ce récit de la mort de Clitus dans les auteurs qui présentent cet événement sous les couleurs les plus défavorables, on ne peut s'empêcher de reconnaître que le roi fut plus grand dans cette occasion que dans aucune de ses campagnes. A table, en présence des généraux, des gardes, des courtisans, le roi et son commensal s'entretiennent comme d'égal à égal : il n'y a pas là le moindre vestige de mœurs orientales, point de despotisme; c'est un général heureux qui, dans la chaleur de la boisson, se dispute avec un frère d'armes. Les autres chefs éloignent Clitus, dont la véhémence militaire est encore excitée par le vin; mais il leur échappe, se précipite sur un roi que les fumées du vin échauffaient aussi; il l'offense de nouveau : alors seulement celui-ci arrache la lance des mains de son satellite pour en frapper l'offenseur. Qui pour-

rait se refuser à confirmer le jugement de Plutarque[1] ? Qui ne voit, dans le réveil subit d'Alexandre, dans le désespoir qui suivit immédiatement son action et dans son long repentir, la preuve évidente que ce meurtre n'était point prémédité ?

On peut expliquer aussi la persécution éprouvée par Callisthène. Ce fait a précédé de peu de temps l'expédition de l'Inde : on rapporte qu'il y mourut après une détention de sept mois. Comme homme et comme philosophe, Callisthène n'est pas à l'abri du reproche ; Aristote, son parent, qui l'avait donné au roi, ayant appris le rôle *qu'il* jouait à l'armée, dit hautement qu'il était fort bon rhéteur, mais qu'il était dépourvu de raison. Callisthène, en sa qualité de rhéteur, avait écrit les actions d'Alexandre : ses écrits, ceux de Clitarque et d'Onésicrite, sont devenus les sources de tous les mensonges et de toutes les exagérations ; aussi sont-ils justement décriés. En sa qualité de rhéteur encore, Callisthène affecta d'abord de faire le philosophe à la cour, mais bientôt

---

1 Plutarque, *Alexand.*, chap. L. Peu de temps après arriva l'aventure de Clitus qui, racontée nuement, est encore plus affligeante que l'histoire de Philotas. Mais à tout peser, à considérer les temps et les lieux, on voit que rien ne fut prémédité, et qu'un mauvais destin a fait de l'ivresse et de l'emportement les causes de la mort du malheureux Clitus.

il devint le dernier des flatteurs, jusqu'à ce qu'un homme, qui entendait la doctrine de Démocrite à peu près comme les Épicuriens entendirent celle d'Épicure, se procurât à son tour les moyens d'approcher Alexandre. Cet homme était Anaxarque d'Abdère, de tous les sophistes le plus détestable; et que, dans la suite, un prince de Cypre punit de la peine qui attend l'Uléma où le Mufti quand le Grand-sultan en est mécontent. Anaxarque, pour la facilité de la parole, le disputait à Callisthène, et quant à la flatterie, le péripatéticien ne pouvait s'abaisser autant que celui qui était accouru aux extrémités de la terre pour y briguer la faveur. Callisthène changea donc de conduite, de flatteur, il devint censeur sévère; il irrita le roi et ceux qui l'entouraient par une amertume et une rigueur plus déplacées en lui qu'en tout autre. Recherchant la faveur des Macédoniens et des Grecs, il s'opposa comme eux, et en leur nom, au cérémonial de la génuflexion, à laquelle Alexandre n'attachait de prix qu'à cause des Perses, et qui, dans le fond, n'aurait pas dû paraître plus significative aux Grecs que ne le paraît aux chrétiens l'usage des Anglais de s'agenouiller devant leur roi. Plus le crédit de Callisthène baissait, plus on voyait s'élever celui d'Anaxarque, dont les principes seront jugés quand on saura que, pour consoler le roi après la mort de Clitus, il lui reprocha sa noble douleur et son beau

repentir, et qu'il osa même prétendre et démontrer philosophiquement que les limites des choses permises aux hommes étaient uniquement déterminées par la nature et l'étendue de leur puissance [1]. Aussi bas envers ceux dont il avait quelque chose à craindre, que superbe envers ceux qu'il pouvait dominer [2], cet homme pour lequel il n'y eut jamais de vérité fixe, cet Anaxarque, qui est devenu célèbre pour avoir été le maître de Pyrrhon, convenait bien mieux que Callisthène à des soldats grossiers et à des favoris corrompus. On conspira donc contre ce moraliste incommode; on soutint *que sa*

---

1 Selon Plutarque, *Alexand.*, ch. LII. Anaxarque, voyant le roi s'abandonner au désespoir, s'écria : « Est-ce là cet « Alexandre sur lequel la terre a les yeux attachés ? Il pleure, « il se lamente comme un esclave, et craint les lois et la « critique des hommes, lui qui devrait être et leur loi et leur « règle ? C'est pour régner, pour jouir de la puissance, qu'il « a vaincu, et non pour se laisser gouverner par de vaines « opinions. Ne sais-tu pas, continua-t-il, que la justice n'est « placée à côté du trône de Jupiter, que pour indiquer que « tout ce que fait le tout-puissant est légal et juste ? »

2 Il invita Alexandre, en présence de plusieurs personnes dont la vie s'en trouvait compromise, à se faire servir au dessert des têtes de princes et de tyrans, et nommément celle de Nicocréon, prince ou tyran de Cypre. Pour se venger, celui-ci le fit piler dans un mortier. Anaxarque, dans cette circonstance, déploya une fermeté digne d'une meilleure philosophie, ou, si l'on veut, d'un meilleur philosophe.

doctrine conduisait à l'insubordination, qu'il prêchait le régicide, et que par sa faute l'un des jeunes gens qu'il instruisait avait attenté à la vie d'Alexandre. Callisthène fut arrêté et le roi l'oublia. Ni Plutarque ni Strabon ne reprochent à Alexandre d'autres cruautés. Si Callisthène mourut misérablement, c'est qu'il était au pouvoir de ses ennemis, c'est que le roi ne s'en informa point, c'est que dans l'Inde une détention rigoureuse est par elle-même une peine de mort.

La fortune avait aveuglé Alexandre : depuis l'aventure de Callisthène, ses vrais amis furent effrayés, il ne fut plus entouré que d'hommes avides et corrompus : tels étaient le misérable sophiste et les poètes qui lui ressemblaient ; enfin, tels étaient les courtisans de la Perse. Faut-il s'étonner si ce prince si jeune, dont les momens étaient partagés entre les travaux de la plus rigoureuse application et les plaisirs les plus désordonnés, ne sut point résister à cette épreuve ? La grandeur de son entreprise et le bonheur qui l'accompagna jusque dans les déserts de la Gédrosie, suffisaient pour lui inspirer l'idée qu'il était le favori de la divinité. Les poètes, les courtisans, comme les philosophes et les savans, le confirmaient dans cette idée. Ce furent eux aussi qui, retrouvant le lierre et la vigne après les avoir perdus de vue dans les montagnes et dans les premiers cantons de l'Inde, déclarèrent que ce

lieu était la patrie de Bacchus, et se servirent des habitans du pays pour mieux se jouer de leur roi: sur les montagnes septentrionales, d'où s'écoule l'Indus, il prend l'une des plus inaccessibles forteresses du pays (Aornos), et tout aussitôt on a soin de dire que dans la plus haute antiquité Hercule a trois fois échoué devant cette place : on y loge jusqu'à Prométhée.

On peut suivre assez bien la marche d'Alexandre à travers les montagnes. Il y a lieu de croire que déjà les Perses avaient été maîtres de ces contrées, et que le roi, avant d'y entrer, entretenait des intelligences avec un prince dont il mit ensuite le fils sur le trône. Il pensait peut-être que le chemin le plus court, celui de Bamian à Cabul, était trop difficile; car il prit celui qui va du midi de la province de Balkh, de Ghoraut à Candahar, et le parcourut en dix jours. Après cela il remonta le fleuve Urgundeb vers Ghizni, que ses Grecs appelaient Niza, et vers Cabul ou Arigæum; puis il suivit le fleuve Cabul que les anciens nomment Cophès, et descendit jusqu'à son confluent avec l'Indus auprès d'Attoc, qui est la Taxila des anciens [1]. Ici il ren-

---

1 Cela n'est pas entièrement exact; Ghizni n'est pas l'ancienne Nyza; mais ces deux villes étaient fort voisines. Ghizni, jadis le siége de l'empire le plus florissant, n'est plus qu'une misérable bourgade. Le fleuve voisin est le Cophès des an-

contra les belliqueux montagnards de l'Inde, sou-
mis à plusieurs petits princes. Quoique leurs mœurs fussent indiennes, ils différaient beaucoup des peuples du Gange. On sait que la féodalité et le vasselage sont indigènes dans ce pays. Accoutumés qu'ils étaient à combattre des Perses efféminés et des sujets d'un empire en décadence, les Grecs furent surpris de trouver enfin des peuples qui leur opposaient une vive résistance et qui faisaient preuve en même temps d'un courage passif[1], qu'on ne peut attribuer qu'à la religion de cette nation. Aussi vit-on *Alexandre*, dont le caractère pendant cette expédition commence à se montrer sous un jour défa-

iens, que les Anglais nomment Cow. Il se jette dans le Cabul, e Punyschir vient du Nord se joindre à eux, et ces fleuves éunis portent le nom de Cabul. A proprement parler c'est e Punyschir qui est le Cophès ; cependant les anciens emloient le même nom pour le Cabul.

1 Malcolm nous en donne la preuve bien positive dans ce u'il dit des incursions des sultans de Gaznavidi. Rien n'est lus propre à faire comprendre les campagnes d'Alexandre, ue les entreprises du grand sultan Mahmoud, après l'an mille le l'ère chrétienne. Il venait des mêmes contrées, mais il uivit un plan tout opposé. Alexandre protégeait, tolérait, recevait des soumissions, maintenait les usages du pays; mais le Persan fanatique faisait directement le contraire. Les provinces indiennes d'Alexandre demeurèrent unies à l'empire grec-persan ; elles en composaient la portion la plus fidèle ; la puissance de Mahmoud s'écroula dès que son sabre et celui de son fils furent brisés.

vorable, sévir d'une manière cruelle contre les moines et les pénitenciers, qui sont les maîtres et les philosophes de l'Inde. On n'entend plus parler de traîtres, de généraux, qui abandonnent leur souverain pour devenir, dans leur propre patrie, les instrumens du vainqueur, et lui livrer des forteresses comme Mithrinès l'avait fait à Sardes. Alexandre ne s'arrêta point assez long-temps dans l'Inde pour apprendre, qu'en redoutant moins la mort que les Européens, les Indiens manquent cependant de toutes les qualités militaires. Aigri par la résistance qu'il éprouvait de la part d'hommes exercés qui se vendaient pour faire le métier de la guerre, et dont l'Inde est encore remplie de nos jours; irrité du zèle patriotique de la classe lettrée dont les lois gouvernaient le pays, Alexandre devint injuste et cruel; il indisposa à la fois et son armée et les habitans. Nous avons déjà dit que de Candahar à l'Indus, ou jusqu'au pays du roi qui avait envoyé une ambassade à Alexandre pendant qu'il faisait la guerre sur les bords de l'Amu, il y eut de tout temps des tribus qui avaient quelque chose du caractère indien, mais qui différaient essentiellement des tribus du sud. Il paraît qu'au temps d'Alexandre il en était de même entre le Setledsch et l'Indus [1]; car bien que les notions

---

1 Malcolm, *Hist. of Pers.*, pag. 319, note.

ui nous ont été transmises sur son expédition ient défectueuses[1], on n'aurait pas manqué de us parler des idoles, des grandes pagodes[2],

1 La littérature de l'Inde nous laisse absolument sans se-rs. A cet égard Mill, dans son *History of British India*, I, p. 145, a fait de vains efforts pour en tirer quelque se que l'on pût ajouter à ce que nous connaissons. « Les indous modernes, qui veulent tout savoir, se prétendent ien instruits quand on les interroge sur l'expédition d'A-xandre. Ils disent qu'il livra une bataille à l'empereur de Hindostan, près de Delhi; mais que, quoique vainqueur, il se retira de suite en Perse et repassa les montagnes. » ne possèdent donc pas même de version mensongère sur mémorable navigation qu'Alexandre fit sur l'Indus, et à uelle il employa plusieurs mois. Quant à la tradition qui t maintenue dans les provinces du nord, elle se réduit à n peu de chose. Mill dit qu'une famille de rajahs soutient descendue d'un prince dont le nom a quelque ressem-nce avec celui de Porus, et les Européens conjecturent ce pourrait être le même. Un autre fait, c'est que les s voisines de la Bactriane passent pour être issues de es laissés dans ce pays par Alexandre. On voit que Mill aucune idée de ce qu'était l'empire de Bactriane, ni de extension vers l'Inde.

Le sultan Mahmoud, à son entrée dans l'Inde, éprouva u'au Setledsch la même résistance. Dans ses premières éditions il n'est point parlé de pagodes, bien qu'il soit ion d'idoles magnifiquement ornées, et qu'en s'emparant la forteresse de Bheemgur il y ait pris d'immenses trésors. seule pagode importante dont on fasse mention, est Na-te, tout près des monts septentrionaux et de Beyah; exandre ne trouva pas d'idoles ornées de pierres précieuses

des écoles publiques et des institutions qui s'y trouvaient au temps des Séleucides, si elles y eussent été dès-lors; car on nous a entretenus des Bramines, des sectaires de Buddha, des pénitenciers, des castes et de beaucoup d'autres choses sur lesquelles Strabon et Arrien nous ont fourni des renseignemens dont nous avons fait usage dans la section de l'Inde.

On rapporte qu'Alexandre fut obligé de faire faire lui-même les chemins qu'il suivit, et que les routes frayées ne commençaient alors que dans la province arrosée par la Dschumna. La grande capitale était à une telle distance de l'Indus, qu'il aurait fallu environ trois mois pour y parvenir avec une armée [1]. Le rajah Taxile, l'ami d'A-

---

ni de richesses remarquables; il n'y avait pas de temples du tout. Mahmoud fut obligé de pénétrer à plus de quarante lieues au-delà de Delhi pour piller la célèbre pagode de Tannasser. Muttra, qu'il prit ensuite, est entre Delhi et Agra, sur la rive droite de la Dschumna, et ce fut, comme on sait, à Guzarate qu'il fit le plus grand butin. Il est facile de se convaincre que depuis Alexandre la civilisation indienne et le bramanisme se sont répandus plus au Nord.

1 On croit retrouver l'ancienne Palibothra dans la ville moderne de Cannouge, et Malcolm, vol. I, pag. 328, dit que c'est à cause de l'étendue, de la grandeur, de la magnificence que lui attribuent les histoires indiennes. Elle est à une demi-lieue du Gange, sous le 80° 13′ de longitude orientale, et sous le 27° 3′ de latitude septentrionale.

lexandre, était entouré d'un grand nombre d'états indépendans; le conquérant n'épargna ni temps ni peine pour soumettre ces petits états et ces villes et pour y porter la civilisation grecque. Afin de mieux réussir, il pénétra dans les montagnes d'Hindukuh, d'où le fleuve Kaschgar ou Kameh sort uni avec le Schischah; il prit dans ces contrées, Ora, Dyrta, Massaga, et en même temps il s'empara, de l'autre côté, d'un fort redoutable sur les sommets de la chaîne qui forme la limite orientale de la Perse, et pousse l'une de ses branches jusque vers l'Indus. Jamais sa vie n'avait été plus exposée, jamais il n'avait tant payé de sa personne. Il trouva le Pantschab à peu près dans l'état où il est aujourd'hui. De même qu'il y a maintenant des Seiks ou Siiks qui sont répandus parmi les Hindous, de même on voit dans les rapports de l'expédition d'Alexandre des élémens d'une population hétérogène mêlés à celle qui porte le caractère indien[1]. Nous trouvons ici beaucoup d'états libres avec un régime militairement aristocratique, qui demeura toujours inconnu à l'Inde

1 Nous ne parlons ici que des histoires d'Alexandre; plus tard, quand Séleucus étendit sa puissance jusqu'au Gange, quand des navigateurs de l'Égypte parcoururent les côtes, on changea d'idée, c'est à quoi Mill n'a point songé (vol. I, pag. 146).

proprement dite. Le passage de l'Indus et la marche jusqu'au Béhut n'offrit point de difficultés; car ces contrées étaient soumises au prince qui avait appelé Alexandre. Arrien se plaint de n'avoir dans ses auteurs rien qui concerne le passage de l'Indus. Nous pensons qu'il s'opéra sur un pont de bateaux. Celui du Béhut (Ihylum) fut plus difficile. Alexandre était arrivé sur les bords de l'Indus dans la saison des pluies; le souverain du pays entre le Béhut et le Tschenab venait de lever une armée considérable contre lui. Tous les connaisseurs rangent parmi les plus grands exploits de l'antiquité, le passage du Tschenab [1] sous les yeux de l'ennemi, et la bataille immédiatement livrée au fils de Porus, qui avait déployé ses troupes sur l'autre rive. La science et la tactique de l'Europe l'emportèrent comme à l'ordinaire, quoique d'abord les éléphans, que pour la première fois on faisait donner en grand nombre, eussent jeté quelque trouble parmi les Macédoniens. Il n'est question dans tout cela, ni de cruautés ni d'injustices. Nous apprenons à cette occasion que les Indiens de ces contrées avaient peu d'or et n'offraient à l'avarice que bien peu d'appât; aussi les Macédoniens étaient-ils fort mécontens de ces marches, de ces batailles, de ces siéges,

---

1 326.

qu'il leur fallait entreprendre sans cesse au milieu d'une population si nombreuse.[1]

Alexandre gagna par sa générosité le roi Porus: il lui donna des villes et des principautés; enfin, il chercha à établir sa domination à peu près comme les Anglais voulurent d'abord fonder la leur. Dans la suite, quand Séleucus entreprit une nouvelle expédition vers l'Inde, quand il protégea contre les princes voisins le roi que les Grecs nomment Sandrocottus, l'événement prouva que c'était ainsi qu'il convenait de se conduire, et l'on put faire encore la *même* observation, quand le troisième Antiochus pénétra dans l'Inde. Alexandre ayant atteint les bords du Setledsch, ses soldats entendirent parler d'un grand désert[2] situé entre ce fleuve et la Dschum-

1 Arrien, liv. V, chap. 4. Il parle du peu de richesses des Indiens; il dit que la plupart sont hauts de cinq coudées, et qu'ils ont le teint plus basané que tous les autres hommes, à l'exception des Nègres. Arrien s'est laissé entraîner à une exagération ridicule, en ce qui concerne la taille, soit que l'on prenne la coudée à 1 ½ ou à 1 pied 20 pouces. Plutarque transforme Porus en géant; à cheval il avait l'air d'être sur un éléphant; cependant il se borne à le désigner ainsi : ὑπεραίροντα τεσσάρων πηχῶν σπιθαμῇ.

2 Arrien se tait sur cette circonstance, qui ne peut regarder que les contrées qui sont au sud de l'embouchure du Beyah dans le Setledsch; mais Diodore en parle, et Quinte-Curce la lui a empruntée en l'arrangeant à sa façon. Diodore, liv. XVII, chap. 93, vol. II, pag. 232. Il s'agit là d'une armée



nah, qu'ils prenaient pour le Gange. On leur faisait des récits extraordinaires sur l'immense population qui environne ce fleuve, et sur ses éléphans exercés au combat. Alors leur exaspération fut poussée à tel point que le roi craignit, s'il ordonnait de passer le Gange, qu'il n'y eût une désobéissance formelle à ses ordres. Il convoqua donc les généraux, voulant leur inspirer pour ses projets un enthousiasme qu'ils communiqueraient, à leur tour, à l'armée. Alexandre ne pouvait d'ailleurs retirer de ces expéditions d'autres avantages que ceux de son ambition : sa conduite envers Taxile et envers Porus démontre qu'il le comprenait parfaitement. Aussi le discours qu'il prononça et que Ptolémée nous a transmis, manqua-t-il entièrement son effet : tout le monde garda le silence. Enfin l'un des généraux de son père, le vieux Cœnus, qui mourut bientôt dans l'Inde, osa prendre la parole pour satisfaire à la volonté du roi, qui exigeait une réponse. Arrien a copié son discours dans les mémoires de Ptolémée ; c'est un véritable chef-d'œuvre, il règne autant de sagesse dans les vues de Cœnus, autant de connaissance des circonstances dans les

de 20,000 cavaliers, 200,000 fantassins, 2000 chars et 4000 éléphans. Plutarque donne au roi de ce pays 100,000 cavaliers, 200,000 fantassins, et il exagère tout dans la même proportion.

quelles on se trouvait embarrassé, qu'il y a, dans ses paroles, de dévouement et d'admiration pour un monarque qu'il aimait. Sans repousser la proposition d'Alexandre, il se borne à lui représenter que toute l'influence des chefs ne déterminerait pas l'armée à s'avancer davantage.

La joie qu'elle fit éclater quand Alexandre parut se décider à la retraite, lui prouva combien le vieux général avait dit vrai. Néanmoins il fit encore un essai : il feignit à la fois une maladie et un grand courroux, et ne laissa approcher de sa personne aucun de ses généraux, dans la pensée qu'ils changeraient les dispositions de l'armée. Quand il vit que ce moyen ne lui réussissait pas davantage, il prit enfin le parti de se retirer. Douze édifices en forme de tours, furent élevés pour marquer la limite de ses conquêtes : il y fit célébrer des sacrifices solennels ; puis, pour éterniser la mémoire de sa présence dans le Pantschab, il y bâtit deux villes.[1] Porus, son ami, régnait par ses bienfaits jusque sur le fleuve Setledsch ; Taxile était son sujet et son vassal. Tout était donc organisé dans l'Inde. Le roi laissa des garnisons depuis Ghazna jusqu'à Cabul,

---

1 Ce sont Nicée et Bucéphalie, les seules qu'Alexandre ait fondées au-delà de l'Indus. Ce qui prouve d'ailleurs combien c'était peu de chose que la fondation de ces villes, c'est que dès son retour du Setledsch le roi trouva de grandes réparations à faire, les pluies ayant occasioné de nombreux dégâts.

en-deça de l'Indus, et il établit des gouverneurs, auxquels Taxile devait s'adresser en cas de besoin. Alexandre restait ainsi le maître de l'entrée du pays : tous les chemins étaient frayés, tous les forts que l'on réputait inexpugnables étaient occupés, et après lui tous les conquérans, depuis Séleucus jusqu'à Nadir, revinrent en Perse par le chemin même qu'ils avaient parcouru pour entrer dans l'Inde ; car ils étaient avertis par les malheurs arrivés à Alexandre dans le Mécran. Mais ces malheurs furent compensés ; car son expédition ouvrit à l'univers de nouvelles communications et lui fit connaître la navigation de l'Indus. S'il paya cet avantage si cher, ce fut uniquement par suite de la malencontreuse idée qu'il eut de suivre les côtes.

Comme il avait conquis les montagnes qui séparent la Perse de l'Inde, il voulut aussi les rendre accessibles du côté de cette contrée : il réduisit donc en province le pays qui s'étend de Multan à Tatta (Pattala), et s'empara de toute la région qui est entre ces montagnes et l'Indus, en faisant lui-même plusieurs excursions depuis ce fleuve vers l'Est. Il avait occupé antérieurement le revers septentrional de cette chaîne du côté de Béludschistan ; désormais il la tourna du côté du Sud. Nul souverain de la Perse depuis Alexandre ne fut maître comme lui de tous les passages, de tous les forts ; nul ne soumit comme lui les montagnards. Il enleva en

quelque sorte cette muraille jetée par la nature entre les deux pays, et força même à l'obéissance les peuples voisins, tels que les Dahes, les Uxiens, les Cosséens.

Réunissant son armée sur les bords du Béhut, Alexandre donna à Porus tout le pays qui était au-delà de ce fleuve; ce pays renfermait au moins deux mille lieux d'habitation. Le roi fit ensuite marcher une partie de son armée le long de la rive occidentale de l'Indus, tandis qu'il s'embarqua sur le Béhut avec le reste de ses troupes. Toutefois il ne put rassembler que quatre-vingts vaisseaux de trente rameurs, mais on lui amena une multitude de canots, et l'on construisit des radeaux propres au transport des chevaux. On désigna, pour monter cette flotte, tous ceux qui étaient nés sur les côtes de la mer Égée, sur la Propontide, à Cypre, en Phénicie ou en Égypte; car Alexandre méditait encore une autre navigation. Néarque, qui avait des connaissances en marine et qui était l'un des meilleurs généraux d'Alexandre, eut le commandement général, et Onésicrite conduisit le vaisseau qui portait le roi.[1] L'expédition hasardeuse dans laquelle ce roi manqua

1 S'il en faut croire Arrien, ce fut pour Onésicrite l'occasion d'un mensonge de plus. Dans son livre sur Alexandre il se dit commandant de ce vaisseau, tandis qu'il n'en était que le pilote. Au même endroit il évalue à environ 2000 le nombre des bâtimens de tout genre que réunit Alexandre.

périr en attaquant la ville des Malles, n'était pas un simple rève de l'ambition égarée, comme l'avait été l'idée de pénétrer jusqu'au Gange. Ce n'était pas non plus une extravagance que le projet de soumettre toute la région qui s'étend du confluent du Béhut et du Tschenab jusqu'à l'embouchure de l'Indus. Il est évident qu'Alexandre voulait, de la sorte, établir une communication de plus avec la Perse, comme il l'avait déjà fait à Cabul. Les Perses arrivaient à l'armée par une multitude de passages ouverts dans les montagnes d'Arachosie, et plus tard le roi put renvoyer Cratère qui retourna en Perse avec une partie de l'armée, en passant à travers le pays des Dranges et des Arachosiens.

On bâtit une Alexandrie chez les Oxydraques, à l'endroit où les cinq fleuves réunis se jettent dans l'Indus; on en bâtit deux autres encore plus au Sud, à des distances presque égales de celle-là: l'une fut construite dans le pays des Sogdes, et l'autre dans celui des Musicaniens. Si l'on y ajoute qu'Alexandre établit sur l'Indus inférieur Xylénopolis et Barcé, on se convaincra que son intention était de s'assurer de tout le cours du fleuve. Il laissa Philippe, avec les Thraces et d'autres troupes, au nord du confluent des cinq fleuves; au sud, et jusqu'à l'embouchure de l'Indus, il soumit le pays à un gouverneur civil qui était Persan, et à un commandant militaire qui était Macédonien. Outre les

grandes vues qui honoraient à la fois son génie [1], sa sagacité et l'excellence de son coup d'œil en fait de stratégie, Alexandre se distinguait encore par sa valeur, par sa force, par son habileté; il avait toutes les qualités chevaleresques des héros d'Homère ou de ceux des croisades. Nous ne suivrons donc point l'exemple de ses généraux, qui l'accusèrent de s'être montré brave mal à propos, en exposant dans la ville des Malles sa vie, son armée entière, le sort de son empire et celui du monde : mieux que nous il connaissait les Macédoniens et les Grecs. Ils étaient trop pénétrés de leur Homère, pour qu'une action dans le genre de celles d'Achille ait pu demeurer sans prix à leurs yeux. On voit dans tous les rapports qu'on nous a laissés sur les traits d'audace et sur les exploits personnels du roi, combien d'intérêt il savait inspirer par de semblables moyens, et quelle fut sur l'armée l'impression causée par la dangereuse blessure qu'il reçut.

---

1 Il faut, pour juger de cette communication, porter les yeux sur la carte. Dans le gouvernement de Philippe, les montagnes se rapprochent beaucoup de l'Indus, aussi l'ancienne Arachosie s'étendait-elle jusque-là. Le chemin du Pantschab restait donc ouvert au souverain de la Perse, pourvu que Philippe fût dans l'Alexandrie des Oxydraques avec une forte armée. Un peu plus au Sud se trouve le Sarawan, province qui occupe les deux revers des montagnes; le Kutschgundawa et l'Ihalawan sont limitrophes, et le Béludschistan va jusqu'à l'Indus.



Depuis le Multan jusqu'à l'embouchure de l'Indus, l'Inde nous paraît divisée en un grand nombre d'états ennemis les uns des autres, et de quelque prestige que les auteurs veuillent entourer cette expédition, on n'en voit pas moins que la résistance fut presque nulle, et que la prise de possession du pays devint extrêmement facile. Dès qu'Alexandre fut arrivé dans le Scind ou Sinda, il renvoya, sous le commandement de Cratère, une grande partie de son armée: elle traversa le Kutsch-Gundawa des modernes, et se rendit par Killat et Sarwan à l'Alexandrie de l'Arachosie et sur le fleuve Cora, d'où elle partit pour regagner l'Étymandre dans la Persè centrale [1]. Cette division devait marcher le long du Helmund (l'Étymandre), et le redescendre jusqu'au lac Zerrah, puis traverser une petite partie du désert de Seistan, afin d'entrer dans le Kirman (la Carmanie), où le roi se proposait de la rejoindre, car il voulait y arriver par la côte du Mécran et par le Cohistan. Il suffit d'un coup d'œil sur la carte pour concevoir la grandeur de ce plan, qui devait achever la découverte et la conquête de tous les pays en-deçà de l'Indus, et consolider leurs relations avec leurs nouveaux maîtres grecs. Néarque était destiné à une autre expédition : entre l'embouchure du Tigre et celle

---

1 Arrien, liv. VI, ch. 17.

de l'Indus il devait explorer les ports, les côtes les baies et les fleuves. La navigation du Béhut et de l'Indus, et la guerre qu'il soutint pour la possession de ce fleuve, arrêtèrent Alexandre depuis Avril jusqu'en Septembre [1]. C'est le temps où s'élèvent les vents contraires qui rendent impossible le trajet qui sépare l'Indus de l'embouchure du Tigre. Néarque fut donc retenu, et ne put suivre le roi que plus tard [2]. Tous les auteurs prétendent qu'en dirigeant sa marche à travers le désert de Mécran ou de Gédrosie, Alexandre savait à quelles difficultés il s'exposait, mais qu'il voulait à toute force surpasser et Sémiramis et Cyrus, qui y perdirent toute leur armée. Il n'était resté, dit-on, que vingt hommes de celle de Sémiramis, et de celle de Cyrus que sept. Néarque, cependant, qui devait être mieux instruit des pensées de son maître, soutient qu'Alexandre ne se faisait pas une juste idée des embarras de ce trajet. Il y a de Tatta à Bunpur environ six degrés. Il fallut pendant soixante jours suivre les inflexions de la côte jusqu'à ce que l'on pût prendre une direc-

1 326.

2 On connaît le livre de Vincent sur la navigation de Néarque; M. de Sainte-Croix en a fait usage. Toutefois il ne faudrait pas s'abandonner sans réserve à Vincent. Les vents contraires dont il est question, sont ceux que l'on appelle moussons. Néarque n'attendit pas que ces vents fussent apaisés; il partit avec ses trente-trois petits bâtimens, chacun de trente rameurs seulement : c'est pourquoi son voyage fut si long.

tion droite des montagnes vers le Nord. Tout ce chemin fut fait dans le désert[1]. Une grande partie de l'armée et toutes les bêtes de somme succombèrent pendant ces soixante jours par l'effet de la chaleur, de la soif, et de toute sorte de fatigues et de malheurs imprévus[2]. On perdit tout le bagage et tout le butin. Enfin, l'on arriva à Pura, capitale de la Gédrosie, ville qui est un peu plus au Nord que Bunpur dans le Kohistan. A partir de là, on parcourut une région qui est arrosée et cultivée en plusieurs endroits; elle est au sud du désert de Kirman, au nord de celui de Bunpur, et s'étend jusqu'à la ville de Kirman, l'ancienne Carmanie. Alexandre réunit dans cette ville les gouverneurs des provinces les plus éloignées, depuis Ecbatane jusqu'à *Alexandreschata* (la dernière des Alexandries); il prononça des peines contre ceux qui, pendant son absence, avaient abusé de sa confiance. Là il fut rejoint par Cratère qui, avec sa division et ses éléphans, avait suivi un meilleur

---

1 Ce désert est arrosé par un nombre assez considérable de rivières de montagnes, mais qui se dessèchent dans la saison des chaleurs.

2 Arrien compte parmi ces malheurs la crue subite d'un fleuve au bord duquel campait l'armée : on eut peine à échapper à l'inondation. Plutarque dit qu'Alexandre ne ramena pas le quart de son armée; à son départ il avait 120,000 fantassins, 15,000 cavaliers.

chemin. Dès ce moment la marche d'Alexandre ressembla à un triomphe. Malheureusement il voulut se refaire de ses fatigues à sa manière, et après de grandes privations il voulut, selon l'usage des soldats et des marins, jouir doublement de tous les plaisirs. Il y eut fête sur fête, orgie sur orgie : ce fut une mode que de boire immodérément. Les romanesques historiens de ce conquérant en prennent occasion de représenter cette expédition comme une pompe théâtrale; ils font d'Alexandre un second Bacchus. Plutarque lui-même ne manque pas de relever de quelques traits l'effet de son tableau. Arrien, au contraire, rejette tout ce qui est aventureux : seulement il parle de sacrifices solennels, de jeux, de récompenses, en faisant remarquer que ces fêtes eurent lieu dès l'arrivée d'Alexandre à Carmanie, c'est-à-dire au terme de sa marche[1]. Néarque, dont Arrien nous a conservé

[1] Liv. VI, chap. 28. Il mit Peucestes au nombre des généraux qui étaient les gardes de sa personne, déjà il l'avait fait gouverneur de la province appelée Persis; mais à raison de sa belle conduite dans la ville des Malles, il voulait l'honorer encore avant qu'il allât prendre possession de cette charge. Il y avait sept de ces généraux : Léonnatus, fils d'Antéas; Héphæstion, fils d'Amyntor; Lysimaque, fils d'Agathocle; Aristonus, fils de Pæsaios, ceux-ci étaient de Pella; Perdiccas, fils d'Oronte, du pays des Orestains; Ptolémée, fils de Lagus; et Pithon, fils de Cratéas de Cordée. Peucestes fut le huitième; il avait couvert le roi de son bouclier dans la ville des Malles.

la relation dans un livre séparé, fut récompensé royalement, quand, de retour de son voyage maritime vers l'embouchure du Tigre, il revint trouver le roi à Suze : il devait faire une expédition bien plus importante sous le rapport des découvertes, mais la mort d'Alexandre paralysa ce projet.

Pour revenir à Babylone, le chemin d'Alexandre était de passer à Passagardes, où il avait chargé Aristobule de grands travaux à exécuter dans le tombeau de Cyrus. Les historiens nous décrivent avec beaucoup de détails le bâtiment où reposait le fondateur de la dernière dynastie. Une *famille* sacerdotale en avait la garde; à certains jours elle célébrait des sacrifices, et les Perses regardaient cette institution comme la garantie de la durée de leur empire. Alexandre, qui ne voulait pas renverser, mais conserver la monarchie, n'avait point touché aux richesses que renfermait cet édifice. Quelle fut donc sa colère quand il trouva que tout avait été dévasté et pillé. On n'a jamais bien connu les auteurs de cet attentat : mis à la question, les mages gardiens du tombeau se refusèrent à toute explication. Il est vrai qu'Orxinus, qui avait été quelque temps satrape, en fut accusé et qu'il périt victime de cette accusation cumulée avec plusieurs autres; mais il était aussi innocent sur ce point que Polymaque de Pella, qui fut accusé comme lui, et pareillement condamné à mort par

les intrigues de ses ennemis [1]. A Suze comme à Carmanie, comme à Passagardes, Alexandre fit sévère justice de ceux qui, en son absence, avaient abusé de sa confiance.

A partir de ce moment le roi essaya d'opérer une fusion entre la noblesse macédonienne et celle de la Perse. Il fit épouser à ses généraux des filles prises dans les meilleures familles, et lui-même, qui s'était uni d'abord à Roxane, fille d'Oxydarte de Bactriane, prit alors pour femme Barsine, la fille de Darius. [2] Il se fit plus de dix mille mariages de Macédoniens de moindre qualité. Les noces étaient célébrées avec une magnificence propre à annoncer solennellement l'union des deux peuples. Ce n'était pas tout encore, le roi dotait les femmes, princesses ou autres, aux dépens du trésor public. La nation persane et les compagnons d'armes d'Alexandre reçurent ces libéralités comme des marques de sa bienveillance, mais la masse de l'armée en jugeait autrement; elle ne voulait point partager avec les Perses les avan-

---

1 Strabon, liv. XV, édit. de Falc., vol. II, pag. 1035. On y peut voir des détails sur le monument de Cyrus. Athénée cite une inscription au moyen de laquelle Cyrus se vantait d'avoir beaucoup bu sans jamais perdre la raison. Aristus de Salamine donne deux étages à l'édifice; Onésicrite parle d'une tour à huit étages.

2 Ὥς λέγει Ἀριστόβουλος, καὶ ἄλλην πρὸς ταύτῃ τῶν Ωχου θυγατέρων τήν νεωτάτην Παρύσατιν.

tages de la guerre. Ce fut bien pis encore, lorsque le roi essaya d'incorporer les Perses aux autres troupes, et qu'il composa des corps de cavalerie et d'infanterie qui, sous des dénominations macédoniennes, comprenaient dans leurs rangs des Perses, des Parthes, des Bactriens et des Arachosiens. Les Macédoniens n'attendaient plus qu'une occasion de faire éclater leur mécontentement, elle se présenta. Alexandre, pour se rendre de Suze à Babylone, crut devoir faire un détour, afin de visiter les canaux et la côte : il méditait de très-grandes choses sur la navigation du golfe persique et du Tigre. A cette occasion il réunit toute l'armée sous le commandement d'Éphestion, et la fit camper sous les murs de Babylone, où il vint ensuite la passer en revue. Là il déclara qu'il allait renvoyer dans leur patrie et combler de présens, ceux qui avaient achevé leur service. Mais les soldats ne virent dans cette promesse qu'une ruse pour se défaire des plus remuans et pour donner plus d'influence aux étrangers[1]. Dès-lors les Grecs, comme les Macédoniens, annoncèrent hautement qu'ils ne serviraient plus,

---

1 Plutarque, *in Alexand.*, ch. 71. Cet auteur attribue ce mécontentement à une autre cause. Le roi, dit-il, était fort satisfait de la tenue et des manœuvres des trente mille jeunes gens qu'il avait laissés à ses officiers macédoniens pour les instruire. Les soldats voyaient cela avec déplaisir, parce qu'ils pensaient que le roi ferait moins de cas d'eux.

et que le roi eût à se former une nouvelle armée. Alexandre, en cette occurrence, se conduisit avec le calme et la prudence qu'on peut attendre d'un grand général. D'abord il se montra grave et sérieux, et parcourant les rangs avec les gardes de sa personne, sans éprouver aucune résistance, il fit saisir treize hommes qu'il regardait comme les instigateurs. Après cette preuve de fermeté il harangua la troupe, parla de son mérite et de celui de son père; il dit que sans lui les Macédoniens ne seraient rien, et que désormais il pourrait bien se créer une force imposante sans leur concours; enfin il leur permit de s'en aller. On le vit alors désigner un certain nombre de Perses pour les traiter comme ses parens; il leur permit l'accès de sa personne et le salut macédonien : on le vit aussi créer une cour et une armée nouvelle, et refuser de recevoir aucun Macédonien. Cette conduite lui réussit. Les soldats vinrent offrir l'expression de leur repentir, en promettant de livrer les chefs de la sédition et de se soumettre à une obéissance sans bornes. Le roi ne poussa pas plus loin sa feinte : par le soin qu'il prit du sort des soldats congédiés, il montra qu'il était toujours le même pour les siens, et néanmoins il n'y eut aucune faiblesse dans sa conduite. Il employa la dernière année de sa vie en préparatifs contre l'Arabie et contre l'Occident, en dispositions pour l'embellissement de Babylone, sa nou-

velle capitale, en constructions de ports sur le golfe persique; enfin, en soins divers pour réunir une flotte. Il fit publier en Grèce une ordonnance qui portait que chaque état eût à reprendre ses exilés, et le crime d'Harpalus servit de prétexte à bannir Démosthènes d'Athènes. Le roi tenait d'autant plus à éviter qu'il n'y eût des troubles en Grèce, qu'il avait l'intention de rappeler Antipater.

Le crime d'Harpalus est un de ceux qui prouvent le mieux combien les trésors de l'Orient influèrent d'une manière fâcheuse sur les mœurs. D'un côté la faction de Démosthènes et de Philocrate protégeait Harpalus par cupidité; de l'autre, la faction de Dinarque et de Stratoclès lui était contraire par envie et par inimitié. Ce fut la crainte qui porta les Athéniens à bannir Démosthènes et les siens : aussitôt que les circonstances changèrent, ils les rappelèrent. Il faut reprendre les choses de plus haut à l'égard d'Harpalus. Lorsque Philippe, s'unissant à une autre épouse, semblait vouloir éloigner Olympie et son fils avec elle, cet Harpalus et quelques autres Macédoniens de distinction [1] se déclarèrent si vivement pour Alexandre, qu'ils furent bannis. Ce devait être pour le noble caractère de ce prince une raison de les traiter avec une faveur

1 Ptolémée fils de Lagus, Néarque, fils d'Androtime, Érigyos, fils de Larichus, et Laomédon, son frère.

particulière. Il ne manqua pas de le faire, et promut tous ceux qui s'étaient sacrifiés pour lui aux premiers grades de l'armée. Ne pouvant y placer Harpalus, qui était contrefait, il le nomma son trésorier; mais avant la bataille d'Issus, et sans qu'on sache trop pourquoi, Harpalus s'enfuit d'Asie à Mégare, où le roi lui fit offrir sa grace. Il revint, et non-seulement la caisse lui fut rendue, mais il eut encore la surveillance de tous les trésors que Parménion avait rassemblés à Ecbatane. Il ne paraît pas qu'Harpalus soit devenu coupable d'aucune infidélité, tant que Parménion administra la Médie; car le rang éminent de ce général, qui était, ainsi qu'Antipater, à la tête de l'empire, lui donnait toute l'autorité nécessaire pour surveiller le trésorier. Mais quand Parménion eut disparu, quand Alexandre fut dans la Bactriane et dans l'Inde, Harpalus ne put résister davantage à la tentation. Selon Strabon, il y avait cent quatre-vingt mille talens dans le trésor, c'est-à-dire un milliard environ. Harpalus, qui aimait les plaisirs et les femmes, déploya un luxe dont Athénée et Plutarque ont éternisé le souvenir. Cet homme s'est immortalisé dans les annales de la prodigalité et de la débauche par ses dépenses en bâtimens, en parures pour ses maîtresses, en recherche pour sa table. Il avait fait, en l'absence d'Alexandre, de telles délapidations, qu'à la nouvelle des exemples de justice sévère que le roi avait

statués à Carmanie, à Persépolis et à Suze, il jugea prudent de prendre la fuite. Non-seulement il emporta une partie des sommes qui lui étaient confiées; mais il se fit suivre encore de troupes mercenaires, prétextant apparemment un ordre de conduire son trésor en Europe sous bonne escorte. Il s'embarqua donc pour la Grèce, et cherchant un asyle à Athènes, il laissa ses soldats dans le Péloponèse. Ayant annonçé qu'il voulait déposer dans le trésor public une partie de l'argent qu'il apportait, il trouva protection dans cette cité. Afin de se mieux assurer, il corrompit par des *présens* les hommes les plus influens. Démosthènes lui-même fut accusé par l'aréopage, dont il avait récemment rétabli la considération, de s'être enrichi des trésors d'Harpalus [1]. Lorsqu'Antipater et Olympias réclamèrent l'extradition du coupable et des trésors détournés par lui, les Athéniens sacrifièrent leurs orateurs, et même Démosthènes; mais ils gardèrent l'argent sous prétexte de le remettre au roi lui-même; puis, après sa mort, ils l'employèrent pour leur propre compte dans la guerre *Lamiaque*. Quant

---

1 Dinarque, *in Demosth.*, pag. 171, édition de Bekker. On peut voir dans Athénée, liv. VIII, pag. 341, un fragment du comique Timoclès, qui va plus loin encore dans ses accusations. Au surplus nous ne citons ce que dit Dinarque, que pour indiquer ce que la vraisemblance permettait de soutenir, et non comme un témoignage de vérité.

à Harpalus, il échappa à sa peine, mais il périt de la main d'un assassin.

Quoiqu'ils eussent banni Démosthènes par un décret public, les Athéniens cherchaient à exciter le mécontentement des Grecs sur ce qu'Alexandre se mêlait de leurs affaires intérieures et sur le rappel des exilés; ils voulurent en profiter pour créer une ligue générale contre l'oppression macédonienne: ce fut l'origine de la guerre *Lamiaque*, qui suivit la mort d'Alexandre. Au surplus les Grecs avaient, comme tous les peuples d'Occident, envoyé des ambassadeurs pour flatter le vainqueur et lui décerner les honneurs divins, mais en même temps pour lui représenter que le retour des bannis ne pouvait manquer d'exciter les plus grands désordres. Le roi reçut ces représentations avec défaveur; car il ne fit introduire les ambassadeurs qui en étaient chargés qu'après tous les autres [1]. Pendant qu'il se livrait au plaisir de recevoir des dé-

---

1 Diod. de Sicile, liv. XVII, ch. 113, vol. II, pag. 249. On y voit qu'il vint des députés de Carthage et des peuples qui habitent la côte jusqu'aux colonnes d'Hercule. Alexandre se fit donner la liste de tous les ambassadeurs, et détermina l'ordre dans lequel il les recevrait : il mit en tête ceux qui venaient pour cause de cérémonies religieuses; en second lieu ceux qui apportaient des présens; 3.° ceux qui venaient lui soumettre des contestations de frontières; 4.° ceux qui avaient à lui exposer des intérêts particuliers; et 5.° enfin, ceux qui lui étaient dépêchés à raison du rappel des bannis.

putés dont la seule présence attestait que sa gloire avait pénétré aux extrémités de la terre, des présages, des prédictions et la mort d'Éphestion, qu'il avait déclaré son favori, l'avertirent de la fragilité des grandeurs humaines et de l'incertitude de ses plans gigantesques. Cependant Alexandre ne se démentait pas; il dirigeait lui-même l'administration de son vaste empire; il conduisait tous les travaux propres à ramener dans l'Assyrie et dans Babylone leur ancienne splendeur, et à rendre plus actives que jamais les communications au moyen des fleuves et des canaux. Au milieu de ses occupations il restait toujours l'ami et le convive de ceux qui l'entouraient, et quoiqu'il fût déjà malade, il accepta l'invitation que lui fit Médius, afin de ne le point affliger par un refus. Il n'y a nul doute qu'au milieu de ses travaux extraordinaires, le genre de vie auquel il se livrait ne dût lui devenir funeste. Ses guerriers s'abandonnaient à la boisson, si dangereuse par ses conséquences sous l'influence d'un climat chaud, et qui perdit Éphestion à la fleur de l'âge; mais, malgré tous les témoignages des auteurs, il demeurera toujours douteux, qu'Alexandre lui-même ait accéléré sa fin par cette passion.[1]

---

1 Plutarque, *Orat. de fort. Alex.*, *orat. II*, *cap.* 6, dit : Il y avait de la vertu, de la raison, de la tempérance dans Alexandre, auquel beaucoup de gens ont reproché de la dé-

Tout ce que nous savons, c'est que la mort l'emporta, après une courte maladie, avant même qu'il eût encore rien décidé sur la succession à l'empire.[1]

§. 2.

État politique de cette époque.

a) *Républiques de la Grèce, Syracuse, la Thessalie.*

Avant de nous occuper de la période monarchique de l'histoire grecque, accordons encore un coup d'œil aux états libres. Sous Philippe et sous Alexandre, Athènes prouvait par son exemple que les hommes et les états peuvent recevoir des sciences et de la littérature une importance aussi grande que celle qui est ordinairement le résultat de la puissance et de la richesse. Si l'on en excepte ce genre de gloire et le droit de distribuer la louange et le blâme, les Athéniens avaient tout perdu; mais sous ce rapport, les deux grands rois de la Macédoine furent ses tributaires. Un discours de Démosthènes nous apprend ce qu'était devenu le gouvernement populaire[2]. Il faut bien que les doctrines et les

---

bauche et un penchant immodéré pour le vin. Plutarque parle de ce banquet de Médius comme nous le faisons, et tout autrement que dans sa Vie d'Alexandre.

1 Le 22 Juin 324 avant J. C.

2 Démosthènes, *de falsa legatione*, pag. 345, édition de Bekker. Ce qu'il dit de l'aventure de Timagoras et des qua-

harangues soient impuissantes pour corriger les mœurs et l'esprit du temps, puisque Démosthènes n'y parvint pas. On voit, dans celle qu'il prononça devant le peuple, par quels moyens Philippe perpétuait son influence. « Il ne vous méprise point, » s'écrie Démosthènes, « mais il a entendu dire par « ses orateurs ce que déjà j'ai dit hautement ici en « pleine assemblée, c'est que notre nation est la « plus inconstante du monde; c'est qu'elle s'agite « aussi facilement que les vagues de la mer. On va, « on vient, et personne ne songe au bien public. « Celui qui a des amis peut tout ce qu'il veut. » Démosthènes cite un exemple des accusations de corruption et de mauvaise foi qu'on se permet d'accumuler contre les hommes d'état les plus considérés, sans pour cela passer pour calomniateur. Athènes, sans doute, n'était pas la seule cité où il y eut de pareils désordres : les progrès de la civilisation avaient, dans tous les états, augmenté les besoins des classes élevées; le genre de vie simple et frugal des temps anciens ne leur convenait plus. Démosthènes parle en ce sens des petites républiques d'Oreum et d'Érétrie [1], et des Phocidiens [2];

---

rante talens donnés par le roi, prouve que l'argent faisait tout à Athènes.

1 Démosthènes, *de falsa legat.*, pag. 385 et 386.

2 Philipp. III, pag. 316 et 317.

ailleurs il établit une comparaison générale entre les mœurs et l'esprit de l'époque républicaine, et les mœurs et l'esprit de son temps, et ce parallèle est si clair, si parfait, qu'il est impossible de se refuser à reconnaître que les démocraties ne pouvaient plus subsister dans un siècle où chaque particulier affectait la splendeur des princes, où chaque riche se faisait gloire des vices des cours les plus corrompues. [1]

Cependant les monarchies étaient alors mieux constituées sous le rapport moral, la magnanimité des rois, leur affabilité, étaient bien préférables à l'avide cupidité, à la raisonneuse popularité de la plupart des hommes qui conduisaient les républiques. Les rhéteurs ont pris plaisir à accumuler sur Philippe les traits de la plus profonde dépravation, et les passages rassemblés par Athénée le dépeignent des mêmes couleurs. On pourrait donc élever quelque doute sur la conduite de ce prince, et pour les dissiper il faudrait une discussion suivie. Montesquieu l'a déjà fait remarquer, et c'est en vain que M. de Sainte-Croix voudrait combattre cette vérité. Mais rien ne ternit l'éclat des qualités d'Alexandre. Que l'on compare son désintéressement à l'avidité, à l'égoïsme des orateurs [2]. Peu nous

---

1 Démosthènes, *Orat. in Aristocr.*, pag. 619.

2 Voici ses expressions, pag. 379. « Alexandre était-il donc

importe après cela qu'Arrien se contredise, accusant d'abord le roi de s'adonner à la volupté; puis, à la fin de son livre, soutenant qu'il était fort économe quand il s'agissait de ses plaisirs : les faits parlent d'eux-mêmes. En quittant la Macédoine, il partagea les domaines des anciens rois entre les compagnons de ses exploits; le seul Perdiccas fut assez noble pour refuser la récompense avant la victoire. Pendant ses marches, depuis l'Hellespont jusqu'à son retour de l'Inde, Alexandre ne s'arrêta jamais dans le seul intérêt de ses plaisirs; et tout en permettant à ses généraux l'alliance de la dépravation des Grecs avec le luxe oriental, on le vit toujours repousser toute proposition qui tendait à satisfaire ses désirs aux dépens de sa vertu. Jamais il ne fournit à ceux qui font des recueils d'anecdotes de sujets tels que les maîtresses d'Harpalus, les lutteurs de Perdiccas et de Cratère, ou la pas-

---

« fort économe, quand il s'agissait de ses plaisirs, comme Arrien
« veut nous le persuader? Les détails qu'on vient de voir réfutent
« assez cet écrivain (Montesquieu) et détruisent les conséquences
« qu'on a tirées de ses expressions. La maison d'Alexandre,
« dit-on, se fermait pour les dépenses privées — — — —
« Fallait-il régler sa maison! C'était un Macédonien. Com-
« ment a-t-on encore osé avancer que ce prince trouva tou-
« jours dans sa frugalité et dans son économie particulière les
« moyens d'augmenter sa puissance? Cela n'a pu être vrai
« qu'avant la bataille d'Issus; car la dissolution de ses mœurs
« se manifesta bientôt après la mort de Darius. »

sion de Méléagre et de Léonnatus pour la chasse. Mais il s'agit ici de mœurs générales et non de celles d'Alexandre[1]; nous allons donc nous occuper des Grecs qui l'entouraient et qui finirent par le perdre.

Théodore de Tarente, citoyen d'un des premiers états démocratiques, non content de s'être fait dans sa patrie l'intermédiaire d'un honteux commerce de voluptés, arrive en Syrie avec toute une cargaison de jeunes garçons. Philoxène, le gouverneur de la côte, croit avoir saisi une occasion de faveur; il écrit au roi pour lui en désigner deux d'une rare beauté : il l'interroge, pour savoir s'il les faut acheter pour lui. La réponse d'Alexandre est une leçon flétrissante, et pour les démocrates qui souffraient chez eux un pareil commerce, et pour le gouverneur qui lui accordait sa protection. Il lui demande de quelles basses voluptés il l'a jamais entendu accuser pour avoir osé lui faire une pareille proposition; il l'accable de reproches. Corinthe ne se distinguait pas moins par ses mauvaises mœurs que par son goût pour les beaux-arts et pour l'élégance; elle ne fondait sa richesse et sa prospérité que sur la corruption des autres états : de toutes parts on voyait des étrangers qui y accouraient pour dépenser

---

1 On peut voir, en ce qui le concerne, le chapitre 23 de Plutarque.

leurs fortunes mal acquises. Outre les courtisanes dont Athénée a eu soin de réunir les noms, on y admirait un jeune homme appelé Créobule : il ne se vendait que pour des sommes immenses. Agnon ne craignit pas d'offrir au roi de le lui acheter et de le lui amener ; il pensait lui rendre un grand service. Non-seulement le roi rejette ce honteux achat, mais il donne à l'auteur de la proposition un sérieux avertissement sur l'importance de la morale en politique. Les Macédoniens ne valaient pas mieux que les Grecs. Deux d'entre eux, Damon et Théodore, bons officiers d'ailleurs, exerçèrent des violences sur des femmes libres ; Parménion, leur chef, feignit de l'ignorer, mais Alexandre lui écrivit de les punir exemplairement, s'ils étaient coupables.

Revenons à la Grèce libre. Démosthènes était du petit nombre d'hommes qui comprenaient l'impossibilité du système républicain avec des mœurs aussi corrompues. Il fit donc rendre à l'aréopage la considération qu'il avait perdue depuis le temps d'Éphialte. A dater de cette restauration, l'aréopage est non-seulement cité par les orateurs comme tribunal, comme corps de l'état, mais on le revoit figurer comme surveillant, comme tuteur du peuple dans deux occasions mémorables, où la légèreté des orateurs et leurs sophismes pouvaient l'égarer ; elles sont rappelées par Démosthènes dans

sa harangue pour la couronne[1]. Un état en pleine décadence ne se relève néanmoins qu'au moyen d'une révolution. Démosthènes déclare qu'on ne peut remédier aux fâcheux résultats produits par l'exemple des hommes les plus marquans, ni par l'autorité de l'aréopage, ni par aucune autre institution. Eschine oppose les uns aux autres : Philippe et les généraux d'Athènes; il les considère successivement comme hommes et comme publicistes, et il termine ainsi son tableau : « à l'aide de « leurs mercenaires, dit-il, vos misérables généraux « levaient tous les ans un tribut de soixante talens « sur les pauvres insulaires, et sur une mer qui « devait être ouverte à tous les Grecs, ils captu- « raient des vaisseaux à leur profit et s'en empa- « raient. Au lieu d'être, comme autrefois, honora- « blement placée à la tête de la Grèce, votre ville « se livra à la profession pour laquelle les Myoné- « siens avaient été si justement décriés, et, sous « le rapport de la piraterie, elle porta sa réputa- « tion au plus haut degré. Philippe franchissait les « limites de la Macédoine : ce ne fut alors plus « pour Amphipolis qu'il combattit contre vous, « ce fut pour Lemnos, Imbros, Scyros, nos an-

1 Antiphon, légèrement acquitté, est traduit de nouveau devant le peuple par l'aréopage et condamné. Le second exemple regarde Eschine, exclu par l'aréopage d'une place que le peuple lui avait conférée.

« ciennes possessions; enfin nos concitoyens abandonnèrent la Chersonèse. » Démosthènes dit[1] : « C'est une chose ridicule que la manière dont « nous gouvernons nos affaires. Si quelqu'un nous « demandait : Athéniens ! êtes-vous en paix ? Vous « répondriez non, nous faisons la guerre à Philippe. Ne nomme-t-on pas tous les ans dans « votre sein dix taxiarques, dix stratèges, deux « phylarques et deux chefs de la cavalerie ? A l'exception d'un seul, que vous envoyez faire la « guerre, les autres, de concert avec les prêtres « dont c'est l'affaire, dirigent des pompes solennelles. » Ailleurs, Démosthènes dit formellement que les Athéniens faisaient un devoir à leurs généraux de se conduire en corsaires et de piller les alliés. « Tous les chefs que vous avez mis à la tête d'une « armée, ont levé des tributs sur Chio, sur Érythrée « et même sur la côte d'Asie. Celui qui n'a qu'un « ou deux vaisseaux, en exige de moindres ; celui « qui commande une flotte en fait payer de plus « considérables. Mais qu'il s'agisse de petites ou de « grosses sommes, personne n'est assez dépourvu « de sens pour s'en défaire sans compensation. On « rachète donc par ce moyen l'exemption de toute « sorte de vexations, ou le danger d'être capturé et « regardé comme de bonne prise. Ce qui n'empêche

---

1 Philipp. IV, pag. 44, édit. de Bekker.

« pas qu'on n'appelle cela un don volontaire : c'est
« le nom sous lequel cet impôt est connu. Vous
« voyez bien que tous ces états vont être obligés
« de le payer à Diopithe, que vous avez envoyé
« au dehors avec une armée. D'où prendrait-il
« sans cela le nécessaire? Vous ne lui donnez rien
« qui puisse fournir à la paie et à l'entretien de ses
« soldats, et il n'a point de fortune pour y sub-
« venir. »

Il est évident que ces hommes, qui devenaient des pirates privilégiés, et les orateurs avec lesquels ils étaient en liaison intime, portaient leur fortune à un taux que n'avait point atteint celle des citoyens qui surent si bien mériter de la patrie pendant la guerre des Perses, ni celle de ces nobles Athéniens qui, après la guerre du Péloponèse, cherchèrent à relever l'éclat de la république aux dépens de leur patrimoine. Nous avons déjà fait voir combien, dans les dernières années de cette guerre et dans celles qui la suivirent, l'aisance d'Athènes, ou plutôt les richesses des familles, étaient diminuées; nous avons fortifié notre assertion par les exemples de Timothée, d'Iphicrate, de Chabrias, de Charès. Les choses changèrent peu avant le règne de Philippe; mais l'accroissement des débauches et des voluptés ramena de nouveau la pauvreté à côté d'immenses richesses. Au temps de Philippe et d'Alexandre, une masse immense de numéraire fut mise en circulation, et

le contraste n'en fut que plus frappant. Démosthènes parle de la richesse de ceux qui suivaient le parti de Philippe ou qui étaient employés aux affaires publiques [1]. S'il est vrai que ses contemporains pouvaient bâtir des maisons comparables aux édifices publics d'une ville telle qu'Athènes, il ne faut pas être surpris de ce que la fortune d'Épicrate se soit élevée à six cents talens, c'est-à-dire beaucoup au-delà de quatre millions de notre monnaie : et même, proportion gardée, cette somme représente ce que serait de nos jours une fortune de près de trente millions. Les affaires publiques, la corruption, la piraterie, les recrutemens, les locations d'esclaves [2], étaient les sources des richesses des maisons les plus opulentes. Dans le cens on les porta en nombre rond à trois cents; toutefois il devait être fort dur pour une famille qui n'avait que vingt talens, d'être soumise aux mêmes charges que celle qui en possédait mille. Un autre moyen d'ac-

1 Démosthènes, Olynth. III, pag. 34, édit. de Bekker.

2 M. Letronne, dans sa Dissertation sur la population de l'Attique, ramène à des nombres raisonnables les indications exagérées que l'on nous donnait sur cette population ; il démontre qu'il n'y avait pas au-delà de 100,000 ou 120,000 esclaves ; il dit que la location des esclaves était pour beaucoup de gens riches une occasion de profit ; enfin, dans une note, il fait remarquer qu'à Athènes un bon cheval coûtait cinq fois plus qu'un esclave.

quérir, c'était le commerce des objets de luxe, des vins, des étoffes et d'autres choses semblables, que l'on faisait venir de Syrie, de Rhodes et de la côte d'Asie, et que l'on apportait aux peuples civilisés de la mer Noire. La Thrace en fournit un exemple marquant. On lit dans le discours de Démosthènes contre Aristocrate, que les droits dans ce pays s'élevaient à plus de trois cents talens par le seul effet du commerce. Athènes avait d'ailleurs des moyens particuliers d'augmenter ses richesses; c'étaient d'abord les honteuses professions des sophistes et des flatteurs, l'entretien de courtisanes et de jeunes débauchés; enfin, l'art de plaire aux rois et aux généraux qui avaient en main la puissance. Mais cette cité avait aussi des ressources plus relevées : les arts et les sciences étaient réduits en profession. Le théâtre d'Athènes était bien au-dessus de l'art dramatique des autres peuples; on en peut attester l'empressement de Denys à mériter, par ses tragédies, le suffrage des Athéniens. C'est dans le discours de Démosthènes sur son ambassade que se trouvent les meilleurs renseignemens sur l'importance politique des acteurs, sur le revenu de leur profession, enfin, sur la considération dont ils jouissaient. Ceux qui parvenaient à la plus grande fortune, étaient ou des acteurs comiques et tragiques accomplis, ou bien des baladins que les rois écoutaient, et dans la bouche desquels Denys, par exemple, souffrait



la vérité[1], qu'il redoutait de la part d'hommes sérieux ou de républicains sévères. Les acteurs et les baladins étaient accueillis chez Philippe, chez les Denys, chez les princes de Cypre. Athénée a rassemblé tout ce qu'il a pu trouver de renseignemens épars sur les divers baladins, et quant à l'importance des acteurs, les orateurs sont les écrivains qu'il faut consulter[2]. Sous le règne de Philippe, on distingua particulièrement Néoptolème, Aristodème et Satyrus; sous celui d'Alexandre, Athénodore et Thessalus acquirent dans les affaires une prépondérance unique dans l'histoire. Nous avons vu qu'Aristodème, secondé de quelques-uns de ses compagnons, reconcilia Philippe avec Athènes dans le moment où il était le plus irrité contre elle. Ce roi ne pouvait

---

1 Dans la pièce intitulée : le Tyran, le comique Eubulus a dit de lui :

> Ἀλλ' ἔστι τοῖς σεμνοῖσι αὐθαδέστερος
> Καὶ τοῖς κόλαξι πᾶσι τοῖς σκώπτουσι τε
> Αὑτὸν ἀόργητος· ἡγεῖται δὲ
> Τούτους μόνους ἐλευθέρους, κᾂν δοῦλος ᾖ.

2 Athénée, *Deipnosoph.*, liv. VI, pag. 257-262. On cite parmi les acteurs célèbres, immédiatement après la guerre du Péloponèse, Nicostrate, qui fut aussi poète comique, et avec lui Callipide, dit le singe; au temps de Philippe, Néoptolème, tragédien; puis Parménon et Philémon; un peu plus tard, Théodore, acteur comique, Polus et Méniscus; au temps d'Alexandre, Athénodore et Thessalus, tragédiens; Lycon de Scarphea, dans la comédie.

se passer de Néoptolème ni de Satyrus; il regarda comme une complaisance insigne de la part des Athéniens, la permission qu'ils leur donnèrent de paraître à ses festins; et dans la réalité, si l'on considère avec quelle rigueur le peuple retenait ses acteurs dans le temps des grandes fêtes de Bacchus, on se convaincra que ce n'était pas, de sa part, une petite faveur. Démosthènes a rapporté deux traits qui immortaliseront à jamais la mémoire de Satyrus. Pour toute récompense, cet acteur se fit remettre un jour par Philippe les filles de son ami, qui avaient été prises dans Olynthe, quoique par là il s'obligeât à les doter, bien différent de ces Grecs avides qui se firent payer, du butin de cette ville, leurs lâches flatteries, et qui, fiers de leur liberté, s'en allaient cependant chargés du produit de rapines exercées contre la liberté. Une autre fois Satyrus, seul de tous les Grecs, témoigna de l'intérêt aux malheureux Phocidiens; il en racheta plusieurs de son argent.

Alexandre favorisa beaucoup Athénodore et Thessalus, et surtout ce dernier. Il paya l'amende à laquelle Athénodore avait été condamné par les Athéniens, parce qu'il avait manqué de se rendre aux fêtes de Bacchus, afin d'assister à celles qui suivirent son retour d'Égypte en Syrie[1]. On concevra du

1 Plutarque, *in Alex.*, chap. 29. Athénodore y fut déclaré vainqueur : le roi, qui favorisait Thessalus, loua les juges; il

reste facilement que Philippe et Alexandre, tant qu'ils ne furent que rois de Macédoine, aient été surpassés par Athènes pour la magnificence des spectacles; surtout, si l'on réfléchit que ces rois ne mettaient qu'au second rang les dépenses relatives à leurs seuls plaisirs, tandis qu'Athènes les mettait avant toutes les autres. Démosthènes le répète souvent, et surtout dans sa première Philippique. « D'où vient, s'écrie-t-il, que les Panathénées et « les fêtes de Bacchus sont toujours célébrées dans « le temps prescrit, soit qu'on les confie à des « hommes qui entendent ce genre d'affaires, soit « qu'on les abandonne à ceux qui ne l'entendent « pas ? Vous y mettez plus d'argent que vous n'en « dépensez à aucun des armemens que vous en- « voyez au-delà des mers. Ces fêtes occupent un « tel nombre d'hommes, exigent de tels prépara- « tifs, qu'on n'en a jamais, que je sache, fait de « pareils. Comment arrive-t-il, au contraire, que « toutes vos entreprises guerrières ne sont jamais « exécutées en temps opportun, soit qu'il s'agisse « de Méthone, de Pagase ou de Potidée ? C'est « que dans vos jeux, dans vos fêtes, dans vos

---

dit cependant qu'il aurait donné une partie de son empire pour que Thessalus n'eût pas été surpassé. Athénodore le pria ensuite d'écrire en sa faveur à Athènes pour obtenir la remise de l'amende à laquelle il avait été condamné. Alexandre ne le fit pas, mais il envoya la somme pour lui.

« solennités, tout est réglé par des lois, c'est que « chacun connaît d'avance le chorège, le gymnasiarque de sa tribu; c'est que chacun sait où il « prendra ce qu'il lui faut, et que de tout ce qu'on « doit faire rien n'est incertain.[1] »

La plupart des artistes qu'Alexandre emmena en Asie, étaient d'Athènes ou du moins c'étaient des Grecs qui y avaient perfectionné leur art; on en peut dire autant des courtisanes avec lesquelles Harpalus dépensait les trésors de la Perse[2]. Peu avant Alexandre, la seconde Artémise avait élevé à son époux un superbe monument[3], et quoique tous les

1 Voyez aussi Sainte-Croix, Examen des historiens d'Alexandre, pag. 462 et 463.

2 Harpalus fit élever à ses courtisanes des monumens splendides; Pythionice en eut un à moitié chemin d'Athènes à Éleusis. Voyez Athénée, pag. 594. Il rapporte beaucoup de détails sur les autres maîtresses d'Harpalus, pag. 590. Enfin, on en lit beaucoup sur les courtisanes de la Grèce en général, pag. 590 et 591 : tout le chapitre 13 est consacré à ce genre de profession.

3 Pline, *Hist. nat.*, *edit. Harduini*, tom. II, pag. 728. — *Toto circuitu pedes quadringentos undecim. Attollitur in altitudinem viginti quinque cubitis, cingitur columnis triginta sex. Pteron vocavere. Ab oriente celavit Scopas, a septentrione Bryaxis, a meridie Timotheus, ab occasu Leochares. Priusque quam perageret, regina Artemisia, quæ mariti memoriæ id opus exstrui jusserat, obiit. Non tamen recesserunt, nisi absoluto jam, id gloriæ ipsorum artisque monumentum judicantes, hodieque certant manus. Accessit et quintus artifex. Namque supra Pteron Pyramis altitudine inferiorem æquavit, viginti*

artistes ne fussent pas également d'Athènes, c'est à l'état des arts dans cette cité qu'il faut attribuer et cette magnificence, et les discours qui furent prononcés en l'honneur de Mausole. Corinthe occupera convenablement le second rang. Quoi qu'il en soit, une vérité reconnue c'est qu'alors, dans les républiques industrieuses, les sciences et les arts étaient devenus pour une classe nombreuse d'individus, une source de professions et d'affaires, Rhodes et Syracuse en offrent aussi l'exemple. Les causes qui perdaient la poésie et l'histoire, étaient précisément celles qui ranimaient et élevaient la musique, la peinture, la sculpture, la danse, l'architecture et l'art du théâtre : on vit se tourner vers ces objets les grands talens que les institutions monarchiques empêchaient de se développer dans les affaires publiques. Lorsqu'Éphestion mourut, Alexandre rassembla trois mille artistes pour célébrer des jeux en son honneur, et ces artistes fu-

---

quatuor gradibus in metæ cacumen se contrahens. In summo est quadriga marmorea, quam fecit Pythis; hæc adjecta centum quadraginta pedum altitudine totum opus includit. Vitruvius décrit ce monument un peu différemmeut : *De Mausoleo Satyrus et Pytheus, quibus vere felicitas summum maximumque contulit munus; quorum enim artes ævo perpetuo nobilissimas laudes et sempiterno florentes habere judicantur et cogitatis egregias operas præstiterunt. Namque singulis frontibus singuli artifices sumserunt certatim partes ad ornandum et probandum Leochares, Bryaxis, Scopas, nonnulli etiam putant Timotheum.*

rent ensuite employés à la pompe funèbre qu'on lui fit à lui-même. Il avait aussi appelé près de lui des milliers de Grecs habiles aux arts mécaniques ou qui du moins savaient les diriger : ils devaient construire un édifice pour y placer le bûcher d'Éphestion ; ils devaient aussi contribuer à l'embellissement des villes fondées par Alexandre.[1]

L'effet que produisit la philosophie d'Athènes sur les autres états, l'influence des sciences spéculatives sur les mœurs des Grecs, et plus tard sur celles des Romains, méritent une attention particulière de notre part. Les anciens appelaient philosophie, la connaissance du monde, des hommes et des lois qui les mettent en rapport avec un ordre supérieur et inconnu. Si l'on veut savoir quelle importance avait alors cette philosophie, il suffira de songer au rôle que Philippe confia à Aristote ; puis, à ce que l'on nous dit de ses liaisons avec Antipater et de la conspiration que celui-ci aurait tramée contre Alexandre, parce qu'il se serait tenu pour offensé de la dureté avec laquelle on en agissait envers Callisthène. Ce qui prouve encore l'importance que l'on attachait à la philosophie, ce sont les libéralités d'Alexandre, non-seulement envers Aristote, mais encore envers d'autres philosophes

---

1 Plutarque, *de fort. Alexand.*, les deux premiers chapitres. Nous reviendrons sur ce point.

athéniens. Lors même que Plutarque aurait orné ses récits à la manière des rhéteurs, les faits ne pourraient en eux-mêmes être révoqués en doute.[1] Il suffirait d'ailleurs de se rappeler les relations de Denys et d'Archélaüs avec Platon.

La philosophie de la nature et le mysticisme n'ont pris nulle part un essor plus prompt qu'en Italie et en Sicile; la science du droit et des constitutions y était portée à un haut degré de sagesse; mais à en juger par l'effet que produisirent à Syracuse les pièces d'Euripide, apportées par des Athéniens qui avaient été pris pendant la guerre du Péloponèse, on ne pourra s'empêcher de reconnaître que les sciences et les arts n'y avaient point marché avec le temps. Cette remarque acquiert encore bien plus de poids de ce que l'on nous apprend des relations des deux Denys et de Dion avec Platon, et des améliorations opérées par Timoléon dans la constitution de Syracuse. Nous avons dit déjà que dans les états de la Sicile et de la grande Grèce, les lois sévères des temps passés n'existaient plus que sur les tables où elles étaient gravées[2]. Pendant

1 Plutarque, *de Alexandri seu virtute seu fortuna*, ch. 10. Alexandre donna dix mille pièces d'or à Pyrrhus d'Élide, à sa première entrevue. Xénocrate, l'ami de Platon, reçut de lui cinquante talens; tout le monde sait qu'il mit à la tête de ses marins Onésicrite, l'élève de Diogène.

2 Platon, éd. de Tauchn., tom. VIII, pag. 138, lett. 7. Il

la lutte de la tyrannie et de la démocratie, de petits despotes avaient fait de leur volonté la règle de l'état; quelques villes de l'Italie étaient abandonnées à une démocratie effrénée ou du moins luttaient contre elle. Toutes ces villes étaient corrompues, si l'on en excepte Locres, qui ne perdit sa simplicité primitive que par le long séjour qu'y fit Denys le jeune avec sa cour dépravée.

Quoiqu'il soit assez bien établi que les lettres que nous avons sous le nom de Platon, ne sont pas de lui, toujours est-il certain qu'elles lui ont été attribuées peu de temps après sa mort, et que par conséquent elles peuvent être invoquées avec succès quand il ne s'agit que de connaître les idées et les liaisons de ce philosophe, sans que cependant il convienne de leur accorder une grande confiance sur des faits isolés. Partout où les mœurs sont corrompues, où les hommes sont énervés, où le sentiment du beau a fait place à l'afféterie, le philosophe devient prêtre, et les préceptes de la vie humaine se changent en mystères, qui appartiennent désormais à des sociétés secrètes. Les villes grecques de l'Italie en fournissent un exemple de plus : l'association qui s'empara de la morale et des sciences prit le nom de Pythagore. Il paraît qu'Ar-

---

parle de ce qu'il a vu en Sicile : on faisait, dit-il, deux repas splendides par jour; jamais on n'était seul dans son lit. Ce philosophe se plaint fortement de ces désordres.

chytas y jouissait d'une haute considération[1]. Ce fut lui qui conserva les traditions de l'école de Crotone. Le désir d'être initié à ces mystères, amena le premier voyage de Platon[2]. Depuis lors il resta lié avec les membres de cette association. Dion en faisait partie; elle comptait beaucoup de sectateurs dans les états libres de la Grèce proprement dite, mais elle en avait bien peu en Sicile et à Sparte. L'aristocratie, à laquelle tendaient les écrits de Platon, n'avait rien de commun avec le gouvernement de cette république. Ce philosophe croyait qu'une monarchie militaire serait plus facile à ramener à son système; ce fut le motif pour lequel il alla, dès son premier voyage d'Italie, à la cour de Denys l'ancien. Quoique ce tyran fut avide de célébrité, quoiqu'il n'épargnât rien pour effacer aux jeux olympiques ses prédécesseurs Chélon et Hiéron, et pour faire

---

1 Horace l'appelle : *mensorem maris et terræ numeroque carentis arenæ*, et Aulu-Gelle, liv. IX, ch. 12, cite encore d'autres connaissances d'Archytas. On nomme aussi Timée, Xénophile, Phædon, Échécrate et Polymnaste.

2 *Epistol. Platon. VII*, pag. 138, dit qu'il pensait que le genre humain ne serait délivré de tous ses maux que quand le pouvoir serait confié aux mains de véritables philosophes (Φιλοσοφούντων ὀρθῶς καὶ ἀληθῶς γένος). Son voyage avait d'ailleurs le but d'approfondir les sciences naturelles, particulièrement cultivées dans cette école, et de visiter les volcans. Athénée, liv. VI, p. 507 : ἐκπλεύσας ἅπαξ μὲν τῶν ῥυακῶν χάριν.

accueillir favorablement ses travaux poétiques, il se montra fort éloigné de suivre les conseils de Platon, et ne parut pas disposé à entendre la vérité de sa bouche. Les lettres écrites sous le nôm de ce philosophe existaient déjà du temps de Denys d'Halycarnasse; elles sont donc de plus anciennes autorités que l'histoire de Diodore. Or, à en juger par ces lettres, Platon voulait que Denys changeât entièrement de système, et que, roi de Grecs réellement libres, il marchât contre les Barbares. Cela revient à peu près à l'idée développée par Machiavel à la fin de son *Prince*, qu'il fait parfaitement semblable au personnage que les Grecs entendaient par tyran. Cet auteur veut aussi, sur les débris de la liberté, fonder une puissance toute italienne et capable d'expulser les étrangers. Machiavel avait, à l'égard des Français et des Allemands, les mêmes idées que Platon émettait sur les Carthaginois, seulement Machiavel exige de son prince moins de sacrifices; car ce prince est son premier objet, et le reste ne vient qu'en seconde ligne, tandis qu'il est manifeste que Platon, trop abandonné d'ailleurs à des conceptions idéales, met au premier rang les confédérés, et n'accorde à Denys que la seconde place. On voit par la septième lettre que les Barbares avaient ravagé beaucoup de grandes villes; Platon veut que Denys les fasse repeupler, et leur donne un gouvernement plus oligarchique que démocratique : il veut que

ce gouvernement soit confié à des hommes liés entre eux et avec Denys d'une intime confraternité. Loin de suivre ces avis, Denys enrichit et ses propres frères et des chefs étrangers, les investit du commandement, et leur confia toutes les magistratures. Cette conduite répugnait tellement aux habitudes doriennes, que jamais ces créatures du tyran ne purent obtenir aucune considération : pour se donner quelque pouvoir sur les mercenaires et pour efféminer le peuple, il fallut que ces chefs s'abandonnassent, eux et les leurs, à la vie dissolue que les lettres de Platon qualifient de *sicilienne*, par opposition aux mœurs des Doriens. Ce n'était point ainsi que la Grèce devait se constituer pour résister aux étrangers. Dans les lettres qu'on lui attribue, Platon manifeste la crainte de voir la langue grecque faire place, en Sicile, à la langue punique et à l'osque[1]. Denys l'ancien était, de plus, possédé de la manie de la centralisation, il réunissait tout à Syracuse, et ne regardait les autres villes que comme des places de garnison et comme des sources d'argent[2] faites pour remplir ses trésors.

Dion était alors fort jeune; il entrait dans toutes les vues de Platon[3]; il réforma ses mœurs, lais-

---

1 A cause des troupes de Campanie.

2 *Epist. VII*, pag. 147 de l'édit. de Tauchnitz, pag. 1282 de l'édition de Francfort.

3 *Ibidem*, p. 139, éd. de Tauchn.; p. 1278, éd. de Francf.

sant aux courtisans de Denys la mollesse et la volupté; enfin, il attira sur lui les regards de toute la Grèce et de Carthage elle-même. Les liaisons qu'il entretenait de toutes parts le rendirent fort utile à Denys, qui s'en servait pour ses négociations et ses correspondances, et qui se donnait par là une certaine considération à l'étranger. Toutefois à Sparte l'esprit de domination était tellement en honneur, que pour y être respecté le tyran n'eut pas besoin du secours de la philosophie. On se soutint mutuellement pour opprimer les états de la Grèce.[1] Denys, quand il voulut se venger de Platon sans que la honte en rejaillît sur lui, se servit d'un Spartiate : le patron qui le ramenait sur son vaisseau, avait mission secrète de le précipiter à la mer ou de le vendre, et son avarice choisit ce dernier parti. Le philosophe fut racheté par ses amis. Il conserva ses relations avec les Pythagoriciens et avec Dion, et dans la suite, quand Denys l'ancien mourut, il revint à Syracuse[2]. On a vu déjà quels obstacles il y trouva et comment Philistus sut opposer la doctrine commode d'Aristippe aux rêves sévères des aristocrates qui voulaient unir la phi-

1 De Mai à Septembre 368 Denys entretint des troupes dans le Péloponèse. En Mars 367 on les y vit reparaître, et Denys le jeune envoya du secours aux Spartiates en Avril 366.

2 Dans la 7.e lettre il est parlé du désir du jeune Denys de s'instruire de la philosophie et des sciences.



losophie à l'exercice du pouvoir. Enfin, nous avons dit comment le jeune prince, que Dion essaya de retenir sous sa tutèle, s'éloigna de son philosophe pour se livrer à la boisson. Les auteurs des lettres pensent que, pour assurer sa puissance, le maître doit choisir parmi les citoyens les hommes les plus recommandables; qu'il faut qu'ils soient propriétaires, époux, pères et d'un âge mûr; qu'il faut enfin qu'ils soient nobles et de familles anciennes et illustres. Ces auteurs conseillent de désigner cinquante citoyens sur dix mille, et de les déterminer, tant par des prières, que par les honneurs qu'on leur accordera, à se charger du soin de la législation. Il convient, disent-ils, que dans les villes conquises de la Sicile on accorde des droits égaux aux vaincus et aux Syracusains vainqueurs.

Denys le jeune, malgré ses écarts, attachait beaucoup d'importance à être regardé comme l'ami du philosophe; il craignait surtout qu'on ne parlât mal de lui à Athènes. Non-seulement il traita Platon avec les plus grands égards, mais il le retint à sa cour quand déjà Dion avait perdu toute influence, et même après qu'il eût quitté Syracuse. Platon conserva toujours une part aux affaires publiques; il resta lié avec les philosophes aristocratiques de l'association d'Italie et de Sicile, dont les membres, en dépit d'Aristippe et de Philistus, parvinrent, après son second départ, à le faire rappeler

encore. Dion devait être rappelé aussi; mais Denys ayant différé l'exécution de cette promesse, Platon se laissa deux fois prier de revenir, sans daigner déférer à cette invitation, jusqu'à ce qu'enfin une galère fut expédiée tout exprès par Denys. Le philosophe, d'ailleurs, fut déterminé par les vives instances que vinrent lui faire Archédème et d'autres initiés de Sicile, puis par les lettres qu'il recevait d'Archytas et de ceux de Tarente [1] : les épitres attribuées à Platon disent qu'il fit ce voyage principalement pour ne point laisser perdre aux associations d'Italie et de Sicile les avantages politiques qu'elles attendaient de Denys [2]. Il fut reçu d'une manière distinguée; on lui avait construit une maison dans le parc qui entourait le palais; mais il s'y trouvait dans une sorte de captivité, car la porte était assiégée de gardiens qui ne laissaient entrer ni sortir personne sans permission. Sa médiation, quant à Dion, resta absolument sans succès. Il y eut, pendant son nouveau séjour en Sicile, une révolte fort dangereuse parmi les mercenaires : Denys le jeune avait voulu réduire à demi-solde tous les invalides qui, sous Denys l'ancien, continuaient à jouir de leur paie en entier,

---

1 *Epist. VII*, pag. 156.
2 *Ibidem.*



mais le soulèvement qui en résulta, l'obligea à renoncer à ce projet.[1]

Platon fut sauvé par la même association qui l'avait amené. Denys, sous prétexte que ses femmes voulaient célébrer une fête dans son parc, et que sa maison leur était nécessaire, l'avait éloigné du palais. Son intention était de l'abandonner à la férocité des soldats, qui le regardaient comme leur ennemi. Heureusement quelques Athéniens qui se trouvaient à Syracuse apprirent ce que l'on tramait contre leur illustre compatriote; ils l'avertirent, et de suite il s'adressa à Tarente. Dans cette cité le pouvoir était entre les mains des initiés; elle envoya donc à Syracuse une ambassade à la tête de laquelle était Lamiscus [2]. Elle obtint la liberté de Platon. Cette confrérie philosophique jeta ensuite les yeux sur Dion pour reduire en pratique son aristocratie idéale; mais Dion déçut aussi ses espérances[3]. Quant à Timoléon, il ne se mit point en

1 S'il est permis de tirer des conclusions générales d'un fait particulier, on pourra penser que les richesses et le commerce des états de Sicile étaient bien tombés depuis le temps où Agrigente avait vu s'élever ses magnifiques édifices; car la fortune de Dion, que nous avons des raisons de regarder comme un des plus riches particuliers de Syracuse, n'est pas même évaluée à cent talens.

2 *Epist. Platon.*, pag. 172.

3 On le voit par le ton qui règne dans ces lettres plato-

rapport avec elle : ses réformes ne s'attachaient à aucune théorie ; le style et le langage de ses lois prouvent qu'il voulait rétablir et reconstituer les anciennes mœurs doriennes. Il acquit cette gloire de fondateur et de libérateur que les platoniciens avaient promise à Denys ; mais il ne parvint pas à assurer la liberté de la Sicile. Les lois doriennes ne pouvaient ramener les mœurs doriennes, et c'était folie que de vouloir faire, dans une ville adonnée aux plaisirs et au luxe, ce que l'on n'aurait pu opérer qu'avec peine dans une oligarchie. La démocratie ne comporte pas ces réformes : quand le patriotisme s'est changé en égoïsme, il faut, pour le salut public, que l'état ait recours à un homme qui, par l'exercice d'un pouvoir ou paternel ou despotique, devienne le tuteur du peuple. Telle fut l'origine de la domination militaire d'Agathocle ; telle fut celle aussi du gouvernement paternel du deuxième Hiéron.

Les auteurs grecs nous ont dit si peu de chose sur Carthage, que c'est à peine si l'on peut saisir çà et là quelque lueur douteuse sur son état politique à cette époque. Toutefois on voit clairement qu'entourés d'ennemis de toutes parts, les Carthaginois comme les Marseillais veillaient sévèrement

---

niciennes qui sont l'ouvrage d'un membre de l'association, ou qui du moins ont été écrites dans son sens.

au maintien des mœurs publiques. Des peines dures et cruelles retenaient dans le devoir et les mercenaires et les généraux eux-mêmes. Principalement occupée du commerce, cette cité n'entreprenait aucune guerre qui ne fût commandée, soit par l'intérêt de ce commerce, soit par le besoin de la navigation. Aussi quand Alexandre attaque Tyr, Carthage reste immobile et se garde d'irriter le conquérant; mais elle favorise le débarquement de Dion en Sicile, et quand Alexandre revient de l'Inde à Babylone, elle lui envoie une ambassade.

Démosthènes reproche aux Athéniens non-seulement d'avoir entièrement abandonné leur état militaire, mais encore de confier à des mercenaires étrangers des entreprises importantes, et même le commandement de leurs troupes. Mais Sparte avait conservé la vertu guerrière des anciens temps: elle le prouva à Mégalopolis; ses institutions politiques seules avaient été ébranlées. Agis mourut en héros immédiatement après la bataille[1]; il avait renvoyé ceux qui voulaient l'emporter, leur ordonnant de se conserver pour la patrie, et leur disant qu'il avait résolu de mourir. Alors, revêtant son armure il mit un genou en terre, et déjà couvert de blessures, il combattit encore et fit mordre la poussière

1 ἀγωνισάμενος γὰρ λαμπρῶς καὶ πολλοῖς τραύμασι ἐναντίοις περιπεσών. Diodore, liv. XVII, ch. 63, vol. II, p. 209.

à plusieurs ennemis avant de périr. Phylarque, dans le passage qu'Athénée nous a conservé de lui, ne fixe la dissolution des mœurs de Sparte qu'au temps d'Atrée et d'Acrotatus, sous le règne d'Antigone Gonnatas en Macédoine, c'est-à-dire cinquante ans après Alexandre. Toutefois un luxe tel que celui que Phylarque dépeint, devait avoir commencé plus d'un siècle auparavant[1]. Dans ses Biographies, Clitarque dit expressément que c'en est fait des anciennes mœurs, depuis que les Spartiates se couronnent de *cosmosandalon*[2] (c'est une sorte d'iris). Or, on faisait usage de ces couronnes bien avant le temps d'Atrée.

Pour ses mœurs et ses institutions, la Thessalie tenait beaucoup de la Macédoine. Les Grecs reconnaissaient aux Thessaliens le caractère éolien, celui

---

1 Athénée, *Deipnos.*, liv. IV, pag. 142. Il est question d'abord des changemens opérés dans les repas communs, et l'on rapporte comment les bancs des anciens Spartiates firent place à la mollesse des lits et au luxe des coussins; puis l'auteur passe aux mets dont on faisait parade. Enfin, il rapporte qu'Atrée et Acrotatus furent tellement surpassés, dans la suite, par de simples particuliers, que le luxe qu'ils avaient déployé rappelait l'ancienne simplicité quand on le comparait au luxe plus grand de ces simples particuliers.

2 Athénée, *Deipnosop.*, liv. XV, pag. 681. *Κλίταρχος ἐν δευτέρῳ βίων, ὅρα, φησὶ, τοὺς κοσμοσάνδαλον ἀνευρόντας Λακεδαιμονίους, οἱ τὸν παλαιότατον τῆς πολιτικῆς κόσμον συμπατήσαντες ἐξετραχηλίσθησαν.*

des temps héroïques. Une noblesse propriétaire, chevaleresque, exercée au métier des armes, fit bientôt parade d'un luxe effréné. On nous dit que les Perses, jugeant tous les autres Grecs d'après les Thessaliens, espéraient faire une riche conquête. Aristote, en rapprochant les uns des autres, les pénestes de Thessalie et les ilotes de Sparte [1], parle d'une sorte d'organisation féodale et d'une espèce de serfs. Si le livre de Cratinus, sur les institutions politiques de ce pays, s'était conservé jusqu'à nous, nous connaîtrions mieux ce peuple si remarquable par ses rapports avec notre chevalerie du moyen âge. La noblesse thessalienne et celle de Macédoine formaient la seule grosse cavalerie que connut l'antiquité [2]. Le cheval et le cavalier étaient également cuirassés : ce fut à la fois le noyau et la réserve des troupes à cheval de Philippe et d'Alexandre. Les Thessaliens obtenaient toujours la meilleure part du butin, et souvent on les congédiait ainsi chargés, pour qu'ils allassent en jouir au sein de leur famille, et pour que l'exemple de leur prospérité fît venir à leur place d'autres cavaliers plus jeunes. [2]

Platon se plaint des désordres des Thessaliens et

1 Platon réunit aussi les pénestes et les ilotes; *De legib.*, liv. VI, édit. de Francf., pag. 871.

2 Platon y fait allusion dans l'*Hippias major*, édition de Francfort, pag. 1247.

de leur goût pour la magnificence, et nous savons par Athénée, que dans leurs festins on introduisait des danseuses toutes nues. Ce trait suffirait à lui seul pour peindre les mœurs de la noblesse; aussi fut-elle soumise bientôt à quelques familles opulentes. L'une surtout, celle des Aleuades, s'était emparée de la domination de presque tout le pays. L'oligarchie dégénérée conduit au despotisme aussi facilement que la démocratie, et surtout dans les états militaires, ainsi qu'on le vit plus tard à Sparte. Il en arriva de même en Thessalie. Si les principautés formées de la sorte y durèrent peu, ce fut autant l'effet de circonstances fortuites que le résultat du caractère de la noblesse du pays. Plus d'une fois Démosthènes reproche aux Thessaliens leur inconstance et leur peu d'attachement aux hommes qu'ils entreprennent de protéger [1]. Aussi Philippe et Alexandre mirent-ils beaucoup de précautions dans leurs relations avec cette nation, dont ils ne pouvaient se passer pour leurs expéditions militaires, et chez laquelle il n'était pas possible de recruter de force. Il était difficile de maintenir les villes dans l'obéissance, et cela ne le fut guère moins quand Philippe eut constitué une oligarchie si sévère, que dans la plupart d'entre elles le gouvernement était restreint à une dizaine de

---

1 Démosthènes, *Olynth. I*, p. 15; et *in Aristocr.*, p. 590.

familles. Autrefois, du moins, la Thessalie avait eu un gouvernement général, composé de députés de tous les états, qui se réunissaient de temps à autre; mais, comme dans toutes les associations de forces inégales, il fallait un Jason ou tout autre prince pour donner quelque prépondérance à cette ligue au moyen de la puissance militaire. Philippe eut soin de dissoudre le lien fédéral; il en revint à l'organisation qu'Hellanicus fait remonter à Aleuas, fils de Pyrrhus, ce qui veut dire seulement qu'elle était fort ancienne. La Thessaliotide, la Phtiotide, la Pélasgiotide et l'Histiæotide, furent autant de provinces administrées séparément, ayant chacune leur chef particulier. Cette tétrarchie rompit l'unité et supprima l'assemblée générale. Dans chaque cité l'autorité du tétrarque fut balancée par une décarchie, c'est-à-dire par le pouvoir de dix familles, et tous furent obligés de s'en rapporter à Philippe sur leur ambition et sur leurs querelles [1]. Démosthènes rend hommage à la prudence de Philippe dans les affaires de Thessalie; il ne lui reproche que d'avoir gardé

---

1 Cela résulte clairement de l'article τετραρχία dans Harpocration : il faut lire aussi l'article δεκαδαρχία, où cet auteur nie que Philippe ait établi des décarchies, où il veut qu'on change cette leçon dans Démosthènes. Nous croyons pouvoir concilier, comme nous l'avons fait, la tétrarchie et la décarchie : malheureusement les Scolies d'Ulpien ne contiennent rien à cet égard.

pour lui les impôts qui lui avaient été librement abandonnés par les villes dont il avait chassé les tyrans. Mais d'un autre côté Philippe avait fait rentrer Magnésie dans la ligue thessalienne, et de plus, il avait cédé aux Thessaliens, qui le désiraient ardemment, le fort de Nicée, situé près des défilés: ils y établirent sans doute une douane [1]. Philippe ne demanda, en échange, que leur cavalerie, qui, dans les expéditions d'Alexandre, se distingua si fort, et que l'on eut soin d'enrichir après la bataille d'Issus, aussitôt que les trésors des Perses, renfermés dans Damas, tombèrent au pouvoir du vainqueur [2]. A Arbèle (ou Gaugaméla), la confiance d'Alexandre se porte encore sur les Thessaliens:

---

1 Aux articles πύλαι, πυλαία, πυλαγόρας, Harpocration ne parle point, à la vérité, de cet établissement d'une douane, mais on peut y rapporter deux passages de Démosthènes; le premier dans le discours *de pace*, p. 58 de l'édit. de Bekker: il y est dit que le principal but des Thessaliens est la possession des défilés et le partage des trésors enlevés à Delphes (τῆς πυλαίας δ'ἐπεθύμουν ϗ τῶν ἐν Δελφοῖς, πλεονεκτημάτων δυοῖν, κύριοι γενέσθαι. Dans la deuxième Philippique il est dit que les Thessaliens veulent obtenir des revenus étrangers par Philippe, qui ne leur laisse pas même les leurs. « Croyez-« vous, que lorsqu'il chassa les tyrans de Thessalie, lorsqu'il « donna aux Thessaliens Nicée et Magnésie, ils s'attendissent « à cette décadarchie qu'il leur imposa? supposaient-ils que « l'homme qui leur rendit les défilés (τὴν πυλαίαν) leur en-« lèverait leurs revenus?»

2 Plutarque, *in Alexand.*, chap. 24. Τούτους γὰρ, ἄνδρας



quand il va de Suze à Persépolis, ils forment le noyau de son arrière-garde, et sont beaucoup plus complétement armés que les Macédoniens eux-mêmes. Enfin, en revenant de Persépolis à Ecbatane, son premier soin, avant de toucher le rivage de la mer Caspienne, est de récompenser les Thessaliens. Néanmoins il ne les retient pas plus que les autres volontaires : outre leur solde entière, outre le riche butin dont ils sont chargés, il leur fait distribuer deux mille talens; puis il charge Épocille, le fils de Polyide, de les accompagner jusqu'à la mer, ordonnant à Ménon de leur faire faire gratuitement le trajet de l'Asie en Eubée. Cette générosité en détermina un grand nombre à contracter un nouvel engagement. Il faut que les chevaux de Thessalie aient été remarquables par leur excellence et leur aptitude aux fatigues, puisque les cavaliers, avant de retourner dans leur patrie, purent trouver de l'avantage à les vendre en Perse, où cependant l'éducation des chevaux était l'un des principaux objets de l'industrie. De deux choses l'une, ou les récits qu'on nous fait sur l'excellence des haras de ce pays sont exagérés, ou bien ces haras, à cette époque, n'existaient pas encore dans la Babylonie et dans les contrées qui sont au sud

---

ἀγαθοὺς διαφερόντως ἐν τῇ μάχῃ γενομένους, ἔπεμψεν ἐπίτηδες ὠφεληθῆναι βουλόμενος.

de la mer Caspienne. Il y a lieu de croire qu'Alexandre même acheta ces chevaux [1]. Les volontaires thessaliens qui reprirent du service à Ecbatane, ne restèrent avec lui que jusqu'au passage de l'Oxus; alors ils furent congédiés aussi parce qu'une multitude de recrues était arrivée de Thessalie. Nous aurons occasion encore, au sujet de la guerre *Lamiaque*, de jeter un coup d'œil sur les affaires de ce pays, qui en fut le principal théâtre.

b) *Philippe et sa monarchie.*

Trop souvent on considère la formation de l'empire grec de Macédoine et de Thrace, comme étant le résultat de vingt-quatre ans d'efforts et de soins de la part d'un seul homme. Cependant les choses s'acheminaient vers ce point depuis fort long-temps. Entravée d'abord par divers obstacles, la création de cette monarchie marcha d'un pas rapide sous Philippe, et fut favorisée même par des circonstances dont quelques-unes étaient entièrement indépendantes de sa volonté. Si l'on exagère la rapidité des changemens opérés sur la nation sous Philippe et sous Alexandre, on n'exagère pas moins

---

1 Voyez sur tout cela Arrien, liv. III, ch. 19. Strabon désigne comme le pays des chevaux, précisément celui dans lequel se trouvait alors Alexandre, liv. XI, édit. de Falcon., vol. II, pag. 763.

le tableau qu'on nous fait de la rudesse antérieure de cette nation. On prend à la lettre les expressions de dédain qui échappent à quelques orateurs athéniens; on s'en rapporte à Théopompe et à d'autres historiens qui les ont copiés.

Cependant nous avons déjà vu, dans le cours de nos récits, quelles étaient les liaisons qui unissaient la Macédoine à la Grèce : après la bataille de Platée, le roi de cette contrée achève l'ouvrage des Grecs; il anéantit les bandes persanes qui leur étaient échappées. La prospérité et le commerce des villes considérables, fondées par les Grecs sur les côtes de Macédoine et de Thrace, dépendaient de leurs relations avec l'intérieur du pays. Les rois de Macédoine jouissaient à Athènes du droit de cité : reconnus pour héraclides par toute la Grèce, ils envoyaient aux jeux de l'Élide des champions et des chevaux. Ces rois et la noblesse de Macédoine pouvaient bien manquer de richesses, mais ils n'étaient pas dépourvus de civilisation.

Perdiccas suivait déjà les principes auxquels Philippe dut ses succès. Tandis que les états libres de la Grèce se faisaient une guerre sanglante, il aspirait à être le maître chez lui; il accoutumait ses sujets à un service militaire régulier, et quoiqu'il n'ait pas été favorisé par les circonstances, on ne peut s'empêcher de reconnaître qu'une partie de son armée fut organisée à la manière des Grecs.

Son successeur, l'usurpateur Archélaüs [1], reçut chez lui Euripide et Agathon, et fit représenter leurs pièces avec une grande magnificence. Il sut contenter l'avarice de Timothée, le plus célèbre des musiciens [2]. Enfin, les chanteurs, les joueurs d'instrumens, les poètes de tout genre, les peintres et les autres artistes, trouvaient à sa cour un accueil distingué [3]. Cette cour fut dès-lors, comme au temps de Philippe, le rendez-vous de tout ce que la Grèce avait de plus marquant. Archélaüs paya 400 mines à Zeuxis les peintures dont il orna son palais, et cette somme, qu'il faut porter au quintuple ou au sextuple, à raison du changement sur-

---

1 Platon, Gorgias, pag. 82, éd. de Heindorf, fait raconter par Polus l'histoire d'Archélaüs. Il dit qu'il était fils d'une esclave d'Alcétas, frère de Perdiccas; qu'ainsi, selon les lois des Grecs, il devait être l'esclave d'Alcétas. Après la mort de Perdiccas, Archélaüs aurait, dit-on, invité à un repas Alcétas et Alexandre son fils, comme s'il avait voulu leur donner le gouvernement; mais, les ayant enivrés, il s'en serait défait. On ajoute que peu de temps après il se débarrassa aussi du fils légitime que Perdiccas avait eu de Cléopâtre, et qui était son frère consanguin.

2 Cela ne résulte pas, il est vrai, de l'anecdote rapportée par Plutarque, *Reg. et imp. Apophthegm.*, pag. 15, édition de Tauchnitz; car Timothée dit au roi : Σὺ δὲ τὸν γηγενέταν ἄργυρον αἰνεῖς, et le roi répond : Σὺ δὲ γὲ αἰτεῖς. Mais ce n'est là qu'une plaisanterie.

3 Élien, *Variet. histor.*, liv. XIV, chap. 17; confr. liv. II, chap. 21.

venu dans les prix, peut faire juger des récompenses accordées aux arts et aux sciences à l'époque de la guerre du Péloponèse. De toutes parts on accourait pour admirer ces peintures, et il n'était pas moins question d'Archélaüs à Athènes qu'il ne le fut depuis de Philippe. Platon, dans son Gorgias, oppose au jugement du monde celui du penseur philosophe; c'est Polus qui est l'interprète du premier, c'est Socrate qui énonce le second. Polus et la bonne compagnie d'Athènes n'hésitent pas à déclarer fou celui qui ne regarderait pas Archélaüs comme le plus riche et le plus heureux des hommes[1]. Ailleurs[2], Platon compte ce roi parmi ceux dont l'administration est devenue célèbre par la protection qu'ils ont accordée aux sciences, aux arts et à l'industrie, parmi ceux qui ont mérité le titre honorifique de souverain des artistes, et auxquels s'applique le célèbre vers d'Euripide : *Les tyrans sont sages de la fréquentation des sages.*

Archélaüs ayant régné treize ans, il se peut bien

---

1 Platon, Gorgias, édit. de Heindorf, pag. 83. A la fin de sa longue déclamation, Polus, s'adressant ironiquement à Socrate, s'écrie : Τοι γάρ τοι νῦν ἅτε μέγιστα ἠδικηκὼς τῶν ἐν Μακεδονίᾳ ἀθλιώτατός ἐστι πάντων τῶν Μακεδόνων, ἀλλ' οὐκ εὐδαιμονέστατος, καὶ ἴσως ἔστιν ὅστις Ἀθηναίων. ἀπὸ σοῦ ἀρξάμενος δέξαιτ' ἂν ἄλλος ὁστισοῦν Μακεδόνων γενέσθαι μᾶλλον ἢ Ἀρχέλαος.

2 Platon, *Theag.*, édit. de Francf., 1602, in-fol., pag. 90.

qu'au temps de Philippe, c'est-à-dire quarante ans après, il soit resté encore quelques vestiges de son activité, lors même que son exemple n'aurait pas été suivi par ses successeurs. Cependant ils l'imitèrent : Amyntas II fut en rapport continuel avec les Grecs : il s'appliqua à introduire dans son royaume leurs mœurs et leurs arts. Philippe n'eut donc autre chose à faire qu'à réunir et coordonner ce qui existait déjà : mais il alla plus loin; il mêla la population macédonienne avec la population grecque; il divisa et répandit celle-ci dans l'intérieur, tandis qu'il transplanta ses Macédoniens sur la côte. Ce furent principalement l'organisation de l'empire et celle de l'armée qui, sous Philippe, assurèrent la suprématie des rois de Macédoine sur la Grèce. Nous connaissons peu la première, et pour donner quelque idée de la constitution, il nous faudra bien recourir quelquefois aux fleurs de rhétorique de Quinte-Curce; cependant nous ne nous fierons à lui que quand il se trouvera soutenu de l'histoire entière, et pour les choses que sans lui on pourrait déduire de la marche même des événemens.

Dans l'origine, les institutions macédoniennes ressemblaient beaucoup à celles de Thessalie : la constitution avait, comme les mœurs, conservé beaucoup de traces des temps héroïques. Le dialecte du pays paraît avoir été celui dans lequel étaient rédigés les anciens chants relatifs aux héros. L'a-

mour de la boisson, qui distinguait les Macédoniens[1], paraît malheureusement inséparable de ces mœurs chevaleresques ; les usages du temps d'Homère ne revivaient pas moins dans la multitude des esclaves et les danses militaires. S'il en faut croire Hégésandre[2], on avait même retenu l'ancienne habitude, selon laquelle ceux qui ne s'étaient encore distingués par aucun exploit à la chasse, devaient rester assis dans les festins. Duris de Samos rapporte qu'Alexandre célébra plusieurs fêtes, non à la manière des Grecs, mais selon celle de Macédoine, c'est-à-dire comme les héros d'Homère[3]. Quoique le roi nous apparaisse dans une attitude de supériorité[4] envers sa noblesse, il y a une sorte d'égalité qui rappelle à la fois et l'ancienne Grèce et l'ancienne Germanie. Le peuple en Macédoine oc-

1 Athénée, *Deipnos.*, liv. III, pag. 120.

2 *Ibidem*, liv. XIV, pag. 629.

3 Athénée, liv. I, pag. 17. Dans les festins, les héros des temps homériques étaient assis et ne se couchaient pas. Quelquefois, dit Duris de Samos, Alexandre observait cet usage (τοῦτο — ἐνίοτε ἦν). Un jour qu'il donnait à manger à quatre cents officiers, il les fit asseoir sur des siéges d'argent couverts de pourpre.

4 Quinte-Curce, liv. VI, chap. 8. Cratère dit : *Etiam si ipse* (c'est-à-dire Philotas) *vel pœnitentia vel beneficio tuo victus quiescere volet, patrem ejus Parmenionem, tanti ducem exercitus, et inveterata apud milites tuos auctoritate, haud multum infra magnitudinis tuæ fastigium positum, scio non æquo animo salutem filii sui debiturum tibi.*

cupe le même rang que dans Homère; nulle délibération importante ne se fait sans son assentiment, ou du moins sans l'apparence de son assentiment.[1] La vie de l'individu appartient à l'universalité de ses concitoyens; aussi le seul genre de mort que l'on connaisse, est la lapidation, parce que tous concourent à l'exécution de la sentence. Il y avait en Macédoine comme en Thessalie une noblesse puissante et guerrière, mais elle n'avait à sa disposition ni *pénestes* ni serfs. Les cultivateurs étaient des propriétaires qui suivaient volontiers la noblesse quand il y avait honneur ou profit à le faire. Philippe eut particulièrement égard à cela dans l'organisation de son armée. Le roi de Macédoine, pas plus que les rois d'Homère, ne pouvait être puissant s'il n'avait des talens guerriers : il fallait qu'il s'emparât du pouvoir dictatorial des chefs militaires; il fallait qu'il sût conduire la multitude qui lui était dévouée et qu'il payait. Si Platon appelle Archélaüs un tyran, ce n'est pas uniquement parce qu'il a violé les droits du sang en se mettant à la place de l'héritier légitime; c'est surtout parce qu'au sein de la paix il usurpa un pouvoir illimité sur la vie des citoyens. Les troubles interminables de la Ma-

---

1 Quinte-Curce, liv. VI, chap. 8, à la fin. *De capitalibus vetusto Macedonum modo inquirebat exercitus : in pace erat vulgi. Nihil potestas regum valebat, nisi prius valuisset auctoritas.*

nemment; il avait de plus le don des réparties et l'esprit de la conversation à un tel degré, qu'Athènes n'avait à lui comparer en ce genre que le seul Philocrate. Alexandre, qui n'était pas un buveur, voulut se donner l'apparence de la qualité qui lui manquait, en cherchant à prolonger les festins par ses entretiens avec ses généraux et ses courtisans. Autant Philippe était simple au milieu de ses amis et de ses compagnons d'armes, autant il y avait de splendeur à sa cour quand il donnait quelque fête ou qu'il recevait des ambassadeurs grecs. La manière dont il les traitait, les soins qu'il prenait d'eux, lui faisaient tant d'honneur, que Démosthènes se crut obligé, pour sauver la réputation des Athéniens, de recevoir les ambassadeurs de Macédoine dans sa maison; il ne négligea rien de ce qui pouvait contribuer à leur bien-être, fit placer des coussins pour eux au théâtre, et leur procura des voitures à leur départ. Son adversaire lui reproche ces soins, à lui qui est l'ennemi des Macédoniens. *Je l'ai fait*, répond-il, *parce que j'ai voulu sauver l'honneur de ma patrie à mes propres dépens.* [1]

---

1 Démosthènes, *de falsa legat.*, pag. 575, édit. de Bekker. —— καὶ νὴ Δί' ἔγωγε καὶ τοὺς παρὰ τοῦ Φιλίππου πρέσβεις ἐξένισα, καὶ πάνυ γε ὦ ἄνδρες Ἀθηναῖοι λαμπρῶς· ἐπειδὴ γὰρ ἑώρων αὐτοὺς καὶ ἐπὶ τοῖς τοιούτοις ἐκεῖ σεμνυνομένους ὡς εὐδαίμονας καὶ λαμπρούς, εὐθὺς ἡγούμην ἐν τούτοις πρῶτον αὐτὸς περιεῖναι δεῖν αὐτῶν καὶ μεγαλοψυχότερος φαίνεσθαι.

Philippe opprima les états grecs de la côte tant qu'il eut à craindre les Athéniens; ceux-ci une fois humiliés, ni lui-même ni Alexandre n'exigèrent la soumission de Périnthe ni de Byzance. A en juger par une anecdote de Plutarque, les Byzantins conservaient encore sous Lysimaque la fierté de l'indépendance [1]. Il serait difficile de donner une idée exacte des finances de Philippe. La conduite de Cléomène en Égypte et le caractère d'Harpalus, nous font penser qu'il n'y avait rien de bien fixe sur le système de l'impôt. Philippe s'était servi d'Harpalus, Alexandre ne croyait pas qu'il fût possible de le remplacer; mais il fut également infidèle à son maître et envers ceux qui devaient payer. D'abord le trésor de Philippe se nourrissait des revenus des domaines, des droits régaliens, des tributs levés sur les pays conquis, et surtout du produit des mines; mais il finit par manquer de moyens pour subvenir aux dépenses de sa cour et de son armée. L'expédition qu'il méditait contre la Perse avait sans doute pour but d'occuper cette armée et de remédier au mauvais état des finances. Alexandre alla plus loin; il rompit en quelque sorte les ponts derrière lui, c'est-à-dire qu'il libéra les Macédoniens de tout impôt, sous la seule condition de le suivre à la guerre. Il fit présent des domaines à ses chefs,

1 Plutarque, *de Alexandri seu virt. seu fortuna.*

libéralité qui l'obligea à envoyer souvent d'Asie en Europe de grands convois d'argent; car Antipater y était resté avec une armée considérable.

Si nous résumons tout ce qui a été dit sur la Macédoine, il en résultera que d'abord le roi était chef d'une aristocratie plus ou moins militaire, et qu'elle devint entièrement telle par les guerres et les institutions de Philippe. Le peuple était aux familles considérées ce que celles-ci étaient au roi. Philippe lui donna place dans le système militaire. Il traita les Thessaliens, les Grecs, les Thraces, selon leurs coutumes, et, à peu de changemens près, il leur laissa leurs droits, leurs habitudes, leurs institutions. Les uns le servaient à la guerre, les autres lui procuraient des revenus; enfin, d'autres encore lui etaient utiles seulement pour entretenir ses relations avec des peuples étrangers.

La Macédoine ayant été une puissance militaire, il est doublement intéressant de connaître son organisation guerrière : on peut d'ailleurs démontrer facilement qu'elle était liée à celle de l'état. Toutes les troupes gardèrent l'armure particulière aux pays où on les levait; on ne la modifiait qu'autant que pouvait l'exiger l'ensemble. Depuis la pesante chevalerie du moyen âge jusqu'aux Pandoures et aux Cosaques du 18.e siècle, tout se trouve ici réuni à l'excellente infanterie grecque. Alexandre, et plus tard ses généraux, n'oublièrent rien de ce qui de

l'Hellespont jusqu'à l'Inde pouvait entrer dans leur système. Nous avons déjà dit comment le métier des armes, une fois réduit en profession, devint de plus en plus scientifique ; nous avons parlé des perfectionnemens opérés par Iphicrate et par ses contemporains dans la tactique et dans l'armure des Athéniens, et plus encore de ceux qui eurent lieu quand Charidème et ses pareils firent passer tout le système militaire dans les mains d'hommes qui se vendaient avec leurs soldats. Ces hommes étaient assez semblables aux *condittieri*, qui, au 14.ᵉ et au 15.ᵉ siècle, créèrent en Italie une tactique et une stratégie nouvelles. Parmi les anciens, Iphicrate est le plus marquant : on recherchait les soldats formés par lui, comme on rechercha depuis les troupes de Bracco, de Carmagnola, de Sforza. Philippe profita des inventions de ces capitaines de mercenaires. Pour eux, il ne les employa que quand ils consentaient à renoncer aux postes d'honneur pour recevoir de l'argent. Les forces nationales faisaient le fonds de son armée ; elles étaient organisées dans le genre des hoplites grecs, mais elles avaient de plus l'avantage d'une cavalerie à laquelle les Grecs ne pouvaient rien opposer, et qui, sous le rapport de l'équipement, de l'exercice et du nombre, l'emportait même sur les chevaliers romains. Cette cavalerie manqua aux souverains macédoniens successeurs d'Alexandre ; ils avaient

assez de cavaliers, mais la noblesse était ou anéantie ou efféminée. L'infanterie, levée dans le peuple, formait la phalange, tandis que la cavalerie, sous le titre d'escadron des amis, composait la garde. Le roi avait aussi une garde à pied destinée au service ordinaire, et qui, en cas de besoin, était employée comme réserve. La phalange représentait le peuple; on l'assemblait pour les affaires où il était question de prononcer une peine capitale. La garde à pied et la garde à cheval représentaient la noblesse; l'orgueil national lui tenait lieu de cet amour de la liberté qui distinguait les Grecs. Les uns et les autres, Grecs et Macédoniens, marchèrent contre les Perses comme un peuple qui va combattre un peuple; il n'y avait point là de soldats au service d'un conquérant. L'armée d'Alexandre composait donc une véritable nation, ayant un sentiment, une volonté; ce ne fut jamais un aveugle instrument, et il fut obligé de revenir sur ses pas dès qu'elle ne voulut pas aller plus loin. Il y avait corrélation entre les diverses sections de la phalange et celles de la garde : néanmoins la phalange, qui d'abord n'était que de 16,000 hommes, fut considérablement augmentée; tandis que la cavalerie ne paraît pas avoir dépassé jamais 1200 hommes. Lorsque Philippe détermina l'armure de la phalange [1], il

1 Quinte-Curce et le sérieux Polybe se sont cru obligés, l'un

conserva les évolutions nationales; mais Alexandre introduisit l'usage des manœuvres lacédémoniennes.[1]

---

comme l'autre, de nous décrire la phalange sous des couleurs poétiques; le premier dit, liv. III, chap. 2 : *vir viro, arma armis conserta sunt.* L'autre, liv. XVII, chap. 25, se sert de ces mots, qui reviennent si souvent dans Homère : *ἀσπὶς ἄρ' ἀσπίδ' ἔρειδε, κόρυς κόρυν, ἀνέρα δ' ἀνήρ· ψαῦον δ' ἱππόκομοι κόρυθες λαμπροῖσι φάλοισι, νευόντων, ὡς πυκνοὶ ἐφέστασαν ἀλλήλοισι.* Les hommes, quand la disposition du sol le permettait, étaient souvent rangés sur seize de haut, ce qui composait une masse de fer agissante et serrée; le mouvement était donné par les armés à la légère et par la cavalerie, qui flanquaient toujours les ailes. Les glaives macédoniens étaient, comme ceux des Romains, faits pour frapper d'estoc et de taille, mais ils étaient plus difficiles à manier. L'arme principale était la sarisse, longue lame de vingt-un pieds. Les pointes des cinq premiers rangs hérissaient le front de la phalange; à partir du sixième rang, chacun appuyait sa lance sur l'épaule de celui qui le précédait, ce qui facilitait beaucoup les mouvemens. Le bouclier couvrait l'homme entier. Chaque soldat portait ses armes, ses bagages, et les tentes servaient à un double usage : elles étaient de cuir, et renfermaient deux soldats; d'un autre côté, on les déroulait pour les employer au passage des fleuves. On ne souffrait à l'armée ni femmes, ni enfans, ni valets inutiles, et c'était assez de quelques chariots pour le transport du bagage, avant qu'Alexandre eût permis à ses généraux de se faire suivre de tous leurs équipages de chasse et de bains. Polybe dit que la sarisse fut d'abord longue de 16 pieds, puis de 14. On cite ordinairement la tactique de Léon, ch. 5; mais je connais trop les Byzantins pour leur demander des renseignemens sur l'antiquité, fussent-ils même empereurs comme l'était Léon.

1 M. de Sainte-Croix a consulté sur ce sujet tous les tacti-

Par leur naissance et par leur grade, les chefs des divers escadrons étaient élevés à un rang fort distingué, et l'on a lieu de croire que chacun de ces escadrons était formé de la noblesse d'une province dont il portait le nom. L'armure était pesante, comme celle des cavaliers de Thessalie, dont l'organisation avait sans doute servi de modèle. La garde à pied se composait de trois mille soldats au long bouclier; on les appelait pour cette raison hypaspistes ou *pézétères*. Il ne paraît pas que leur armure ait essentiellement différé de celle de la phalange, seulement leur bouclier et leur sarisse étaient un peu plus longs et plus lourds. Nulle partie de l'armée n'a acquis plus de célébrité : pendant les expéditions d'Alexandre elle gardait sa tente, du reste nous en connaissons peu de chose; car le seul morceau où il en soit parlé avec quelque détail, se trouve égaré dans un dictionnaire sur les orateurs. [1]

---

ciens. Voyez surtout, quant à la phalange, les pages 255 et suivantes; puis la page 15, note 1, de son Examen critique des historiens d'Alexandre.

1 M. de Sainte-Croix, pag. 453, note 6, a donné incomplétement le passage d'Harpocration au mot πεζέταιρος. Voici quel en est le sens : Anaximène dit dans le premier livre de son Histoire de Philippe, en parlant d'Alexandre : il fit exercer à la manœuvre de la cavalerie, les hommes des familles les plus considérées, et les appela compagnons ou ἑταῖροι; il divisa en λοχοὶ (compagnies) et en décades ou brigades,

Un passage de Diodore semble établir que la garde aux boucliers d'argent (*les argiraspides*) était recrutée dans la noblesse inférieure et composait un corps non moins nombreux[1]. Il paraît que cette infanterie fut modelée sur les peltastes d'Iphicrate ou de Jason, qui tenaient le milieu entre les troupes pesamment armées et les troupes légères. Les argyraspides se seront donc trouvés dans le même rapport envers la phalange que les *dimaques* envers la grosse cavalerie de Thessalie et de Macédoine. Leur bouclier plus léger, leur lame plus commode, leurs évolutions plus faciles, les firent employer souvent, en sorte qu'ils ne contribuèrent pas médiocrement à la gloire des armes macédoniennes. Les *dimaques*, dont nous venons de parler, paraissent avoir été créés par Alexandre, parce que sa grosse cavalerie était parfois d'un usage difficile, tandis que ses *agrianes* étaient trop légèrement armés pour lutter contre les peuples de l'Orient, habitués au cheval dès leur

---

un plus grand nombre d'hommes qui servirent à pied, et les appela compagnons à pied. Enfin, il admit les uns et les autres auprès de sa personne, pour les disposer d'autant mieux à son service.

1 Diodore, liv. XVIII, chap. 59. C'est le seul passage qui puisse s'y rapporter; car ceux que M. de Sainte-Croix a rassemblés, pag. 454, note 1, sont relatifs à une fête dans laquelle les argyraspides furent seulement représentés. Voyez Athénée, liv. XII, pag. 539. Élien et Polyen, cités par M. de Sainte-Croix, disent la même chose.

enfance. Ces *dimaques* faisaient à peu près le service de nos dragons, qui combattent à pied et à cheval. Armés plus légèrement que les hoplites, ils l'étaient plus pesamment que la cavalerie légère et n'avaient point, comme la grosse cavalerie, de chevaux bardés et cuirassés. Ce corps était composé aussi de Macédoniens, mais nous ne déciderons pas s'il appartenait ou non à la garde. [1]

Diodore donne la composition de l'armée au moment de son départ pour l'Asie. L'énumération et l'emploi des troupes font voir combien tous les corps avaient été mis en harmonie avec ceux de la Grèce et de la Macédoine, et combien cependant l'armure et la tactique nationale des peuples alliés ou soumis avaient été employées chacune pour un service particulier. Outre la cavalerie de la garde, dont Philotas conserva le commandement jusqu'à sa mort, il y en avait une autre aussi nombreuse et composée de la noblesse de Thessalie. De plus, Philippe leva des hommes dans les bonnes familles de la Grèce pour

---

1 Jules Pollux, liv. I.er, chap. 10, §. 132. On y voit, outre ce que nous avons rapporté dans le texte, que ces dimaques remettaient leur cheval à un valet quand ils combattaient à pied. Il est évident que Hésychius, dans son article δίμαχαι, a mal compris la chose; néanmoins son explication du mot est exacte. Quinte-Curce, liv. V, chap. 13, dit : *Itaque delectis equitum sex millibus trecentos, quos dimachas appellant, adjungit : dorso hi graviora arma portabant, ceterum equis vehebantur; quum res locusque posceret, pedestris acies erat.*

en faire un corps de cavalerie : pour les armes et les manœuvres il n'était pas de beaucoup inférieur aux deux autres. Il est vrai que d'abord ce corps ne fut que de six cents hommes, mais Alexandre l'augmenta beaucoup. Le service que font aujourd'hui les Cosaques et les hussards, était abandonné alors aux Thraces et aux Péoniens, qui étaient très-utiles à l'armée, et qui le furent encore bien plus quand Alexandre leur eut adjoint les *agrianes ;* leur chef était Cassandre. On les voit partout faire le métier de coureurs et d'éclaireurs. Quant aux troupes étrangères, le contingent des Grecs, armé comme l'était la phalange, prétendait au même rang que les Macédoniens. D'abord il ne fut que de sept mille hommes. On comptait en outre cinq mille enrôlés, pareils pour l'armure, mais inférieurs pour le rang. Les Odryses, les Triballes, les Illyriens fournirent cinq mille hommes plus légèrement armés, mais destinés aussi à combattre en ligne. Enfin, les troupes légères proprement dites, appartenaient aux mêmes montagnes de Thrace et d'Illyrie d'où on les tire encore aujourd'hui. C'étaient ou des archers ou de ces fantassins *agrianes* dont nous avons parlé; il n'y en eut que mille dans le principe, mais leur nombre fut considérablement augmenté dans la suite.

FIN DU TOME SECOND.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

FIN DE LA TABLE DU TOME SECOND.



ERRATA DU SECOND VOLUME.

Page 22, lig. 13, pour acquérir de leur influence, *lisez* quelque chose de leur influence.

— 35, — 21, Pyrée, *lisez* Pirée.

— 41, note, ligne 2, Égénètes, *lisez* Éginètes.

— 53, lig. 10, elle fait la suite, *lisez* elle fait suite.

— 71, — 4, ait pu, *lisez* eût pu.

— 140, — 3 d'en bas, phantastiques, *lisez* fantastiques.

— 161, ligne dernière, Érathosthène, *lisez* Ératosthène.

— 191, note, lig. 3, Locris, *lisez* Locres.

— 236, lig. 17, chorage, *lisez* chorège.

— 238, — 2, qu'il y a de la folie de se tourmenter, *lisez* à se tourmenter.

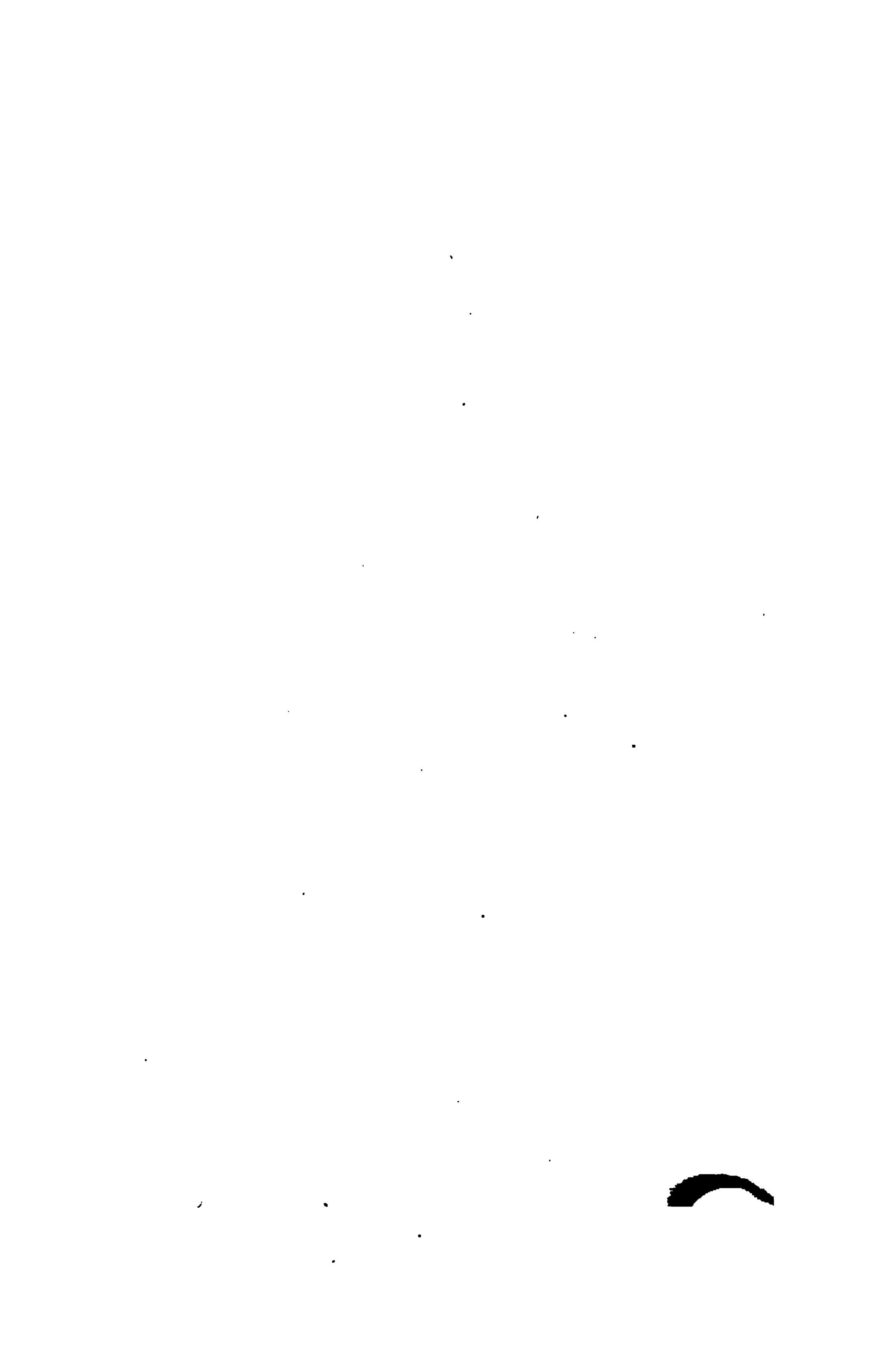
— 248, note 2, lig. 1.re, une parallèle, *lisez* un parallèle.

— 373, lig. 12, le prince, *lisez* ce prince.

— 396, — 14, le mot *dans* à supprimer.

— 430, — 5 d'en bas, cérémoniel, *lisez* cérémonial.

— 480, — 5 d'en bas, Olympie, *lisez* Olympias.



[illegible]



